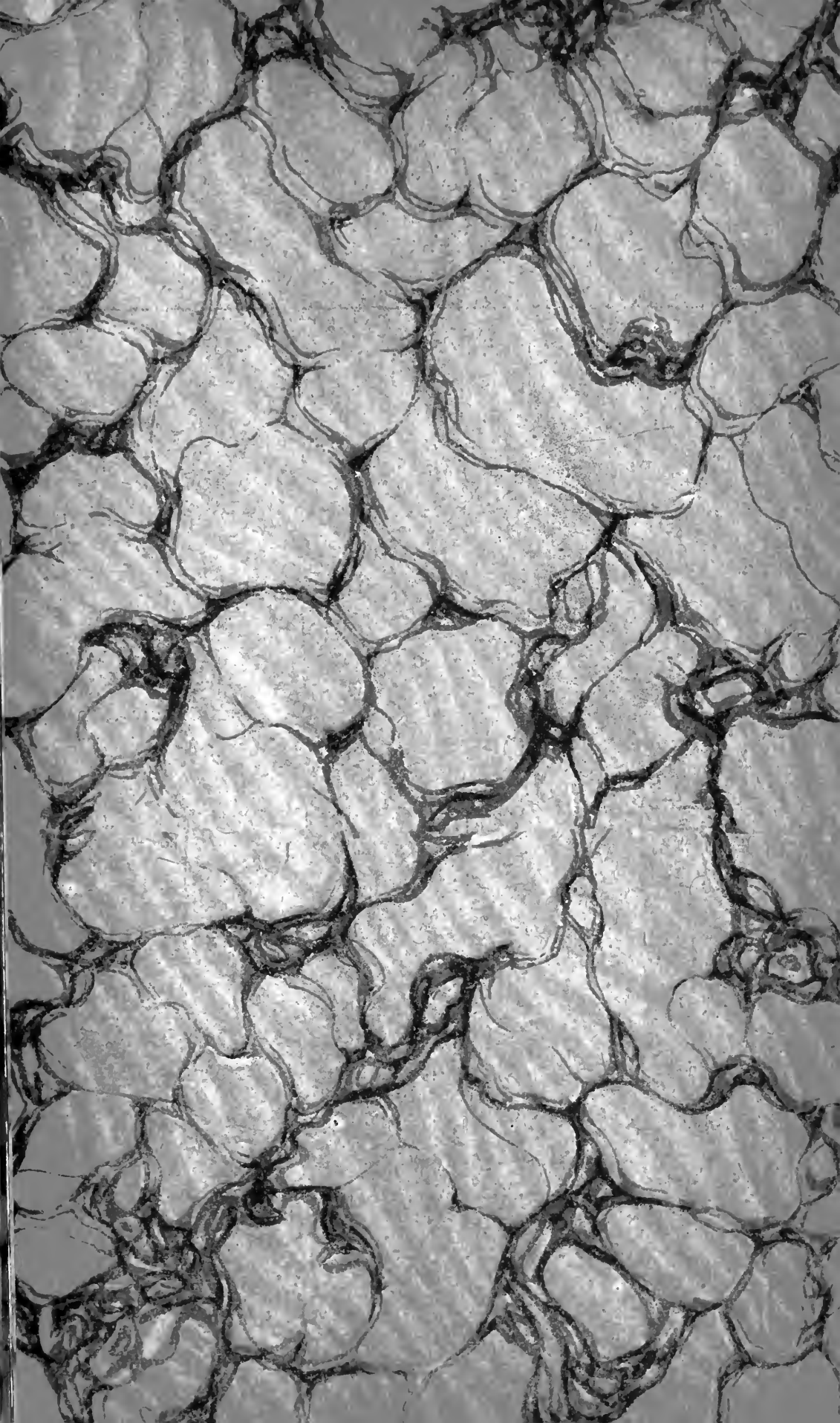


U d'/of OTTAWA



39003003338133









L¹
19
9

CORRESPONDANCE
DE
LOUIS VEUILLOT
TOME V



IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

TOME V

LETTRES A SON FRÈRE

ET A DIVERS



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

Rue des Paroissiens, 12

GENÈVE

H. TREMBLEY, ÉDITEUR

Rue Corraterie, 4

1887

Reproduction et traduction réservées.

PQ

2471

.V7C7
1785
v.5

AVANT-PROPOS

Voici le cinquième volume de la *Correspondance de Louis Veillot*. Les lettres y sont données, comme dans le précédent, selon l'ordre chronologique. Toutefois, tandis que le quatrième volume se termine en décembre 1854, celui-ci remonte à 1839. Cette irrégularité se prolongera aussi longtemps que des lettres de mon frère me seront communiquées, c'est-à-dire, jusqu'à la fin, sans doute, de la publication. Je présume que le lecteur en prendra, comme moi, facilement son parti.

« Pour connaître tout mon travail, » disait volontiers Louis Veillot, « il faudrait connaître toute ma correspondance. » L'observation était fort juste. Je doute qu'aucun des hommes célèbres ou illustres de ce temps ait écrit pareil nombre de lettres. Je ne rêve pas de les

recueillir et de les donner toutes; mais j'en donnerai certainement assez pour permettre d'apprécier cette partie de l'énorme labeur de Louis Veillot, pour faire admirer davantage l'écrivain, bien montrer l'homme et le chrétien.

Je doute que l'esprit de famille, l'amour de l'Église, la résignation absolue et sereine à la volonté de Dieu, aient jamais été exprimés avec plus de simplicité, de force, de grandeur, que dans ces lettres écrites en hâte et envoyées sans être relues. Les plus familières, les plus abandonnées, sont peut-être aussi les plus littéraires et les plus nobles.

Du vivant de Louis Veillot, et au lendemain de sa mort, d'anciens adversaires, et deux ou trois gens de lettres désireux de produire quelque effet, l'ont représenté comme l'homme de la colère et de la haine. J'ai dédaigné alors de répondre à ces méchants et à ces sots. Je ne le ferai pas non plus aujourd'hui. Ce n'est ni le lieu ni l'heure des exécutions. Je veux seulement rappeler ces excès de rancune et de jalousie, afin qu'en lisant la Correspondance, on les juge mieux.

Ce volume embrasse, dans la vie de Louis Veillot, de grandes luttes et de grandes dou-

leurs, mêlées à des souvenirs de joies intimes. Les cordes les plus variées de l'esprit et du cœur y résonnent. Telle lettre est écrite au lendemain de son mariage, telle autre annonce la mort de sa femme, la douce et discrète Mathilde, dont il a si délicatement parlé dans *Ci et là*. Ailleurs, nous entendons ses cinq filles remplissant d'un bruit joyeux sa maison ; plus loin, il voit mourir, à neuf ans, l'aînée, Marie, belle et forte enfant, charmante de visage, montrant déjà tous les dons du cœur et annonçant les dons les plus précieux de l'esprit. Deux autres, Gertrude et Madeleine, la suivent en moins de deux mois. On entend le père et le chrétien : « Je pleure, mais j'aime ; je souffre, mais je crois. Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. » Il n'est pas nécessaire d'avoir pleuré et prié sous de pareils coups, pour être ému de sa douleur et admirer sa foi.

Puis, c'est le combat permanent contre l'ennemi et le combat fréquent contre l'adversaire. Les deux furent rudes ; mais le second offrit alors plus de dangers que le premier. En effet, ce volume, qui s'ouvre par des lettres de 1839 et de 1841, arrive, dès la vingtième page, à 1850, et se ferme en septembre 1856.

Or, de 1850 à 1857, *l'Univers* et Louis Veillot eurent de nombreuses et grosses affaires. Notons, pour la politique, le Deux Décembre, l'Empire et la guerre de Crimée; puis, sur le terrain catholique, les actes de M^{gr} Sibour, archevêque de Paris, contre le journal, la question des Classiques, la Déclaration de M^{gr} Dupanloup, certaine brochure de M. le comte de Falloux et le pamphlet *l'Univers jugé par lui-même*. Je pourrais allonger l'énumération, mais c'est assez pour indiquer au milieu de quels orages travaillait Louis Veillot.

Ces luttes, vieilles de trente ans et plus, appartiennent à l'histoire, et déjà celle-ci, sous différentes formes, en a pris possession. J'ai le devoir de lui venir en aide. En m'arrêtant pour ce volume à septembre 1856, je reste bien en deçà de la date que d'autres ont franchie. La lumière que je projette sur les choses d'il y a trente ans, n'est pas d'ailleurs sans éclairer celles qui les ont suivies. Et puis, je compte bien ne pas en rester là. On a publié trop de *Vies* de personnages plus ou moins importants, trop de lettres aussi, et on annonce trop de *Mémoires* et de *Souvenirs* pour que je m'arrête.

Les correspondances particulières, surtout quand il s'agit des luttes d'écoles, forment un

des éléments importants de l'histoire. Le dessous des cartes, dans ce cas, est souvent plus intéressant et plus instructif que le jeu joué à découvert. Si la lettre privée évite difficilement la passion; s'il lui arrive, sous l'empire des impressions qu'elle rend, de forcer la note, elle a toujours, en revanche, le mérite de bien faire connaître celui qui parle et souvent de peindre au vif ceux dont il parle. Que de fois la ligne tracée d'un coup rapide et rude est celle qui donne au portrait la vie!

Il y a nombre de ces portraits dans les lettres que je publie. Je les tiens pour bien venus, sans prétendre cependant que tout le monde doive en être satisfait. C'est la main d'un combattant qui les a crayonnés. Ils ne sont, d'ailleurs, qu'un détail et un décor. Ce qu'on trouve partout et toujours dans la *Correspondance de Louis Veillot*, c'est la confession ouverte, abandonnée, de ses sentiments les plus intimes. Quels démentis en reçoivent ses ennemis! Au plus fort d'une lutte où ce prétendu contempteur de la hiérarchie ecclésiastique a pour adversaires des évêques, on l'entend recommander, en confidence et dans les vues les plus élevées, le respect de l'autorité épiscopale, non seulement en elle-même,

mais dans la personne de l'évêque dont il se plaint. « Cette autorité est sainte, » aime-t-il à dire, « et elle doit être, s'il se peut, plus respectée de nous lorsqu'elle s'abuse, — lorsque nous le croyons du moins, — que lorsqu'elle agit pleinement selon la sagesse et le droit. »

De même que Louis Veillot était homme d'obéissance jusque dans le combat, il s'y montrait aussi homme de charité. Il reprenait chez ses adversaires catholiques les doctrines, les actes publics, les procédés de polémique, quelquefois la littérature ; il ne s'occupait pas de la vie privée. Cette réserve, il la garde jusque dans sa correspondance intime. Ce n'est pas ainsi que tels et tels en usaient envers lui.

Après avoir indiqué le caractère général de ce volume, où l'on trouvera de si précieux renseignements sur l'histoire du parti catholique, je ne fais nulle difficulté de reconnaître que toute correspondance où de tels intérêts sont en jeu appelle le contrôle. Je compte bien, pour ma part, contrôler la correspondance de Lacordaire, comme j'ai déjà contrôlé d'autres publications du même groupe, ou se rapportant aux mêmes questions.

L'histoire n'est complète et n'a d'autorité qu'à ce prix.

Pour que le contrôle, en pareille matière, soit inattaquable et efficace, il importe qu'on puisse entendre des témoins. Je suis en règle. Plusieurs de ceux qui ont pris activement, passionnément part aux luttes d'autrefois, vivent encore et se trouvent nécessairement mis en cause dans ce volume.

Si les lettres de Louis Veillot contiennent, à leur endroit, des erreurs, ils voudront bien les signaler. Cela pourra se faire en paix. Des diverses et graves questions qui, soit pour le fond, soit pour la forme, divisaient, il y a trente ans, les catholiques, plusieurs ne sont plus à débattre. Le *Syllabus*, le concile du Vatican, les encycliques de Léon XIII, notamment l'encyclique *Immortale Dei*, les ont tranchées. Personne aujourd'hui ne voudrait se dire gallican, et l'on affirme volontiers que le catholique libéral lui-même a disparu. Tâchons de le croire ! Quant aux questions secondaires, les unes ont perdu de leur importance, les autres restent libres, sans exciter, grâce aux ordres de Léon XIII, les mêmes passions que de 1850 à 1857. La polémique a cessé, et le jour de l'histoire est venu.

L'histoire, cette publication lui fournira de précieux matériaux ; en même temps, elle donnera au chrétien de grands enseignements, et à l'écrivain, des modèles.

EUGÈNE VEUILLOT.

1^{er} novembre 1886.

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

LETTRES A SON FRÈRE

ET A DIVERS

I

*A la Révérende Mère Sophie, supérieure du couvent
des Oiseaux.*

Paris, 1839.

MADAME LA SUPÉRIEURE,

Je prends la liberté de vous adresser quelques exemplaires d'un journal où se trouve le récit de la bénédiction de votre belle église. Ce journal n'étant pas très répandu dans Paris, il serait maintenant assez difficile à ceux qui désireraient le lire de se le procurer¹.

Vous daignerez me pardonner. Madame, de n'avoir pu écrire cet article comme si j'étais entièrement étranger à votre sainte maison. J'ai vu chez vous trop de nobles choses pour ne pas

1. Ce journal était *l'Univers*. C'est le premier article que Louis Veillot y ait publié.

exprimer un peu mon admiration, au risque de blesser par mes paroles la modestie qui couronne toutes ces vertus que j'osais louer. Mais j'ai pensé qu'en pareil cas la modestie était encore un sacrifice dû à Dieu pour l'édification du prochain. On peut laisser connaître le bien que l'on fait, lorsque soi-même on n'en éprouve aucun orgueil.

J'ai parlé publiquement de mon admiration. Permettez-moi, Madame la Supérieure, pour compléter mon excuse à vos yeux, de vous parler à vous seule de ma reconnaissance. Je ne m'étonne pas de votre inépuisable bonté, mais je rends grâces à Dieu d'en avoir été l'objet. Une telle bienveillance est pour celui qui l'éprouve un don véritable; elle lui inspire le désir et la force d'en être toujours digne. J'essayerai d'y parvenir : c'est ainsi seulement que je puis vous remercier.

Daignez agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame la Supérieure, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

II

*A la Révérende Mère Sophie, supérieure du couvent
des Oiseaux.*

Alger, 3 mai 1841.

MADAME ET TRÈS HONORÉE MÈRE,

Aujourd'hui, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, j'ai assisté à la bénédiction d'une chapelle que M^{gr} l'évêque d'Alger a fait construire à la campagne pour son petit séminaire. Cette cérémonie était très belle et très imposante, tant par elle-même qu'à cause du pays où elle s'accomplissait. Parmi les enfants qui chantaient des cantiques se trouvaient quatre jeunes Arabes qui recevront bientôt le baptême, et, pour que rien ne manquât à mon émotion, ces cantiques étaient de ceux que j'ai si souvent entendu chanter dans votre maison, dans votre paradis, dans cette belle et sainte église que j'ai vue aussi bénir. Ma Mère, vous n'avez pas besoin des prières d'un pauvre et faible chrétien comme moi; mais il y a des moments où il semble que Dieu nous donne assez de vœux et d'amour pour en couvrir le monde, et votre souvenir est si bien lié à tout ce qui peut se trouver de bon en moi, que, parmi ces orphelins réunis de tant de points divers et dans cette pauvre chapelle, je priais surtout avec ardeur pour vos heureuses enfants et pour l'éternelle durée de la maison où vous avez rassemblé bien moins de magnificences encore que de vertus. J'ose vous dire cela, Madame

et très honorée Mère, parce que je veux vous demander les prières les plus ferventes pour le malheureux pays que j'habite à cette heure. Un peu de bien s'y fait à l'ombre, en cachette et par de miraculeux efforts, mais l'on ne pourrait dire combien ni avec quelle facilité le mal s'y commet ; l'on n'a pas un rayon d'espoir qui ne soit aussitôt obscurci par des craintes navrantes, et ce sont des drapeaux chrétiens qui paraissent le plus devoir attirer la vengeance de Dieu. Il faut donc prier sans cesse pour que la France puisse être un jour à la hauteur des devoirs immenses qui lui sont donnés, et qu'elle méconnait entièrement. Pendant que l'évêque célébrait la messe dans la chapelle qu'il venait de bénir, nous entendimes tirer le canon. La guerre était à deux pas de nous, on se battait à une distance très rapprochée, sur un terrain que nous pouvions parfaitement voir du seuil de cet humble lieu dont le Dieu des armées venait de prendre possession. Mais, hélas ! c'est pour les Arabes que la guerre est sainte. Et les Français, quelle guerre font-ils ? Ils ne s'occupent guère de donner à la Croix le pays qu'ils veulent prendre, et, négligeant de faire bénir leurs armes, ils n'ont que des succès inutiles, une stérile bravoure : le sang infidèle coule sans s'épuiser, le sang chrétien s'épuise sans fruit.

Après la cérémonie, Monseigneur nous réunit à sa table. Malgré la guerre, nous étions tous heureux de ce qui venait d'être fait, et comme en ces moments-là chacun parle volontiers de ce qu'il

aime, je parlai des Oiseaux. Il était question de baptêmes. Je dis que si Monseigneur voulait que je fusse parrain d'une petite fille arabe ou juive, je voulais lui donner les noms de Marie-Sophie. M. l'abbé Suchet, qui a failli être votre aumônier, et qui se le rappelle toujours avec un grand plaisir, me demanda si c'était en l'honneur de sainte Sophie de Constantinople. Je lui répondis en riant que c'était en l'honneur de sainte Sophie des Oiseaux. Et là-dessus Monseigneur nous proposa de boire à votre santé, en y joignant madame la Supérieure du Sacré-Cœur, qui se nomme aussi Sophie. Vous pensez bien, Madame et très honorée Mère, que personne ne refusa. Votre santé a donc été portée aujourd'hui de bien bon cœur sur le mont Saint-Augustin, entre la ville d'Alger et les champs de bataille, dans un jardin plein d'orangers en fleur, où l'on entendait chanter les rossignols et gronder le canon. Comme ce canon pourrait vous sembler un trouble-fête, il faut vous dire qu'il n'est pas très dangereux : on le tire pour dissiper des groupes d'Arabes qui se forment au loin ; la fusillade seule présente ici quelque chose de sérieux.

Puisque j'ai pris la liberté de vous écrire, ma très honorée Mère, et même, je le crains, un peu trop longuement, je ne redoute plus d'être indiscret en vous priant de vouloir bien me rappeler au souvenir de M. l'abbé¹ et de mon bien-aimé Père Varin.

1. M. l'abbé Aulanier, aumônier des Oiseaux. Mort depuis.

Je suis, avec les sentiments du plus profond respect, Madame et très honorée Mère, votre très humble, très obéissant et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

III

A M. Francis de Corcelles, député.

5 mai 1844.

TRÈS CHER MONSIEUR¹,

Mallac m'avait dit ce matin que M^{lle} de Corcelles était en danger, mais j'ai eu le plaisir d'apprendre à votre porte que l'état de votre chère malade est plus rassurant. Je ne veux pas vous laisser ignorer la joie que j'en ai ressentie. Je prie Dieu, qui vous a tant éprouvé depuis quelque temps, de vous épargner jusqu'à l'appréhension d'un coup si rude.

Je vous envoie avec ce billet l'introduction que j'ai mise au *Compte rendu du procès Combalot*, et qui a fâché la justice. Vous serez peut-être curieux de savoir pour quel délit on veut me mettre en prison et de voir de quoi l'on se fâche aujourd'hui.

1. Louis Veillot avait connu M. de Corcelles en Algérie. Celui-ci, déjà député et semi-personnage, faisait alors (1841) un sorte d'enquête officieuse sur les affaires algériennes. De cordiales relations s'établirent entre lui et mon frère. Ils bivouaquèrent quelques nuits sous la même tente.

Cette lettre m'a été communiquée par M. de la Sicotière, sénateur de l'Orne : elle fait partie de sa belle collection d'autographes.

Veuillez présenter mes très humbles compliments à M^{me} de Corcelles, et me croire, très cher Monsieur, votre bien dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

IV

A M. l'abbé Daude¹.

12 novembre 1844.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Mon ami M. Aubineau, l'auteur du feuilleton sur Marie-Eustelle, n'est pas à Paris; mais je suis sûr de son consentement comme s'il s'agissait de moi-même. Vous pouvez donc faire imprimer ses articles quand bon vous semblera et comme bon vous semblera. Je vous demande seulement de lui en envoyer un exemplaire à Tours, où il remplit les fonctions d'archiviste du département. Son adresse est à la préfecture. *L'Univers*, loin de se plaindre de cette reproduction, en sera charmé. Quant à l'éditeur de *Marie-Eustelle*, il sera aussi fort content. Indiquez seulement son adresse, afin qu'on puisse lui demander le livre. J'ajoute à cette recommandation la prière de dire que les articles sont extraits de *l'Univers*. Moyennant tout cela, votre imprimeur peut regarder cette lettre comme une permission d'imprimer.

1. Prêtre de la Congrégation de la Mission.

Je suis bien reconnaissant, Monsieur, du souvenir que vous avez daigné garder de moi, et de la charité avec laquelle vous me recommandez aux prières des bonnes âmes ; j'en ai grand besoin, au physique et au moral. Mes yeux m'abandonnent, et ils ne sont pas, hélas ! ce que je me sens de plus faible et de plus mauvais. L'œil intérieur est encore plus voilé, voit encore plus mal sur la route du devoir. Priez beaucoup, faites beaucoup prier ; j'y ai quelque droit comme soldat de la bonne cause, quoique soldat si indigne, en vérité, que je crains de manquer la palme. Si vous connaissez quelque âme fervente et humble qui prie et lutte loin des éloges du monde, sous les seuls regards des anges, et qui ne demande à Dieu, de tous les biens possibles, que le bonheur de l'aimer beaucoup, c'est à celle-là qu'il faut me recommander. Demandez-lui pour moi ses prières, sa pitié.

La personne de X... a, en effet, cessé de m'écrire, après m'avoir un peu tourmenté. Que Dieu la protège ! Elle voulait une chose qui nous aurait été funeste à tous deux. J'ignore absolument ce qu'elle fait.

Je suis, Monsieur l'abbé, votre bien dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

V

A M. Alfred de Courcy.

2 août 1845.

MON CHER MONSIEUR,

Je me suis marié jeudi dernier, et je n'ai lu votre bonne lettre que ce matin. Je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de vous dire en particulier combien j'ai été charmé de votre article sur Louis Blanc. Il a fallu que j'en fusse bien frappé pour en avoir exigé la prompte insertion dans *l'Univers*, malgré l'abondance des matières, et malgré les affreux embarras d'un homme qui se marie. Dans ce moment même, je renvoie ma femme à son apprentissage de maitresse de maison, pour vous dire qu'il faut (entendez bien ceci) que vous écriviez. Ce ferme langage et ce ferme jugement sont trop rares encore parmi nous, pour que ceux qui possèdent de tels dons négligent de les utiliser. Je sais où la vie nous entraîne pour la plupart, et que l'intelligence, en ce temps-ci, s'adonne peu aux écritures ; mais il est toujours permis à un homme, et vous êtes un homme, de dérober quelque chose à sa destinée. Pour moi, j'ai voulu, selon mes moyens, vous donner un témoignage de mon admiration et de ma joie, faire plaisir à vos amis de Bretagne, à nos lecteurs de toute la France, et vous attirer de cet excellent et cordial monde catholique des prières pareilles à celles que je vous fais. Votre article a

réussi partout de la façon la plus glorieuse pour mon jugement. Tous ceux que j'ai vus ont pensé comme moi, et ce sont eux qui vous louent.

Vous êtes heureux d'aller à Rome. Très content du grand parti que je viens de prendre, j'envie pourtant votre bonheur. Je vous demande en ami et en frère d'aller prier pour moi à Sainte-Marie-Majeure, où j'ai fait, il y a huit ans, ma première communion. Ensuite, voyez au *Gesù* le bon Père de Rosaven, et parlez-lui de ma filiale reconnaissance. C'est lui qui m'a donné la première absolution d'un long et triste passé bien généreusement oublié de Dieu. Il y a dans le corridor, en face de sa cellule, une madone, où je vous demande de dire encore un *Ave Maria* pour ma jeune femme et pour moi. Enfin, cher Monsieur, si vous avez quelque amitié pour *l'Univers*, adressez-lui d'Italie une lettre ou deux, n'importe sur quel sujet. Je m'en rapporte à vous. Je ferai vos amitiés à Ourliac.

Adieu ! bon voyage ! Vous allez sous un soleil qui fait pousser les germes et mûrir les fruits : ne laissez pas tout perdre de cette abondante moisson. Je suis bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT

VI

A M. Arthur Murcier 1.

3 janvier 1846.

MON CHER PETIT FRÈRE,

Madame Murcier écrit à Mathilde que vous sortirez le mercredi 7 janvier, mais qu'elle ignore si vous pourrez venir à Paris ce jour-là. Il faut pourtant tâcher d'y venir. Je veux vous embrasser et vous donner vos étrennes. Arrangez-vous en conséquence. De notre côté, nous nous arrangerons pour que le dîner soit prêt plus tôt, et que vous puissiez être de retour à l'heure voulue.

J'ai vu aussi que vous aviez la permission de porter la soutane. Je vous en félicite de tout mon cœur. Puisse ce saint habit attirer sur vos études et sur toute votre vie les bénédictions les plus amples ! Devenez, en le portant, digne du respect qu'il commande et des grâces qu'il annonce. Que vous le conserviez ou non, je regarde comme un grand bonheur pour vous que vous en soyez revêtu, car il signifie au moins que vous êtes un enfant de la glorieuse et sainte Église catholique, et que vous voulez garder ce titre d'honneur. Quand vous connaîtrez le monde et que vous saurez ce que sont les impies, combien vous bénirez

1. M. Arthur Murcier, beau-frère de Louis Veillot, était, en 1846, élève au petit séminaire de Versailles. Il avait quinze à seize ans. Il fut pour Louis Veillot un second frère.

Dieu d'avoir voulu que vous fussiez chrétien dès le commencement, et de vous avoir évité la calamité de ne pas l'être et la difficulté de le devenir!

Adieu, mon cher enfant. Je me recommande bien à vos prières.

Votre frère dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

VII

A M. Arthur Murcier.

30 juillet 1846.

MON CHER ARTHUR,

Puisque je suis obligé de partir sans vous dire adieu, je veux du moins vous donner un petit signe d'amitié. Vous savez que je vous invite à venir passer chez moi avec Mathilde une partie de vos vacances. Vous aurez soin d'elle, vous la promènerez, vous ferez rire votre nièce, et le reste du temps vous l'emploierez à l'étude, comme il convient à un bon jeune garçon qui veut devenir *un homme*. Mes livres et mon bureau seront à votre disposition. Je vous engage à vous amuser ensuite de tout votre cœur aux bains de mer, si votre bon père vous y conduit; mais il faut s'amuser aussi en vue de l'avenir. Tâchez donc de tirer parti pour votre instruction de ce que vous verrez. Ne passez jamais dans un pays sans en

emporter une idée, une connaissance, quelque chose qui vous reste. Regardez, questionnez, réfléchissez. Vous trouverez partout des occasions de louer et d'aimer Dieu. Priez pour moi dans les églises où vous entrerez. J'en ferai autant de mon côté pour vous.

Mon projet est de vous emmener avec moi l'année prochaine. Nous tâcherons d'aller un peu loin. Si cette perspective vous sourit, il faudra bien travailler dans le courant de l'année, afin d'obtenir des grands parents les gros sous qui seront nécessaires pour cette course *extra muros*. J'ai le dessein de visiter la Belgique, la Hollande et un petit coin de l'Allemagne que vous trouverez à votre portée.

Adieu, cher enfant. Je vous embrasse de tout mon cœur de frère.

LOUIS VEUILLOT.

VIII

*A M. Léon Roches*¹.

15 novembre 1846.

MON CHER ROCHES,

Ce billet vous sera remis par un de mes bons amis, qui deviendra, je l'espère, un des vôtres. Je voudrais bien être de l'expédition que vous allez

1. Louis Veillot avait connu M. Léon Roches en Algérie. Celui-ci était alors interprète du gouverneur général.

Cette lettre m'a été remise par M^{lle} de Maisonneuve. Son

faire ensemble : je sais combien le bivouac est agréable avec vous. Mettez-moi de la partie autant que vous le pourrez, en parlant quelquefois de moi. J'ai appris avec un grand plaisir que vous étiez doublement dans la voie où depuis longtemps je désirais vous voir, c'est-à-dire, marié et en position de pousser loin la carrière que votre courage a su s'ouvrir. Croyez que vous n'avez pas été seul à remercier Dieu du tendre soin qu'il a pris de vous. M. de Maisonneuve me dira si vous êtes ou si vous serez bientôt père, mais j'aimerais mieux encore l'apprendre par vous. Je vous souhaite un bel enfant comme celui qui vit dans ma maison : c'est la plus grande des joies de ce monde.

Je suis, mon cher Roches, votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

IX

A M. Arthur Murcier.

Février 1848.

Mon bon petit frère, j'écris à M. le supérieur pour lui demander de vous laisser venir à l'oraison funèbre d'O'Connell¹. Priez bien la sainte Vierge

frère, le commandant Simonet de Maisonneuve, devait, en 1846, être chargé avec M. Roches d'une mission en Afrique. Ce projet fut abandonné.

1. Cette oraison funèbre fut prononcée à Paris, en l'église Notre-Dame, par le R. P. Lacordaire, le jeudi 10 février 1848.

pour que cette faveur nous soit accordée. Si nous ne l'obtenons pas, ce sera elle qui nous imposera ce sacrifice, et nous n'aurons point de peine à nous soumettre; si nous l'obtenons, nous ferons fête, vous verrez vos petites nièces, et nous aurons le plaisir de causer ensemble de vos études et des services que nous nous proposons de rendre à l'Église. J'aime à m'entretenir de ce sujet avec vous, parce que vous avez une bonne petite âme bien droite et bien franche, et qui ne demande qu'à grandir.

Je ne vous dis que ce mot en courant. J'ai la grippe la mieux conditionnée du monde, et je suis cependant obligé d'aller à la Chambre pour entendre des choses moins belles que celles que j'espère vous faire entendre jeudi. Du reste, grâce à Dieu, je suis le plus malade de la maison. Votre sœur vous embrasse.

Tout à vous en Jésus-Christ,

LOUIS VEUILLOT.

X

A M. le vicomte Albert de Calvinont.

21 août 1848.

Mon cher ami, si tu faisais donner à Boucharie l'impression du journal que vous allez fonder (à Périgueux), Boucharie s'associerait Desquers, mon beau-frère. La femme de Desquers est ma sœur

Annette, une de ces deux petites filles que tu aimais bien autrefois et qui t'appelaient leur oncle.

.

Je pense que tu me répondras un mot de deux ou trois pages, où tu me parleras un peu de notre affaire et beaucoup de toi. Nous échangerons nos journaux, je pense, et tu ne doutes pas du plaisir avec lequel je te rendrai tous les petits services de confraternité dont tu pourras avoir besoin. Si tu désires savoir quelle figure je fais en présence de la République, j'ai perdu une partie de la dot de ma femme et le reste est fort aventuré. Elle devait hériter de trois maisons à Paris, qui perdront les trois quarts de leur valeur, si l'ami Proudhon ne prend pas tout ¹. En revanche, je vais avoir un troisième enfant, et tout va bien. Par bonheur, *l'Univers* a gagné beaucoup d'abonnés depuis la révolution : il est à 9,000 et ne s'arrêtera pas là, en sorte qu'il paye ses rédacteurs et que nous vivons. Que peut-on désirer de mieux en ce temps de mortalité?

Tout à toi,

LOUIS VEUILLOT.

1. Ces impressions, en août 1848, n'étaient pas particulières à Louis Veillot. On croyait plus alors au prochain triomphe des socialistes qu'au relèvement du parti de l'ordre.

XI

A M. l'abbé Louis Perrin, curé de la Salette-Fallavauv.

6 février 1849.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai reçu ce matin la caisse que vous avez bien voulu m'adresser, sur la recommandation du vénérable évêque de Grenoble; je vous remercie, ainsi que M. votre frère, de ce précieux envoi¹. Je vous remercie également de la lettre que vous avez daigné m'écrire. Nous l'avons lue avec une grande consolation. Qu'y a-t-il de meilleur et de plus rassurant, au temps où nous sommes, que de compter les gages de la protection de la sainte Vierge et de voir les peuples n'être pas tout à fait aveugles et ingrats? La société, si terriblement menacée et plus en péril qu'elle ne le croit elle-même, ne se sauvera ni par sa sagesse ni par sa force. Elle peut s'en convaincre tous les jours. Elle ne remporte point de triomphe contre ses ennemis, qu'ils ne les tournent aussitôt contre elle-même. Elle ne peut se défendre qu'avec le secours d'En-Haut, elle n'a de refuge assuré que dans les bras de Dieu, et Dieu n'ouvrira les bras qu'à la prière de Marie.

Nous userons avec respect et avec confiance de l'eau de la sainte fontaine. J'en emploierai quelques gouttes pour faire baptiser un enfant qui va

1. Plusieurs bouteilles de l'eau de la Salette.

me naître ces jours-ci, et qui fera, je l'espère, un fidèle serviteur de l'Église. Si plus tard, par le moyen de cette eau, la Reine du ciel veut bien nous accorder quelque grâce, j'aurai soin, Monsieur l'abbé, de vous en adresser un récit authentique et circonstancié.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur l'abbé, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XII

A M. Alfred de Courcy.

2 mars.

MON CHER AMI,

Avant que vous m'eussiez envoyé votre article sur Violeau, j'en avais accepté un de M. de Margerie. Ce dernier est un très excellent jeune homme, mais moins mon ami que vous, et que je craindrais de désobliger : par conséquent, c'est vous que je remercie, à mon très grand regret. Vous me pardonnerez de ne vous avoir pas écrit cela tout de suite. Je n'ai pas toujours le temps d'écrire dix lignes, et je suis sujet à oublier ce que j'ai été forcé d'ajourner. Avant de reprendre votre manuscrit, ayez pourtant la bonté d'attendre quelques jours. Je verrai M. de Margerie, et, s'il n'a pas commencé, je le prierai de ne rien faire.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

XIII

*Fragment d'une lettre inédite de Louis Veillot à M^{sr} Rendu, évêque d'Annecy*¹.

2 août 1849.

..... Vous savez dans quels combats nous sommes, et vous en êtes inquiet. Je puis vous dire que mes chagrins domestiques m'ont été à peine plus sensibles que ceux que j'ai ressentis en voyant la fausse voie où nos amis s'engagent. Je suis désolé surtout de l'attitude de M. de Montalembert. M. de Falloux m'a moins surpris : je n'ai jamais compté sur lui. Quoique chrétien plein de ferveur, il n'a jamais été précisément un des nôtres, ce que nous appelons *un catholique avant tout*. Il l'a cru, et beaucoup d'autres comme lui ; il le croit encore peut-être. Moi, je ne m'y suis point trompé, et j'étais si fixé sur ce point, avant le 10 décembre 1848, que j'ai beaucoup insisté, dans un conseil qu'il a tenu entre nous, pour qu'il n'entrât point au ministère. Ma vraie raison, que je n'ai point

1. Cette lettre a été publiée, telle que je la donne, par M. Anatole Leroy-Beaulieu, en appendice d'études insérées d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (1885) et reproduites en volume sous ce titre : *les Catholiques libéraux, l'Église et le Libéralisme de 1830 à nos jours*. Naturellement, M. A. Leroy-Beaulieu, sorte de libre penseur spiritualiste, désireux de respecter la religion, mais convaincu qu'il peut enseigner l'*Église*, est très favorable aux catholiques libéraux. Il a publié cette lettre dans l'idée qu'elle ferait tort à Louis Veillot. On trouvera généralement, au contraire, qu'elle lui fait honneur.

osé dire, était qu'il laisserait nos idées à la porte. Il n'y a point manqué. C'est essentiellement un homme d'accommodement, de transaction et d'affaires, avec beaucoup plus d'ambition qu'il ne suppose en avoir. M. Dupanloup de même. Ce n'est pas M. de Falloux, comme on le pense, qui a rétabli le Pape ; c'est le Président, qui a mis dans toute cette affaire une volonté inflexible et beaucoup de cœur. Je le tiens d'une source sûre, du nonce lui-même.

Je ne comptais donc pas sur M. de Falloux, mais je comptais sur Montalembert. Il a cédé à deux influences anciennes, et qui lui ont toujours été fatales : celle de M. Dupanloup, et surtout celle de Thiers. Votre Grandeur ne saurait croire les discussions qu'il a fallu soutenir, les combats qu'il a fallu livrer, la volonté et l'entêtement dont j'ai eu besoin, pour ne pas traiter M. Thiers (qui a gardé tous ses vieux et mauvais sentiments) comme l'espérance de la religion. Et cela pourquoi ? Parce que M. Thiers voudrait aujourd'hui fortifier le parti des révolutionnaires contents et repus, dont il est le chef, d'un corps de gendarmes en soutane, à cause de l'insuffisance manifeste des autres. Se repentant uniquement d'avoir cru trop tôt l'Église inutile, M. Thiers voudrait aujourd'hui l'employer, mais à sa guise. M. de Montalembert ne veut pas voir cela, et il faut avouer que sur une foule de points il semble n'être plus du tout le même homme que nous avons connu. C'est à peine s'il espère pour la société quelques années de vie, et

il ne les espère que de la force. Je ne dis pas que mes espérances vont beaucoup plus loin; mais je dis que jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, il faut proclamer la vérité de nos principes et ne point les asservir, ni nous avec eux, à la folie et à l'impiété de ces politiques qui ne comprennent la religion que comme un mensonge heureux.

Le grand mal de la loi Falloux, c'est qu'elle est un manque de foi. Elle proclame que nous-mêmes ne croyons plus à ce que nous avons tant demandé. Or, comme j'y crois encore pour ma part, comme je crois que le salut est dans la liberté de l'Église et n'est que là, je m'en tiens à nos vieilles doctrines, et je n'entre point dans un accommodement qui les outrage. J'aime mieux un argument qu'une position.

Si j'avais le bonheur de vous voir, Monseigneur, je vous dirais et je vous expliquerais beaucoup de choses qui ne peuvent tenir dans une lettre; malheureusement je suis obligé de passer à la course et d'arriver tout de suite au résultat, qui a été celui-ci : qu'il fallait diviser au plus vite le parti catholique pour en sauver quelque chose et éviter qu'il ne tombât tout entier, sur la question religieuse, dans les bras de l'Université; sur la question politique, dans le sein du conservatorisme bourgeois, représenté par M. Thiers. Telle était la situation, telle du moins je l'ai vue; et comme je n'ai en tout ceci aucun intérêt personnel d'aucun genre, comme j'ai depuis longtemps fait toute

espèce de sacrifice de position, d'agrandissement de fortune; comme je ne tiens à rien augmenter de ce que je possède, et même à rien en conserver, je crois voir juste.

Je vous demande le secret, Monseigneur, sur toutes ces confidences. Je crois qu'en somme, après cette bagarre, le parti catholique restera, et même que Montalembert en restera le chef, averti seulement, et cela est nécessaire, que son autorité n'est point absolue. Mais, dût-on le perdre, ce serait un moins grand malheur encore que de tout perdre, et le drapeau, et l'armée, et les principes.

Agréez, Monseigneur, etc.

L'original de cette lettre est aux mains d'un membre du clergé paroissial de Paris. (*Note de M. Anatole Leroy-Beaulieu.*)

XIV

A M. Arthur Murcier.

Saint-Valery-en-Caux, fête de saint Louis 1849.

Je suis bien content des sentiments que vous m'exprimez, mon cher Arthur, et de la manière dont vous me les exprimez. Je jouis de votre amitié; je la mérite par celle que j'ai pour vous. Le lien qui m'unit à votre chère sœur en a jeté les fondements; votre bon caractère, votre franchise et votre simplicité ont fait le reste. Je ne suis pas du tout étonné, et encore moins mécontent, du silence que vous gardez quand nous nous promenons ensemble et quand je vous donne frater-

nellement les conseils que me dictent mon expérience et ma tendresse pour vous. J'ai eu votre âge, et je sais combien on est souvent embarrassé pour dire les choses les plus simples. Vous vous familiariserez, et vous finirez par me dire tout ce que vous avez dans le cœur, comme à votre *meilleur ami*.

Je dis ce mot à dessein : ce n'est pas une banalité dans ma bouche. Nous sommes frères, et, votre aîné n'étant plus, vous n'avez pas, après Mathilde, de plus proche parent que moi. Vous êtes de mon sang, puisque votre sang coule mêlé au mien dans les veines de mes enfants. Je vous considère dès à présent comme un des protecteurs que le bon Dieu a donné à ces pauvres petites, et qui devrait me suppléer, si je venais à leur manquer. J'ai donc toutes les raisons du monde, mon cher Arthur, pour seconder les penchans de mon cœur qui me portent vers vous, et pour vous donner, toutes les fois que vous en aurez besoin, mon faible appui. Comptez-y, et agissez en toutes circonstances avec moi comme avec un frère ; ayez toute confiance ; croyez que je ne vous parle qu'animé du désir le plus sincère de vous rendre heureux. Si vous avez des objections contre ce que je vous dis, ne craignez pas de les produire : ou j'y répondrai, ou je me rangerai à votre avis, s'il est meilleur que le mien. Ne vous laissez pas intimider par un peu d'impétuosité qui m'est naturelle, et qui ne m'empêche jamais, grâce à Dieu, de voir ce qui est juste et bon, et de m'y rendre.

Je suis bien heureux de vous entendre dire que vous sentez s'affermir dans votre âme la résolution d'être toujours bon chrétien. Priez Dieu constamment de fortifier en vous cette résolution. C'est par là que vous deviendrez dans toute la force du terme *un homme*, c'est-à-dire, une créature choisie de Dieu tout exprès pour le connaître, l'aimer et le servir, et pour jouir de la paix dans ce monde et dans l'autre.

Mathilde et moi nous avons formé le projet de vous garder autant que possible chez nous pendant que vous suivrez les cours. Si ce projet vous sourit, nous saurons bien le mettre à exécution, et je vous engage, mon cher frère, à ne pas vous y opposer. Vous serez un peu moins libre peut-être que si vous vous jetiez tout à fait dans la vie d'étudiant, mais vous y gagnerez infiniment sous une foule d'autres rapports, et je crois pouvoir vous dire que vous vous en félicitez comme nous toute votre vie.

Adieu, mon cher Arthur. A mon retour, nous causerons à fond de tout cela. Il faudra être franc et parler avec moi comme si vous causiez tout seul.

Votre frère tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

XV

A M. l'abbé Bernier ¹.

3 mars 1850.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie infiniment de l'offre que vous voulez bien me faire, et je l'accepte avec empressement. Nous avons tout à fait besoin des services que vous pourriez nous rendre. L'indemnité que

1. M. l'abbé Bernier fut pendant sept ans le correspondant de *l'Univers*, à Rome.

C'était un prêtre très instruit, de grande vertu et de grand zèle. Il appartenait au diocèse de Luçon, et avait obtenu de son évêque, M^{sr} Baillès, l'autorisation de résider à Rome comme agent du diocèse.

Déjà malade à l'époque où, par amour de l'Église, il nous offrit son concours, M. l'abbé Bernier mourut en février 1857. Louis Veuillot lui consacra un article dont voici quelques mots :

« Nous perdons en M. l'abbé Bernier un collaborateur zélé et dévoué. En recommandant son âme aux prières de nos amis, nous espérons que Dieu lui sera clément, à cause de ses vertus sacerdotales, de ses longues souffrances patiemment supportées et de son ardent amour pour l'Église romaine. C'est cet amour qui, dans un état de santé pitoyable, lui donna plusieurs années la force de remplir une tâche à laquelle il s'était offert par dévouement, et qu'il agrandissait sans cesse à mesure qu'elle devenait plus pesante. » (Tout l'article est reproduit dans les *Mélanges*, II^e série, t. II.)

Avant M. l'abbé Bernier, *l'Univers* avait eu à Rome deux autres correspondants : le premier, M. l'abbé Chéruel, prêtre des plus distingués, esprit brillant et charmant, grand ami du P. Lacordaire, puis du P. Ventura, est mort à Paris, curé de Saint-Germain des Prés ; le second, M. le comte de X., donna dans le libéralisme, et l'on se sépara assez vite.

vous jugez nécessaire vous sera attribuée, et on vous la fera parvenir de la façon que vous indiquerez. Il va sans dire que si vos frais dépassaient cette modique somme, l'administration vous en tiendrait compte¹.

Je m'estime très heureux d'avoir conservé les sympathies dont vous m'honoriez autrefois, et que je me rappelle fort bien. Vous savez sans doute que nous rencontrons à Luçon la bienveillance qu'on nous y témoignait de votre temps. C'est la même chose en sens inverse dans un autre diocèse, celui d'Orléans, qui est mon diocèse natal. Nul n'est prophète en son pays. M^{gr} Fayet n'aimait guère ni nous ni la cause que nous défendons, et il allait nous combattre jusqu'à Rome. Autant et plus en fait son successeur². Je lui désire très sincèrement le même succès.

Daignez agréer, Monsieur l'abbé, l'expression de mes sentiments très reconnaissants et très dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

Je vous fais adresser *l'Univers*.

1. M. Bernier demandait, pour le remboursement de ses frais, 50 francs par mois. C'était bien *l'œuvre* qui l'attirait.

2. M^{gr} Dupanloup.

XVI

A M. l'abbé Bernier.

8 avril 1850.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Ne prenez aucun souci de vos correspondances : elles sont très bonnes, et elles deviendront excellentes sans que vous y songiez. Vous nous rendez un très grand service, qui vous vaudra beaucoup mieux que nos remerciements et que notre reconnaissance, car je vous assure que vous concurrez à une œuvre vraiment chrétienne, au moins dans la pensée de ceux qui la font.

Vous avez tout à fait raison de me demander une adresse qui ne soit pas la mienne. Vous pourrez adresser vos lettres à M. Émile Lafon, peintre, rue Cassette, 36. C'est tout près de *l'Univers*, et elles me seront remises immédiatement. Pour dérouter encore mieux l'espionnage, vous n'aurez qu'à écrire aussi quelquefois à M. Arthur Murcier, rue du Bac, 44 : c'est chez moi.

Vous recevrez sous peu de jours le prospectus d'une vaste publication que je vais diriger¹. Si vous aviez du loisir et que vous eussiez le goût de traiter quelque sujet rentrant dans le cadre de cette bibliothèque, je vous demanderais votre concours. Indépendamment des ouvrages que la col-

1. La *Bibliothèque nouvelle*. Voir tome IV de la *Correspondance*.

lection doit renfermer, il y aura un certain nombre de volumes destinés à la critique des mauvais livres et à la réfutation des principales erreurs modernes. Ce sera une sorte de revue. Vous pourriez nous donner des articles, ou même traduire ce que vous trouveriez de plus remarquable et de mieux approprié à la France dans *la Civiltà cattolica*, qui va paraître à Naples.

Croyez, Monsieur l'abbé, à mes sentiments fraternels en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

XVII

A M. l'abbé Bernier.

10 mai 1850.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je venais de faire jeter ma lettre à la poste, lorsque j'ai reçu la vôtre. Vous voyez que nous nous entendons fort bien. Je vous renouvelle tous mes remerciements et tous mes compliments. Ne croyez pas du tout que vous nous chargiez trop; nous faisons au contraire une excellente affaire avec vous, car seuls, nous sommes aussi bien servis à si peu de frais. Je ne voudrais pas ajouter à vos fatigues; cependant je ne puis vous taire que votre façon d'écrire me fait de plus en plus désirer d'avoir quelque chose de vous dans ma *Bibliothèque*. Songez que c'est aussi une

bonne œuvre, et dites-vous bien, pour vous encourager, qu'ici encore vos honoraires ne vaudront pas votre travail.

Je ne sais si vous avez pris quelque moyen de toucher votre petite indemnité régulièrement. Indiquez-nous celui qui vous sera plus facile.

Vos lettres me parviennent très exactement et très facilement, par les adresses que je vous ai indiquées. Vous pourriez encore écrire à M. Toupenay, rue du Vieux-Colombier, 29. Cette variété de personnages suffira sans doute pour dérouter les curieux.

Nous sommes ici, en attendant les coups de fusil, nous étonnant d'attendre encore. Changarnier inspire à nos Montagnards une terreur qui les fait reculer. En outre, tous les chefs à peu près étant représentants, ils craignent de se compromettre. Les vingt-cinq francs par jour sont un grand argument pour n'en pas venir aux dernières extrémités. Cette raison n'est pas beaucoup moins puissante sur un certain nombre de modérés, et même de gentilshommes. Voilà le ciment de la légalité et la barrière sacrée qui de part et d'autre arrête les plus bouillants courages. Vous trouverez cette raison bien digne de notre époque et de nos gens. Mais il y a beaucoup de têtes chaudes et de goussets vides, qui ne supportent pas ces ménagements et qui veulent jouer la partie. On en viendra aux coups, à moins d'un miracle. Et après qu'on se sera battu, qu'arrivera-t-il ? Dieu le sait. Il y a bien sujet de penser que nous serons

avant peu, de façon ou d'autre, en pleine dictature.

En tout cas, il n'arrivera rien qui ne montre la puissance et la justice de Dieu.

Je suis, Monsieur et très cher collaborateur, votre tout dévoué en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

XVIII

A M. l'abbé Bernier.

15 mai 1850.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je ne saurais trop vous remercier de vos lettres et du zèle avec lequel vous les multipliez. Elles sont parfaites de fond et de forme ; on les lit avec le plus grand intérêt. L'intention charitable qui vous a porté à nous proposer cette correspondance est couronnée d'un succès aussi flatteur pour vous que pour nous. Dieu vous en a inspiré

1. J'appelle tout particulièrement, au point de vue de l'histoire du parti catholique et du journal *l'Univers*, l'attention sur cette lettre. Elle établit combien étaient faux les commérages qui représentaient, dès cette date, Louis Veillot comme ayant fait et fait faire toute sorte de démarches à Rome, près du Pape, de divers cardinaux et autres personnages influents, au sujet des débats relatifs à la loi de 1850 et de l'attitude à garder vis-à-vis de Louis-Napoléon.

La vérité, c'est que, ni en 1850, ni au sujet des dissentiments qui avaient déjà eu lieu, sans grand bruit, entre catholiques, ni lorsque nous commençâmes l'œuvre du Denier de Saint-

la pensée par un de ces soins de miséricorde qu'il a toujours eus en temps opportun pour notre œuvre. Les renseignements que nous recevons de vous avec une si agréable abondance nous étaient des plus nécessaires, et nous ne savions où nous les procurer. Vous n'apprendrez pas sans plaisir que plusieurs bons catholiques des départements nous ont demandé la permission de réimprimer ces récits pour les répandre dans les campagnes. Nous allons nous-mêmes en donner une édition populaire.

Mais, Monsieur l'abbé, vous ne pouvez faire tant et de si bonne besogne, sans vous donner plus de peine que vous n'en comptiez prendre, et les conditions de notre petit contrat ne peuvent subsister telles que vous les avez réglées. J'ai sommé l'administration de prendre en considération les mérites d'un collaborateur aussi distingué que vous l'êtes, et on a résolu d'élever votre indemnité à 1,000 francs par an. Vous voyez que nous savons, même dans notre reconnaissance, n'être pas trop magnifiques, et que nous ne vous

Pierre, Louis Veillot n'avait cherché appui ou remerciement à Rome. Il ne s'était même pas occupé d'y avoir des amis, d'y former des relations. *L'Univers* était bien vu à la nonciature; cela nous suffisait. Nous ne nous inquiétions pas de savoir si cette bienveillance tenait aux dispositions personnelles du Nonce, M^{sr} Fornari, ou aux instructions qu'il recevait de Rome. En réalité, ces deux causes agissaient; nous le sûmes bientôt. C'est un chapitre de l'histoire de notre œuvre que je n'ai pas à écrire ici. Je note seulement, pour rendre cette lettre plus claire, où en étaient les choses en mai 1850.

ferons pas pécher contre la sainte pauvreté. J'espère que vous voudrez bien accepter cette petite rétribution ; elle pourra toujours vous être utile, si (ce que je désire) elle ne vous est point nécessaire. Je n'ai passé qu'un moment à Rome, mais j'y ai vu tant d'aimables petites choses que j'aurais voulu pouvoir emporter ! et, en tout cas, il y a des pauvres.

Je ne sais quelles sont vos relations, et si vous pourrez nous rendre, comme ambassadeur, les services que vous nous rendez comme correspondant. Il est bon, en tout cas, que je vous trace un petit exposé de notre situation à Rome. Je ne sais si elle est bonne, mais je sais que l'on travaille à la rendre mauvaise. Vous savez ce que nous avons fait dans la question de l'enseignement, comment nous avons été abandonnés, comment nous sommes battus. Des gens très importants, qui sont fâchés que nous n'ayons pas changé de voie comme eux, ont renouvelé des attaques souvent faites du temps de Grégoire XVI. Pour se défaire de nous ici, on voudrait nous écraser où vous êtes. On n'espère pas nous faire condamner directement : les motifs manquent ; mais, en sollicitant une approbation quelconque de la loi, on affirme que comme nous sommes *déjà en révolte* contre les évêques, nous nous mettrons en révolte contre le Pape : car nous sommes des esprits essentiellement violents, orgueilleux, ingouvernables, et j'ai pour mon compte tous ces défauts-là, beaucoup plus que tous nos collaborateurs.

C'est ce que l'évêque dont vous me parlez, et que nous devons, malgré un léger dissentiment, compter comme ami, a peut-être voulu faire entendre. Après m'avoir encouragé, il a écrit ce que vous avez lu. *L'Ami de la Religion* a pris soin d'accentuer. Depuis lors, le même *Ami* prend un soin non moins tendre de nous piquer le plus qu'il peut, pour nous faire attaquer encore la loi. On voudrait que nous fussions en pleine polémique, quand le moment sera venu de produire le consentement que le Saint-Père a donné à l'exécution ou à un essai d'exécution de la loi. Alors, sans nous laisser le temps de dire un mot, on s'écrierait : Voyez, ils sont en révolte !

Il est si bien convenu que nous nous révoltons, que déjà les amis de province m'écrivent avec terreur, pour me montrer la profondeur de l'abîme et me conjurer d'en sortir. On fait des prières pour nous.

Le même jeu doit se jouer à Rome, et il peut obtenir du succès, car nous n'avons là ni connaissances ni amis. Moi personnellement, j'ai mauvaise réputation un peu partout. Il y a si longtemps qu'on y travaille ! L'abbé de Bonnechose en son temps¹, le Père Vaure², l'abbé Lacroix³, en

1. Quand il était directeur de Saint-Louis des Français.

2. Religieux cordelier, théologien de l'ambassade française.

3. Clerc national pour la France. Celui-ci fit plus tard amitié avec *l'Univers*. Il était d'ailleurs un peu l'ami de tout le monde, et, surtout, il avait trop d'esprit pour ne pas devenir celui de Louis Veuillot.

ont fait leur principale besogne, et si jamais mon nom est arrivé jusqu'aux oreilles du Saint-Père, il est très possible que ce soit avec quelque mauvaise note.

J'ose vous dire, Monsieur l'abbé, que vous pouvez hardiment démentir tous ces caquets. Occupés de nos travaux, qui sont pour nous des devoirs, et des devoirs auxquels nous avons tout sacrifié, ni mes collaborateurs ni moi n'avons jamais fatigué le Saint-Père des protestations de notre dévouement ; mais nous avons été et nous sommes dévoués sans relâche comme sans calcul. Jamais (sauf à la nonciature) une parole d'encouragement, jamais un signe de satisfaction ne nous ont été donnés ; nous ne les demanderons jamais, parce que nous n'en avons pas besoin. Mais ce serait une chose bien cruelle pour nous et bien malheureuse, qu'après de si longs et de si sincères services, nous fussions châtiés sans motifs, sur la seule réputation qu'on nous fait. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce châtiment, même immérité, nous trouverait immédiatement et parfaitement dociles. Il suffirait d'un mot, d'un signe, d'un désir même exprimé secrètement, pour qu'aussitôt ou nous changions tout ou nous abandonnions tout, et nous ne ferions pas même une observation : nous obéirions comme des soldats. Mais cependant, à mon avis, *l'Univers* est utile, et ce serait une grande faute de le supprimer. Je ne crains pas de le trop vanter en disant qu'il est dans la presse ce que les Jésuites sont dans l'Église. Et je crois

bien qu'on le combat pour des motifs analogues.

Je passe à un autre sujet; vous devinez tout ce que je pourrais ajouter sur celui que je viens d'indiquer.

Vous avez vu dans *l'Univers* le prospectus de la *Bibliothèque nouvelle*. Ne pourriez-vous pas écrire pour nous un des petits volumes qui doivent composer cette collection? un traité de la *Canonisation des saints*, par exemple, dans lequel on ferait connaître toutes les règles observées et toutes les formes suivies dans ces grands et solennels procès? Il faudrait que cela fût tout à la fois assez savant et assez simple, pour apprendre quelque chose à ceux qui savent et intéresser ceux qui ne savent pas. Je voudrais qu'en écrivant, tous les auteurs de la *Bibliothèque nouvelle* eussent les yeux braqués sur trois ou quatre bourgeois de leurs amis, médecins, notaires, avocats, juges, rentiers, etc., et qu'on les laissât avec une certaine petite lumière dans l'esprit, qui leur donnât lieu de penser que l'Église n'est pas tout à fait si sotté qu'ils l'ont cru.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance de tous mes sentiments entièrement dévoués et fraternels.

LOUIS VEUILLOT.

Je vous disais que je n'ai point d'amis à Rome; j'y ai cependant deux bonnes connaissances, les Pères de Rosaven et Villefort. J'ajoute l'excellent archevêque de Sébaste, M^{sr} Charvaz.

XIX

A M. l'abbé Bernier.

15 juin 1850.

MONSIEUR ET BIEN CHER COLLABORATEUR,

Vous êtes imprimé tout vif, et, si la poste est fidèle, vous recevrez en même temps que cette lettre vos correspondances réunies en un joli petit volume. Cela se lira et fera du bien, j'en suis convaincu. Le reste n'est rien. Il est bien question de style en des jours tels que les nôtres ! Il faut crier ce que l'on croit bon à dire, comme on le peut, et fermer les oreilles aux gémissements des académiciens. Le mensonge passe pendant qu'on s'amuse à façonner la vérité aux lois du beau langage, et toutes les ailes de la rhétorique ne le peuvent rattraper.

Si quelque journal s'occupe de vos lettres, j'aurai soin de vous l'envoyer ; mais j'en doute. Les amis ne s'amuseront pas à vous battre, et les ennemis n'auront garde de vous dénoncer. Ils ne verront les uns et les autres dans ce volume que les faits : ceux-ci ne voudront pas en affaiblir la force par une critique, ceux-là craindront bien plus encore d'en révéler l'existence.

Mais moi je vais vous critiquer. J'ai trouvé vos dernières communications un peu longues. Quand les faits n'ont pas d'importance, il faut leur donner peu de place ; quand ils sont graves, prenez toute la place que vous jugerez nécessaire. En outre,

je vous recommande de n'écrire que sur un seul côté de vos feuillets. Les frais de port seront un peu plus considérables, mais ce sera beaucoup plus commode pour les imprimeurs et pour nous.

Les fautes d'impression désolent les auteurs ; mais on s'y fait. Vous pouvez en diminuer le nombre et la gravité. Appliquez-vous seulement à écrire bien lisiblement les mots italiens, les noms propres, et en général tout ce qui ne se trouve pas dans le *Dictionnaire* de l'Académie. Nos protes ne sont plus ces érudits qui savaient le latin, le grec, toutes les langues, et même le français. Ils sont ignorants comme des électeurs, et laissent la grammaire et l'orthographe aux *aristos*. Quel besoin ont de tout cela des souverains ? Moyennant les précautions que je vous indique, on vous écorchera d'une façon plus supportable.

Je vous recommande de nous tenir bien au courant des affaires de Rimini ¹, qui font ici grande sensation. Vous voyez quelque chose de ces rumeurs, mais vous ne voyez pas tout. Chambolle veut dire légion. Je vous avoue que je prends un plaisir infini aux contorsions qu'ils font pour avaler un miracle. Ils l'avalent pourtant.

J'apprends avec plaisir que nous ne sommes pas en mauvais état à Rome. Nous avons si fort l'habitude de n'être point gâtés et tant d'ennemis, qu'il m'était venu des craintes assez sérieuses. Du reste, on nous caresse beaucoup en ce moment.

1. Le miracle de la madone de Rimini.

Mais il y a longtemps que j'ai défié tous ces habiles d'avoir envers nous un mauvais procédé qui m'irrite, ni d'en avoir un bon qui me séduise.

Je vous remercie d'avoir souscrit pour l'archevêque de Turin. Nous allons lui donner la croix du défunt archevêque de Paris¹. Croirez-vous que cette croix est encore en Angleterre, où l'administration diocésaine l'a envoyée pour être vendue, ainsi que la mitre et l'anneau du martyr ?

Vous ne m'avez pas dit comment il faudrait vous faire tenir votre petite indemnité. Vous savez qu'elle est fixée au dernier taux convenu depuis que nous sommes en relations.

Adieu, Monsieur et bien cher ami. Croyez à mon affectueux dévouement. Nous avons au moins cela de bon et de consolant dans notre corps de garde toujours assiégé, que nous nous aimons bien. Toute la rédaction voit en vous un frère. Que Dieu soit béni!

LOUIS VEUILLOT.

XX

A M. l'abbé Bernier.

17 juillet 1850.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je vous annonce une visite que vous recevrez, j'en suis sûr, avec plaisir, malgré quelque petit

1. La croix pectorale que portait M^{sr} Affre lorsqu'il fut tué, le 26 juin 1848, par les insurgés, auxquels il demandait de poser les armes.

dérangement qui en résultera pour vous. Eugène Veuillot, mon bien-aimé frère, partira la semaine prochaine pour Turin, vous devinez dans quel but¹. Il poussera jusqu'à Rome et il y passera une dizaine de jours. Je ne vous apprends rien en vous disant que lui et moi nous avons compté sur votre amitié pour diriger un peu ses pèlerinages dans ce trop court espace de temps qu'il peut consacrer à la ville sainte. Bien conduit, il ne manquera du moins aucun des bons endroits. Je suis assuré qu'il ne vous fatiguera pas, car c'est un ami que je vous envoie. Vous rencontrerez peu d'hommes qui aient l'esprit aussi droit, le cœur aussi noble et aussi sûr. Quant à la foi, c'est un vrai rédacteur de *l'Univers*. Je vous prie tout particulièrement de vous souvenir de moi avec lui : 1^o devant le tombeau des saints Apôtres, où pour la première fois je me suis senti chrétien, et où, même avant de m'être confessé, j'ai demandé avec des torrents de larmes de pouvoir, moi aussi, tirer de mes faibles mains le filet du pêcheur d'hommes ; 2^o à l'Ara-Cœli : c'est la première église que j'ai visitée à Rome, le soir même de mon arrivée ; on y faisait les Quarante-Heures, et moi je crus, pour la première fois encore, voir de mes yeux cette chose que je ne connaissais pas et qui se nomme la prière ; 3^o au Gesù, devant une madone placée dans le corridor où se trouvait alors la cellule du Père de Rosaven ; le Père

1. Je portais à M^{gr} Fransoni, archevêque de Turin, persécuté par son gouvernement, la croix qui, sur l'appel de *l'Univers*, lui avait été offerte par les catholiques français.

de Villefort vous l'indiquera : là j'ai fait sérieusement mon premier examen de conscience; 4° enfin, à Sainte-Marie-Majeure, dans une chapelle qui est au fond, à droite du maître-autel : j'y ai fait ma première communion. Que je suis heureux de penser que mon frère y priera pour moi ! Et à ce propos, cher ami, s'il y a quelque belle gravure ancienne ou moderne qui représente fidèlement, soit la sainte basilique, soit la chapelle dont je vous parle, soyez assez bon pour l'acheter à mon compte, même quand elle coûterait un peu cher.

J'ai une autre petite recommandation à vous faire. Il m'est né hier une petite fille que j'ai nommée Lucie, en mémoire de la sainte martyre dont le nom nous est conservé dans le canon de la Messe. Conduisez aussi mon frère à quelque église de Sainte-Lucie. Vous saurez bien ce qu'il faut y faire.

Je n'ajoute rien. Eugène vous donnera sur tout ce qui peut vous intéresser plus de détails que n'en pourrait contenir une lettre.

Adieu, très cher ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

XXI

A M. l'abbé Bernier.

6 août 1850.

TRÈS CHER AMI,

Lorsque vous recevrez cette lettre, vous ne serez pas loin de voir mon frère, si vous ne l'avez déjà vu. Je vous laisse le plaisir de lui donner vous-même les détails de votre entrevue avec le Saint-Père. Quant à moi, ai-je besoin de vous dire avec quelle joie et quelle reconnaissance j'ai lu et relu tout ce que vous me dites à ce sujet? Mes collaborateurs n'ont pas été moins charmés que moi, et le bon Pape serait certainement content s'il savait à quel point nous sommes tous heureux. Ce qui n'ajoute pas peu à notre allégresse, c'est la pensée que cette entrevue et cette conversation sur *l'Univers* préparent merveilleusement les voies à mon frère, qui va demander, lui aussi, à voir le Pape, et qui lui présentera une adresse signée de nous tous, dans laquelle, en demandant la bénédiction que vous nous avez déjà obtenue, j'ai essayé d'exprimer les sentiments dont vous vous êtes fait l'organe.

Nous avons, en effet, reçu du Nonce, il y a quelques jours, un témoignage de la satisfaction du Souverain-Pontife. C'était à propos d'une petite affaire de rien, et nous avons parfaitement compris que l'approbation était plus générale qu'elle

ne le disait. Mais il n'y avait pas là cet accent que vous nous avez transmis, et qui me fera conserver précieusement votre lettre comme un papier de famille. Je vous admire beaucoup d'avoir pu songer à me transmettre le souvenir que le Saint-Père vous a donné. Une pareille idée ne me serait pas venue. C'est vous dire combien je serais heureux de recevoir aussi quelque chose. Je ne ferai pas le fier sur ce point, et tout ce qui me viendra de Pie IX sera reçu de moi avec une joie immense. J'avouerai néanmoins que j'ai peu de goût pour les décorations, même pour celles de Rome, qui ne sont pas moins indifféremment accordées que les autres. Je connais pour ma part deux chenapans, chevaliers d'industrie avérés, qui sont *commandeurs* de Saint-Grégoire. X. a le même grade, et il s'en faut qu'il soit et qu'il mérite d'être en odeur de sainteté. Je parle de la très petite sainteté qu'on exige de ceux qui fréquentent les théâtres et les coulisses. Une médaille, un crucifix, n'importe quoi, donné par le Saint-Père, aurait donc autant et plus de prix à mes yeux que tous les rubans et tous les colliers du monde. Néanmoins, le mieux sera ce que l'on fera, et je ne me dissimule pas que ce qui serait public profiterait grandement au journal. Causez-en avec mon frère.

Vous aurez par lui la réponse à toutes les questions que vous m'avez adressées. Il vous porte un semestre, et vous prendrez des arrangements pour les autres. Il vous porte aussi de la part de votre éditeur un exemplaire relié du petit volume de vos

correspondances. Vous verrez ce qu'il en faut faire.

Mais j'y pense : savez-vous que mon frère va vous voir ? J'ai reçu hier votre lettre *privée* du 27, et ce matin votre lettre ostensible du 31 juillet. Ni dans l'une ni dans l'autre vous ne me dites mot de celle par laquelle je vous ai annoncé ce voyage ; et elle aurait dû, ce me semble, vous parvenir : je crois l'avoir mise à la poste depuis plus de quinze jours.

Ne pouvez-vous pas me dire quel est le nom du camérier secret qui indique au Saint-Père les passages à lire dans *l'Univers* ? est-ce M. de Mérode ? C'est en effet un sujet d'inquiétude d'avoir là un personnage peu bienveillant ; mais il y a aussi le bon Dieu, qui nous a toujours montré une protection, et, si je l'osais dire, des prévenances sur lesquelles je me rassure toutes les fois que j'ai envie de trembler.

Adieu, très cher ami. Merci encore une fois et mille fois !

Tout à vous en Notre-Seigneur,
LOUIS VEUILLOT.

XXII

A M. l'abbé Bernier.

Août 1850.

MON CHER AMI,

J'écris à mon frère *poste restante*, et je lui donne votre adresse, tout en espérant bien que vos deux anges vous auront déjà fait rencontrer. Je prie

Dieu de tout mon cœur afin qu'il vous rende vos forces : vous ne trouverez jamais pour mon frère, quoi que vous fassiez, un si bon et si aimable guide que vous.

J'ai supprimé dans votre dernière lettre la réclame qui la termine en l'honneur de M. Balleydier et de M. d'Arincourt. J'ignore en quelle situation ils sont l'un et l'autre à Rome, mais *l'Univers* se ferait tort à Paris en les recommandant. Le Balleydier, en particulier, est déjà coupable d'un premier ouvrage sur Rome que nous avons dû siffler de nos plus gros sifflets. On y voit un discours du pape en l'honneur d'Alphonse Karr et de quelques autres de cette graine. J'admire l'art avec lequel tous ces Romains, renommés pour leur finesse, font toujours leurs confidences et leurs communications aux gens les plus capables de les décrier. Demandez à mon frère ce que c'est que Balleydier, X. et d'Arincourt, et quelques autres qui sont allés à Rome et qui en ont rapporté des papiers.

Avez-vous su que dans le catalogue des décrets du concile de Paris il y en a un contre les écrivains catholiques, où nous ne sommes pas nommés, mais que l'on dit spécialement dirigé contre nous ? Ce décret a été reproduit à Rennes et je ne sais où encore. Il a été proposé à Bordeaux, où l'évêque de Poitiers, notre ami, l'a fait rejeter. Par l'entremise affectueuse de Saint-Sulpice, il a chance de passer ailleurs, et un jour on ne manquera pas de nous dire que nous sommes frappés par la majo-

rité des conciles. Dans cette situation, il ne serait pas mauvais que nous eussions à produire quelque marque ostensible de la satisfaction du Pape; mais je ne vous cache pas que la distinction accordée à Balleydier ne me réchauffe guère sur l'article des décorations.

Si par malheur vous n'aviez pas encore trouvé mon frère, il doit descendre à l'hôtel tenu par Bérard. Les Jésuites aussi sauront probablement son adresse.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT

XXIII

A M. l'abbé Bernier.

4 septembre 1850.

MON CHER AMI,

Vous devez, en ce moment, trouver comme moi la distance bien grande entre Paris et Rome; vous attendez nos nouvelles avec une extrême impatience, comme nous attendons les vôtres. Que Dieu est grand, qui ne se presse pas! et combien sont grands les hommes qui domptent leur inquiétude! Nous voilà donc, après tant de travaux, et au moment où nous apprenons que le Pape nous bénit, menacés d'excommunication par notre archevêque, et en attendant signalés au prône, comme vous le

savez¹. Bien nous prend d'être ultramontains, quoique ce soit là l'une des principales causes, et peut-être l'unique cause, des colères qui nous frappent. Nous ne nous attendions pas à ce coup violent. Il a été, je crois, déterminé en grande partie par quelques inimitiés politiques, philosophiques et littéraires qui entourent notre archevêque. L'abbé Maret et l'abbé Bautain ont ou croient avoir beaucoup de choses à nous pardonner, qu'ils ne nous pardonnent pas. Quoi qu'il en soit, nous sommes libres en ce moment de défendre la religion, excepté sur tous les points où on l'attaque tous les jours, et nous pouvons combattre ses ennemis, à la réserve des plus malveillants et des plus déterminés.

Nous recourons au Pape, c'est-à-dire que, d'après le conseil de notre bon et paternel nonce, qui a pour nous le cœur de Pie IX, nous lui adressons un mémoire, qu'il transmettra lui-même à Rome avec des annotations. Mais jugez de mon malheur : ce mémoire, je ne puis pas le rédiger. Tous mes collaborateurs sont absents ou malades; le plus utile de tous et le plus capable dans cette circonstance, M. du Lac, est épuisé et ne saurait écrire un mot; je n'ai enfin qu'un homme valide avec moi pour faire le journal. Oh! que je voudrais que mon frère fût de retour! S'il est encore à Rome, dites-lui de partir tout de suite.

1. Il s'agit de l'*avertissement* que M^{sr} Sibour avait publié contre *l'Univers*, comme complément des actes du concile de la province de Paris.

Dans ce mémoire, nous exposerons notre situation, qui est la plus simple et la plus claire du monde. L'*avertissement* de Monseigneur renferme surtout des inexactitudes de fait et d'appréciation évidentes, et que nous ferons clairement ressortir avec des pièces à l'appui. Nous n'avons pas tenu la conduite qu'il nous reproche dans la question de l'enseignement; nous ne lui avons pas désobéi; nous n'avons, au sujet de Rimini, fait autre chose que défendre la possibilité des miracles et venger l'honneur du clergé accusé d'imposture, et l'archevêque lui-même ne nous avait donné là-dessus aucun avis. Il n'y a que la question de Bouillet où nous puissions paraître avoir tort. Il nous reproche de ne lui avoir pas confidentiellement dénoncé le livre : c'est vrai; nous en avons seulement prévenu son secrétaire¹, et nous savions par ce dernier que l'approbation n'était pas canonique, attendu que le travail de l'examineur n'a pas été gratuit et qu'il a reçu 1,500 francs. Nous étions moralement sûrs que notre dénonciation n'aboutirait qu'à un ordre de nous taire. Du reste, l'archevêque connaît si bien les défauts de ce livre, que, tout en annonçant dans son mandement qu'il confirme la commission d'examen, il a destitué l'examineur, qui en était le vice-président. En outre, cet examineur, de son côté, nous menace d'un procès pour nous obliger à le laisser dire dans le journal que toutes les cor-

1. M. l'abbé Dedoue.

rections qu'il avait indiquées n'ont pas été faites.

Je ne sais quel accueil recevront nos *Observations* ; je ne pense pas qu'on y prenne garde, et même je ne le désire pas. L'archevêque use mal d'une autorité sainte et qu'il faut conserver. Peut-être qu'on nous dira de ne pas nous inquiéter, et à Monseigneur qu'il a été trop prompt, et après cela on laissera tomber l'affaire. L'archevêque y sera sans doute disposé : il aura eu le temps de réfléchir. S'il était approuvé, nous le proclamerions nous-mêmes, et nous cesserions à l'instant notre œuvre. Nous obéirons, non pas avec résignation, mais avec empressement et avec bonheur.

L'effet, à Paris, est déplorable. Les mauvais journaux prodiguent à notre pauvre archevêque des louanges dont il doit être bien malheureux. C'est une recrudescence de blasphèmes contre les miracles, contre l'Inquisition, contre toute l'Église, en l'honneur de la tolérance qui ne nous tolère pas. Quant à nous, nous sommes plains et encouragés. Deux évêques déjà m'ont écrit de la façon la plus consolante. Je n'ai point besoin de vous dire que je prends tout cela très paisiblement. Jamais je ne me suis senti plus fort dans l'obéissance, et il m'est absolument indifférent d'être frappé ou approuvé, pourvu que je connaisse bien mon devoir : car, dès que je le connaîtrai, rien ne pourra m'enlever l'immense bonheur de le remplir. Je défie tous les journaux de Paris et de la France de mêler la moindre goutte d'amertume à ce bonheur-là.

Nous n'avons encore reçu aucune nouvelle des grâces qui nous ont été promises. Mon intention jusqu'à présent est de n'en rien dire, si elles nous sont accordées, et d'attendre que le Saint-Père les confirme ou les retire¹. Nous ne voulons ni l'embarasser ni donner à notre archevêque un pareil désagrément.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

XXIV

A M. l'abbé Bernier.

5 septembre 1850.

Mon cher ami, je vous envoie un petit échantillon des belles choses que le mandement fait dire ici. Voici un article de *l'Événement* et un du *National* : c'est de cette façon que notre archevêque est loué pour nous avoir frappés. Rien n'a mieux montré que cette circonstance le violent désir que tous les mauvais journaux auraient de se débarrasser de nous. Il n'y en a pas un à Paris, il n'y en aura pas un dans toute la France, et probablement dans tout le Piémont, qui se croie

1. Pie IX avait daigné m'annoncer un témoignage public d'approbation pour l'ensemble de notre œuvre. Le cardinal Antonelli paraissait opposé à cet acte, que M^{sr} de Mérode, auquel le Pape permettait de tout dire, sans l'écouter beaucoup, cherchait aussi à faire ajourner indéfiniment.

dispensé de louer et de féliciter l'archevêque de Paris.

Nous ne sommes pas toutefois abandonnés. Je continue à ne recevoir que des témoignages très honorables; on s'habitue à l'idée très hardie pour les Gaules de l'appel à Rome, et on ne la trouve pas si scandaleuse. Cela même paraît assez libéral.

Je continuerai à vous tenir au courant de l'affaire en attendant notre mémoire. De votre côté, avertissez-moi quand vous le croirez bon.

Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

XXV

A M. l'abbé Bernier.

7 septembre 1850.

MON CHER AMI,

Plusieurs personnes me disent que déjà je devrais être à Rome. Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque; mais j'ai tant d'affaires ici, que la prudence et le devoir m'ordonnent de ne les laisser qu'à bon escient. Je crains aussi de vouloir forcer la Providence, et j'ai une grande répugnance à essayer de l'habileté humaine dans ces choses qui sont, pour ainsi dire, du ressort tout spécial de Dieu, et qu'il faut surtout arranger par un grand abandon à sa volonté sainte. D'un autre côté, je sais que l'intelligence et la parole sont

données à l'homme pour qu'il en use ; je sais aussi qu'une secrète paresse prend volontiers des airs de confiance en Dieu. Néanmoins, ce que je craindrais par-dessus tout dans cette affaire, ce serait de réussir par habileté. Au fond, il y a du vrai dans les idées de l'archevêque, sinon dans ses reproches (dans tous, du moins), et je vous assure que, si nous sommes écrasés, je n'en murmurerai pas. Sur la parole du Pape, je dirai tout franchement : « La mort nous est un gain. »

Voyez dans cette disposition d'esprit quel bon conseil vous pouvez me donner. Tâchez de vous représenter la figure que je ferais, ne parlant pas l'italien, me méfiant peu des finesses, et croyant volontiers tout ce qu'on me dit avec un habit honorable et une apparence de bonne foi. Ajoutez que je suis l'homme du monde le moins capable de déguiser ou seulement de taire ce que j'ai dans l'âme. Je n'ai eu de ma vie un secret, et sous ce rapport je n'ai jamais gardé que les dépôts. Mon frère est bien plus capable que moi de mener une affaire : il ne trompe pas, mais il flaire les trompeurs. Si je savais où le prendre, je vous le renverrais.

Je ne puis prendre un conseil bien sûr de personne que de notre excellent et paternel nonce, qui serait assez d'avis de ce voyage. Ne pourriez-vous pas consulter le général des Jésuites ? Il n'est pas médiocrement intéressé à ce que le journal soit sauvé. Si nous n'étions plus là, personne ne défendrait la Compagnie. Il faudra des

années avant qu'un journal religieux acquière l'autorité et la notoriété de *l'Univers*. En vain Montalembert, Falloux, Beugnot, M^{gr} Dupanloup, le P. de Ravignan et dix autres burgraves se sont attelés à *l'Ami de la Religion* : ils n'ont pu le sortir de son obscurité.

Quelle belle œuvre on peut jeter bas d'un seul coup, d'un seul mot ! Certes, il faudra de la foi, si ce coup est porté, pour le bénir ; mais nous aurons toute la foi qu'il faudra, et quelque chose encore par-dessus le marché.

J'ai toutes les nouvelles qu'Eugène et vous m'avez données sur l'affaire des médailles. Elles seront bien venues si elles arrivent, mais elles seront de plomb pour notre vanité. Une distinction, partagée avec les gens qu'Eugène vous a fait connaître, perd tout son prix. J'aimerais bien mieux que nos confrères eussent tout, et nous simplement les paroles du Saint-Père. Voilà l'homme ! Nous étions résolus de taire les grâces du Souverain-Pontife, par déférence pour notre archevêque ; c'était un grand sacrifice, nous le faisons avec un certain plaisir. On nous impose une faveur partagée, et nous avons de l'amertume au cœur. Tout cela prouve, comme dit Bossuet, combien nous ne sommes rien ¹ ! Quand je vois dans mon cœur ces

1. Le Pape avait pris les noms des rédacteurs habituels de *l'Univers*, afin de nous envoyer à tous des médailles. Pour diminuer cette marque de bienveillance, les amis que nos adversaires comptaient auprès de Pie IX avaient demandé la même faveur pour divers autres écrivains catholiques. Ils ne l'obtinrent pas.

misères, moi qui suis chrétien, j'ai un sentiment de la grandeur et de la puissance de Dieu qui dépasse tout ce que je puis exprimer. C'est avec cela, c'est avec cette boue et ce sable qu'il a bâti le merveilleux édifice de son Église!

Adieu, mon bien cher ami. Priez Dieu d'avoir pitié de moi, et donnez-moi promptement un bon conseil. Une des raisons qui me feraient désirer de revoir Rome, c'est le grand besoin que j'ai de me convertir une seconde fois.

LOUIS VEUILLOT.

XXVI

*A M. de Curzon, rédacteur en chef de l'Abeille
de la Vienne.*

11 septembre 1850.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Nous ne sommes que trois en ce moment pour faire le journal, et notre malheureuse affaire avec M^{gr} l'archevêque de Paris nous oblige à un grand surcroît de besogne. Je n'ai pas même pu encore achever le mémoire que j'adresse au Souverain-Pontife. Mais tous ces soucis ne me dispensent pas de répondre au moins un mot à la bonne et fraternelle lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Ce n'est pas par politesse, c'est pour satisfaire mon cœur.

On me plaint, et je n'ai malheureusement qu'à

me féliciter, tant cette aventure m'a fait connaître de chauds et vrais amis. On m'enlève tout le mérite que j'aurais pu tirer devant Dieu de l'humiliation qui m'est infligée. Je ne suis pas assez chrétien pour en éprouver beaucoup de regrets ; mais, d'un autre côté, je dois me réjouir du concours que l'opinion nous donne pour préserver la presse religieuse d'un péril où elle pouvait succomber.

Vous avez du reste parfaitement compris et la situation et nos intentions. Nous n'obtiendrons point contre l'archevêque de Paris une décision publique, que nous ne voudrions point obtenir. L'autorité est sainte, et elle doit être, s'il se peut, plus respectée encore de nous lorsqu'elle s'abuse (lorsque nous le croyons du moins) que lorsqu'elle agit pleinement suivant la sagesse et le droit. Mais des avis officieux seront donnés, et plus tard interviendra probablement une constitution apostolique pour la presse religieuse, eu égard aux nécessités présentes et pour autant qu'elles dureront.

Quant à moi, pour ma conscience, j'ai besoin d'un ordre, qui sera exécuté aussitôt que reçu, quel qu'il soit. Après tout, j'ai pu me tromper, et ce que je crois utile peut ne l'être pas. Le Pape en sait là-dessus plus que moi ; il voudra bien m'instruire.

Du reste, jusqu'à ces derniers temps, nous pouvions nous enorgueillir de son approbation. Le 17 août et le 30 du même mois, au moment même où l'on nous frappait ici, nous étions bénis et

loués à Rome en la personne d'Eugène Veuillot, mon frère. Le Pape lui a dit qu'il lisait le journal, qu'il en était content; il le lui a dit à plusieurs reprises. C'est bien le moins que nous demandions maintenant au Saint-Père si le journal a assez vécu.

Le Nonce est tout à fait avec nous. Nous ne faisons rien sans le consulter, et il approuve nos sentiments, que nous lui portons comme à un confesseur.

Adieu, Monsieur et cher confrère. Mille remerciements encore une fois! Prions Dieu les uns pour les autres; demandons-lui que sa sainte volonté soit faite.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,
LOUIS VEUILLOT.

XXVII

*A M^{sr} Laurent, évêque de Chersonèse, vicaire apostolique
de Luxembourg¹.*

Paris, 13 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

Je souffre depuis plusieurs jours de n'avoir pu répondre encore à la lettre dont vous m'avez honoré. J'attendais de trouver un moment de loisir,

1. Ce prélat, homme de science, de doctrine et de vertu, fut un confesseur de la foi. *L'Univers*, qui le soutint dans toutes ses luttes, fut honoré de ses communications et eût toujours son appui. On le verra par cette lettre, et par d'autres, que nous publierons à leur date.

qui me manque toujours et plus que jamais, pour vous donner quelques détails sur une affaire à laquelle vous daignez prendre tant d'intérêt. Je n'ai point reçu de consolations dans cette triste circonstance qui m'aient été plus douces que les vôtres. J'ai été particulièrement ému du tendre empressement avec lequel un évêque de qui je n'ai point l'honneur d'être connu personnellement, un confesseur de la foi, venait m'offrir l'autorité de son opinion et les sympathies de son cœur. C'est la confiance, aujourd'hui bien confirmée, que de telles sympathies et de telles autorités ne me manqueraient pas, qui m'a déterminé à ne pas briser immédiatement l'œuvre qui nous les attire. Quelque pressé que je fusse d'obéir à mon évêque agissant dans la plénitude de son autorité sacrée, j'ai cru qu'il ne m'était pas permis en conscience de laisser étouffer entre mes mains, d'un seul coup, un journal qui est à lui seul presque toute la presse catholique. Ainsi a pensé M^{gr} le Nonce apostolique, dont j'ai réclamé les conseils, qui ont toujours été des ordres pour moi. Je savais d'ailleurs que le Saint-Père lui-même nous était favorable. Par un bonheur que la Providence a permis afin sans doute que nous ne fussions pas tout à fait écrasés, mon frère se trouvait à Rome au moment même où l'on nous frappait à Paris, et il recevait de Pie IX l'accueil le plus bienveillant et les témoignages les plus glorieux. Le Saint-Père disait en propres termes : « Je connais et j'approuve vos travaux ; je vous bénis, vous, votre œuvre, et tous

vos compagnons. » La lettre où mon frère nous donnait ces détails était arrivée à Paris l'avant-veille du jour où nous avons pu lire le mandement et l'avertissement de notre évêque. Je me rappelle avoir dit à mes collaborateurs : « Mes chers amis, cela est trop beau : quelque grande épreuve nous attend. »

L'épreuve n'a pas tardé, les consolations n'ont pas tardé non plus. S'il y a des circonstances où Dieu se montre particulièrement tendre pour ses enfants, c'est lorsqu'il leur envoie l'adversité. Il a permis que les résolutions et l'attitude que nous avons prises fussent en général bien comprises et approuvées. — Je craignais, je le crains encore, le scandale de ceux qui jugent sur l'apparence, et qui s'obstineraient à ne voir qu'une révolte cachée dans les clauses restrictives mises à notre soumission ; mais, jusqu'à présent du moins, on nous loue. Plusieurs de nos évêques m'ont fait l'honneur de me témoigner leur approbation. Parmi eux je puis nommer M^{gr} l'évêque de Langres et S. Ém. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon. C'est un grand bonheur dans ce grand malheur que M^{gr} l'archevêque de Paris, au lieu de se borner à des accusations générales, ait précisé certains points où nous sommes véritablement irréprochables. Je n'en excepte pas la critique du *Dictionnaire* de Bouillet, seul grief, comme vous l'avez senti, Monseigneur, qui paraisse fondé. Le fait est que nous avons parlé au secrétaire de l'archevêque, ami particulier de l'un de nous, du détestable esprit de ce livre et

de notre intention d'en purger au moins les établissements religieux, où il se répandait à la faveur de l'approbation épiscopale. Le secrétaire nous répondit simplement que cette approbation était un fait malheureux et qu'elle n'était pas canonique, attendu que l'ignorant examinateur avait (pour son travail) reçu quinze cents francs de l'auteur du livre. Le Nonce, consulté, nous dit que nous pouvions passer outre. Nous publiâmes nos *articles*, moralement convaincus que des observations officielles n'obtiendraient aucun résultat, et qu'il fallait absolument donner à la commission d'examen un avis public de mieux faire sa besogne : car l'Université, avec son astuce ordinaire, n'aurait pas tardé de nous inonder de détestables livres, tous approuvés comme celui-là ; et nous sommes loin, hélas ! d'avoir conjuré ce péril et cette honte.

Du reste, si Monseigneur, après le premier article, nous avait fait dire de ne pas poursuivre, nous aurions immédiatement obéi. Mais nous ne reçûmes aucun avis, et en général nous pouvons dire que *l'avertissement* publié contre [nous nous attribue beaucoup de rébellions dont nous ne savons rien. La façon dont il rapporte ce qui s'est passé entre l'archevêque et un de nos rédacteurs au sujet de l'Inquisition est tout à fait incomplète. Nous avons seulement promis de ne plus traiter cette question *si on ne la soulevait plus*. Nous ne l'avions pas mise en avant les premiers, et elle ne fut abordée par nous qu'à la suite d'un discours du Père Lacordaire, qui avait soutenu la thèse, fausse

historiquement et injurieuse pour l'Église, de tous ces pauvres catholiques qui tremblent sans cesse devant l'impopularité. Cette inexactitude n'est pas la seule. Je les relèverai toutes dans le mémoire que je rédige pour être présenté au Saint-Père, et que j'aurai l'honneur, Monseigneur, de vous communiquer.

Comment finira cette affaire? Je n'en sais rien. Le Saint-Père nous est personnellement très favorable, mais nous avons à Rome des adversaires habiles et bien placés. D'un autre côté, le Saint-Père devra considérer et considérera très certainement la nécessité de maintenir non seulement la force, mais encore le *decorum* de l'autorité épiscopale.

On doute que l'archevêque de Paris veuille se rendre à un avis officieux qui le reprendrait doucement d'avoir été un peu loin. Et nous, si nous n'avons pas quelque décision qui mette notre conscience en sûreté, que pourrons-nous faire? Le mandement et l'avertissement, bien examinés, créent à l'action du journalisme des difficultés sans nombre et souvent insurmontables. Comment, par exemple, savoir si l'archevêque trouve ou ne trouve pas inopportune telle question comme on en soulève vingt par jour? Comment éviter de blesser ces incrédules qu'il prend sous sa protection, et qui se blessent de tout ce que disent les catholiques? Avons-nous le droit d'attaquer en ce moment les livres absurdes et infâmes de M. Méry? Nous n'en savons rien.

Mais je regarde la question comme étant au tribunal de Dieu : il saura la résoudre ; et nous, nous saurons obéir à la direction que nous lui demandons dans l'ardeur et dans la sincérité de notre âme.

Nous n'avons voulu qu'une chose : n'être pas des serviteurs inutiles ; mais nous savons que l'inutilité que Dieu commande est un travail qui a son prix. Dieu fait tout par miséricorde... Après avoir tant parlé, je croirai aisément qu'il m'est bon de garder le silence.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression de toute la reconnaissance et de tout le respect avec lesquels je suis, de Votre Grandeur, le très humble, très obéissant et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XXVIII

A M. l'abbé Bernier.

26 septembre 1850.

MON CHER AMI,

Vous savez maintenant qu'Eugène est de retour. Il est arrivé en très bonne santé, fort content de son voyage et tout embaumé du Pape, mais bien étonné de nos affaires, qu'il avait apprises à Milan. Nous avons reçu ce matin l'annonce de sa chevalerie. Vous savez nos sentiments sur les croix : ils ne sont pas changés ; mais tout ce qui vient de la main de Pie IX nous est cher et sacré. Toutefois,

Eugène aurait mieux aimé que le journal fût récompensé et qu'on l'oubliât lui-même. Si le Saint-Père ne désire pas que cette faveur soit rendue publique, nous baisérons très respectueusement le bref, nous mettrons *l'éperon d'or* dans un tiroir, et nous nous taisons ¹.

Venons à l'affaire. En voici l'histoire depuis que je vous ai écrit. J'ai continué de recevoir beaucoup de lettres de prêtres et de laïques distingués. J'en ai bien une centaine, toutes inspirées par les sentiments les plus chrétiens et écrites du style le plus remarquable. Il y a une approbation générale de notre conduite. J'ai conservé aussi, par exception, les lettres qui la condamnent. J'en ai reçu deux, dont une anonyme, pleine d'injures et de fautes d'orthographe.

Tous les journaux catholiques, d'abord interdits et épouvantés, sont revenus sur la question et nous défendent.

Les évêques de Beauvais ², Moulins ³, Langres ⁴, Lyon ⁵, Poitiers ⁶, Amiens ⁷, Séez ⁸, Rennes ⁹, m'ont

1. Ainsi fut fait. J'avais, d'ailleurs, prié le cardinal Antonelli, lorsqu'il m'avait annoncé cette distinction, de renoncer à me la faire donner. Nous pensions, mon frère et moi, que le Cardinal ne tenait à décorer l'un de nous que pour ne pas décorer le journal.

2. M^{sr} Gignoux.

3. M^{sr} de Dreux-Brézé.

4. M^{sr} Parisis.

5. Cardinal de Bonald.

6. M^{sr} Pic.

7. M^{sr} de Salinis.

8. M^{sr} Rousselet.

9. M^{sr} Brossais Saint-Marc.

écrit ou m'ont fait écrire, ou sont venus me voir. L'archevêque de Reims¹ m'a fait promettre son appui. L'archevêque de Rouen² vient d'offrir sa médiation. La plupart ont adressé au Nonce³ des lettres et des mémoires en notre faveur, et me les ont communiqués. Ces mémoires sont parfaits. Ils examinent l'affaire au point de vue politique. L'archevêque de Reims la considère théologiquement. Son mémoire n'est pas terminé.

De son côté, M^{gr} de Paris, après avoir répandu avec une profusion inouïe son mandement et son avertissement, s'est adressé à tous les métropolitains pour obtenir leur adhésion. Il a reçu peu de réponses, et surtout peu de réponses métropolitaines. En général, ceux mêmes qui ne nous aiment pas n'approuvent point les actes dont nous sommes frappés. Ils y trouvent un excès de rigueur, et ils ne sont pas sans alarmes sur l'influence que l'archevêque de Paris exercerait par le droit de censure dont il veut investir son siège. Cela leur paraît un nouveau germe de patriarcat qu'il ne faut pas arroser.

Enfin, à travers tous les soucis de cette vaste correspondance ajoutés aux travaux ordinaires de la rédaction, j'ai achevé un mémoire de cent pages, qui, si je ne m'abuse, nous justifie sur tous les points, et par des preuves *matérielles*.

Mais pendant qu'on se préparait ainsi à la guerre,

1. M^{gr} Gousset.

2. M^{gr} Blanquart de Bailleul.

3. M^{gr} Fornari.

l'esprit de paix travaillait à rendre tous ces travaux inutiles. Dimanche dernier, M^{gr} le Nonce m'a dit qu'après avoir bien réfléchi, il ne croyait pas que le Saint-Père pût prononcer sur notre appel, et qu'il fallait s'arranger avec l'archevêque de Paris.

A ce langage, j'ai cru que le Nonce avait reçu des instructions¹. J'ai répondu tout de suite que je ne comprenais guère comment un arrangement pourrait s'opérer après le langage que l'archevêque a tenu et les dispositions où nous savons qu'il est à notre égard ; mais qu'en tout cas, et quoi qu'il pût nous en coûter, aucun obstacle ne pouvait venir et ne viendrait de nous ; que nous ferions tout pour obéir aux désirs du Saint-Père, et même pour lui éviter un simple embarras ; que la seule chose qui nous fût impossible serait d'accepter l'archevêque de Paris comme rédacteur en chef ; mais que, dans ce cas, nous nous retirerions sans bruit et sans murmure.

Le Nonce me répondit qu'il ne s'agissait point de cela, mais de quelque petite manifestation qui montrerait que l'archevêque de Paris nous rend ses bontés, ensuite de quoi nous nous désisterions de notre appel, et les choses seraient rétablies sur l'ancien pied.

Le Nonce ajouta que peut-être alors le Saint-Père voudrait bien nous donner quelque témoignage officiel de sa satisfaction.

1. Le Nonce agissait de lui-même.

Sur ce dernier point, je répondis tout de suite qu'il n'était pas nécessaire, grâce à Dieu, de nous promettre une récompense pour nous décider à faire notre devoir et plus que notre devoir. En effet, nous n'attendons rien et nous ne demandons rien de Rome. Heureux de n'avoir pas encouru la désapprobation du Souverain-Pontife, il nous suffit de le servir, et sa bénédiction nous récompensera toujours assez. Les faveurs qui pourraient le compromettre seraient de trop pour nous.

J'ajoutai que si un arrangement était possible, nous ne laisserions point à M^{sr} de Paris le soin de faire les premiers pas.

Le surlendemain, c'est-à-dire mardi dernier, l'évêque d'Amiens, homme aussi habile que vertueux et l'un de nos plus sûrs appuis, alla voir M^{sr} Sibour, dont il est l'ancien ami. Il le trouva extrêmement irrité contre nous, et très content de ce qu'il a fait et du succès qu'il a obtenu. Il parla dans ce sens avec tant de vivacité et de courroux, que M^{sr} de Salinis désespéra d'abord de sa négociation. Toutefois, ayant laissé passer le torrent, il parvint à raisonner, et finit par faire naître des dispositions plus favorables. Pour vous donner une idée des sentiments où était l'archevêque, et où il est encore peut-être, il croit nous avoir ménagés, et il assure que nous sommes pour l'Église un des plus grands périls qui l'aient menacée jusqu'à présent. Il dit aussi que depuis ses actes, l'épiscopat, opprimé par nous, respire plus à l'aise. Il assure que nous conspirons contre la di-

gnité et contre l'autorité des évêques ; que nous sommes un parti laïque et presbytérien, fondé et gouverné par le Nonce. Il nous attribue des paroles que nous n'avons jamais prononcées ; enfin, c'est un homme irrité outre mesure, par de fausses vues et de faux rapports.

Néanmoins, M^{gr} de Salinis parvint à le calmer, et finit par obtenir de lui la permission d'aller consulter sur tout cela l'archevêque de Reims, qui devient ainsi l'arbitre du différend. Si M^{gr} de Paris veut en passer par sa décision, l'affaire est conclue. Nous aurons demain ou après-demain la réponse du médiateur.

C'est aujourd'hui même que l'archevêque de Rouen, ignorant ces faits, m'a écrit avec beaucoup de bonté pour me proposer aussi son intervention, qui devient inutile. Cette démarche d'un prélat qui évite soigneusement de se mêler aux affaires, et qui ne nous a jamais donné aucun témoignage de sympathie, prouve seulement que l'opinion de l'épiscopat n'est pas pour les actes de Paris.

Voilà, mon cher ami, où nous en sommes. Je dois avouer que ma satisfaction est mélangée de beaucoup d'appréhensions et de tristesse. Je compte pour rien d'aller demander pardon lorsqu'en vérité je ne suis pas coupable. Cela n'est qu'un petit mal de cœur, une souffrance de la *bête*, qu'il faut mépriser et que je méprise ; mais l'avenir m'alarme. Quelque soin que nous mettions à sauver les apparences, l'archevêque de Paris ne sor-

tira pas de la difficulté où il s'est mis avec nous, et plus que nous, par un acte de triomphe. De fâcheux levains peuvent rester dans son cœur. Il a voulu tuer le journal, il ne le tuera pas ; s'il veut le gouverner, il ne le gouvernera pas ; s'il veut en exclure l'ultramontanisme, il ne l'exclura pas. A peu de choses près, sauf des modifications insignifiantes, *l'Univers* restera ce qu'il est : une machine de guerre contre le gallicanisme, l'universitarisme, et (passez-moi le mot) le *chambollisme*. Or, l'archevêque a pour ces trois choses de l'affection, ou de la complaisance, ou de la crainte. Ces trois choses entretiennent près de lui des représentants assidus : l'abbé Bautain et l'abbé Maret sont là pour le gallicanisme devenu démocrate ; tel autre est là pour l'Université ; Cousin y va pour la philosophie, et Chambolle lui-même y dîne avec plusieurs écrivains plus ou moins chambollissants¹. Tout ce monde saura bien lui faire comprendre que l'arrangement n'est pas absolument flatteur pour lui ; on l'irritera, on se plaindra de nous, on lui montrera son autorité méprisée et la religion compromise ; enfin, on pourra obtenir de lui qu'il lance de nouveaux mandements et de nouveaux avertissements. Que ferons-nous alors ?

Nous nous retirerons immédiatement, car à quoi bon appeler et comment résister ? Les mains plei-

1. M. Chambolle était député et rédacteur en chef de *l'Ordre*, feuille révolutionnaire modérée, où l'on prétendait respecter « la religion », tout en revendiquant les droits de la libre pensée. Il était auparavant directeur du *Siècle*.

nes de faits concluants et de bonnes raisons, je ne consentirai jamais à me défendre. J'aimerais cent fois mieux être écrasé. Je le serais donc ; mais je le serais cette fois comme un misérable hypocrite, qui, après avoir promis de se soumettre, viole le traité qu'il a obtenu, et force la clémence même à l'anéantir dans son mensonge et dans sa rébellion.

Voilà ce qui m'attend et l'avenir que me promet le caractère impétueux et la mémoire oublieuse de l'archevêque de Paris : car il pourra fort bien se tromper une seconde fois sur les circonstances et les conditions si nettes de notre accommodement. Les erreurs matérielles de son premier monitoire nous laissent tout craindre, et certes nous ne voudrions ni prouver ni dire qu'il s'est trompé.

Mieux vaudrait assurément qu'on nous étranglât tout de suite ; mais on ne nous permet pas cette issue. Il faut attendre. Après tout, les hommes croiront et diront ce qu'ils voudront. Leurs jugements erronés n'influenceront pas celui du bon Dieu, et notre cause ne sera pas rejetée à ce dernier tribunal, si nous savons la rendre bonne, ce que personne ne peut empêcher.

Notre seule consolation en tout ceci sera d'avoir peut-être évité un embarras au Saint-Père, et l'espérance d'avoir même réjoui son cœur par une conduite constamment chrétienne et dévouée. Vous pensez bien que nous ne sommes pas du tout peinés d'être mis hors de cour. Le Pape est juge de ce qui convient, et fait très bien de nous

sacrifier, si ce petit sacrifice évite un petit embarras, à plus forte raison s'il évite un péril¹.

Malgré la tournure pacifique que prend l'affaire, et quand même tout se terminerait pacifiquement, je prierai cependant M^{gr} le Nonce d'envoyer à Rome les mémoires des évêques, mon propre mémoire et les autres pièces du procès. C'est la question de la presse laïque. Elle mérite d'être examinée : car certainement, de façon ou d'autre, les difficultés se représenteront. Il y aura d'ailleurs des accusations que je serais bien aise de ne pas laisser prévaloir. Ainsi on m'assure que l'évêque d'Orléans, propriétaire de *l'Ami de la Religion*, envoie contre nous un mémoire rédigé de concert avec Montalembert et appuyé par ce dernier. Montalembert est le seul ami d'autrefois qui nous ait abandonnés dans cette circonstance. Il écrit partout contre le journal, et j'apprends aujourd'hui, par une lettre de Donoso Cortès, qu'il nous regarde très sincèrement comme un malheur pour l'Église.

Adieu, mon cher ami. Priez pour moi. Je vous tiendrai au courant de la négociation de l'évêque d'Amiens.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

1. Le Pape ne sacrifia point *l'Univers*.

XXIX

A M. l'abbé Bernier.

29 septembre 1850.

MON CHER AMI,

L'archevêque de Reims est venu exprès pour voir M^{gr} Sibour, au sujet de notre affaire. Les conseillers ordinaires avaient repris leur empire, et le prélat s'est de nouveau échauffé contre nous. Toutefois il a fini par céder aux graves raisons qui lui étaient présentées. La principale est que l'épiscopat se divise, et que le plus grand nombre sans comparaison se prononce contre le caractère et la tendance des fameux actes. Enfin, il a été décidé que la réconciliation se ferait au moyen d'une visite de la rédaction à l'archevêché, visite dont il sera rendu compte. Notre ultimatum très arrêté est que, tout aussi respectueux qu'on le voudra, nous resterons libres. L'ultimatum de l'archevêque ne nous est pas connu. Il ne nous sera signifié que demain, dans une entrevue préliminaire que nous aurons avec le cousin de Monseigneur, l'abbé Sibour. Si je le puis, avant l'heure de la poste, je l'ajouterai à ce billet.

L'Événement publie aujourd'hui un article qui est comme le résumé de toutes les approbations délivrées par la presse aux actes et au caractère de l'archevêque. Assurément, le prélat ne mérite pas ces éloges ; mais il peut voir ce qui lui reste à

faire s'il veut continuer de les obtenir. Cet article est vraiment précieux. Je vous l'envoie.

Nous continuons à recevoir les lettres les plus honorables. J'en ai maintenant de tous les diocèses à peu près. Je fais copier les plus importantes, pour les joindre au mémoire que nous enverrons à Rome, quoi qu'il arrive.

Le Nonce nous a dit aujourd'hui qu'il n'avait reçu aucune instruction à notre sujet, et qu'en nous conseillant un accommodement, il n'avait pris conseil que de lui-même. Il ajoutait qu'il tenait la cour de Rome au courant de la négociation.

Lundi.

Nous avons eu ce matin un entretien préliminaire avec l'abbé Sibour et l'abbé Bautain. Celui-ci, qui est le personnage important et notre ennemi intime, nous a fait connaître les conditions de Monseigneur. Nous devons reconnaître la sagesse des avertissements que nous avons reçus, ne plus toucher aux points interdits (Rimini, Inquisition, Bouillet), et promettre de nous conformer à l'avenir aux injonctions archiépiscopales. Du reste, nous sommes libres. Comment trouvez-vous cette liberté? Mais nous avons gagné de faire notre soumission par une lettre, où nous tâcherons d'expliquer les choses et de faire la part de la liberté un peu plus large. Il faut, mon cher ami, aimer *l'Univers*, pour ne pas tout planter là.

L'abbé Bautain nous a dit qu'il venait de recevoir des nouvelles directes de Rome, et voici

comment il rédige les paroles du Saint-Père que vous m'avez rapportées. — Le Saint-Père a dit à l'abbé de Regny : « Je désapprouve *l'Univers* ; il faut qu'il s'arrange avec son archevêque ; — mais il faut convenir aussi que l'archevêque a été un peu vif¹. » L'abbé Bautain convient qu'on plaint l'archevêque de l'approbation que lui ont donnée les mauvais journaux.

Nous enverrons mercredi notre projet de lettre.

Adieu, mon cher ami,

LOUIS VEUILLOT.

XXX

A M. l'abbé Bernier.

5 octobre 1850.

Vous avez vu, mon cher ami, la conclusion de notre affaire. Ce n'est qu'une paix plâtrée ; mais nous l'avons faite telle qu'on l'a voulue, et nous sommes allés aussi loin qu'il était possible dans les voies de la soumission. Un pas de plus, nous abandonnions notre œuvre, ou nous promettions plus que nous ne pouvions tenir. Ce pas, on nous l'avait demandé de la part de l'archevêque. J'ai refusé.

1. Le Pape n'avait pas dit : « Je désapprouve *l'Univers* » ; il s'était borné à dire qu'il regrettait cette affaire, et que cet archevêque de Paris était bien vif.

L'entretien que nous avons eu avec le prélat, après l'échange des lettres, a été fort triste. Dans un discours extrêmement embrouillé, il nous a développé toute la doctrine de son mandement et de son avertissement. Il nous a insinué que le journal, en politique, devrait être pour le gouvernement, et, en religion, s'abstenir de traiter les questions controversées, particulièrement les questions romaines. J'ai fait des réponses insignifiantes, ne voulant ni irriter un homme qui semblait avoir la fièvre, ni me laisser arracher aucune promesse. Hélas ! nous sommes déjà dans une assez triste position. Vous trouverez que notre lettre ne concède rien ; mais celle de l'archevêque accepte tout ce que nous n'offrons pas, et lui donne sur nous un avantage dont il pourra se servir très efficacement. A la grâce de Dieu ! J'ai la conscience tranquille, ayant fait ce que je devais faire, et peut-être même un peu plus. Je préfère les injures et les railleries qui me seront adressées demain aux louanges que m'aurait pu valoir un triomphe obtenu moins chrétiennement.

Je vous remercie bien fraternellement, et nous vous remercions tous du concours que vous nous avez donné dans cette circonstance, en véritable ami. Ce que j'ai sacrifié de plus cher en faisant l'accommodement qu'on me demandait, c'est l'espérance de voir Rome et vous. Combien j'aurais voulu baiser les pieds de Pie IX et vous serrer la main ! Mais à présent ce voyage n'aurait point de but, et j'y dois renoncer. J'y renonce en soupirant.

La présence, l'air de Rome m'auraient été bien utiles. J'y aurais fait une petite retraite, et peut-être qu'enfin, je me serais converti.

J'ai oublié jusqu'à présent, au milieu de tous mes tracas, de vous remercier de la belle vue de Sainte-Marie-Majeure qu'Eugène m'a apportée. Je la fais encadrer, et elle sera chez moi en place d'honneur, pour elle-même et pour vous.

Nous avons vu dernièrement dans les journaux de Rome l'annonce d'un ouvrage sur l'Inquisition romaine, que vient de publier un prélat de la maison du Pape. Si vous connaissez l'auteur, priez-le donc de nous envoyer son livre, pour que nous en rendions compte; si vous ne le connaissez pas, ayez la bonté d'acheter l'ouvrage et de nous le faire parvenir sous le couvert du Nonce ou autrement.

J'ai parlé des médailles. Le Nonce croit qu'elles sont en route et que l'ablégat les apporte. Elles arriveront à propos pour nous relever un peu dans l'opinion, qui va s'abuser sur l'issue de notre affaire. Cependant, grâce à Dieu, nous sommes au-dessus des consolations comme des humiliations, et nous trouvons assez de joie à servir pour ne désirer pas d'être récompensés.

Adieu, mon cher ami. Tenez bien note de toutes vos dépenses. Eugène et moi nous vous embrassons en Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

XXXI

A M^{gr} Parisis, évêque de Langres¹.

Paris, 20 octobre 1850.

MONSEIGNEUR,

L'avertissement et le mandement de M^{gr} de Paris m'ont si exclusivement occupé pendant un mois, que toutes mes affaires étaient en retard et que je n'ai pu encore épuiser ce formidable arriéré. Néanmoins, je m'étonne de n'avoir point écrit à Votre Grandeur depuis la conclusion du différend auquel elle a daigné prendre tant d'intérêt. J'espère, Monseigneur, que vous n'avez vu dans ce silence ni ingratitude ni même négligence, mais un simple effet de ma terrible position de journaliste, d'auteur, et de père de famille; à quoi il faut ajouter de très mauvais yeux, qui se refusent presque entièrement au travail de nuit, et qui ne sont plus capables de rien dès qu'ils ont lu une épreuve.

J'aurais dû cependant, Monseigneur, vous donner quelques détails sur l'entrevue qui a suivi l'échange des deux lettres publiées. Elle a été triste et de mauvais augure. Monseigneur, après

1. Dans le IV^e volume de la *Correspondance de Louis Veillot*, II^e des *Lettres à son frère et à divers*, se trouvent sur cette affaire avec M^{sr} Sibour plusieurs lettres adressées à M^{gr} Parisis. C'est par suite d'une erreur de classement que celle-ci n'y a pas été jointe.

nous avoir embrassés, nous a fait un discours très confus, dans lequel, à travers beaucoup de parenthèses et de contradictions mal raccordées, on voyait cependant tout l'esprit des actes qui nous ont frappés. Il nous a conseillé d'être républicains, de n'être pas ultramontains, et d'éviter dans la polémique tout ce qui pourrait blesser des gens disposés à se convertir ; nous avons tout écouté en silence, et lorsqu'enfin il a fallu répondre, je me suis borné à quelques banalités. Je ne trouvais rien dans mon cœur. Un coup de cloche a mis fin brusquement à cette entrevue, qui se passait à Saint-Sulpice ; et depuis je n'ai point vu le prélat, ni reçu de lui aucune nouvelle directe. J'ai su cependant qu'il avait publiquement loué notre démarche. Depuis, il a dit que je n'avais au fond aucune opinion, et que je suis avant tout un *Cosaque*. J'avoue que je m'arrange assez de ce jugement, qui n'est pas sans vérité dans sa seconde partie.

En général, le public religieux a paru très satisfait de l'arrangement. M^{gr} le Nonce le désirait beaucoup, et il avait, ainsi que l'archevêque de Reims, approuvé notre lettre, préalablement soumise à leur avis.

Les nouvelles que nous avons reçues de Rome n'ont pas cessé d'être excellentes pour nous. J'ai lu dans une lettre du secrétaire d'État que le mandement était censurable au fond et dans la forme. Ceci était écrit au Nonce, à propos d'une autre démarche épiscopale contre nous, faite directe-

ment à Rome, et que je crois pouvoir, en toute sûreté de conscience, attribuer à M^{gr} d'Orléans, car j'y ai reconnu des phrases de *l'Ami de la Religion* et des paroles qui m'ont été dites autrefois. Je ne fais point d'indiscrétion, Monseigneur, en vous confiant ce détail encore inédit, et que je n'ai révélé à personne.

L'ablégat qui a apporté les barrettes a apporté en même temps des médailles pour nous. Elles doivent nous être remises aujourd'hui par le Nonce, et elles étaient parties avant que l'on connût l'arrangement. Mon intention était de n'en rien dire, pour éviter de faire de la peine à Monseigneur. Mes collaborateurs ne sont pas de mon avis, et NN. SS. d'Amiens et de Reims pensent comme eux. Nous verrons ce que dira Son Excellence le Nonce. Combien je regrette de ne pouvoir prendre conseil de Votre Grandeur !

Vous savez, Monseigneur, avec quels sentiments de profonde reconnaissance et de filial respect je suis, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XXXII

A M. Prosper Dugas.

Paris, 6 novembre 1850.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ¹,

Vous avez fort bien compris le sens de l'article du 1^{er} novembre². Les légitimistes doivent prendre garde au général Changarnier, non que ce personnage important ait publiquement donné de gages à personne, mais parce que les légitimistes n'en ont pas plus ou même en ont moins encore que les orléanistes. La main de M. Thiers était dans toutes les intrigues de ces derniers jours, et vous avez pu remarquer que *l'Ordre*, journal de l'orléanisme brutal, était le principal confident du général. Personne au fond ne sait ce que M. Changarnier veut faire ; j'incline à penser que lui-même l'ignore ; mais qu'importe aux légitimistes ? Ils doivent comprendre qu'au moment suprême l'orléanisme sera là et

1. M. P. Dugas n'était pas précisément un confrère, mais il s'occupait beaucoup alors de *la Gazette de Lyon*, feuille catholique et royaliste, et c'est à ce titre qu'il avait écrit à Louis Veillot.

2. A cette date il y avait déjà conspiration de Louis-Napoléon contre la Chambre et conspiration des monarchistes libéraux contre Louis-Napoléon. Le général Changarnier était le chef et surtout l'espoir de ceux-ci. *L'Univers*, d'accord avec le comte de Montalembert, se défiait du général et de ses amis.

qu'ils n'y seront point. Mieux vaut cent fois la prorogation que la régence; mieux vaudrait même l'empire. Bonaparte hésiterait à rompre avec les légitimistes, et surtout avec l'Église; il n'aurait pas de motif pour le faire; l'orléanisme, protestant et boutiquier, a déjà rompu.

Je vois bien que le parti légitimiste n'a pas de direction, et je crains même qu'il n'en veuille pas subir. Cette anarchie laisse aux catholiques leur liberté. Qu'ils conservent sans mélange leurs principes, et qu'ils ne demandent pas à l'intrigue le succès de la vérité et de la probité, c'est, je crois, la marche la plus habile et la plus utile. En ce temps, plus que jamais, il faut ne point mentir, montrer de la foi, et laisser le reste à Dieu. C'est ce que je conseillerais, si j'étais du parti; mais plus que jamais je suis résolu à n'être politique qu'en théorie, et à n'être en pratique que chrétien.

Mille remerciements pour la part que vous avez prise à nos vicissitudes! Faites, s'il vous plaît, mes amitiés à M. Terret, et croyez, cher Monsieur, à tout mon dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

XXXIII

A M. l'abbé Bernier.

Décembre 1850 ou janvier 1851.

MON CHER AMI,

Je vous envoie par M^{sr} Lasagni, qui nous quitte en même temps que son patron, le cardinal For-nari, les petits objets que vous aviez demandés. Pardonnez-moi mon long retard et mon long silence. Il faudrait que vous fussiez ici pour voir la vie que je mène. Toute description en est impossible. Il est rigoureusement vrai que je n'ai pas le temps d'écrire une lettre, ni même un simple billet. J'ai toujours quelque affaire plus pressée que ce qu'il y a de plus pressé. Je remets du matin au soir, du jour au lendemain; les mois s'écou-lent.

J'espère que vous cultiverez l'excellent cardinal et son digne et fidèle auditeur. Vous trouverez en eux deux hommes d'un rare mérite, parfaite-ment au courant de toutes les choses ecclésiasti-ques de France, et, j'ose le dire, de vrais amis de notre œuvre. Le cardinal est un vrai prêtre et un vrai prince de l'Église, par sa bonté, par sa piété, par sa simplicité, qui n'exclut pas une très grande finesse. Lasagni a les mêmes vertus et un charme égal. Tous deux attendront votre visite et vous recevront avec un vrai plaisir. Le cardinal veut bien être à Rome notre protecteur, et vous aurez toujours l'accès le plus commode auprès de lui.

Quand vous les verrez, dites-leur à quel point nous les regrettons, quoique cela ne se puisse dire. Hélas ! j'ai bien peur qu'ils ne soient pas remplacés, ni pour nous, ni pour d'autres. Le cardinal emporte deux beaux trophées : la reconnaissance et l'estime de tous les hommes de foi et d'œuvres, de toutes les convictions romaines, de tous les cœurs fermes et hardis ; l'aversion de tous les gallicans. Qu'il était bien le représentant de Pie IX et de Pierre ! quel zèle pour les droits du Siège apostolique ! quelle lumière dans la doctrine ! quelle fermeté dans les décisions ! quelle dignité dans la conduite ! De mémoire de diplomate, on n'a pas vu en France un nonce plus estimé des ambassadeurs. De son cabinet, d'où il sortait à peine, il savait et il voyait tout. Chacun venait lui apporter les nouvelles et les opinions qu'il n'allait pas chercher, et qu'il recevait purgées de tous les mensonges des salons. Cette vie retirée n'était pas seulement diplomatique ; elle était édifiante, et, en parlant des affaires humaines, il pouvait parler de celles de Dieu.

Quant à notre archevêque, vous avez lu son dernier mandement ; il reçoit dans la presse voltairienne et révolutionnaire les mêmes hommages attristants qu'a reçus le premier. Tout cela ne lui ouvre pas les yeux !...

En attendant et malgré tous les efforts de notre pasteur, nous allons fort bien. Les coups de houlette nous ont servis : notre situation s'agrandit moralement et s'améliore matériellement ; vos let-

tres sont très goûtées ; beaucoup de journaux de province et de l'étranger les reproduisent, et par là vous servez avec beaucoup d'utilité la Sainte-Église de Dieu.

Mon frère est en bonne santé. Il vous fait ses tendres compliments, et vous prie de saluer de sa part tous vos amis qu'il connaît, et qu'il n'a pas oubliés.

Vous m'avez envoyé, je crois, un livre sur l'Inquisition, que je vous avais demandé ; mais j'ignore par quelle voie, et je ne l'ai point reçu. Une chose aussi que j'ignore, c'est votre adresse. Donnez-la-moi, je vous en prie.

Et adieu, mon cher ami. Priez pour moi. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XXXIV

A M. Jules Harent, à Gex (Ain).

15 avril 1851.

Je vous remercie, Monsieur, des témoignages d'estime et d'affection que vous voulez bien me donner à l'occasion des injures qui me sont adressées par *le Charivari*. Je m'attendais à ce débordement, et il ne m'a pas fallu autant de courage que vous voulez bien le croire pour le braver. Les pauvres diables qui rédigent ce journal s'étaient habitués à l'impunité ; lorsqu'ils ont vu

que l'on osait les fustiger, ils ont perdu la tête. J'ai lieu de croire néanmoins que la leçon ne sera pas sans fruit, et que désormais ils y regarderont à deux fois avant d'insulter la religion. Au surplus, s'ils continuent, je continuerai, et je saurai bien leur imposer silence, au moins sur ce chapitre-là.

Je serai fort heureux, Monsieur, si j'ai le plaisir de vous voir à Paris. Je me rappelle les excellentes lettres que vous nous avez adressées sur les affaires de Genève, et c'est moi qui suis à cet égard votre obligé.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération et de mon dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

XXXV

A M. l'abbé Bernier.

Avril 1851.

Je vous remercie très tendrement, mon cher ami, de votre billet du 31 mars, qui me donne des nouvelles de ma grande lettre¹. J'espérais un peu qu'elle vous serait montrée, et c'est pourquoi je ne vous ai pas envoyé une relation de l'affaire. J'ai tant d'œuvres sur les bras, que je suis forcé d'être bien ménager de mon temps, et je n'écris

1. Lettre à S. Ém. le cardinal Fornari sur les affaires religieuses de France.

guère aux gens dont je sais que le cœur et l'esprit sont avec moi.

L'affaire n'a point marché depuis lors. J'ai reçu seulement d'assez nombreux témoignages de la sympathie des évêques. Le cardinal de Lyon¹ m'a fait écrire ; le savant archevêque de Chambéry², écrivant à l'évêque d'Annecy³ une lettre que celui-ci m'a communiquée, lui dit que tous les évêques de la Savoie sont pour *l'Univers*.

Le bon évêque de Chartres est venu à Paris, un peu plus tourmenté qu'il ne le voulait paraître. Il a quatre-vingt-deux ans⁴. Toutes sortes de projets roulaient dans sa tête. J'ai espéré un moment le décider à porter sa cause à Rome. Il n'a pu s'y résoudre. Il attend. Pourvu que nous ne voyions pas paraître quelque jour une pièce où, pour en finir, il dira qu'il a eu tort ! Il parlait déjà de boire son calice ; je me suis écrié qu'il fallait le boire, mais non pas le répandre. Il est fâcheux que ce grand courage ne soit pas donné à un esprit plus ferme et plus éclairé des vraies doctrines.

Nous avons aussi consulté le Nonce : hélas ! que nous avons perdu⁵ ! Il avait vu les salons, qui sont

1. M^{sr} de Bonald.

2. M^{sr} Billiet, mort cardinal.

3. M^{sr} Rendu.

4. M^{sr} Clausel de Montals avait blâmé, par une lettre que *l'Univers* avait publiée, un acte de M^{sr} Sibour, son métropolitain. Celui-ci réclamait très vivement.

5. M^{sr} Garibaldi. Ce prélat occupa la nonciature jusqu'en juin 1853, époque de sa mort à Paris. Il avait antérieurement occupé ce même poste comme chargé d'affaires.

presque tous contre l'évêque de Chartres, non par sympathie pour l'archevêque, il s'en faut, mais par *amour de la paix*. Cette lâcheté vous surprend peut-être. Nous, depuis deux ans, nous y sommes accoutumés. Jamais nous n'avons défendu une vérité ni fait une campagne un peu sérieuse, que les salons ne nous aient accablés de remontrances et quelquefois de calomnies. Vous savez quel cas nous en avons fait.

Quoique l'affaire dorme en ce moment, nous ne pouvons nous endormir. Lisez la pièce ci-jointe. C'est un cas de conscience que nous posons à qui de droit. Ne sachant où l'adresser, nous l'envoyons à notre cardinal protecteur, afin qu'il le soumette à l'autorité compétente ou qu'il le laisse de côté. Je vous prie de le lui transmettre, ainsi que la lettre explicative du fait. C'est une course que je vous impose ; mais celle-là est si bien pour nous, que vous ne la regretterez pas.

Puisque vous avez le plaisir de voir M^{gr} Lasagni, faites-lui tous nos compliments¹. Vous devinez combien nous devons le regretter. Dites-lui que je parle au nom de tous mes collaborateurs, mettant mon frère et du Lac en tête. Adieu, très cher ami. Je vous serre la main, et je cours au feu. Vous ne pouvez imaginer combien je suis pressé et assommé. *L'Univers* n'est qu'une partie de ma besogne. Croirez-vous que j'ai eu la sottise de

1. M^{gr} Lasagni, mort cardinal avait été auditeur de la nonciature sous M^{gr} Fornari.

perdre votre adresse ? Je me rappelle bien la rue, mais point le numéro. Je vous écris donc encore une fois chez M. Barnes. Eugène se rappelle à son souvenir. J'y joins mes compliments comme si je le connaissais. Et vraiment je le connais.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

Je pense que vous avez quelques occasions de voir l'archevêque de Reims, et le bon, aimable, aimant et saint évêque de Beauvais. Parlez-leur de moi. Dites surtout à M^{gr} de Beauvais que toute ma maison se recommande instamment à ses prières, et moi par-dessus tous les autres. Comme il est à Rome pour prier le bon Dieu, et point pour se faire coiffer, il aura le temps de nous traîner un peu dans les églises. Encore un coup, qu'il songe bien à moi. La grâce du jubilé me travaille, et je suis en voie de me convertir. Hélas ! qu'est-ce que je deviendrai si je ne suis pas saint, après tout ce que Dieu a daigné faire pour moi ? Si on connaissait comme je les connais toutes ses miséricordes à mon égard, je ferais peur et pitié, et l'on prierait pour moi comme pour un condamné qui marche au supplice. Mon cher ami, ne m'oubliez pas. Toutes les fois que vous entrerez à Saint-Pierre, priez pour moi devant le tombeau des saints Apôtres, où j'ai reçu un jour une grâce qui m'a si peu profité, par ma très grande faute. Je vous parle dans l'abondance et dans la tristesse de mon cœur. Je vous assure que je ne suis pas encore chrétien.

Puisqu'il me reste un doigt de papier, je veux vous féliciter de vos correspondances. Elles plaisent beaucoup, et j'admire comme vous vous êtes mis au métier. C'est une grâce de Dieu pour ce pauvre *Univers*.

Taconet vous a-t-il écrit? C'est un écervelé qui oublie tout. S'il ne vous a rien fait savoir, tirez sur lui tout simplement, en lui donnant avis.

XXXVI

A M. L. de la Sicotière.

21 juin 1851.

MONSIEUR,

M. Trébutien, conservateur de la bibliothèque de Caen, qui a l'honneur d'être de vos amis, m'apprend que vous possédez plusieurs lettres du comte J. de Maistre, et m'assure que vous ne me trouverez pas indiscret de vous en demander communication. Le succès des *Lettres et Opuscules* que je viens de publier est si grand, qu'une seconde édition devra être bientôt donnée, et je voudrais avoir le temps de la préparer. Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne consentiez à m'y aider avec cette bienveillance qui vous distingue et que j'ai entendu vanter souvent.

Daignez agréer, Monsieur, les sentiments très distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT,

Rédacteur en chef de *l'Univers*.

XXXVII

A M. L. de la Sicotière.

Dieppe, 3 juillet 1851.

MONSIEUR,

Je m'applaudis doublement d'avoir osé vous demander une part de vos trésors, puisque j'ai obtenu ce que je voulais et que je suis exaucé d'une façon si obligeante. Dès que je serai de retour à Paris, je m'empresserai de communiquer votre lettre au comte de Maistre¹, avec qui je suis en relation; et s'il a quelque autographe du comte Xavier son oncle, je pense bien réussir auprès de lui comme j'ai réussi près de vous.

Quant à ce qui me regarde personnellement, Monsieur, je suis tout à votre service. J'avais eu l'intention de vous proposer justement ce que vous voulez bien me demander, et je ne l'ai pas fait pour n'avoir pas l'air d'offrir un prix à votre obligeance. Malheureusement, les autographes que je pourrai ajouter à votre collection n'auront pas grand intérêt. Je suis obligé de garder les plus importants, qui renferment des choses confiées à ma discrétion; mais je mettrai de côté et je vous enverrai tous ceux dont je pourrai disposer, heureux s'ils ont pour vous quelque valeur.

1. Le général comte Rodolphe de Maistre, fils de Joseph de Maistre.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma très haute considération.

LOUIS VEUILLOT.

XXXVIII

A M. Arthur Marcier.

9 juillet 1851.

MON CHER ENFANT,

Je n'annonce mon retour que pour samedi ou dimanche, afin de conserver la liberté de mes mouvements; mais le fait est que j'arriverai vendredi. Si votre cœur vous dit d'être là pour me recevoir, j'en serai bien aise; si quelque chose vous retient à Versailles, je n'en serai pas fâché. Dans tous les cas, arrangez-vous pour être libre lundi: vous aurez un service à me rendre, et un service considérable. Le bon curé de Courseulles vient nous voir; il demeurera chez moi: il faut que vous m'aidiez à le promener. C'est un excellent homme, dont j'espère que vous vous ferez un ami. Il a un joli presbytère sur le bord de la mer; on y va sans peine et sans beaucoup de dépenses. Vous m'entendez: je veux que vous deveniez l'ami de ce curé-là.

Vous m'avez écrit une lettre très affectueuse et dont j'ai été fort touché, mon cher Arthur. Elle ne m'apprend rien sur votre cœur, que je connais; mais elle me charme comme tout ce qui est sincère et bon.

Croyez que mes sentiments pour vous sont les mêmes, et que vous avez en moi un ami.

Je suis enchanté des connaissances que vous avez faites à Versailles. Le bon Onésime Leroy est un neveu de Ducis; il fait bien par-ci par-là quelques petites écritures dont il aimerait qu'on entretint le public. Vous le régalez de réclames, et il ne vous en aimera pas moins. Je ferai connaissance avec lui quand nous irons à Versailles, et il faudra bien que le père Murcier cuisine un peu pour le curé de Courseulles.

Quant à Barthélemy, c'est un jeune homme à cultiver. Il y a longtemps que je désire le connaître. Je ne savais pas où il était; dites-lui que je serais enchanté de le voir. Si la *Bibliothèque nouvelle* reprend, nous le ferons travailler.

Adieu, mon bon petit frère. Je vous laisse pour aller me jeter à l'eau. Que n'êtes-vous là! vous me verriez faire une planche dont la beauté m'étonne moi-même et me fait admirer des baigneurs bien plus que mes autres talents, qui cependant ne sont pas tout à fait inconnus, grâce au *Charivari*.

Mes tendres amitiés à maman et à papa Murcier.
Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

XXXIX

A M. l'abbé Bernier.

Dieppe, 30 juillet 1851

MON CHER AMI,

J'ai lu avec ravissement les détails que vous m'avez donnés sur votre entretien avec le Saint-Père au sujet des correspondances de *l'Univers*. Vous comprenez combien je suis heureux, combien nous le sommes tous, d'être connus du Saint-Père, de voir qu'il connaît et apprécie nos intentions, qu'il encourage et daigne bénir nos efforts. Quand vous aurez le bonheur de le revoir, mettez-nous à ses pieds, et trouvez quelque moyen de lui dire que nous avons reçu de lui toute notre récompense.

Je comprends bien les inquiétudes que l'on doit avoir à Rome lorsque l'on considère la situation de la France. Les plus grandes alarmes sont trop fondées malheureusement, et nos sages sont plus propres à les accroître qu'à les calmer. Néanmoins j'espère invinciblement, et même par les seules raisons humaines. On s'arrangera pour faire durer le provisoire à tout prix et pour conserver le pouvoir dans les opinions modérées. Dans ces mains-là, il ne pourra être hostile à l'Église, parce que la cause de l'Église et la cause de l'ordre sont liées trop manifestement. Une révolution socialiste est, sans doute, possible, et possible pour demain;

mais elle n'est pas probable. Les bourgeois n'ont pas encore eu le temps d'oublier 1848.

Votre lettre sur le gouvernement pontifical est excellente; je n'y ai regretté qu'une chose : c'est que vous l'avez écrite dans l'état de fatigue où vous êtes. Contentez-vous de nous donner de courtes nouvelles et prenez un peu de repos.

Je ne vous ai pas répondu au sujet du travail de M. Perret sur les catacombes. Plusieurs de nos amis et de fort braves gens s'étant mêlés de cette affaire, nous avons craint de les affliger en contrecarrant leurs projets, et nous laissons faire. Il m'en coûte cependant. Ne pourriez-vous pas nous envoyer quelque chose sur les travaux du P. Marchi, qui, sans s'occuper de M. Perret, ferait voir qu'il n'a pas inventé les catacombes ?

Nous sommes en repos du côté de l'archevêché. Le bruit que l'archevêque avait reçu une lettre du Pape s'est répandu, non par nous, qui gardons un silence complet, mais par d'autres, et on a fini par tout savoir¹.

J'ai vu l'autre jour l'évêque de Beauvais, que j'avais manqué à son retour. Il est plein de bonté, et vous avez en lui un ami véritable.

Adieu, mon cher ami. Soignez-vous. Souffrant aussi et surtout très fatigué, je suis venu prendre quelques jours de repos sur le bord de la mer. Dans une semaine, je retournerai à mon poste

1. Il s'agissait d'une lettre par laquelle le Saint-Père recommandait doucement à M^{sr} Sibour d'être large pour la presse catholique, c'est-à-dire pour *l'Univers*.

pour n'en plus bouger. Je fais un terrible métier ; mais je n'ai garde de m'en plaindre, et je n'en voudrais pas d'autre.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

XL

A M. l'abbé Bernier.

14 octobre 1851.

MON CHER AMI,

Ne vous inquiétez pas des excentricités de M^{gr} de Mérode, et suivez votre conviction et votre amour pour l'Église. Vous êtes assez sage pour voir vous-même ce qui pourrait se rencontrer par hasard de juste dans ce flot de paroles intempérantes, et pour en faire votre profit. Le reste n'est qu'un désagrément auquel il faut savoir ne pas prendre garde. Ces choses-là sont comme la pluie qui surprend un homme en chemin : elle l'importune et ne l'empêche pas d'arriver. Si le Saint-Père un jour vous dit quelque chose, vous lui ferez connaître vos raisons ; s'il veut que vous cessiez, nous obéirons avec amour. Ne pourriez-vous pas aussi consulter un peu le cardinal Fornari ?

La condamnation de M. Lequeux fait grand bruit¹. On dit qu'il voulait se soumettre immédia-

1. M. l'abbé Lequeux, vicaire général honoraire de M^{gr} Sibour, était auteur d'un manuel de droit canon, où s'étaient les théories gallicanes. C'est ce livre qui avait été mis à l'Index. L'auteur se soumit.

tement, mais que, sur certains avis, il attend une réponse à je ne sais quelles observations adressées à Rome.

Du reste, la résistance est impossible ; non seulement elle ne serait pas dangereuse, mais elle serait ridicule. Ni à Paris ni ailleurs, personne ne prendra la défense des doctrines que Rome vient de frapper avec tant d'éclat en Amérique, en Piémont et en France. Le monstre a reçu le coup de la mort, il n'aura pas même de convulsions.

J'espère que vous êtes fier de votre évêque de Luçon¹. Ah ! si tous les évêques savaient faire ainsi !

J'ai eu, il y a quinze jours, une audience de l'archevêque au séminaire de Saint-Sulpice, où il présidait la retraite ecclésiastique. C'était l'anniversaire, dans le même lieu, de notre arrangement au sujet du fameux avertissement sur le journal *l'Univers*. Monseigneur m'a vivement repris des polémiques que nous venions de soutenir sur la Sainte-Enfance et sur la Médaille, mais principalement de celle que j'é soutenais dans le moment même contre Girardin. Il m'a dit, à travers les phrases accoutumées touchant la charité, que le peuple prenait fait et cause pour Girardin ; que j'exposais le clergé à être massacré, et que lui, qui avait en garde la vie de ses prêtres et les édifices religieux du diocèse, il devait m'avertir des dangers que je faisais courir à la religion ; qu'il me

1. M^{sr} Baillès.

priaient donc de suspendre cette polémique, si je ne voulais pas le mettre de nouveau dans la nécessité de séparer la cause de l'Église de celle d'un journal qui la compromet par ses excès. J'étais consterné, non du péril chimérique dont l'archevêque me parlait, mais de voir qu'on avait pu le faire tomber dans une illusion si forte. Je lui fis en vain toutes les observations que me dictait le bon sens. Il ne voulut rien comprendre ni même rien entendre, et il finit par me demander de faire des excuses publiques à Girardin. Je secouai la tête sans répondre ; il insista, me disant que je pourrais faire connaître que c'était lui-même, archevêque de Paris, qui avait exigé de moi cette prosternation devant le plus insolent et le plus méprisé des ennemis de l'Église. Je lui répondis que je n'en ferais rien, parce qu'on lui en saurait trop mauvais gré. Ces mauvais sujets, ajoutai-je, en seraient contents ; mais tous les catholiques en rougiraient. Nous en restâmes là, et je continuai ma polémique ; mais trois jours après, je lus dans *l'Indépendance belge* le récit abrégé de cette entrevue. Ainsi il a fallu que les correspondants socialistes de *l'Indépendance* fussent informés le soir même, ou, tout au plus tard, le lendemain matin.

Nous nous attendons à quelque coup ; mais qu'importe ? Adieu, mon cher ami. Bon courage ! Eugène est en vacances ; vous le verrez reparaître prochainement. Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

Priez le bon Dieu pour ma cinquième fille, dont ma femme m'a fait présent le mois dernier. Elle se nomme Thérèse. Elle a eu pour parrain Donoso Cortès, et pour marraine une petite sœur des pauvres. Nous espérons, d'après cela, qu'elle sera carmélite ou hospitalière. Demandez-le au bon Dieu. La mère et l'enfant vont bien.

XLI

A M^{gr} Pie, évêque de Poitiers.

Paris, 11 décembre 1851.

MONSEIGNEUR,

J'apprends ce soir que mon collaborateur M. Gondon se plaint à vous de la façon dont M. l'abbé Morel aurait interprété une lettre que lui, Gondon, a reçue de Votre Grandeur. Je suis fâché que M. Gondon ne m'ait pas communiqué son intention : je lui aurais conseillé de ne point vous écrire sur ce sujet. La vérité est que l'abbé Morel n'a aucun tort. Gondon, qui a un peu l'esprit de contradiction, s'est amusé à être d'un autre avis que le nôtre sur les derniers événements¹. Il s'est fait de votre lettre un argument qu'elle ne fournissait pas. La bonne foi de l'abbé Morel y a été prise, et d'autres s'y sont pris aussi. L'abbé a cru devoir vous en écrire, il a triomphé à son tour de votre réponse, et voilà tout.

1. Le coup d'État du 2 décembre.

Il faut avoir quelque chose d'anglais dans le caractère pour faire une affaire de cela. Je supplie Votre Grandeur de ne pas s'en occuper davantage. On me dit que la dernière lettre de M. Gondon est à peine convenable sur le compte du pauvre abbé, à qui il a fait, dit-on encore, car je n'étais pas là, une scène ridicule.

Vous l'en punirez assez en ne lui répondant point. Quant à l'abbé, je veux de nouveau assurer à Votre Grandeur qu'il n'a rien à se reprocher.

Je serais très malheureux, Monseigneur, d'avoir à vous entretenir de ces caquets, si l'occasion n'était bonne pour vous remercier de l'intérêt constant que vous nous témoignez. M. l'abbé Morel a soin, je l'espère, de vous dire à quel point nous en sommes tous heureux et reconnaissants, et moi plus que les autres. Au milieu de toutes les attaques, je me sens bien fort lorsqu'on me dit : On est content à Poitiers.

Agréez, Monseigneur, l'expression de mon respectueux et tendre dévouement.

De Votre Grandeur, etc., LOUIS VEUILLOT.

XLII

A M. le vicomte Albert de Calvimont.

15 décembre 1851.

Mon cher ami, les événements ont répondu pour moi à ta lettre, et je ne me suis pas pressé de t'adresser un post-scriptum. Tu as vu que je

n'ai pas plus hésité que toi à me rattacher. Attendre eût été de ma part lâche et hypocrite, et de plus très bête. Je désirais, sinon ce qui s'est fait, au moins quelque chose d'approchant. Je n'aurais osé souhaiter rien de si hardi, je n'aurais pas rêvé un succès si entier. Je savais bien que la France était lasse de ses folies ou plutôt de ses orgies libérales; je ne savais pas à quel point elle en était dégoûtée. Quel changement en vingt années! Quand on pense que la révolution de 1830 s'est faite pour la presse, celle de 48 pour le droit de réunion, et que la dictature de Juin n'a osé qu'en frémissant toucher aux journaux et aux associations! Enfin, nous sommes plus heureux que sages, et Dieu a bien visiblement pitié de nous. Maintenant, il ne faut pas laisser perdre les fruits de la victoire. C'est un bonheur parmi tant de bonheurs que la fureur de l'esprit libre penseur, c'est-à-dire bourgeois. Je crains plus pour le nouveau pouvoir son adhésion que son inimitié. Profitons de la circonstance pour le poursuivre dans tous ses retranchements. Tâchons d'implanter le christianisme dans ce grand creux qui vient de se faire au beau milieu des sublimes conquêtes de 89. Si nous parvenons à faire un peuple gouvernable, Dieu nous donnera un gouvernement.

Je suis ravi, mon vieil ami, du bon jugement que tu fais de mon livre¹. Certainement, s'il l'avait paru mauvais, tu me l'aurais dit. Sauf les exagé-

1. *Le Lendemain de la victoire.*

rations littéraires, je crois que le mal véritable est où je l'ai montré. Si Dieu me prête vie, j'appuierai sur la plaie.

J'ai vu Magne et quelques-uns des autres ministres : ils sont tous fort bien, plein de bonnes idées et de bonnes intentions. Dis-le de ma part à ton excellent et aimable évêque¹. Je crois véritablement que Dieu a envoyé ce second Bonaparte pour réparer quelques-unes des erreurs du premier. S'il a le bon esprit de protéger la liberté de l'Église, sans lui demander autre chose que de faire le bien, une reconstitution sociale est possible.

Adieu. Dis à M^{me} de Calvimont combien je regrette de ne l'avoir point vue. J'espère que j'irai la saluer ce printemps.

Tout à toi, mon cher Albert.

LOUIS VEUILLOT.

XLIII

A M. le comte de Damas d'Anlesy.

20 décembre 1851.

MONSIEUR LE COMTE,

J'ai pensé que vous voudriez bien trouver dans le journal une réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et que j'ai lue avec

1. M^{sr} Massonnais.

la plus vive satisfaction. Il est très doux pour moi, dans une circonstance où j'ai eu le regret de me séparer de plusieurs de mes amis, de me trouver si parfaitement d'accord avec un homme comme vous. Je dis que nous sommes parfaitement d'accord, Monsieur le comte, car je pense comme vous sur le point même où vous me marquez un dissentiment. Il est très vrai que Louis Bonaparte ne fera rien contre la Révolution, s'il accepte ses principes ; mais, à mon avis, il ne les accepte pas et les combat au contraire jusqu'à présent avec une vigueur inconnue, et que n'a osé montrer depuis cinquante ans aucun pouvoir. Le langage n'est rien : il est difficile, surtout à lui, d'en parler un autre ; mais les actes sont tout, et ils témoignent du plus éclatant mépris pour les billevesées politiques devant lesquelles se sont courbés à certains égards le premier Bonaparte, Louis-Philippe et nos rois eux-mêmes. Voilà ce que j'ai regretté que les légitimistes n'aient pas compris : car tout ce qui se fait contre la Révolution se fait pour la vraie monarchie et pour le prince qui la représente, si, comme je l'espère, Dieu lui réserve le trône de ses aïeux. L'abstention ne signifie rien, qu'une mauvaise humeur fort mal placée. Encore si l'abstention était radicale, définitive ! si parmi tous ces abstenants il ne devait pas se trouver un jour, et bientôt, beaucoup de courtisans ! Mais c'est là ce que je redoute. Le pouvoir affermi, beaucoup de ces boudeurs vont venir, et, au lieu d'arriver comme nous sur leurs pieds, ils

arriveront sur leurs genoux. Nous, Monsieur le comte, nous resterons debout et nous ferons notre devoir. Si le pouvoir nouveau, et en ce moment si salutaire et si sage, que Dieu même semble l'assister après l'avoir suscité; si ce pouvoir, dis-je, épouse la Révolution, qu'il avait semblé répudier, nous lui dirons : Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons. Et nous continuerons le combat pour Dieu et pour la société ¹.

Agréez, Monsieur le comte, l'assurance de ma très haute et très respectueuse considération.

LOUIS VEUILLOT.

XLIV

A M^{me} Testas.

1851.

Voici, chère Madame, vos jolis petits papiers. J'aurais eu bien du plaisir à vous les remettre moi-même et à en causer avec vous; mais je vais dîner de l'autre côté de l'eau. Travaillez avec courage : je vous assure que vous réussirez à faire un joli petit livre pour enfants. Les imprimeurs y mettront l'orthographe; ils sont bons pour cela.

Quand vous verrez nos amis de Noisy, demandez-leur s'ils ne pourraient pas m'acheter un âne, ou plutôt une bourrique, belle, forte, sage,

1. C'est ce qui arriva.

ayant déjà travaillé, mais encore dans la fleur de la jeunesse. C'est un cadeau que j'ai à faire, et je ne sais trop où me le procurer¹.

Mille amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

XLV

A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur,
à Avignon².

20 décembre 1851.

Vous avez eu la bonté de m'envoyer, Monsieur l'abbé, un excellent thème d'article, dont je me servirai plus tard, mais dont je veux vous remercier aujourd'hui. Je parle de la comparaison à faire du rôle qu'ont joué chacun de leur côté, dans les derniers événements, les curés et les instituteurs. Quant aux cris et aux calomnies contre *l'Univers*, cela tombera tout seul, comme tant d'autres. Que servirait d'affirmer mon indépendance devant des gens à qui douze années de luttes courageuses pour la religion et la liberté n'ouvrent point les yeux? Ils n'ont jamais eu contre nous que ces viles insultes, non pas au premier soup-

1. L'âne était pour les Petites Sœurs des Pauvres, établies à Paris, rue Saint-Jacques. Il fut acheté et donné.

2. M. l'abbé Bernard dirigeait une publication de petits traités populaires sur les questions du temps. Il avait toute la confiance de son archevêque, M^{gr} Debelay, qui honorait *l'Univers* de sa sympathie.

çon, — jamais il n'y a eu sujet d'en former, — mais au premier dissentiment. Qu'en est-il resté? Il n'en restera pas davantage cette fois. Ce serait leur faire trop d'honneur que de me défendre : mes actions me défendront. Je souhaite que les leurs ne les accusent point, et qu'ils soient aussi fidèles à leurs opinions que je le suis et le serai à mes convictions.

Continuons à faire notre devoir, et laissons dire. Qu'importent ces clameurs? Ont-elles diminué en rien votre estime et votre amitié pour moi?

Quand vous aurez occasion de m'écrire, vous me ferez plaisir si vous voulez bien songer à me donner des nouvelles de vos travaux. Où en sont vos petits livres?

Dites-moi aussi ce que c'est qu'un M. Augustin Canron, qui a été l'un des fondateurs du petit journal avignonnais *le Dimanche*, et qui m'offre fort obligeamment des articles pour *l'Univers*. Le connaissez-vous? est-il capable et en bonne renommée¹?

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

1. La réponse fut affirmative.

XLVI

*A M. Delcamp, receveur de l'enregistrement,
à Lambesc.*

Paris, 21 décembre 1851.

Je vous demande pardon, Monsieur, de n'avoir pas encore répondu à la lettre si affectueuse que vous avez bien voulu m'adresser le 10 octobre dernier. Depuis cette époque, j'ai eu bien des affaires, tant privées que publiques. Je suis obligé souvent d'attendre des semaines, des mois entiers, pour trouver le loisir d'écrire un simple billet.

Oui, Monsieur, j'accepte, et avec beaucoup de reconnaissance, le marché que vous me proposez¹. J'aurais grand besoin d'en conclure beaucoup de semblables. Que deviendrais-je si quelques bonnes âmes reconnaissantes d'un bien que je ne leur ai point fait par moi-même, mais dont j'ai été l'instrument, n'avaient la charité de prier pour moi? Cette ferveur dont vous me parlez, et avec laquelle j'ai écrit mes premiers livres, s'est, hélas! bien ralentie. Tout occupé de ces luttes où je suis engagé, je n'offre à Dieu que des prières languissantes, et je ne me soutiens plus que par les forces d'autrui.

Demandez à la sainte Vierge ce qu'elle sait, hélas! qui me manque pour être agréable à Notre-Seigneur. Votre prière me soutiendra dans la

1. Un échange de prières.

bonne, voie et vous reviendra riche de bénédictions.

Je suis, Monsieur, votre très humble serviteur
et frère en Jésus-Christ,

LOUIS VEUILLOT.

XLVII

A M. l'abbé Bernier.

21 décembre 1851.

MON CHER AMI,

Quoique je travaille peu au journal, du moins extérieurement, je n'ai jamais été plus occupé, et vous me pardonnerez de ne vous écrire qu'un mot.

Je réponds d'abord à votre proposition concernant la relation authentique du miracle de Rimini. Vous ferez bien de traduire cet opuscule. Il aura du succès, et je trouverai très aisément ici un libraire pour le publier. Hâtez-vous.

Nos affaires vont très bien. Par égard pour la faiblesse et la sottise d'un grand nombre de nos amis, je ne dis pas de la révolution du 2 décembre tout le bien que j'en pense. Bonaparte nous a sauvés. Ses intentions pour l'Église sont excellentes. Nous avons l'espoir fondé d'obtenir des libertés que nous aurions à peine rêvées il y a un mois. Les bons se rassurent, les méchants tremblent. Malheureusement, il y a des sots qui, s'ils ne sont

pas méchants, ne sont jamais bons; et comme en somme le gouvernement se montre fort doux, les sots, n'ayant point peur, sont furieux. J'espère que Bonaparte les méprisera, et qu'après avoir ri de leurs colères, il saura fermer l'oreille à leurs flatteries : car ces furieux seront bientôt des courtisans.

Bonaparte est religieux, et même superstitieux, plutôt que chrétien. On dit qu'il est couvert de reliques et de médailles. Avec cela il a une maîtresse; mais au fond il est loyal et sage, et il sait écouter un bon conseil. Notre ami Montalembert est fort bien avec lui.

Ses ministres ne sont ni chrétiens ni religieux; mais ils ne sont ni philosophes, ni voltairiens, ni gallicans, et ils ont même une certaine horreur de tout cela. Ils sont ce que l'on peut appeler de bons diables, et gens d'esprit. Ils voient que la religion est une force, ils sentent que cette force doit rester libre. C'est beaucoup.

Nous n'avons pas eu la peine de leur demander la restitution de Sainte-Geneviève et la circulaire sur l'observation du dimanche. Ils ont fait cela d'eux-mêmes.

L'archevêque de Paris est fort mécontent, ainsi que l'évêque d'Orléans : le premier comme républicain, le second comme légitimiste. Ils ne sont pas suivis. Ici encore *l'Univers* marche avec l'immense majorité.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez l'occasion de voir S. Ém. le cardinal Fornari, présentez-lui

mes respects, et dites-lui, s'il vous plaît, que les Petites Sœurs des Pauvres se recommandent à son bienveillant appui. Elles commencent à être fort tracassées par l'archevêché de Tours, et il est bien important qu'un acte de Rome fixe leur situation. Si cette congrégation admirable, et qui promet de renouveler les merveilles de saint Vincent de Paul, tombe sous le gouvernement des grands vicaires, elle est perdue.

Le B. P. Claver fait des miracles à foison. J'en connais deux de la semaine dernière.

Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

On vote avec la plus grande tranquillité. Les chances paraissent bonnes, même à Paris, où un échec serait d'ailleurs sans importance. La province est sûre.

XLVIII

A M. Albéric de Blanche-Raffin.

Décembre 1851.

MON CHER ALBÉRIC,

J'ai lu votre lettre comme vous l'avez écrite, avec un cœur d'ami, très convaincu que vous avez voulu me donner le meilleur conseil que vous inspirât votre conscience. Quoique ma manière de voir ait été dès l'origine et soit restée bien différente de la vôtre, nous n'en serons pas moins bons

amis. Je tiens à vous dire cela d'abord, quoique assurément vous n'en ayez pas besoin.

Je n'ai pas pris sans de mûres réflexions le parti que vous condamnez. J'ai prévu le déplaisir de beaucoup de nos amis, et il ne s'est pas fait attendre. Tous ne l'ont pas exprimé avec autant de charité et de mesure que vous. Mais quoi ! ma conscience et ma raison me parlaient : elles me montraient un pouvoir naissant, victorieux, qu'il ne fallait pas abandonner à l'enivrement de sa victoire. J'ai dit à Montalembert, qui hésitait¹ : Il faut soutenir Bonaparte, pour pouvoir ensuite le contenir. Allez à lui pendant le combat : vous l'aborderez sur vos pieds ; dans quinze jours on ne l'abordera que sur les genoux, et quel cas fera-t-il de tous ces ralliés ? D'ailleurs la lutte était engagée ; il fallait soutenir l'ordre à tout prix : c'était le dernier rempart, la dernière barrière. Quand vous m'avez écrit, vous ne saviez pas encore ce que serait l'insurrection socialiste. Vous le savez maintenant, et vous comprenez le service

1. Ce mot sur M. de Montalembert a besoin d'être expliqué. M. de Montalembert n'hésita pas à soutenir le coup d'État. Il y adhéra avant Louis Veillot. Les actes et écrits de l'un et de l'autre le prouvent. Mais M. de Montalembert, qui était plus impétueux que ferme, et qui comptait beaucoup avec l'opinion des salons et avec les passions des chefs du parlementarisme, fut très troublé des blâmes et des injures que lui attira son adhésion. Certaines lettres de Berryer surtout l'impressionnèrent péniblement. De là des hésitations et des inquiétudes que Louis Veillot, les trouvant à la fois trop tardives et impolitiques, combattait.

qu'a rendu à la France et au monde le coup hardi qui a supprimé 1852¹.

J'ai vu de près les principaux ministres; deux sont mes amis². Ils ont de bonnes intentions, des vues sages. C'est une espèce toute différente de celles que nous avons essayées. Ce sont des incrédules qui détestent l'incrédulité; des viveurs, mais pas voltairiens, et assez intelligents pour comprendre que l'Église doit se gouverner elle-même. Il n'y a point de gens dont nous puissions tirer meilleur parti, si nous savons un peu nous y prendre.

C'est l'avis de l'évêque d'Arras, du cardinal de Reims, du Nonce, de l'évêque de Chartres, de l'évêque du Mans, de l'évêque de Poitiers et de beaucoup d'autres. J'ajoute que c'est aussi l'avis de la majorité des légitimistes qui n'étaient point engagés dans les intrigues de presse et de parlement, et que parmi nos lecteurs les témoignages d'adhésion l'emportent beaucoup sur les critiques. Qu'importe maintenant, mon cher ami, ce qu'on pourra dire de moi? On supposera beaucoup de choses; mais, comme il n'y aura rien, il ne restera rien. Quand on verra que je reste à mon poste, sans faveurs ni récompenses d'aucune sorte, il faudra bien se résoudre à croire que je

1. Il devait y avoir, en 1852, des élections pour l'élection d'un président de la république et pour le renouvellement de l'Assemblée nationale.

2. MM. Magne et Saint-Arnaud.

suis un honnête homme, et se borner à dire que je me suis trompé.

Je ne prétends pas être à l'abri de l'erreur ; je ne suis à l'abri que du mensonge et de la lâcheté.

Adieu. Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT ¹.

1. Le beau-frère d'Albéric, M. le baron de Marignan, a joint la copie de cette lettre la note suivante :

« Avec cette lettre, le marquis Albéric de Blanche-Raffin avait conservé une feuille détachée d'une lettre sans signature, mais dont l'écriture et les initiales me la font attribuer à M. de Mazade. Voici la copie de ce fragment de lettre :

« M. Veillot vient de se conduire d'une manière admirable. « Mandé à l'Élysée, là, Napoléon lui a fait l'éloge de son journal, qui, en soutenant les idées religieuses, soutenait en même temps celles de l'ordre ; il lui a parlé de sa nombreuse famille, et enfin a fini par lui offrir une place au conseil d'État, ce qui est 25,000 francs par an. M. V. a refusé. Le président étonné lui a demandé la cause de ce refus : « C'est, lui a-t-il répondu, parce que je veux conserver l'indépendance de ma plume et de ma conscience. Mon journal, Prince, vous plaît aujourd'hui ; demain il serait possible qu'un blâme exprimé vint à vous offenser. — Mais alors, dit le Prince, votre journal serait supprimé, et que vous resterait-il ? — Ma foi, ma conscience, et, ajouta-t-il en riant, mes cinq enfants », faisant allusion à ce que le Prince lui avait dit de sa nombreuse famille. Là-dessus il a pris congé du Prince. »

Cette lettre, qu'elle vienne de M. de Mazade, qui connaissait Albéric de Blanche, ou de tout autre, rapporte une anecdote qui n'est pas tout à fait exacte. Louis Veillot refusa, en effet, d'entrer au conseil d'État ; mais ce n'est pas ainsi que les choses se passèrent. Je raconterai cela ailleurs.

XLIX

*A M. Alfred de Courcy.*1^{er} janvier 1852.

MON CHER AMI,

C'est votre frère lui-même qui demande à signer, et qui assure qu'il n'y a plus à cela aucun danger. Ayez la bonté de l'avertir, s'il y en a encore. Nous ne pouvons pas l'appeler Barrier malgré lui ¹.

On a dû vous envoyer les livres dont il a besoin.

Qu'est-ce que c'est que ce canon qui tonne (poétique) en ce moment, à cette heure indue? Mais quand ce serait l'empire, mettez-vous bien dans la tête que le bourgeois s'en va, et ne pleurez point.

Je vous dis que tout cela finira par le papisme le mieux maçonné que le monde ait encore vu.

J'en suis.

LOUIS VEUILLOT.

1. La loi exigeait que les articles de journaux fussent signés. M. Henry de Courcy, longtemps notre collaborateur, surtout comme correspondant aux États-Unis, signait ses remarquables lettres du pseudonyme de H. de la Roche-Héron; quand il ne prenait pas ce pseudonyme, on mettait au bas de ses articles ou de ses communications le nom du gérant, M. Barrier. Il ne signait pas de son vrai nom, parce que les directeurs de la grande société industrielle à laquelle il était attaché auraient trouvé mauvais qu'un de leurs principaux représentants fût en même temps journaliste militant.

L

A M. l'abbé Bernier.

Janvier 1852.

MON CHER AMI,

Je vous remercie de vos souhaits de bonne année. J'aurais voulu les prévenir, et j'ai bien de la peine à y répondre. Vous voyez par le journal quelle vie enragée on nous fait, et vous ne voyez pas tout. Je tomberai un jour dans mon sillon, comme un bœuf surmené. En travaillant jusqu'à la fatigue et jusqu'à la prostration, je ne parviens pas à remplir ma tâche ; je parviens encore moins à mériter les sympathies ou les égards de nos adversaires catholiques. Leur haine dépasse, s'il se peut, celle des protestants et des athées. L'archevêque de Paris a fait un discours contre nous à son clergé le jour de l'an, et c'est dans ses mandements que la presse va chercher des armes pour nous insulter. Laissons cela. Après tout, c'est un sort trop heureux de souffrir pour la cause que nous défendons ; et si ces souffrances pouvaient nous rendre plus dignes d'elle, nous devrions les estimer au-dessus de toutes les récompenses.

Outre la croix des ennemis, j'ai celle des solliciteurs. Je vous envoie ci-joint le prospectus d'un éditeur d'un Chemin de la Croix, qui voudrait avoir un bref et qui ne sait à quel saint se vouer pour l'obtenir. Pourriez-vous m'indiquer une marche à

suivre pour cela ? Je tiens à l'obliger, parce que c'est un assez bon homme, et qui dans une occasion ancienne a été bien pour moi. Il a d'ailleurs fait des sacrifices assez méritoires à la cause de la religion. En premier lieu, il a mis au pilon trois volumes, dont l'auteur, sous prétexte de raconter l'histoire des sociétés secrètes en 1847, avait accueilli les plus infâmes imputations contre le Souverain-Pontife, qu'il représentait comme un affilié, au moins indirect, des *carbonari*. Il avait imprimé cet ouvrage à ses frais, sans le lire ; lorsqu'il l'a connu, il l'a supprimé, et rien n'en a paru. En second lieu, il offre de ne pas invoquer les traités, qu'il a avec le diocèse pour la vente d'une collection de livres liturgiques illustrés, imprimés à grands frais. L'archevêque s'appuie sur ces traités pour trainer l'établissement du romain.

Mon homme trouverait une compensation à ses sacrifices, s'il obtenait un bref en faveur de son Chemin de Croix, et surtout s'il y pouvait joindre une décoration pontificale, après laquelle sa vanité soupire depuis longtemps.

En outre, il demande s'il y a un moyen d'obtenir des indulgences pour le susdit Chemin de la Croix, c'est-à-dire, d'adresser par une voie courte les demandes faites à cet effet, et d'obtenir une réponse prompte. Est-ce que les personnes qui font les affaires des diocèses ne pourraient pas se charger de cela ?

Soyez assez bon pour me répondre sur ces di-

vers points. Vous n'y prendrez pas plus d'ennui que j'en ai à vous interroger.

Nous allons bien à la maison et au journal. Tous vos collaborateurs vous embrassent, et moi deux fois.

Bien à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT

LI

A M. l'abbé Bernier.

15 janvier 1852.

MON CHER AMI,

Je vous envoie un charmant docteur en droit, dont le bon Dieu veut faire un docteur en théologie. Recevez-le comme vous recevriez mon frère, je dirais presque mon fils, car ce grand garçon est un peu mon enfant. Il croit que sa vocation date d'un certain jour où nous avons causé tous deux de la meilleure manière d'utiliser sa vie. Si cela est vrai, je l'ai engendré dans mes fers, suivant la lettre de saint Paul : mais les fers de saint Paul étaient la prison du corps ; les miens, hélas ! sont la prison de l'âme.

Priez avec mon jeune ami pour que Dieu me délivre.

Adieu, cher ami. Aimez-moi toujours. Vos correspondances sont de plus en plus parfaites et dépassent l'excellent. J'ai mis M. Ernest Lelièvre

dans notre secret, et il pourra vous aider. Le métier ne lui est pas inconnu. Il a bien du mérite, ce jeune homme, et c'est un beau cadeau que le bon Dieu nous fait là.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

Eugène vous embrasse.

LII

A M. l'abbé Bernier.

16 janvier 1852.

MON CHER AMI,

Je ne crois pas que personne ait pu se vanter avec vérité d'avoir vu votre écriture au bureau de *l'Univers*. Vos lettres ne courent pas de main en main, et aussitôt arrivées elles sont envoyées à l'imprimerie, sans être jamais lues que d'Eugène, du Lac ou moi. Quoi qu'il en soit, la mauvaise humeur très peu justifiable de votre bon évêque ne nous décide pas le moins du monde à nous priver de vous, si vous consentez à nous rendre encore des services dont nous avons le plus grand besoin. Taconet vous offre de porter votre indemnité à seize cents francs à partir du 1^{er} février. Il voudrait bien vous donner les huit cents francs qu'on vous retire ; mais, quoique nous allions fort bien, nous ne sommes pas encore assez riches pour faire *des folies*, et nous sommes contraints de

continuer à imposer votre charité. Dites-moi si cet arrangement vous convient, et marchons comme par le passé.

Je vous ai adressé hier, deux heures avant de recevoir votre lettre, un charmant enfant que je vous recommande comme une parcelle de mon cœur. Sa santé ne lui permet pas d'étudier beaucoup, et vous pourrez lui donner quelques lettres à faire lorsque vous serez vous-même trop fatigué.

Werner de Mérode m'a lu hier chez Montalembert une lettre de son frère, où je vois que le pétulant camérier secret est, pour le moment, assez content de nous; seulement il ne croit pas du tout à la démagogie romaine, et il vous reproche d'y trop croire, tout en avouant que vous n'inventez pas ce que vous en dites; mais il assure que c'est par *l'Univers* qu'il apprend ces détails. On ne peut faire un plus bel éloge des gens que l'on blâme.

Nous venons d'acquérir la clientèle de *l'Opinion publique*. Ce journal avait 4,000 abonnés, dont nous pensons garder la moitié. Cela nous met présentement à la tête de 13,000 lecteurs, sans compter les doubles, les triples et les décuples. Donnez-nous un coup de collier pour allécher les nouveaux venus ¹.

13,000 abonnés à *l'Univers*, c'est un grand fait et qui vaut bien quelques peines.

1. *L'Opinion publique*, feuille royaliste, dont le directeur était M. Alfred Nettement, avait été supprimée par le coup d'État. *L'Univers*, moyennant des arrangements pris entre les deux administrations, servit les abonnés de cette feuille.

Je suis persuadé que votre bon évêque se familiarisera avec notre ligne de conduite, et qu'il finira par trouver que nous avons pris le vrai chemin.

Adieu, mon très cher ami. Recevez, avec mes embrassements, ceux de tous vos collaborateurs, et priez pour nous, mais spécialement pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

LIII

A M. le comte de la Tour.

31 janvier 1852.

MON CHER AMI,

Permettez-moi d'employer des yeux moins fatigués que les miens pour vous donner enfin de mes nouvelles. Un autre que vous serait choqué de mon long silence; j'espère et je suis même convaincu que vous y avez supposé de bonnes raisons. La vérité est que je n'ai jamais tant écrit que depuis le jour où la censure nous dispense d'imprimer. Pour un article que je ne puis faire, ou pour un mot que je ne mets pas dans les articles que je fais, je suis obligé d'écrire vingt lettres. A ce surcroît de correspondance s'ajoute un énorme arriéré de travail en dehors des occupations ordinaires du journal, et je suis sur les dents. L'hiver est vraiment funeste pour moi : il me met dans une mauvaise disposition de santé, et mes yeux ne supportent pas le travail de nuit,

en sorte que j'ai moins de temps et moins de courage.

Vous avez vu M. de Cuverville. Vous savez maintenant quelles sont mes dispositions pour la candidature dont vous avez bien voulu vous occuper ainsi que lui. Je reste où j'en étais avant les événements. Je ne m'avance pas et je ne me retire pas. Si je suis nommé quelque part, sans autre concours de ma volonté que le consentement pur et simple, ce sera pour moi un signe que Dieu me veut dans cette situation. Elle m'inspire trop d'inquiétude pour que jamais je cherche à m'y mettre de moi-même. J'avoue cependant que je pourrais me trouver tenté de refuser, s'il faut absolument avoir la recommandation du gouvernement et si personne ne passe qu'avec cette recommandation, qui imposerait alors une sorte de servilité. Je n'ai aucun désir de faire de l'opposition, mais je ne puis promettre de tout approuver. Dès à présent, quoique je ne blâme rien et que je cherche au contraire de bonnes raisons à tout, il y a pourtant des choses que je n'approuve pas : le serment, les décrets de confiscation, la distribution des biens confisqués, les énormes traitements des dignitaires de la Présidence, et surtout l'ostentation de la force. Je vois poindre bien des choses inquiétantes. J'ai peur que Bonaparte ne compte trop sur les mauvais sentiments de l'humanité et ne fasse pas assez le compte de la dignité d'autrui. Je m'explique parfaitement qu'il n'ait pas offert un ministère à M. de Montalembert; nous ne pouvons

exiger qu'il ait la même audace que nous, et peut-être que cette audace ne lui réussirait pas. Mais je m'afflige de ces procédés envers l'homme des catholiques, et je redoute infiniment de le voir toucher aux affaires de l'Eglise sans consulter l'homme qui, par sa position, ses services, son désintéressement, est le plus à même de dire comme laïque quels sont les besoins et les vœux de la société religieuse. Je vous dis ceci sans approuver l'attitude de notre ami, qui manifeste beaucoup trop son mécontentement, et qui, depuis les funestes décrets sur les *d'Orléans*, tient le langage d'un adversaire décidé. Je lui souhaiterais plus de réserve, et je lui ai donné à cet égard des avis qu'il n'a pas paru recevoir patiemment. Vous le connaissez, et je n'ai rien à ajouter; mais, s'il continue ainsi, il ne faudrait pas s'étonner que le gouvernement non seulement ne le recommandât point, mais même le combattit aux élections. Vous jugez du malheureux effet qui en résulterait parmi les catholiques. Nous nous trouverions par là dans une apparence d'hostilité qui pourrait nous mener loin et brouiller singulièrement nos affaires.

Je voudrais bien, mon cher ami, que vous fussiez auprès de nous, que vous pussiez voir Montalembert et le Président, et porter de l'un à l'autre quelques bonnes paroles. Aussi fais-je des vœux très ardents pour que vous soyez élu. Passez à tout prix; ne reculez que si l'honneur l'exige absolument. Vous n'êtes point connu encore. Rien dans le passé ne pèse sur vous. Vous pouvez faire

très aisément et très honorablement ce qui serait à d'autres trop onéreux. Venez: je vous assure, en toute sincérité, que nous avons besoin de vous. Ne vous chargez point de ma candidature, si elle peut vous gêner en quoi que ce soit. M. de Couverville me disait qu'on me porterait à Loudéac; je vois, par votre lettre, qu'il s'agit maintenant de Saint-Brieuc. Cela m'annonce des difficultés. Ne vous y embarquez pas. Jetez-moi à la mer. Le personnage qu'il faut dans la députation des Côtes-du-Nord, c'est vous et non pas moi.

Vos articles sur le gouvernement parlementaire sont fort bons, et je ne les ai pas mis de côté; mais ils peuvent attendre. Je les garde. En ce moment, les décrets font un peu de tort à nos théories. Laissons passer cette impression.

Adieu, mon cher ami. Ma nombreuse maison va bien. Donnez-moi, quand vous m'écrirez, des nouvelles de la vôtre. Présentez à M^{me} de la Tour les respects de ma femme et les miens, et croyez à ma cordiale affection. LOUIS VEUILLOT.

LIV

A M. l'abbé Bernier.

Dimanche 22 février 1852.

MON CHER AMI,

Voici une lettre que vous adresse le bon et saint abbé Le Pailleur¹. Il a reçu vos offres avec le même

1. Fondateur de la congrégation des Petites Sœurs des Pauvres.

sentiment que je les ai acceptées jadis, dans une autre circonstance, comme un cadeau du bon Dieu. Vous verrez, par les détails qu'il vous donne, à quel point votre intervention peut être profitable à son œuvre. C'est un grand surcroît de soucis et de tracasseries pour vous, mais je vous en félicite.

Heureux ceux qui trouveront moyen de se fourrer peu ou prou dans la *Compagnie des Petites Sœurs*!

J'ai des nouvelles directes d'Ernest Lelièvre. Je vois qu'il a reçu partout bon accueil; il se loue surtout de vous, et je n'en suis pas étonné. Quand donc aurai-je le bonheur de profiter à mon tour de cette intarissable obligeance, et de me donner à moi-même des lettres de recommandation pour vous?

Vous avez vu dans l'*Index* la condamnation de l'abbé Guettée¹. Ce malheureux prêtre, qui a été placé à Paris, refuse de se soumettre, et veut nous forcer à insérer des lettres d'une insolence insensée. Par pitié pour lui, nous avons refusé jusqu'à présent; mais il nous y contraindra par huissier. Nous avons prévenu l'archevêque de Paris de ce qui se passe, et il n'intervient pas.

Adieu, mon cher ami. Je n'ai pu mettre la main sur Vatou pour savoir où il en est de votre brochure, dont il m'a promis de se charger. Il a peur,

1. Cet abbé, qui était du diocèse de Blois, publiait une *Histoire de l'Église de France* où l'esprit ultra-gallican se donnait carrière. Il devint pope russe.

à cause du fameux mandement de Paris contre *l'Univers*, et aussi parce que les livres se vendent très peu en ce moment.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

LV

A M. le baron de Gerlache, premier président de la cour de cassation, à Bruxelles.

Quasimodo 1852.

MONSIEUR LE BARON,

Tout ce qui vient de vous a une grande importance en France, et partout où il existe des catholiques. Je regrettais de n'avoir pas votre ouvrage pour en parler dans *l'Univers*, et je vous remercie de me l'avoir envoyé¹. Après l'avoir lu et l'avoir goûté, je l'ai remis à M. l'abbé J. Morel, un de nos plus chauds amis, et il a fait un article que vous lirez bientôt. Je crois que vous aurez rendu un grand service à votre pays, si la secte qui le corrompt, et qui veut l'opprimer, n'est pas déjà parvenue à le rendre indigne d'être servi par des hommes tels que vous. Le libéralisme, c'est le mensonge. Nous avons été ses dupes. Il nous vengera cruellement, à nos dépens d'abord, mais surtout aux siens.

1. *Essai sur le mouvement des partis en Belgique.*

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le baron, votre
très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LVI

A M. l'abbé David.

22 avril 1852.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai reçu beaucoup de lettres de vous sans y répondre : il faut que vous me pardonniez cette impolitesse. Je reçois près de quinze cents lettres par an, j'en écris six ou sept cents, et c'est beaucoup pour un homme qui n'a point de secrétaire et souvent point d'yeux. Vous savez que j'ai autre chose à faire encore : je ne suis donc impoli que par une dure et inexorable nécessité.

Du reste, je n'ai pas négligé de penser beaucoup à vous et de me réjouir de tout ce qui vous arrive d'heureux depuis la bonne résolution que vous avez prise ; je vous vois monter en grade avec le plus grand plaisir, et je me promets une joie parfaite lorsque je pourrai assister à votre messe. Je vois, dans un sentiment que je ne puis rendre et qui ressemble à l'ivresse, des hommes de votre mérite se donner à l'Église. Il y en a plusieurs de ma connaissance, depuis quelque temps, qui ont fait comme vous. Si ce mouvement se généralise, nous sommes sauvés.

J'aurais voulu vous répondre au sujet de M. Kersten¹; mais que voulez-vous que je vous dise? Je suis très fâché qu'il se soit attiré le paquet qu'il a reçu de ma main, nullement fâché de le lui avoir donné. Depuis longtemps il cherchait cela, et je l'ai fait attendre plus que beaucoup d'autres. Vous me parlez de ses vertus : j'espère ne les avoir point contestées. Les gens qu'il attaque sans mesure et sans justice, — ou sans intelligence, — ont autant de vertus pour le moins que lui. En quoi son assiduité à la messe le rend-elle plus sacré pour moi que n'a été sacré pour lui M. Martinet, qui dit la messe tous les jours, et qui en outre écrit beaucoup mieux que lui? Si je lui ai appris à être un peu plus réservé dans son langage, un peu plus modeste dans son infailibilité, il me doit des remerciements; je ne lui dois point d'excuses. Croyez, du reste, que je lui en ferais d'immédiates et de publiques dans le cas où j'aurais eu le malheur d'attaquer sa personne; mais il ne s'agit point de cela.

Vous me demandez aussi, Monsieur, d'écrire à M^{me} la baronne de Mosfart. Je vous avoue que je suis un peu embarrassé pour le faire, car je ne sais plus de quoi il est question. Entre nous, avais-je à lui répondre? Vous m'obligerez de me

1. M. Kersten rédigeait en Belgique une revue gallicane et acariâtre, où il faisait la leçon à tout le monde. Il avait souvent attaqué *l'Univers*. Louis Veuillot, qui l'avait longtemps laissé parler seul, lui répondit à propos d'un article contre les *Grands Problèmes* de l'abbé Martinet.

le dire. La dernière lettre a été probablement brûlée. Ce qui est certain, c'est que je ne puis la retrouver et que je n'en ai aucun souvenir.

Je ne voudrais pas blesser une personne qui m'a témoigné une si aimable bienveillance.

Agréez, mon cher Monsieur, mes sentiments d'estime et d'affection.

LOUIS VEUILLOT.

LVII

A M. l'abbé Bernier.

Mai 1852.

MON CHER AMI,

Je profite du voyage du bon P. Rubillon pour vous envoyer un petit bonjour. J'ai vu le bon cardinal de Reims, et j'ai su par lui que vous m'aviez bien renseigné. Je suis fort content de la bonne situation de nos affaires à Rome, et j'aime à me dire que quelque chose vous en est dû. Je crois au surplus que l'archevêque (de Paris) avait eu vent de l'état vrai des choses : car, ayant eu occasion de le voir depuis la grande scène de l'excommunication, je l'ai trouvé très radouci et même un peu abattu. J'espère qu'il aura enfin compris dans quelle voie funeste il s'était engagé, et qu'il ne fera plus de ces mandements si précieux aux ennemis de l'Église et si désolants pour nous.

Hélas ! la joie que j'éprouve des nouvelles qui

nous concernent est cruellement tempérée par l'aspect des affaires politiques. Quelle cruelle situation que celle de ce bon Pape ! quelle cruelle situation que celle du monde tout entier ! Vous le dirai-je pourtant ? le premier mouvement d'effroi passé (et c'est plutôt un mouvement de violent dégoût pour la méchanceté et la sottise humaine), je sens dans mon cœur une invincible espérance. Il me semble que Dieu a commencé par Pie IX une œuvre qu'il ne voudra pas interrompre. En somme, ce pape environné de tant de périls et humainement si faible devant tous ses ennemis temporels est assuré dans l'Église universelle d'un empire qu'aucun de ses prédécesseurs n'eut si grand et si complet, et ce pouvoir suprême est le couronnement de trois siècles d'entreprises faites par la politique humaine pour le détruire radicalement. Malgré tout, un pape si puissant dans l'Église est un bien grand potentat sur la terre, et il résultera de son pontificat des biens immenses, que nous ne voyons pas, parce que, comme disait M. de Maistre, *l'œil ne voit pas ce qui le touche*.

C'est à cause de cela, mon cher ami, que je vous prie de voir si parfois il n'y aurait pas lieu de tempérer un peu les alarmes que les événements de chaque jour vous inspirent et doivent vous inspirer. Sans doute, tout ne tient qu'à un fil ; mais Dieu nous fait assez voir qu'Il veille sur ce fil.

Adieu. Mon frère vous embrasse comme moi. Donnez-moi donc votre adresse, pour que je l'é-

crive enfin sur un registre et que je ne la perde plus. Faites mes tendres compliments à M^{gr} Lasagni quand vous le verrez, et présentez mes très humbles et très dévoués hommages à Notre Éminence. Dites-lui, s'il ne le sait pas, que sa lettre au traducteur de Phillips a produit un effroyable ravage à l'évêché. On a réuni la fameuse et savante commission des livres, et M. Bautain, de sa mine et de sa voix les plus courroucées, leur a dénoncé le délit, demandant que quelqu'un se levât d'entre Israël pour terrasser le Philistin allemand et catholique. Alors l'ancien P. Deplace a déclaré qu'il avait lu le livre, qu'il n'y avait rien trouvé qu'on ne lui eût enseigné chez les Jésuites, que c'était donc un enseignement de l'Église, et que la commission lui paraissait un peu petite fille pour renverser cela. On est allé aux voix, et il s'en est trouvé deux pour attaquer Phillips. Je parie qu'une de ces deux voix était celle du cher Delacouture.

A propos de Delacouture, Bouillet fait des annonces et des articles merveilleux, où il se glorifie de l'orthodoxie de son livre, reconnue et confirmée par l'archevêque de Paris, *malgré des attaques aussi injustes que passionnées*.

Adieu, mon cher ami, LOUIS VEUILLOT.

Le P. Rubillon (qui va être assistant de France à la place de mon cher et regretté P. Rosaven) devant lambiner un peu dans les maisons du Midi, je jette ma lettre à la poste.

LVIII

A M. l'abbé Sassier, au grand séminaire, à Orléans.

Paris, 1^{er} juin 1852.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Samedi prochain, lorsque vous aurez le bonheur et la gloire d'être ordonné prêtre, je serai fort loin de Paris : je vais faire une course rapide en Alsace, pour un objet qui pourra plus tard intéresser la religion. Il faut un pareil motif pour que je me refuse le plaisir d'assister à votre première messe. C'est avec un cœur plein de joie et de reconnaissance pour Dieu que je me serais trouvé à cette fête. Je m'y unirai d'intention dans la cathédrale de Strasbourg, où je serai en ce moment-là. De votre côté, Monsieur, donnez-moi un souvenir devant l'auguste Victime qui à votre voix descendra du ciel en vos mains. Quelle pensée écrasante ! Assurément, c'est là le miracle des miracles : non pas que Dieu l'ait voulu et l'ait fait, puisqu'Il est tout Amour et Toute-Puissance, mais que nous le puissions croire.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance de tout mon respect et de tout mon attachement.

LOUIS VEUILLOT.

LIX

*A M. l'abbé Bernier.*1^{er} juin 1852.

MON CHER AMI,

Après des retards sans fin, le pauvre Vaton a fini par me dire qu'il ne croyait pas au miracle de Rimini, et qu'il ne pouvait prendre sur lui d'imprimer votre brochure. Quand je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas déclaré tout de suite son sot scrupule, il m'a répondu qu'il n'avait pas osé. Je lui ai donné pour pénitence de trouver un autre éditeur, et il l'a trouvé. C'est Camus, un petit libraire de rien du tout, qui fera le livre. Nous corrigeons en ce moment les épreuves. L'ouvrage aura peu de figure, et vous n'y gagnerez rien matériellement, du moins j'en ai peur; mais enfin, votre piété aura quelque satisfaction. Vous aurez bientôt un exemplaire.

Pardonnez-moi mon long silence. Outre la multitude effroyable et toujours croissante de mes occupations, j'étais un peu comme ce nigaud : je n'osais pas vous dire que j'avais perdu l'espérance. Ne vous inquiétez pas de votre correspondance. M. Barnes fera très bien, et le temps n'est pas à l'orage.

Je vous quitte. Je me hâte de courir avec Eugène jusqu'à Strasbourg, où je compte voir une stigmatisée. Ensuite il ira à Venise, et moi à

Cologne, d'où je reviendrai au plus vite à Paris. Embrassez Lelièvre pour moi. Tout ce que vous me dites de ce cher enfant me charme au dernier point.

Adieu. Priez pour votre tout dévoué en N.-S.,

LOUIS VEUILLOT.

LX

*A M. l'abbé Sassier, au petit séminaire de Saint-Mesmin,
à Orléans.*

Paris, 24 juin 1852.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous remplissez le devoir d'un bon prêtre en obéissant à votre évêque, et je n'aurais pas toute l'estime que je veux avoir pour vous, si vous agissiez autrement¹. D'un autre côté, vous remplissez et au delà toutes les obligations de l'amitié chrétienne en me faisant connaître les regrets que votre cœur éprouve dans une circonstance si douloureuse pour moi, et douloureuse de toutes les façons. Je ne suis pas fait pour contester contre les évêques ; la nécessité seule de rester honorablement au journal m'a décidé à me défendre en cette occasion, et je ne veux y rester que pour maintenir une œuvre que beaucoup d'autres évêques jugent encore utile, et où l'on croit avoir

1. M^{sr} Dupanloup avait défendu à M. l'abbé Sassier de lire *l'Univers*.

besoin de moi. Je puis vous dire entre nous que j'en ai reçu l'assurance formelle de S. Ex. le Nonce apostolique.

J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir assister à votre première messe, et j'en aurais plus de regret encore si je pouvais croire qu'une entrevue avec M^{gr} d'Orléans l'eût décidé à ne point lancer son mandement; mais, pour parler en toute sincérité, je crois que son parti était pris longtemps d'avance et qu'il n'attendait qu'une occasion. Il a saisi celle-ci aux cheveux, quoiqu'elle n'en eût guère. Il est persuadé que *l'Univers*, et surtout le rédacteur de *l'Univers*, sont des plaies pour la religion. Je ne suis pas, je l'avoue, du même sentiment; mais Monseigneur peut être convaincu que je n'attendrai pas que tout le monde le partage, pour agir exactement comme si c'était aussi le mien. Je suis horriblement fatigué de ces luttes, dont je vois le danger, et je ne demande, pour me retirer, que de le pouvoir faire en sûreté de conscience. Vous m'entendez bien : les luttes dont je parle, ne sont pas celles qu'il faut soutenir contre les ennemis de l'Église.

Votre très humble et tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

LXI

A M. l'abbé N.

1852.

MONSIEUR LE CURÉ,

Permettez-moi de vous dire que vous pourriez vous dispenser de m'envoyer des observations comme celles que j'ai dernièrement reçues de vous, et qui ne sont pas les premières du même style¹. La qualité d'abonné d'un journal se prend et se quitte librement ; elle n'autorise pas à adresser au rédacteur des reproches injustes et injurieux. J'ajoute que, même envers moi, un prêtre a plus encore que toute autre personne l'obligation d'être poli dans l'expression de ses opinions privées. Si vous trouvez de la *servilité* dans ma conduite ou dans mon langage, ne continuez pas de me lire. Si vous voulez entreprendre de modifier ma manière de voir, faites-le poliment ; ne me jetez pas des imputations qu'il ne sied ni à vous de prononcer ni à moi d'entendre. A supposer que je connusse vos répugnances ou vos sympathies politiques, je ne me suis nullement engagé à les servir. Je ne dois à cet égard que l'exactitude des rensei-

1. Cet ecclésiastique reprochait à *l'Univers*, et particulièrement à Louis Veillot, de ne pas être du parti royaliste.

Je tiens à dire que M. l'abbé N. reçut très bien cet avis. Non content de rester l'un des fidèles abonnés de *l'Univers*, il devint un de ses amis.

gnements et la sincérité de mes propres avis. J'ose vous prier de ne plus l'oublier.

Veillez, Monsieur le curé, agréer mes sentiments respectueux. LOUIS VEUILLOT.

LXII

A M. du Lac.

1852.

Mon frère du Lac, voici un Barrier réclamatif¹ que je vous recommande pour le bien de mon âme et de ma renommée. S'il passe demain, on priera Dieu pour moi et je serai réputé galant homme; si vous le faites attendre, on me soupçonnera de cent infamies.

D'Alzon sera des nôtres dimanche, ne *préchant* pas. Tant pis pour la paroisse! tant mieux pour nous!

Adieu, frère et compère, vieux du Lac, parrain de Lulu. Comme on vous aime!

LOUIS.

1. Nous appelions *un Barrier* tout article, venant de la rédaction ou du dehors, que l'auteur ne signait pas, et auquel, pour satisfaire à la loi, on mettait la signature du gérant.

J'ajoute que le gérant, M. Barrier, ami de tous les rédacteurs, surtout de du Lac et de Louis Veillot, participait à la rédaction.

LXIII

*Au R. P. dom Guéranger*¹.

Paris, le 25 juin 1852.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je n'ai pas besoin de vous dire combien votre lettre me console et m'encourage ; vous me l'avez écrite dans ce but, et sous une inspiration qui ne manque jamais son effet. Je ne suis point abattu, et je ne veux nullement abandonner une œuvre dont j'apprends tous les jours à mieux connaître l'importance ; mais il ne faut pas se dissimuler, mettant de côté tout sentiment et tout ressentiment personnels, que nous nous trouvons dans un passage très périlleux, poursuivis par un adversaire ardent, hardi, implacable et contre lequel nous n'avons que peu de secours. En prenant les devants, M^{gr} d'Orléans a déconcerté le courage et la prudence de nos amis. On ne fera pas une scission publique dans l'épiscopat pour notre cause, et je suis le premier à désirer que cela n'arrive point. Donc, l'évêque d'Orléans parlera seul, il poussera sa pointe, il aura des adhésions, il en a déjà ; vous ne doutez point qu'il ne

1. Cette lettre et plusieurs de celles qui la suivent se rapportent à l'affaire dite des Classiques et de la Déclaration. Voir le IV^e volume de la *Correspondance* (II^e des *Lettres à son frère et à divers*), où se trouvent sur cette affaire une lettre à M^{gr} Paris et une note explicative.

soit homme à les publier. Que ferons-nous alors ? Publiquement frappés par plusieurs évêques, et n'étant défendus par aucun, nous paraîtrons être ce que l'on dit que nous sommes : des brouillons et des révoltés. La bonne presse voltairienne aidant, l'opinion se formera là-dessus, et il ne manquera pas de très bons chrétiens pour s'en rendre les organes. Vous verrez alors pleuvoir les mandements : Troyes, Montpellier, Le Mans¹, Angers², Paris encore, viendront à la file. Je ne suis pas d'avis d'attendre ces ignominies et de donner ce scandale. La passion qui nous poursuit ne sera contente que nous voyant par terre ; elle ne réfléchira qu'après ce triomphe, si elle est capable de réflexion. Et ceux qui voudraient nous garder ne réfléchiront aussi, j'en ai bien peur, que quand nous ne serons plus. En ce moment, on ne voit que les torts qui nous sont attribués ; et nous en avons, en tout cas, un très grave, celui d'occasionner tout ce bruit. Le lendemain, on se dira que *l'Univers* avait pourtant du bon ; mais il sera tard.

Nous avons vu le fond des cœurs. Un prélat *adhérent* nous a dit naïvement que nous nous mêlions trop de ce qui ne nous regarde point, et que si nous voulions enfin laisser en repos le *gallicanisme*, on ne nous chercherait pas querelle. C'est l'hydre ultramontaine que l'on poursuit en nous,

1. M^{gr} Bouvier.

2. M^{gr} Angebault. — Les évêques de Troyes et de Montpellier sont nommés plus loin, p. 150.

et c'est une trop belle victoire, et qui fera trop d'honneur à celui qui l'obtiendra, pour qu'elle ne soit pas poursuivie avec une ardeur invincible.

Voilà, mon Révérend Père, comment, sans découragement et même sans lassitude, également préservé, je le crois, des illusions du courage et de celles de la peur, je vois la situation. Si nous en sortons, ce sera par des moyens que je n'aperçois pas. Du reste, je m'en remets à la volonté de Dieu, n'ayant par moi-même ni le moyen ni surtout le goût de *remuer ciel et terre* pour entrer dans une phase de combats personnels contre des hommes que je veux toujours respecter.

Croyez, mon Révérend Père, aux sentiments pleins de tendresse et de vénération avec lesquels j'ai toujours été et je serai toujours

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

2 juillet. — Au milieu de tous mes tracas j'avais oublié d'expédier cette lettre. L'intervention du cardinal de Bordeaux, quoique très mauvaise pour nous, à notre avis, a infiniment déplu à Orléans; mais elle ne changera rien à la situation. Les adhésions au mandement s'élèvent de trente à quarante, du moins on l'assure, et j'avoue que j'en suis étonné; mais il n'en faut pas tant. D'un autre côté, on signe une Déclaration en quatre articles, portant que les journaux n'ont pas le droit de se mêler du gouvernement des diocèses, et que l'enseignement des païens, convenablement

expurgés et chrétiennement expliqués, est sans danger. Cela trouve plus de faveur encore. Nos amis continuent de garder un silence héroïque, et moi je suis plus que jamais décidé à saluer la compagnie, à moins d'un ordre d'en haut¹.

LXIV

A M. l'abbé Bernier.

25 juin 1852.

MON CHER AMI,

Je me reproche de ne vous avoir pas encore écrit sur la nouvelle affaire qui nous est suscitée. Pardonnez-moi ce silence: j'ai tant de tracas auxquels ceux-ci s'ajoutent, qu'il m'est toujours difficile de trouver le temps d'écrire un simple billet. Du reste, j'ai fait connaître la situation au cardinal Fornari, et il est parfaitement à même aujourd'hui d'en juger. C'est la coalition des évêques gallicans qui éclate contre l'organe de l'ultramontanisme. M^{sr} Dupanloup, qui n'est qu'un ultramontain fort tiède, si même il s'élève jusqu'à la tiédeur, exploite cette passion pour parvenir à ses fins, qui sont de deux sortes: 1^o se venger de *l'Univers*, dont il a toujours, et toujours inutilement, cherché à s'emparer; 2^o remplacer *l'Uni-*

1. Nos amis ne parlèrent pas aussi vite que Louis Veillot le désirait; mais ils parlèrent, et cette campagne de M^{sr} Dupanloup contre *l'Univers* avorta comme d'autres avaient avorté déjà, comme d'autres avortèrent encore.

vers par des journaux à lui : *l'Ami*, qui est encore, je crois, sa propriété, et *l'Union*, où il a mis garnison. Les évêques qui prétendent que *l'Univers* les conduit, et qui s'en irritent, auront alors vraiment un guide et un maître ; mais où je vois un péril plus grave, c'est qu'à la place d'une presse religieuse, neutre en politique, on en aura une qui se placera dans les rangs d'un parti. L'évêque d'Orléans sera nécessairement légitimiste, et Montalembert pourra venir ensuite avec un journal hostile d'un autre côté. Je crains l'irritation que cela peut produire sur l'esprit du Président, dont les ennemis de l'Église cherchent à s'emparer.

Ce péril est le plus puissant motif que j'ai de rester à mon poste ; néanmoins je crains fort, entre nous, qu'on ne m'oblige à la retraite. Nous serons attaqués, blâmés, maudits publiquement par un petit nombre d'évêques ; mais nos amis ne nous soutiendront qu'en secret, de sorte que nous passerons aux yeux du public pour des brouillons et des intrigants, qui veulent faire un journal religieux malgré les évêques. Cette situation n'est pas acceptable.

Quand je dis que nous serons soutenus en secret, je ne suis pas sûr même de cela. Jusqu'à présent, je n'ai reçu aucun encouragement franc et positif de personne ; ceux qui nous ont soutenus avec tant de spontanéité et d'ardeur, contre l'archevêque de Paris, se taisent. J'en suis étonné, mais pas trop. *L'Univers* est une machine de guerre ; le monde

est à la paix, et on ne serait pas trop fâché de nous offrir à l'ennemi en signe de réconciliation. Faux calcul, j'en ai peur ; mais nous ne pouvons pas le dire, et quand nous le dirions, on n'y prendrait pas garde. Jamais on ne s'avoue ces choses-là que quand il n'est plus temps.

Tout va bien, du reste, et nous vous souhaitons une santé égale aux nôtres. Mes amis sont admirables par leur courage et leur dignité. Tous sont plus ou moins menacés par cette affaire, qui peut briser une situation à laquelle ils ont tout sacrifié. Aucun ne se plaint ni ne recule.

Adieu. Je vous embrasse fraternellement.

LOUIS VEUILLOT.

Dimanche 4 juillet.

J'avais ajourné l'envoi de cette lettre pour y ajouter un *post-scriptum*. Mille choses se jetant à la traverse et la situation changeant de jour en jour, j'ai fini par la laisser là.

Je vous l'envoie aujourd'hui, pour vous montrer dans quelle situation j'étais. La lettre inespérée et non sollicitée de l'évêque d'Arras a fait merveille quant à nous ; mais vous pouvez voir quelle gravité elle donne à l'affaire, ou plutôt quelle gravité l'affaire avait prise. En révélant cette intrigue, l'évêque d'Arras la déjoue probablement ; mais elle accuse une situation des plus tristes. Il paraît certain que plus de quarante évêques avaient adhéré au mandement contre *l'Univers*, et soixante

environ aux quatre articles ¹, autre machine plus dangereuse, organisée, peut-être sans mauvais dessein, par le cardinal de Besançon, et dirigée contre les deux chefs des ultramontains, Reims et Arras.

Votre évêque de Luçon a été très bien dans cette circonstance, l'archevêque d'Avignon aussi. Les guides de l'autre parti, après Orléans, sont Paris et Toulouse ². C'est Paris, j'ai tout lieu de le croire, qui a inspiré ce mot si bénin et si habile contre la *petite fraction* dirigée de Rome par le cardinal Fornari. A propos de ce dernier, je n'ai reçu de lui aucune réponse. Si Arras n'avait rien dit, nous aurait-il donc aussi abandonnés ? Vous conviendrez, mon ami, qu'il faut avoir le bon dessein de servir, pour n'en retirer d'autre prix que d'être insulté sous le couvert des évêques dans toutes les langues du monde, par tous les mauvais drôles qui tiennent une plume au service de l'impiété.

Je vous prie de savoir au moins du cardinal Fornari s'il a reçu ma lettre, et de vous plaindre à lui, en mon nom, de son silence. C'est Arras qui nous sauve. Adieu. Faisons courage, et restons au service du seul Maître qui ne rougit pas de ses serviteurs persécutés.

LOUIS.

1. Ces chiffres, donnés alors par les adversaires de *l'Univers*, n'étaient pas exacts : les adhésions formelles furent moins nombreuses que cela.

2. M^{sr} Mioland.

LXV

A M. l'abbé Verniolles, à Servières.

11 juillet 1852.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je n'avais oublié ni votre nom ni votre zèle pour notre œuvre, et j'ai reçu sans surprise, mais non sans plaisir, un nouveau témoignage de votre sympathie. Cette crise a été bien grave : j'ai cru que nous y péririons. Dieu ne l'a pas permis, et l'intervention inattendue qui nous a tirés du péril est un signe de plus de l'utilité de nos efforts et de la protection qui leur est accordée d'en Haut. Quant à la question des classiques, elle n'en marche que mieux. Soyez assuré que cette réforme s'accomplira, et que les païens descendront à la place qu'occupent aujourd'hui les chrétiens. Les efforts qui étaient isolément tentés çà et là vont se poursuivre avec plus d'ensemble et de zèle. Le paganisme ne résistera pas à cet examen général, car on verra de plus en plus qu'il ne peut servir à former des chrétiens.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance de ma reconnaissance et de mon respect.

LOUIS VEUILLOT.

LXVI

A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur,
à Avignon.

12 juillet 1852.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis pressé par tant d'affaires, que vous me pardonnerez de ne point perdre de temps à vous remercier; vous devez comprendre d'ailleurs combien je suis touché, au milieu des épreuves où l'on me jette, de rencontrer des amis tels que vous. Votre cœur vous a dit ce que ressentent les nôtres.

Vous avez compris toute la querelle qui nous est faite, comme si vous étiez parmi nous. On veut détruire le journal *ultramontain*. Voilà tout le mystère, et ceux des destructeurs que nous avons pu voir ne nous l'ont point caché. Plusieurs des prélats qui ont adhéré au mandement ou signé les quatre articles nous ont dit que la question du paganisme était simplement l'occasion et le prétexte de cette levée, mais que nos vieilles attaques contre le gallicanisme en étaient la cause.

M^{gr} d'Orléans, en se servant de la passion gallicane, a un autre but que l'on ne voit pas assez, ancien but de l'abbé Dupanloup, et qui m'est connu, et contre lequel je lutte de longue date : c'est d'être, *lui*, évêque d'Orléans, le rédacteur en chef, le maître, le directeur de la presse religieuse.

L'Univers a déjà des héritiers, qui sont *l'Ami de la Religion* et *l'Union* : *L'Ami* est la propriété particulière de M^{gr} Dupanloup, et il a déjà mis garnison dans *l'Union*.

C'est ce qui m'effraye le plus si nous tombons, et ce qui m'anime encore à tenir ferme contre des dégoûts et des déboires dont vous ne connaissez qu'une partie. A la place d'une presse religieuse neutre en politique, et neutre, je le crois, avec dignité, on aurait une presse religieuse hostile. Les journaux de M^{gr} Dupanloup seront légitimistes et ne pourront point ne pas l'être. Il s'en fondera d'autres dans le sens orléaniste, d'autres encore dans le sens républicain. Tout cela sera guerroyant et hargneux, et excitera à qui mieux mieux la défiance d'un pouvoir tout-puissant, que les ennemis de l'Église s'efforcent d'entourer. Voyez les conséquences.

Je ne dis rien d'une autre presse religieuse, qui existera toujours : la presse religieuse ecclésiastique. Les évêques, qui ne voient que les torts qu'on nous attribue et que grossissent outre mesure quelques petits méfaits inévitables et involontaires, auront, hélas ! bien d'autres déplaisirs, lorsqu'à la place de laïques réservés, respectueux et désintéressés, la plume sera tenue par quelques-uns de ces prêtres aventureux, errants et brouillons, qui abondent toujours à Paris, à qui nous fermons la porte, et que la publicité et l'autorité de *l'Univers* tiennent dans le silence.

Des prélats qui avaient d'abord donné plei-

nement leur adhésion au mandement, et qui ont vu ce péril ensuite, voudraient peut-être maintenant reculer; mais il est bien tard, et ils ont affaire à un homme bien hardi. Tout en accusant les rédacteurs de *l'Univers* de remuer *ciel et terre*, M^{sr} d'Orléans, qui avait à l'avance soigneusement préparé le terrain, a envoyé partout des vicaires généraux pour recueillir des signatures¹. Il en a obtenu un grand nombre. *L'Indépendance belge* dit *quarante et une*, d'après une note que l'archevêque de Paris aurait envoyée à la direction des cultes. C'est plus qu'il ne faut pour nous tuer, si l'évêque d'Orléans les publie; et je crois, moi, qu'il les publiera malgré tout le monde, mettant ceux qui ont signé au défi de se dédire, et les autres au défi de protester.

Le meilleur et peut-être le seul moyen d'empêcher ce coup est celui que se propose d'employer M^{sr} l'archevêque d'Avignon². Il ferait tout tomber dans l'eau, et cela vaudrait mieux que d'obliger le Souverain Pontife à intervenir: car, pour vous dire la vérité, je craindrais qu'à leur tour les gallicans ne provoquassent l'intervention du gouvernement;

1. M^{sr} Dupanloup avait généralement un nombre exceptionnel de vicaires généraux.

2. M^{sr} Debelay. Ce vénérable prélat, très dévoué aux doctrines romaines, adressa à M^{sr} Dupanloup une lettre où il repoussait le projet de déclaration, et communiqua cette lettre aux autres membres de l'épiscopat. La circulaire par laquelle il faisait cette communication, commençait ainsi: « D'une part, je suis itérativement pressé par M^{sr} d'Orléans d'adhérer à une manifestation à l'occasion des classiques... »

et c'est une chose que je redoute, non pour moi, mais comme un grand et amer scandale.

D'un autre côté, si l'évêque d'Orléans ne tient compte de rien, que voulez-vous que nous fassions ? Blâmés officiellement par un certain nombre d'évêques, abandonnés ou n'étant soutenus qu'en secret par les autres, nous n'avons que deux partis à prendre : entrer en lutte ou nous retirer. Pour moi, cette lutte me ferait véritablement horreur. Aucun avantage ne me semble pouvoir compenser ses inconvénients. Je paraîtrais être ce que l'on dit que je suis, un brouillon, un intrigant, qui veut, avec audace, défendre l'Église malgré l'Église. Je ne me donnerai point un caractère que je n'ai pas. Je veux bien, après de si longs et si sincères services, n'être récompensé que par le mandement de l'évêque d'Orléans ; je veux bien supprimer, pour l'honneur du caractère épiscopal, tout ce que je pourrais dire pour ma défense, et laisser cette note d'infamie jetée sur mon nom à la face de toute l'Église : je ne veux pas que ma conduite paraisse justifier de si cruelles imputations. Les incrédules verront du moins à quel point nous savons respecter nos Pères et mépriser les plus sensibles blessures.

Je n'aime pas à me plaindre ni à demander secours. Je n'ai écrit à aucun évêque, pas même à ceux qui m'avaient toujours témoigné le plus de bonté, et je n'ai vu ici que ceux qui ont désiré me voir. Avec ce caractère, je n'en suis que plus sensible à l'intérêt que l'on me témoigne et à la justice qu'on me rend. L'intervention de M^{gr} l'archevêque

d'Avignon me console plus que je ne puis dire. J'y vois qu'au moins tout le monde ne méconnaît pas notre bonne volonté, et que les opprimés trouvent toujours dans l'Église des défenseurs volontaires. Dites-moi en confidence si Monseigneur ne me trouverait pas indiscret de le remercier directement. Du reste, ne me croyez ni découragé ni abattu. Quoique je haïsse cordialement l'injustice, je ne haïs point de la subir, et j'éprouve toujours que j'aime davantage le bon Dieu quand les hommes semblent m'aimer moins. Je sens qu'Il ne trahit pas, qu'Il n'oublie pas, qu'Il n'a point honte des siens, qu'Il est *sans rancune*, passez-moi le mot ; et cela fait tout passer. Si l'on me renvoie du journal, on ne me renverra pas de l'Église ; là-dessus, mes adversaires les plus subtils n'obtiendront rien de moi : ils ne m'irriteront pas, quoi qu'ils fassent, et je ne leur en voudrai point. Après tout, s'ils me chassent du champ de bataille, ils me font entrer dans la paix. *Amen*.

Adieu, Monsieur l'abbé. Tout à vous de tout cœur et avec bien de la reconnaissance et de l'affection.

LOUIS VEUILLOT.

Les Pères Jésuites semblent nous *lâcher* un peu partout, mais pas aussi violemment qu'ils le font à Avignon¹. Il faut pardonner cela à l'influence du

1. Sur la question même des *Classiques*, beaucoup de jésuites étaient contre notre thèse ; mais ils furent presque tous pour nous au sujet de la Déclaration.

P. de Ravignan, qui ne voit que par M^{gr} Dupanloup et qui croit bien que c'est un homme suscité de Dieu pour préserver l'Église du *laïcisme*. Ne songeons qu'au grand bien que font ces Pères, et oublions ce qui nous regarde.

LXVII

A M. le comte de la Tour.

Dimanche 18 juillet 1852. Vitry.

MON CHER AMI,

J'ai perdu ce matin ma petite fille Thérèse, la cinquième¹. Cette pauvre enfant n'a presque pas été malade, et quand on m'a prévenu, elle était morte. Vous connaissez ces douleurs. Ma femme et moi nous nous recommandons aux prières de M^{me} de la Tour et aux vôtres. Nous savons que nous avons un ange auprès de Dieu; mais que ces coups sont pesants sur une âme pécheresse!

Tout à vous en Notre-Seigneur, dont la volonté soit faite et le nom toujours béni.

LOUIS VEUILLOT.

1. Thérèse avait neuf mois. Elle était la filleule de Donoso Cortès.

LXVIII

A M. le baron de F.

Juillet 1852.

MON CHER AMI,

Nous venons de perdre une de nos petites filles : c'est Thérèse, la dernière, que le bon Dieu a appelée. Cette chère petite, qui venait si bien, et qui semblait la plus florissante de toutes, n'a presque pas été malade ; après une légère indisposition d'un jour à peine, et qui n'avait pas même paru exiger qu'on me prévint, les convulsions sont venues, et l'ange a pris son vol. Je n'étais pas là. J'ai appris au même instant sa maladie et sa mort. Ma femme a tout le courage que donne la foi, et moi toute la douleur que fait éprouver le péché. Oh ! comme je sais que Dieu est juste, et combien je le trouve miséricordieux encore ! Vous et votre chère A., mon bon Félix, priez pour nous, pour moi surtout. Ma femme n'est qu'éprouvée ; je suis puni.

Je voulais écrire hier à votre excellent évêque pour le remercier ¹. Je n'y ai guère le cœur. Rendez-moi le service de vous charger vous-même de mes remerciements, qui ne perdront rien à passer par votre bouche. Du reste, l'affaire d'Orléans est finie officiellement. M^{sr} Dupanloup en personne a déclaré au Nonce et m'a fait signifier à moi-même que rien ne serait publié. Il aurait voulu parler,

1. M^{sr} Rœss, évêque de Strasbourg.

que la force des choses l'aurait contraint au silence. Il a trop de piété et de zèle pour l'Église pour pousser plus loin une affaire qui a pris de si grandes proportions, et qui mettrait le trouble partout.

Adieu, mon cher ami. Présentez mes très humbles respects à M^{me} de F. Que le saint nom de Dieu soit béni toujours et que sa sainte volonté soit faite ! Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

LXIX

A M. l'abbé B. (diocèse de Dijon).

24 juillet 1852.

MONSIEUR LE CURÉ,

Malgré toutes mes occupations, que M^{gr} l'évêque d'Orléans a beaucoup accrues, à Dieu ne plaise que je ne vous remercie pas de la lettre si cordiale que vous m'avez écrite ! Elle n'a pas manqué son but : j'en ai été consolé et encouragé. Il a plu à Dieu, qui m'a mis au poste où je suis et qui m'a forcé en maintes occasions d'y rester, de me munir d'un courage qui ne s'abat pas aisément, et je suis fait aux tempêtes. Néanmoins celle-ci m'a paru violente, et j'ai bien cru que nous serions emportés. Il m'a été doux de recevoir des témoignages d'affection comme le vôtre, lorsque toutes les puissances semblaient nous abandonner, ou même se

réunir contre nous. En nous accusant de *remuer ciel et terre*, tandis qu'en réalité nous ne bougions pas, on manœuvrait avec une impétuosité sans égale; on remuait ciel et terre, et l'enfer même, puisque les bonnes âmes du *Siècle* et du *Journal des Débats* se mettaient de la partie.

Il y avait une trentaine d'adhésions au mandement, sollicitées, obtenues, arrachées par lettres et par émissaires. C'était plus qu'il n'en fallait pour tuer des gens résolus à ne se point défendre. Tout cela n'a produit qu'un immense avortement. La lettre de l'évêque d'Arras a tout renversé quand tout semblait fini; d'autres lettres ont achevé la déroute, et je sais aujourd'hui officiellement que ces signatures ne verront pas le jour. Voilà comment le bon Dieu fait les affaires de ceux qui lui en remettent le soin et la conduite, se bornant par eux-mêmes à le vouloir servir. Vous aviez prévu ce dénouement, et vous voyez, Monsieur, que je ne dois pas me borner à vous aimer comme un de mes plus chauds défenseurs, mais que je dois encore vous révéler comme prophète. Oh! que je crois en ceux qui prophétisent à votre façon, parce qu'ils mettent leur confiance dans la justice de Dieu! *In te speravi : non confundar.*

Agrérez, Monsieur et véritable ami, les sentiments reconnaissants et dévoués de votre très humble serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — 4 août. Cette lettre, mal adressée, a

couru le monde et m'a été renvoyée par la poste. Vous me pardonnerez de vous l'adresser dans l'état de misère et de fatigue où elle est.

LXX

*A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur,
à Avignon.*

24 juillet 1852.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai reçu ce matin la visite de M. l'abbé X..., grand vicaire d'Orléans, qui venait, en qualité d'huissier de son prélat, me notifier la Déclaration. Avant d'en entendre la lecture, je lui ai dit que cette pièce m'ayant été communiquée par quelques-uns des évêques qui avaient refusé de la signer, je la connaissais déjà, mais que je ne serais pas fâché d'en voir la dernière édition. Je lui ai ensuite prêté l'oreille. C'est ce que vous savez, mais d'un style un peu plus développé. Il m'a ensuite lu les signatures : je n'ai pu retenir tous ces noms, dont les principaux sont Bordeaux¹, Besançon², Bourges³, Paris⁴, Rouen⁵, Coutances⁶, Évreux⁷, Carcassonne⁸, Pamiers⁹, Troyes¹⁰, Montpellier¹¹, Aix¹², Viviers¹³, Fréjus¹⁴ et Périgueux¹⁵.

1. NN. SS. Donnet; 2. Mathieu; 3. Dupont; 4. Sibour; 5. Blanquart de Bailleul; 6. Robiou; 7. Ollivier; 8. De Bonnechose; 9. Aloury; 10. Cœur; 11. Thibault; 12. Darci-moles; 13. Guibert; 14. Wicart; 15. Massonnais.

J'ai été surpris de ces deux derniers. En tout, cela peut faire vingt-cinq ou trente, y compris le coadjuteur de Chartres ¹.

Il m'a été donné connaissance de cette pièce, parce qu'elle m'intéresse et *parce qu'elle ne doit pas être publiée*, attendu que plusieurs prélats ne l'ont signée qu'à cette condition. J'ai répondu que c'était une chose louable et prudente de tenir cela secret, attendu qu'il y a bon nombre d'évêques, et non pas des moins considérés, qui ne veulent pas du tout en entendre parler. J'ai vu qu'on ne l'ignorait pas.

On tient tant au secret, d'ailleurs, qu'on n'a pas voulu me laisser copie du document. Je le regrette, car il est accompagné de commentaires qu'il serait bon d'avoir :

1^o M^{gr} d'Orléans l'adresse aux prélats qui l'ont signé *afin, qu'ils se connaissent les uns les autres*. Comment trouvez-vous cela?...

2^o Tout en paraissant rendre justice aux *intentions* des écrivains religieux, M^{gr} d'Orléans a soin de faire une charge à fond contre la presse religieuse, sans nommer *l'Univers*;

3^o Il se félicite du service qu'il a rendu à l'épiscopat français, en le mettant à même de montrer sa vigilance, et je crois même son unité.

En somme, la Déclaration est enterrée comme le mandement ; mais je soupçonne encore quelque

1. M^{sr} Regnault. M^{sr} Clausel de Montals donna l'année suivante sa démission.

machine, et il se pourrait bien qu'un jour tout cela fût exhumé¹.

Il n'est que trop vrai, et je vous le dis entre nous, que le Nonce a amplement donné les mains à la Déclaration. Son intention en cela était de sauver le journal en détournant la foudre, et il espérait, avec sa finesse de diplomate, que la Déclaration, une fois signée, avorterait d'elle-même. Ce jeu a réussi. Pour mon compte, je le trouve trop habile, et en ce qui me concerne, je n'aurais pas consenti à être sauvé par ce moyen.

J'ai demandé au Nonce s'il était vrai que plusieurs cardinaux de Rome, notamment le cardinal-vicaire, eussent félicité M^{gr} Dupanloup. Il m'a répondu qu'il n'en croyait rien. Néanmoins, et je vous confie ici ma plus vive douleur, je n'ai reçu de Rome aucune nouvelle directe ni indirecte, quoique j'y aie écrit. Vous devez comprendre à présent pourquoi j'étais si fortement résolu de quitter la partie².

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

1. Cette visite de M. le grand vicaire d'Orléans au rédacteur en chef de *l'Univers* a été racontée dans le journal même, à la date du 31 juillet 1852. Il y a ici quelques détails de plus, et le ton est naturellement plus familier.

2. Le nombre des évêques engagés de part et d'autre dans cette affaire et l'attitude du Nonce, M^{gr} Garibaldi, qui, voulant rester neutre, demandait à Rome la neutralité, explique le silence momentanément dont se plaint Louis Veillot. Rome, du reste, donna bientôt son avis par une lettre du cardinal Antonelli au cardinal Gousset, et cet avis fut favorable aux évêques qui avaient repoussé la Déclaration, par conséquent à *l'Univers*.

P.-S. — Nous apprenons tous les jours quelque nouveau trait caractéristique et curieux de l'histoire de la Déclaration. L'évêque d'Agen était fortement sollicité de signer ; enfin on lui écrit que l'évêque de Blois, son ami, a donné l'adhésion qu'on lui demande à lui-même ; mais le même jour, une lettre de l'évêque de Blois lui arrive, dans laquelle celui-ci se plaint amèrement des importunités dont on le poursuit au sujet de cette Déclaration, qu'il ne veut pas signer. L'évêque d'Agen a lui-même écrit ce détail au cardinal Gousset, qui nous l'a communiqué. Que tout cela est triste !

LXXI

A M^{gr} de Salinis, évêque d'Amiens ¹.

Paris, 30 juillet 1852.

MONSEIGNEUR,

Du Lac est en vacances, et, comme je me suis permis d'ouvrir votre lettre, il faut que vous me permettiez d'y répondre. Hélas ! Monseigneur, nous ne chantons pas victoire : l'ennemi est plein de ressources, et voici qu'on trouve le moyen de dire que soixante-trois évêques nous ont condamnés. Ce tour d'adresse se fait au moyen de la signification dont vous entendez parler, laquelle

1. Je rappelle qu'une lettre adressée sur cette affaire à M^{gr} Parisi, évêque d'Arras, se trouve dans le IV^e volume de la *Correspondance* (le II^e des *Lettres à son frère et à divers*).

n'a pas eu lieu. L'abbé X..., que je ne connaissais pas, est venu sous la forme la plus pacifique, me *donner connaissance*, de la part de M^{gr} d'Orléans, d'une certaine Déclaration qu'il était bon que je n'ignorasse point, mais si essentiellement confidentielle, que moi-même je ne pouvais pas en avoir copie. Je lui ai répondu que je l'écoutais pour satisfaire une pieuse curiosité, puisque au fond cela ne me regardait plus ; et là-dessus, il m'a lu la Déclaration, la liste des signataires et une lettre de l'évêque d'Orléans à ces mêmes signataires, pour commenter cette même Déclaration. Après quoi, il a plié ses papiers, les a mis dans sa poche, et bien le bonjour, Monsieur ! Voilà tout. Mais, quelques jours après, cela est devenu un arrêt signifié dans les formes à un coupable atterré. Non seulement on l'a dit aux bons amis de *la Gazette* ; mais ce qui est plus fort, et ce qui passe la mesure de l'audace, on l'a ainsi écrit aux évêques, et ainsi présenté aux séminaires partant pour les vacances. Nous échapperons peut-être, mais cette ardeur peu scrupuleuse nous promet des jours troublés. M^{gr} l'évêque d'Orléans consentira difficilement à nous laisser vivre.

J'ai bien envie de dévoiler cette trame ; l'article est même tout imprimé. J'attends et je patiente ; pour l'amour de la paix. D'un autre côté, les abbés de *la Gazette* sont bien détestables ; ils font en vilains leur vilaine besogne, et il faut plus que le courage ordinaire pour résister à la tentation

d'écraser ces horribles pattes. Ah! Monseigneur, si vous les entendiez rire!

Nous en sommes là : nous attendons. J'ai conjuré le Nonce d'écrire à M^{gr} d'Orléans, pour qu'il commande à ses gens de se taire. Le Nonce me l'a promis; mais je ne puis plus me dissimuler qu'il donne raison à tout le monde.

On semble entrer dans nos intérêts, on me dit que j'ai raison, on s'adresse à tous mes sentiments de chrétien pour obtenir de moi, non seulement la modération, mais l'abnégation et le silence; et puis!... Voilà l'absinthe. Si vous n'étiez pas occupé, Monseigneur, comme l'est toujours un homme qui n'a rien à faire, je vous demanderais de prier Dieu pour que j'avale cette boisson amère, en souvenir et en expiation de toutes les gouttes qui se sont trouvées, hélas! par mon fait, dans un autre calice, il y a de cela dix-huit cent cinquante-deux ans.

Je suis, Monseigneur, avec les sentiments les plus dévoués et les plus respectueux,

Votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

1. Je note de nouveau que M^{gr} Dupanloup et ses adhérents se défendaient d'apporter dans ces luttes des tendances gallicanes plus ou moins mitigées; mais je dois noter aussi que beaucoup de ceux qui, dans la presse, à *la Gazette de France* comme au *Siècle*, soutenaient le célèbre prélat, se montraient gallicans. C'est un fait.

LXXII

A M. l'abbé Wenis, professeur de philosophie au grand séminaire de Cambrai.}

Paris, 6 août 1852.

MONSIEUR L'ABBÉ,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 juillet s'était mêlée à beaucoup d'autres dans les pluies de papier qui tombent sur moi tous les matins, et je viens seulement de la lire. Je vous remercie bien sincèrement de l'intérêt que vous me témoignez, ou plutôt à l'œuvre dont je suis l'un des principaux ouvriers, et qui mérite en effet l'estime et l'affection des bons catholiques, lorsque les petites considérations d'opinion ou de parti n'aveuglent pas leur bon sens. L'orage qui était dans toute sa force à l'époque où vous m'écriviez, a depuis un peu calmé sa violence. Vous en avez vu toute la suite. Je ne veux pas vous en écrire les détails, et je voudrais les oublier. La passion contre nous a été bien loin. Il faudrait lui pardonner quand même ses plans auraient réussi, à plus forte raison lorsqu'ils ont échoué. Notre principal adversaire ne perdra pas de vue ses projets : il se croit envoyé de Dieu pour détruire le fléau de la presse religieuse, particulièrement *l'Univers*; mais il a pu se convaincre que cette opinion n'est pas aussi partagée qu'il l'a cru et qu'il l'a dit, et je pense qu'il nous laissera quelque repos.

Quant à la question des classiques, elle a fait tant de chemin que je la crois gagnée. Il faut cependant ne pas s'endormir. Nous avons encore beaucoup d'amis qui s'abusent sur les païens, et qui voudraient rentrer et se rendormir dans l'ornière. Vos réflexions sur l'inutilité du latin profane pour former des écrivains français sont fort justes, à mon sens. Je les avais faites depuis longtemps, et je prépare sur ce sujet un article que vous lirez avec plaisir.

Puisque vous êtes des nôtres, Monsieur l'abbé, permettez-moi de vous recommander la souscription Newmann. Il serait bon que cette manifestation n'avortât point¹.

Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

1. Le R. P. Newmann avait vivement attaqué un prêtre apostat, qui, se prétendant diffamé, lui avait fait un procès. Les frais de justice, qui sont énormes en Angleterre, et les dommages auxquels le docte et zélé religieux fut condamné, s'élevèrent si haut, que l'expropriation et la prison le menaçaient. *L'Univers* ouvrit, pour lui venir en aide, une souscription, qui donna une centaine de milliers de francs. Le R. P. Newmann reçut la somme, négligea de nous remercier, et plus tard prit rang parmi nos adversaires. Louis Veillot a parlé de ce fait dans *Rome pendant le Concile*.

LXXIII

*A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur,
à Aïgnon.*

8 août 1852.

MON CHER AMI,

J'ai lu la lettre de X...; elle m'est arrivée par deux chemins à la fois, avec la liberté de faire une indiscretion. Mais je ne veux pas faire d'indiscretion. J'imprimerai tout ce que l'on m'enverra pour l'impression; hardiment et honnêtement; rien de plus. Je ne veux pas même communiquer ces pièces à d'autres journaux, qui les prendraient avec joie, sans dire qu'ils les tiennent de moi. Je ne sais pas pourquoi nos amis prendraient des chemins de traverse, quand nos adversaires prennent si tranquillement la grande route. Par ces détours, ils semblent condamner eux-mêmes ce qu'ils ont cru légitime et utile de dire. Ensuite, je trouve que sur la question du journal, X... fait la part de M^{gr} d'Orléans beaucoup trop large; et, si cela voit le jour, je ne le laisserai point passer sans quelques observations: on nous tue avec ces manières de nous défendre. M^{gr} d'Orléans ne demande rien de plus, et il sait en tirer bon parti, comme vous avez pu le voir dans ses lettres et dans sa dernière note. Hélas!... que son habileté a de triste reflets! Mais peu lui importe, pourvu qu'il remplisse sa mission providentielle, qui est de détruire le jour-

nalisme religieux; bien entendu celui que je fais...

Je serai enchanté de voir votre excellent archevêque, et encore plus vous. Malheureusement, quand vous arriverez à Paris, NN. SS. de Reims et d'Arras n'y seront plus. Entre nous, ne comptez pas sur le Nonce : il est faible, incertain; il nous avait tout à fait lâchés au début de l'affaire, et c'est lui qui a machiné la Déclaration, non, je crois dans une intention mauvaise contre nous, et plutôt pour nous sauver. Son prédécesseur savait autrement s'y prendre.

Adieu, mon cher abbé. Tout en vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

LXXIV

A M. Eugène Veillot.

19 septembre 1852.

Je n'en mourrai pas, frère, mais je suis à la chambre, à la diète et à l'émétique. Je viens de mettre au feu le pot dans lequel va dissoudre le vomitif. Lebaudy croit, du reste, que je pourrai manger demain quelque chose à mon goût, par exemple, un œuf.

Cette maladie est tout simplement un rhume, mais quel rhume! D'aujourd'hui seulement je commence à n'avoir plus les reins dans cet horrible état de contrainte qui m'empêchait de rester

en place et de faire un mouvement. J'ai assez bien dormi cette nuit.

Je fais toute ma cuisine de malade avec mon Carthur. Je serais bien embarrassé sans lui ; nous nous tirons d'affaire par des traits d'esprit qui nous font bien de l'honneur à nos propres yeux. Roux ¹ a voulu me donner aussi des soins, en l'absence de Lebaudy. Il s'est proposé de me faire suer, de me faire dormir. Pour lui montrer une charité égale à la sienne, j'ai tout accepté. Rien n'a réussi. Il m'avait apporté une certaine bourrache de famille qui devait me mettre en nage dès la première gorgée. J'en ai bu un pot ; je me suis laissé couvrir de tout ce qu'il a trouvé dans la maison : caban, manteaux, robes de chambre, mouchoirs de poche. Pas une goutte de sueur ! Enfin il a entrepris de m'endormir, et il m'a lu une comédie ; mais il n'a endormi qu'Arthur, et j'étais éveillé comme une potée de souris. Il est parti si consterné, que je ne l'ai plus revu.

Adieu, frère. L'eau est chaude : il faut avaler la douleur. Je vous embrasse. Mes tendres compliments à tes hôtes. Je voudrais bien être avec vous.

LOUIS.

1. Roux-Lavergne, ancien collaborateur de Buchez pour *l'Histoire parlementaire de la Révolution française*, membre de l'Université, ancien représentant du peuple pour Ille-et-Vilaine, rédacteur de *l'Univers*, mort chanoine de Rennes.

LXXV

A M. le comte de la Tour.

20 septembre 1852.

MON CHER AMI,

Le médecin me condamne à garder la maison quelques jours encore, et quand je pourrai sortir, il faudra que je courre à Arras et à Reims pour consulter sur une algarade que nous fait en ce moment le cardinal de Bordeaux, poussé par l'évêque d'Orléans, qui veut absolument une revanche. Je suis si faible et si agacé, que je ne puis vous conter cette affaire. Vous la verrez, d'ailleurs, dans les journaux. Je ne puis écrire. Le moindre effort que je fais pour assembler deux idées me met en nage, et j'ai des impatiences qui me font presque perdre connaissance. Mon voyage en Bretagne est encore fini pour cette fois. Je me recommande aux prières de M^{me} de la Tour et à votre bonne amitié.

LOUIS VEUILLOT.

Faites, s'il vous plait, mes excuses à M^{me} de Cuverville. Je n'en puis plus. Nous avons depuis huit jours des pluies formidables.

LXXVI

A M. Eugène Veillot.

Paris, 21 septembre 1852.

CHER FRÈRE,

Cela ne va qu'un tout petit peu mieux. Je n'ai presque plus mal aux reins, mais je suis faible et mou au delà de toute expression, et Lebaudy veut que je garde la chambre encore quelques jours.

Nous avons reçu une lettre furieuse de l'archevêque de Bordeaux. Il nous menace d'interdiction dans son diocèse si nous continuons la question¹. Nous ne savons s'il veut que cette lettre soit publiée, et j'aurais en ce moment bien de la peine à y répondre. Je suis en nage pour t'écrire ce billet. Il est vrai que je n'ai pas mangé depuis trois jours. Ne t'effraye pas cependant. Lebaudy lui-même ne fait aucune moue et n'annonce aucune maladie. Je mangerai ce soir une côtelette, et tout ira bien demain. Mais ce qui est triste, c'est que cette affaire de Bordeaux va me retenir ici ou m'obliger d'aller à Arras et à Reims. La Bretagne est brûlée. Il fait d'ailleurs un temps qui n'engage guère à sortir : il pleut avec rage. Tâche d'avoir du beau temps et prends-en pour nous deux.

1. La question des classiques.

Mathilde est venue me voir hier¹; elle est repartie ce matin. Tout va très bien de ce côté. Je vous embrasse.

LOUIS.

LXXVII

A M. Eugène Veillot.

22 septembre 1852.

Ça va mieux. J'ai encore bien des petites choses, mais ce ne sont que des suites, que j'espère laisser sur les bords de la mer. Seulement ce ne sera pas la mer de Bretagne. Il faut que j'aille à Arras, d'où je pousserai jusqu'à Boulogne. Je reviendrai ensuite à Reims, chez l'archevêque; je n'y resterai pas longtemps. Que ferai-je après? Dieu le sait! J'ai répondu durement à la lettre de Bordeaux. Tu comprendras, en la lisant, tout ce que j'ai dû taire. Jamais rien ne m'a tant indigné. Tout cela vient d'Orléans, comme tu le penses. Charles (de Riancey), qui espère qu'enfin *l'Ami* va triompher de *l'Univers*, avait annoncé le coup à Lebaudy.

Ni Coquille ni Barrier ne sont revenus. Du Lac, lui, bûche d'un air sombre. Aubineau se met en quatre, et l'ami Z. bénit le Ciel qui lui permet de tenir un peu plus longtemps les ciseaux. Tu remarqueras qu'il crée un genre pour les nouvelles

1. La femme de Louis Veillot était à la campagne, à Vitry, avec ses enfants.

de l'étranger. Qui aurait cru à cette fécondité dans un âge si respectable? Mais la sottise est femme, son cœur ne vieillit pas. Tu as vu que du Lac a signé *Le Nisard*¹. L'ami Z., quoique bien tenté par la gloire, n'a pas osé, parce qu'il sollicite en ce moment au ministère. Il avait pourtant commencé à faire une queue à mon article, et il était déjà au septième feuillet, lorsqu'il a eu l'inspiration de lire cette queue à Roux, qui lui a parlé avec franchise. C'était pour dire que lui aussi a été professeur de rhétorique. On le voit trop.

Adieu, petit frère; adieu, grosse sœur. Aimez moi bien, amusez-vous bien; assommez de mes compliments le bon Félix et M^{me} Adine. Ah! que je voudrais être avec vous! Je dois vous l'avoir déjà dit.

Honorez mes cheveux blancs comme je chéris vos jeunes têtes, et ne me confondez pas avec l'abbé de Lamennais. Cette idée est tout au plus passable à Bordeaux.

LOUIS.

LXXVIII

A M. Eugène Veillot.

Vendredi 25 septembre 1852.

C'est l'évêque d'Amiens qui m'a conseillé la conduite dont j'ai usé envers Bordeaux². Elle a

1. Article de Louis Veillot qu'il n'avait pas jugé à propos de signer, parce qu'il l'avait fait sur des notes de M. Dübner.

2. Louis Veillot avait envoyé sa réponse au cardinal Donnet, ne voulant pas la publier sans sa permission. Cette permission ne fut pas donnée, mais le cardinal fut touché.

fort bien réussi. En même temps, on travaille ferme ce pauvre cardinal pour lui faire honte. Hélas! il ne saurait trop rougir, car personne n'a rien fait de plus mauvais. L'évêque d'Amiens s'est fort bien montré : il est allé trouver le Nonce, et l'a forcé d'écrire à Bordeaux et à Rome.

Pour le récompenser, je pars avec lui tout à l'heure. Je pousserai jusqu'à Arras, et ensuite je verrai s'il faut aller à Reims. J'ai effroyablement peur de cette cuisine-là, mais, frère, il faut se dévouer.

J'ai reçu les lettres du Président¹. Je ne vois pas quel sujet a cette énorme fille de s'étonner d'avoir fait le voyage d'Allemagne en omnibus : il faut bien de quoi la placer, elle et ses yeux absurdes qui dévorent le pays. Du reste, je l'aime tout de même. Elle a eu bien de l'esprit de m'écrire en Bretagne. Cela prouve que j'y voulais aller. L'a-t-elle fait exprès?

Coquillé est enfin de retour. Barrier continue de faire les délices de la Bourgogne. Rien de nouveau rue de Grenelle².

Tout va bien à Vitry. Fille³ est venue hier me faire une visite au journal. Elle a vu le jeu de dames : « Alors, pourquoi que ça s'appelle un jeu de dames, puisqu'il n'y a ici que des messieurs? » Et un air innocent!

1. Surnom que nous donnions à notre sœur Élise.

2. Au journal.

3. Marie, la fille aînée de Louis Veillot. Elle avait alors six ans.

Je suis remis, sauf un catarrhe, des sueurs et un manque absolu d'appétit. Je compte laisser à Amiens tout cela.

Mes respects à tout le monde, particulièrement à l'aimable enfant qui a vu l'Al-le-mâ-gne. Adieu, petit frère; adieu, Président. Je vous aime incomparablement plus que mes ennemis.

Un curé de Versailles est venu me voir ce matin. Il m'a dit : « Je ne suis rien devant vous, mais je vous dirai tout de même ma pensée : je vous regarde comme un grand homme, et, à présent que vous m'avez serré la main, je m'en vais content. Voilà l'avis d'un Franc-Comtois. » Je lui ai répondu : « Monsieur le curé, j'honore votre franchise. »

Courey¹ m'écrit que l'évêque d'Orléans a envoyé ses papiers à l'archevêque de New-York et lui a demandé son adhésion. L'archevêque n'a point répondu.

Je vous embrasse.

Louis.

LXXIX

A M. de Cuverville.

29 novembre 1852.

CHER MONSIEUR,

Dieu a récompensé une sainte qui avait gagné sa couronne, et puni un pauvre pécheur : il faut

1. Henri de Courcy, correspondant de *l'Univers* à New-York.

courber la tête, adorer et se convertir. Quand j'ai annoncé à ma chère femme qu'elle était bien près de quitter la vie, elle a levé les yeux au ciel, et, sans se permettre de verser une larme sur ses cinq petites filles ni sur elle-même, elle a dit : *Que la volonté de Dieu soit faite*. Voilà ce qu'il faut que j'apprenne à dire; c'est la grâce que mes amis doivent demander pour moi. Rien ne peut me consoler; mais Dieu, qui frappe toujours en père, daigne me fortifier. Il m'entoure de compassion, de secours; il m'éclaire à cette lumière sereine et vive qu'il a mise, pour qui sait voir, dans les mains fécondes de la mort. Mon frère est près de moi; je pouvais tout attendre de sa tendresse, et elle me montre des trésors dont je suis presque surpris. Ma sœur se dévoue pour élever mes enfants, qui retrouveront en elle presque leur mère. Mes adversaires d'un instant viennent se réconcilier sur ce tombeau qui exhale la paix. M. de Montalembert m'a écrit deux fois avec un sentiment de compassion fraternelle qui honore bien son cœur et dont le mien est profondément touché. Je serais consolé si je pouvais l'être. Mais que Dieu veuille accroître ma force et qu'il me laisse ma douleur; que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Après tout, sa volonté est que nous nous sauvions. Un tel résultat ne nous permet pas de disputer contre lui sur les moyens qu'Il emploie et les chemins qu'Il indique.

Veillez présenter mes respects à M^{me} de Cuverville, qui a été si bonne pour moi. J'ai bien regretté

de ne pouvoir aller jouir de l'hospitalité qu'elle m'offrait. Elle a su quelles affaires m'ont arrêté à Paris. Autrefois ces choses-là me paraissaient tristes. Je connais maintenant la tristesse. Adieu, cher Monsieur. Croyez à mes sentiments reconnaissants et dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

LXXX

A M. Jules Harent.

29 novembre 1852.

Mille remerciements, Monsieur. Ma pauvre femme, avant de mourir, avait compté sur les prières de tous ceux qui me savent quelque gré de ma bonne volonté pour défendre l'Église. Son attente n'a pas été trompée. C'est toute la consolation que je puis recevoir. Pour le reste, mon malheur est immense, mais Dieu me fortifie. Que sa sainte volonté soit faite et son saint nom éternellement béni.

Votre très humble et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LXXXI

A M. l'abbé Sassier, au petit séminaire, à Orléans.

Paris, 30 novembre 1852.

Je vous remercie de votre bonne lettre, Monsieur et très cher ami; ma consolation est de penser que tant de bons prêtres me recommandent à Dieu dans ce moment terrible. Je parle de moi : c'est pour moi qu'est la peine, et je l'ai méritée. Pour ma chère femme, la mort a été une récompense méritée aussi, méritée par une vie pleine de piété et d'humilité. Elle est morte en chrétienne, assistée, fortifiée, ménagée encore au milieu de ses souffrances, qui la purifiaient. Elle a accepté la mort et elle ne l'a pas vue; nous l'avons vue et nous l'avons admirée. Il n'y a pas de spectacle plus auguste, plus lumineux, et, j'oserai le dire, plus encourageant. Priez Dieu pour que je n'en perde pas le fruit. D'ailleurs, la justice qui s'exerce sur moi est pleine de miséricorde : elle me munit d'espérance et de courage. Dieu n'a pas voulu que ma solitude devînt complète, ni que mes pauvres cinq petites orphelines fussent abandonnées. J'ai auprès de moi mon frère et ma sœur, dont la tendresse surpasse tout ce que je pouvais attendre. Ma sœur se dévoue pour élever ces enfants, qui retrouveront en elle presque leur mère. Un parfum de réconciliation s'élève de ce tombeau de l'épouse chrétienne et de la tendre mère, et pousse

vers moi les cœurs attendris de ceux que je combattais. Je vois la beauté des âmes qui aiment Dieu. Ce sera donc sans effort que je continuerai ma tâche et que je lui consacrerai une vie désormais dépouillée de toute joie humaine, mais aussi un cœur où l'amertume ne peut plus entrer.

Adieu, Monsieur. Priez toujours pour un homme qui voudrait sincèrement n'être pas inutile à la Sainte-Eglise, et qui peut se dire l'un de vos plus sincères amis,

LOUIS VEUILLOT.

LXXXII

A M. Delcamp.

3 décembre 1852.

Oui, Monsieur et cher frère, Dieu exauce les prières qu'on lui adresse pour moi, et veut bien, dans cette terrible épreuve, me donner un courage que je n'espérais pas. Rien ne me console, mais tout me fortifie. Demandez à Dieu de me laisser ma force et ma douleur.

Votre bien dévoué et bien reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LXXXIII

Au R. P. dom Guéranger.

10 décembre 1852.

Je vous remercie tendrement, mon Révérend Père, du bon souvenir que vous me donnez. J'étais assuré que vous n'oublieriez pas devant Dieu l'âme de ma chère femme ni la situation cruelle où je suis. Je vous demande en grâce de prier encore pour elle, malgré sa bonne vie et sa bonne mort, car la justice de Dieu n'a que trop sujet d'être sévère, — et pour moi, qui suis loin d'avoir expié tous mes péchés. Si j'ai pu mériter l'affection des amis de Dieu par ma constante bonne volonté de servir la Sainte-Eglise, qu'ils me payent ainsi : je me tiendrai récompensé au delà de toute mesure.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEULLOT.

 LXXXIV
A M. l'abbé Bernier.

12 décembre 1852.

Je vous remercie, mon ami. Dieu n'a pas voulu m'accabler, et Il me donne assez de force pour souffrir. Un triste avenir m'attend ; mais je sais que je voyage, et que, plus le chemin sera rude,

plus le repos sera doux. Priez bien pour ma chère femme d'abord. Elle a vécu chrétiennement, elle est morte saintement : je ne doute pas de son salut éternel, le reste est le secret de Dieu. Nous devons trembler devant cette justice qui demande compte de tout, et qui ne veut laisser aucune tache à ceux qu'elle admet dans la gloire. Priez ensuite pour mes cinq petites orphelines, dont l'aînée n'a pas sept ans. Priez enfin pour moi, non afin que ma douleur cesse, mais afin que je la subisse en chrétien. Je vous embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXV

A M. le vicomte Albert de Calvimont.

18 décembre 1852.

Eugène m'a communiqué ta lettre, mon cher ami. Je te remercie bien tendrement. L'asile que m'offre ton amitié me serait cher et précieux ; mais je n'ai pas même pu me donner la consolation de pleurer en liberté ! Ces malheurs entraînent après eux des affaires qui exigent ma présence, et d'ailleurs ma situation m'impose un travail forcé. Je ne te dis rien de plus. Qu'ai-je à dire, sinon que, par la grâce de Dieu, je suis chrétien ?

Mes enfants se portent bien. Dans mon naufrage j'ai trouvé le dévouement d'Élise : elle est chez moi, forte, tendre et pieuse pour ces pauvres pe-

tites, comme la mère qu'elles ont perdue. Je suis seul frappé, et c'est pourquoi je me sens du courage.

Je l'envoie un petit souvenir pour M^{me} de Calvimont; j'espère qu'elle voudra bien l'accepter, et qu'elle me permet de nous recommander tous à ses prières. Que Dieu te la conserve. C'est une triste chose dans cette vie de ne pouvoir plus reposer son cœur que sur la pierre d'un tombeau.

Tout à toi,

LOUIS VEUILLOT.

LXXXVI

A M. de Cuverville.

Paris, 16 janvier 1853.

CHER MONSIEUR,

Mes pensées sont toujours les mêmes au sujet de la députation. Je crois que Dieu m'a donné une besogne suffisante et qu'il n'entre pas dans ses desseins que j'en accepte une autre. Les dépendances de la députation surtout me paraissent épouvantables. Il m'est presque aussi difficile de solliciter pour autrui que pour moi-même, et je perdrais nécessairement du temps et des amis à cette chose pour laquelle j'ai si peu de goût. Je ne m'entendrais guère non plus aux chemins de fer; et enfin, par-dessus tout, je ne puis accepter de recommandation du gouvernement, qui, dans

ma position, aurait trop l'air d'une récompense. J'ai pris par conscience une voie où je dois me tenir à l'abri même d'un soupçon. Rien ne peut empêcher les clabauderies de la Thibauderie et les calomnies de la Guicharderie; mais il ne faut pas laisser un prétexte à ces espèces venimeuses ¹.

Je serais bien enchanté, cher Monsieur, que vous preniez ou plutôt que vous repreniez cette place qui vous appartient. Toutes les raisons qui me conseillent de m'écarter vous commandent de vous présenter. Vous aurez le loisir que je n'ai pas; où je perdrais une partie de mes moyens de travail, vous trouverez l'occasion de faire du bien. Si nous avons besoin que nos idées soient représentées à la Chambre, elles y seront par vous mieux que par moi. Votre vote vaudra le mien, et votre influence sera plus volontiers acceptée que la mienne. Vous n'êtes pas encore un jésuite aussi signalé, et la raison n'est pas déshonorée, même aux yeux de bons catholiques, parce qu'elle vous a pour avocat.

Je ne vous dis pas, mon cher Monsieur, combien je serais heureux de vous revoir. Vous savez assez ce qui m'est arrivé depuis un an pour comprendre quels sont les besoins de mon esprit et de mon cœur.

1. Allusion aux noms d'adversaires passionnés que *l'Univers* et Louis Veillot avaient dans un journal de Saint-Brieuc. Ce journal ne se bornait pas à attaquer les opinions de *l'Univers*; il voulait faire douter de son indépendance.

Présentez, s'il vous plait, mes très humbles respects à M^{me} de Cuverville, et croyez à tous mes sentiments reconnaissants et dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXVII

A M. le comte de la Tour.

18 janvier 1853.

MON CHER AMI,

Je viens d'écrire à M. de Cuverville, qui avait cru devoir me conseiller de faire une démarche auprès de M. de Persigny au sujet de la députation. La députation sans indemnité serait une charge trop lourde pour ma fortune; avec l'indemnité, elle paraîtrait une faveur trop onéreuse pour ma réputation. Je me tiens donc à ma besogne, et c'est assez. Cuverville vaudra mieux que moi à la Chambre, et moi je vaudrai mieux au journal tel que j'y suis. Je vous confie le soin de mon honneur en Bretagne, si les Thibaudiens et les Guichardiens se permettaient à cette occasion d'errer publiquement sur la vérité. Je ne vous le dis pas par souci personnel, mais par un sentiment tout catholique. L'Apôtre veut que nous ayons soin de notre renommée comme chrétiens. Dans la voie où je suis entré sur la question du pouvoir, je dois éviter de donner volontairement le prétexte d'un soupçon.

Adieu, mon cher ami. J'ai le cœur tout réjoui de penser que je vous verrai bientôt.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

Tout à vous veut dire tout à vous deux. Je ne sépare point ce que le Ciel a uni, et je donne à M^{me} de la Tour une poignée de main aussi fraternelle qu'à vous.

LXXXVIII

A M. le comte de la Tour.

1^{er} février 1853.

Je vais à Rome, mon cher ami. Depuis longtemps, depuis surtout ce terrible malheur, j'avais besoin d'aller me reposer là. Une bonne occasion s'est offerte ; je l'ai saisie. Je pars avec M^{gr} d'Amiens, qui porte les décrets de son concile (où nous ne sommes pas écrasés). Je me suis décidé dimanche, en cinq minutes, et je serai ce soir dans le wagon. Je laisse tout, et je suis néanmoins bien occupé ; mais je ne veux point partir sans vous dire adieu. Malgré la joie d'aller à Rome, je serais désolé de quitter Paris quand vous y arrivez ; mais mon absence durera peu, et je vous trouverai au retour, avec quelques sujets de conversation intéressants. Je me fais une joie de conter Rome à votre chère femme.

On va politiquer parmi les gallicans à l'occasion de ce voyage, surtout après la vive polémique qui s'engage contre *L'Ami*. La vérité est que je vais prier le bon Dieu et renouveler mon ancien vœu de servage à saint Pierre et à ses œuvres autant que je vivrai. Pour le reste, je m'en inquiéterai peu, et je serai plus dans les églises que chez les hommes d'affaires. Avec quelle ardeur j'entrerai dans Saint-Pierre ! comme je me trouverai bien là ! j'y prierai pour vous, *frère* et *ami*, car je pourrai me regarder comme le député de la presse catholique. De votre côté, ne m'oubliez pas. Un premier voyage m'a bien réussi : je suis revenu chrétien. Si je pouvais revenir saint cette fois !

Adieu. Je vous embrasse en Notre-Seigneur. Mille remerciements de votre article à l'occasion de la députation. Il fermera quelques mauvaises bouches. Mille remerciements aussi de vos perdrix : elles sont arrivées avec un à-propos merveilleux, et elles ont servi en cérémonie et en famille, dans les deux circonstances avec beaucoup de gloire. Je n'ai pas besoin de vous dire que je laisse toute ma maison en très bonne santé. Que Dieu répande chez vous le même bien ! L'appréhension de le perdre me fera passer plus d'un mauvais moment. C'est l'épine.

La cérémonie du mariage s'est fort bien passée¹. Le peuple a été très content de la mariée et de l'équipage. Je n'ai rien vu que les illuminations le

1. Le mariage de Napoléon III.

soir. J'en ai joui comme d'un triomphe du courage, du bon sens, de l'esprit et de la beauté, qui sont quatre bonnes choses. Dieu y mette la cinquième, qui vaut mieux, et que cette histoire de révolution se termine comme un conte de fée : ils furent longtemps heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

Adieu encore. Je ne puis vous quitter.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXIX

A M. Eugène Vuillot.

Rome, 23 février 1853.

Tout va bien, mais il pleut affreusement.

J'ai vu ce matin le cardinal Fornari et Antonelli. J'ai été fort bien reçu aussi par Mérode. J'ai demandé aujourd'hui mon audience. Cela ne se fera pas aussi aisément que pour toi, mais cela se fera¹. L'heure de la poste est venue. La suite au prochain numéro.

Il faut pourtant que je te dise tout de suite que M^{sr} Fornari nous recommande de ne pas nous mêler des affaires de Bonnetty, qui est menacé².

L'abbé Gaume³ a dû voir le Pape aujourd'hui.

1. J'avais été reçu immédiatement, parce que j'apportais des nouvelles de M^{sr} Franzoni.

2. M. Bonnetty était dénoncé comme ayant excédé dans le sens du traditionalisme.

3. Auteur du *Ver rongeur des sociétés modernes* et promo-

On est païen à Rome, mais on nous rit au nez quand nous demandons si nous pouvons être condamnés pour soutenir cette thèse.

L'évêque d'Orléans est en mauvaise odeur près du Maître, et son ami ne l'est pas moins.

Adieu, frères. Continuez l'abonnement du cardinal Fornari. Il me payera.

Je vous embrasse.

LOUIS.

XC

A M. le comte de la Tour¹.

31 mars 1853.

MON CHER AMI,

Je voudrais bien comme vous quelque chose qui finit nos peines et nous mit décidément à couvert pour le présent et pour l'avenir; mais je crois que nous n'obtiendrons pas tant de la prudence romaine, et je suis disposé à lui donner raison contre

teur de la thèse contre l'abus des auteurs païens dans l'enseignement classique.

1. Il s'agit dans cette lettre de la sentence de condamnation portée par M^{sr} Sibour contre *l'Univers*. Louis Veuillot, qui reçut cette nouvelle à Rome, fit appel au Saint-Siège. Une lettre officielle de M^{sr} Fioramonti, secrétaire du Pape pour les lettres latines, et une encyclique, qui recommandait la presse catholique à la sollicitude des évêques, terminèrent le conflit au mieux de la situation du journal.

Voir au II^e volume de la *Correspondance* (*Lettres à sa sœur*) et au IV^e (*Lettres à son frère et à divers*) plusieurs lettres, notamment une à M^{sr} Parisi, sur cette affaire et sur l'accueil que reçut à Rome le rédacteur en chef de *l'Univers*.

moi-même. C'est toujours une grande chose de toucher à un évêque; la chose est plus grande et plus scabreuse quand il s'agit de l'abaisser devant un journal. Vous direz que ce journal est le droit; oui, mais cet évêque est l'autorité. Ce n'est pas l'envie de lui donner une bonne leçon qui manque.

Rome a contre lui des ressentiments particuliers non moins fondés et plus graves que les nôtres. De plus, elle est l'autorité supérieure. Néanmoins elle attend, elle patiente, elle remet, elle pardonne, parce que, dans sa suprême sagesse, elle sent le besoin de respecter encore ce caractère sacré qui ne la respecte pas suffisamment et qui ne se respecte pas lui-même.

Aux yeux du Pape, notre cause n'a jamais été compromise; aux yeux de l'opinion, je la crois maintenant gagnée. Il y a bien aussi une opinion qui veut que nous ayons eu tort, qui le dit, qui le croit peut-être. Mais si le Pape nous donnait véritablement tort, il parlerait, il nous chasserait de Rome, et, malgré notre entêtement, nous devrions mourir. Or, de quelque façon que l'on s'y prenne, on verra bien que nous vivons. Cela parlera plus haut que les faveurs qui pourraient m'être données. Pour les avoir, à supposer qu'on voulût s'avancer jusque-là, il faudrait au moins les demander : on ne m'offrira rien spontanément; je ne demanderai rien. Ce serait déjà beaucoup de ne rien refuser.

La vérité est d'ailleurs qu'on nous témoigne

beaucoup plus de considération en ne nous donnant rien : car quelle raison de ne point faire pour nous ce que l'on fait pour les premiers venus, sinon qu'entre les premiers venus et nous il y a quelque différence ? Nous sommes traités comme des personnages.

Je ne dis pas que tout cela n'a pas quelque chose de triste, de gênant, d'humiliant même. Eh bien ! soyons gênés et humiliés. Il ne tiendrait qu'à moi de faire un coup d'éclat, et de dire, comme j'y avais pensé, en songeant trop peut-être, quoique involontairement, à l'effet : ou la suspension de la sentence, ou la suspension du journal.....

Non, je ne ferai ni ceci ni cela. J'essayerai d'obtenir, parce que j'en ai besoin, une certaine somme de liberté, de tranquillité et d'honneur ; je conseillerai à Rome de maintenir son autorité, de l'accroître, de prendre pour cela toutes les occasions ; mais je me fierai plus à sa sagesse qu'à la mienne, et, pour ce qui me regarde, je me contenterai de ce qu'elle me donnera ; je ne regretterai ni les ennuis, ni le travail, ni même le fardeau de l'incertitude.

Cher ami, j'ai vécu ici dans un serrement et dans une sécheresse de cœur continuel. Je n'ai pas plus trouvé de consolations que de beau temps. La prière même expire sur mes lèvres. Cependant je ne suis pas abattu, je vais mon train ; je sens que Dieu ne m'abandonne pas et me fait seulement sentir ma misère. Il n'est pas mauvais que je la sente en tout et que je l'accepte. Il en sera ainsi de notre œuvre :

elle sera attaquée, blessée, injuriée; elle n'aura ni gloire ni beau temps; mais elle vivra et elle servira Dieu.

Je vous fais les amitiés de l'évêque d'Amiens, qui part mardi et que vous verrez dans huit ou dix jours. J'espère que je le suivrai de près, quoique j'aie encore le dessein d'attendre quelques nouvelles de Paris.

Tout à vous en N.-S., LOUIS VEUILLOT.

XCI

A M. Émile Lafon.

15 avril 1853.

Mon cher ami, je ne veux pas être venu à Rome sans t'avoir donné de là quelque signe de ma vieille affection. J'ai bien songé à toi durant ce voyage, et toi de ton côté tu as bien souvent dû éprouver le désir de venir me rejoindre, moins pour voir Rome que pour me consoler d'y être. Qui m'aurait dit que je passerais près de trois mois ici, et que j'y vivrais dans les plus tristes préoccupations de l'esprit et dans les plus grandes aridités du cœur? L'épreuve a été complète. Dieu s'est voilé, pour ainsi dire, comme le ciel: j'ai à peine eu quelques jours de beaux temps et quelques heures de prière. Tous mes chagrins passés se sont ajoutés à mes chagrins présents, et m'ont accablé des plus grandes tristesses que j'aie jamais connues; et tout cela au milieu d'une sorte de

triomphe, avec des amis partout, à commencer par en haut, sans que j'aie douté du succès de ma cause, et sans qu'un échec, dans les rares moments où il m'a paru possible, m'ait le moins du monde effrayé. J'ai toujours vu que je reviendrais avec honneur, vivant ou mort, et j'ai toujours été triste. Mon bonheur n'est plus ici-bas, du moins il n'est plus loin de ce tombeau et de ces berceaux entre lesquels ma vie est enfermée.

Cette cruelle absence tire à sa fin. Voici mon affaire finie, et je vais revenir; mais il me faut encore attendre une dizaine de jours. Je suis dans la position d'un homme qui arrive à l'embarcadère cinq minutes après le départ du convoi. Je ne veux pas attendre si longtemps sans t'envoyer une poignée de main. Mets tout cela au pluriel. Je ne te sépare pas d'Aimée, qui m'est chère à tant de titres, et qui est pour mon cœur comme un portrait de ma pauvre Mathilde. Avec quelle joie je vous reverrai, chers amis! Voilà trois mois que je n'ai vu personne qui m'ait parlé d'elle, trois mois que je n'ai sonné à ma porte par où elle est passé avec moi.

J'ai vu avec plaisir un article sur tes peintures, mais je voudrais mieux. Combien je t'ai regretté dans les rares et courtes visites que j'ai accordées ici aux œuvres modernes! et que beaucoup d'œuvres anciennes et des plus célèbres m'ont paru misérables! C'est une chose affreuse que la dégradation de l'art ici depuis deux siècles: elle est arrivée à son comble. Il est impossible de faire

plus bête et plus laid ou plus sale en peinture, en architecture, en sculpture, que ce qui se fait à Rome. Je n'en excepte pas Saint-Pierre. La conception est de Dieu, les détails d'exécution semblent être du diable. Je reviens bien plus ennemi des païens que je n'étais parti. Il faut faire une guerre implacable à toute cette *viltà* absurde. Rends grâce à Dieu, mon ami, d'avoir soufflé sur tes pinceaux. Tu es probablement, comme moi, de ces générations sacrifiées qui travaillent obscurément et péniblement contre l'empire affermi du mal; il nous étouffera, mais nous le renverserons, et ceux qui viendront après nous triompheront sur ses ruines. Nous recevrons notre récompense des mains du bon Dieu.

A bientôt, mes chers et bons amis. Priez bien pour moi tous les deux. Je me souviens souvent de vous ici, et je ne m'agenouille guère devant un autel sans y prononcer vos noms si vivants dans mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

XCII

A M^{sr} de Salinis, évêque d'Amiens.

27 avril 1853.

MONSEIGNEUR,

Me voici enfin dans mes foyers, libre, grâce à vous, et pas fier, grâce au bon esprit des populations que j'ai traversées. Je suis arrivé mardi soir,

sans avoir passé sous aucun arc de triomphe ou porte triomphale, ni foulé aux pieds aucun vaincu. M^{gr} de Rouen, qui craignait le son des tambourins, n'a pas voulu s'exposer à voyager avec moi. Pour cette fois, sa perspicacité s'est trouvée en défaut : ma modestie n'a pas reçu la moindre atteinte. A la vérité, mes filles ont poussé quelques *vivat*, mais, je crois, sans songer à l'encyclique. Un nougat que j'apportais de Montélimart occasionnait principalement cette allégresse. Quant aux rédacteurs de *l'Univers*, ils n'avaient plus de couronnes : ils ont tout jeté à vos pieds.

Mon projet était de courir tout de suite à Amiens ; il n'y faut pas songer avant quelques jours. J'ai trouvé ici trop d'affaires, et, pour tout dire, trop de tendresses. Je marche d'attendrissements en attendrissements. On me croyait si enrhumé, ou si mort ! C'est une fête de me revoir vivant. De toutes ces scènes, la moins touchante n'a pas été celle de mon entrevue avec M^{gr} l'archevêque de Paris. Que n'étiez-vous là, Monseigneur, pour jouir de ce dénouement ! J'avais écrit de Rome, aussitôt après avoir reçu la grande nouvelle, une lettre beaucoup moins compliquée que celle qui a été composée sous vos yeux et sous votre souffle. Je n'avais pas méprisé toute précaution cependant. En dépit de mes soins, elle a réussi. Monseigneur m'a dit que cette lettre effaçait tout le passé, et m'a ouvert ses bras. Je m'y suis jeté. Après cela, les explications se sont trouvées faciles. Quand la conversation touchait à quelque point scabreux, je disais :

C'est le passé. En somme, la séance, malgré un petit côté comique, a été bonne; et il ne faudrait pas trop s'étonner si un de ces jours je me trouvais à table à l'archevêché, demandant de l'eau à M. Cognat et offrant du vin à M. Gaduel. *Vanitas vanitatum!* et tout n'est que vanité, hormis l'encyclique et l'amitié de l'évêque d'Amiens ¹.

Je suis parti de Rome le lendemain de mon audience de congé, ce qui m'a empêché de vous en écrire. Ce sera bien plus doux à conter. Si le Pape pouvait avoir plus de bonté, plus de douceur, être plus accueillant et plus paternel que nous ne l'avons vu, je dirais qu'il m'a donné tout ce surcroît dans ce dernier entretien. Je vous dois tout cela, Monseigneur, et combien je suis heureux de vous le devoir! J'irai vous en remercier prochainement, sans pouvoir jamais assouvir ma reconnaissance.

De Votre Grandeur, le très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Vendredi matin.—Voici que je reçois votre lettre. Quelle tentation de partir instantanément! Je vais voir. Si je n'arrive pas demain, ce ne sera pas l'effet de mes imperfections, mais au contraire de ma force d'âme.

1. Cette illusion ne devait pas durer longtemps. M. Cognat et M. Gaduel, poussés par de plus importants, se préparaient dès lors à une nouvelle campagne contre *l'Univers*, celle qui s'appuya sur la brochure *l'Univers jugé par lui-même*.

XCIII

A M. Thomas de Morgan.

Amiens, 1853.

Aussitôt arrivé ici, Monsieur, j'ai demandé où vous demeuriez, et j'ai été fort désappointé d'apprendre qu'il fallait aller vous chercher à sept lieues. C'est trop loin pour mes courtes vacances. J'en suis tout désolé. Vous savez cependant que j'ai eu le plaisir de rencontrer M. votre père ; mais c'est M^{me} la baronne de Morgan et vous, je ne m'en cache pas, que j'aurais surtout désiré voir. Je me faisais une fête de vous apparaître à trente lieues de la rue de Grenelle. Croyez bien que si j'avais à moi quelques jours de plus, je voudrais voir vos champs. Je sais que la moisson de l'hospitalité n'est pas faite.

Que m'écrivez-vous donc à Paris ? Je puis faire d'ici ce que vous me demandez.

Veillez présenter mes respects à M^{me} votre mère.

Mille amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

XCIV

Au comte Luigi Cibrario, historien piémontais.

Paris, 8 mai 1853.

MONSIEUR LE COMTE,

Je suis très honoré de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Vous ne m'étiez pas inconnu ; vous ne l'êtes d'aucun des hommes qui ont un peu étudié le mouvement des esprits dans notre époque ; mais, quand le bruit de vos savants travaux me faisait désirer de posséder votre estime, je ne savais pas que j'avais déjà le bonheur de posséder votre amitié. Je suis plus touché que je ne saurais dire de la bonté avec laquelle vous me faites voir ce qu'il y a de commun entre nous. Oui, Monsieur le comte, nous avons passé par les mêmes chemins pour arriver à la même lumière, et nous devons nous aimer, parce qu'il y a une chose sublime et souveraine que nous aimons du même amour ; mais ce qui n'est qu'à vous, c'est cette modestie qui vous pousse à descendre du piédestal où tant de beaux ouvrages vous ont élevé, pour faire les premiers pas vers un pauvre journaliste, dont le nom n'est écrit que sur des feuilles volantes.

M. l'abbé Mallard, en m'envoyant votre lettre, n'y a pas joint les deux volumes que vous m'annoncez ; il me dit qu'il me les fera remettre par une occasion. Je ne veux pas attendre pour vous remercier du plaisir et du profit avec lesquels je

les lirai. Il me promet aussi un livre *du Monachisme et des Légendes* : ce titre me séduit. Il y a bien longtemps que je désirais qu'un vrai catholique vint nous parler de la poésie du cloître, mais avec toute la science qu'il faut pour traiter un si beau et si vaste sujet. Ce que je désire surtout, c'est l'*Histoire de la pensée*. Voilà l'ouvrage qui manque le plus à notre temps. On a bien fait le roman de la pensée; on le recommence tous les jours, et de plus en plus sur le ton de l'apothéose. Son histoire, sa véritable histoire est inconnue, comme celle de tous les tyrans qui sont encore dans l'insolence de leur triomphe. Je vois avec une très grande joie, par quelques mots de votre lettre, que vous traiterez ce grand sujet avec l'indépendance d'un esprit qui s'est affermi sur la base de l'unique vérité. La manière dont vous envisagez le dix-huitième siècle répond à toutes mes convictions. C'est le siècle le plus méprisable de l'histoire, et l'orgueil effréné de la pensée l'a fait tomber au dernier degré de l'abjection. J'ai dit un jour que l'on ferait le blason de ce siècle en dessinant la guillotine sur le fatras de l'Encyclopédie. Si vous lisez *les Livres Penseurs*, vous n'y verrez rien qui puisse vous aider dans votre travail, mais vous verrez que c'est un travail que je désirais. Il y a un chapitre sur la nécessité de peindre, tels qu'ils ont été, d'après leurs mémoires autobiographiques et leurs ouvrages, tous les docteurs de la philosophie, et j'avance qu'en leur appliquant le Code pénal, même tel qu'ils l'ont fait, aucun n'é-

chapperait aux galères. Il me semble que vous n'êtes pas loin de conclure comme moi.

Daignez agréer, Monsieur le comte, les sentiments dévoués de votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XCV

A M. l'abbé Pimont.

8 mai 1853.

MONSIEUR LE CURÉ,

La multitude de mes occupations à Rome m'a empêché de vous écrire, et, ayant dû partir à l'improviste, il m'a été impossible de vous avertir de mon passage à Avignon, où d'ailleurs je ne pouvais point m'arrêter. Je suis revenu tout d'un trait, rappelé en grande hâte par mes affaires et mes enfants.

J'ai moins regretté de n'avoir pu vous voir, parce que je n'avais aucune réponse favorable à faire aux demandes que vous m'avez adressées. Je n'ai point de place à donner auprès de moi; ni mes travaux, ni mes talents, ni ma fortune ne me permettent de me charger d'une œuvre comme celle que vous auriez voulu me confier. Je suis obligé de me refuser même à beaucoup de devoirs de famille, et mes propres enfants ne me voient guère qu'aux heures des repas. Jugez par là s'il m'est possible de donner du temps à une éducation par-

ticulière. A Dieu ne plaise d'ailleurs que je contribue jamais à pousser un jeune homme dans la voie littéraire ! Quand ce n'est pas la plus impérieuse des vocations, c'est le dernier des métiers, et celui où le salut court le plus de risque. Dites-le bien à votre jeune ami, et décidez-le à prendre virilement une carrière qui offre plus de ressources au travail et moins de séductions à la vanité. Je ne veux pas le juger sur une lettre, mais celle qu'il m'a écrite à Rome ne me porte pas à croire qu'il ait l'esprit assez ferme pour faire autre chose que ce que l'on appelle de la poésie. Avec ce goût-là, il ne passerait pas longtemps à Paris sans être tenté de chercher le succès dans le grand chemin des feuilletonnistes et des critiques. Je n'en connais point qui mène plus vite à l'enfer et même à l'hôpital. Ne lui dites pas cela : il ne le croirait point ; mais faites tout ce qu'un prêtre et un ami doit faire pour sauver une pauvre âme qui aime le péril, ou qui l'aimera bientôt.

Agréé, Monsieur le curé, l'assurance de mon respect.

LOUIS VEUILLOT.

XCVI

A M. l'abbé Bernier.

Mai 1853.

MON CHER AMI,

Vous savez quel douloureux événement a attristé mon retour. Je suis arrivé pour recevoir le dernier soupir de mon cher Valdegamas. Après mes frères

de *l'Univers*, dont vous faites partie, personne n'était si près de mon cœur. Ma douleur est extrême. C'est une des plus belles et des plus pures lumières de notre âge qui s'éteint dans tout son éclat. Que de grandes pensées il emporte avec lui !

Tout eût été bien et charmant sans cet immense malheur. J'ai trouvé mes enfants en bonne santé et mes amis contents. L'encyclique fait bien des heureux ; elle fait même des convertis. Il y a une émulation d'obéissance. Si tout n'est pas également sincère dans ces démonstrations, du moins elles prouvent que l'on sent parfaitement la force de Rome.

La crainte fait marcher ceux qui résistent à l'amour, et le mouvement est général.

Je vous remercie du soin que vous donnez à mes affaires. S'il reste quelque chose à régler, dites à Wullaume de s'entendre avec vous. Je n'ai reçu aucun avis de la caisse qu'il m'envoie. En lui remettant la lettre ci-jointe, priez-le de m'envoyer son adresse, que j'ai perdue.

Vous recevrez prochainement la visite de notre correspondant d'Amérique, H. de Courcy. C'est un homme fort distingué, que vous verrez avec plaisir. Il portera un petit souvenir de moi à l'excellent M. Barnes, que je regrette bien de n'avoir pas embrassé avant mon départ.

Je n'ai pas encore lu votre *Paul Delacroix*. Vous ne pouvez vous faire une idée du tohu-bohu de courses, de visites, de lettres qui m'attendait. J'aurai à peine fini cette semaine.

Adieu, mon cher ami. Recevez mes embrassements, rétablissez-vous, et venez avec M^{gr} Estrade jouir du bon air et des bons amis de France.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

J'oubliais de vous dire que j'ai vu en arrivant M^{gr} Sibour et que nous nous sommes embrassés. Tout irait bien s'il n'y avait pas les influences ; mais les subalternes voudront se venger, et l'évêque d'Orléans voudra vaincre. L'encyclique a écrasé un mandement de sa façon qui allait paraître. J'en ai lu les épreuves. C'est une haine sans frein et sans nom contre le pauvre *Univers* et contre moi. Il m'accuse d'avoir injurié saint Hilaire de Poitiers, parce que ce saint était évêque dans les Gaules et faisait, par conséquent, partie de l'Église gallicane ¹.

Ma fille Marie est très fière du chapelet que je vous ai pris.

1. Ce mandement « écrasé » alors ne parut jamais comme mandement, mais divers passages servirent plus tard, en 1856, aux auteurs anonymes du pamphlet intitulé : *l'Univers jugé par lui-même*. C'est une histoire qui sera faite à son heure.

XCVII

A M^{lle} Élise Magdelaine.

Paris, mai 1853.

MADEMOISELLE,

Je me suis un peu trop avancé en vous promettant un autographe de Donoso Cortès. Je ne trouve que des lettres dont je ne puis pas encore me dessaisir ; mais je finirai bien par rencontrer dans le désordre de mes papiers quelque billet à placer dans vos mains. Ce sera une vraie relique, car j'ai la confiance absolue que Donoso Cortès est au ciel et qu'il y est entré tout droit. Nul homme parmi ceux que j'ai connus n'a plus sincèrement et plus humblement aimé Dieu. Il avait un mépris parfait pour la gloire, pour la fortune, pour les dignités, pour tous les hochets qui étaient venus d'eux-mêmes se placer dans ses mains ; et Dieu, qui le savait bien, l'a appelé au moment où il se préparait à jeter tout cela pour embrasser la vie religieuse.

En attendant que je vous fasse ce don, je vous envoie l'image que je vous ai promise. Elle consacre le souvenir le plus triste et le plus précieux que j'aie en ce monde. Elle vous fera, je l'espère, penser quelquefois à prier pour mes pauvres petites orphelines et pour moi.

Agréez, Mademoiselle, mes sentiments respectueux et vraiment fraternels.

LOUIS VEUILLOT.

Ayez la bonté de dire à M. votre père que j'ai emporté son livre, et que je serai très heureux de le lui rapporter aux conditions qu'il y a mises.

XCVIII

A M. de la Sicotière.

11 juin 1853.

MONSIEUR,

Vous devez m'accuser d'avoir oublié le contrat que nous avons fait au sujet des autographes de M. de Maistre. Vous avez rempli votre promesse avec beaucoup de bonté; j'ai paru négliger la mienne.

Vous m'excuseriez de bon cœur si vous saviez quelle série de pénibles affaires et de cruels chagrins m'a constamment enchainé depuis un an. Toutefois j'ai fait ce que j'ai pu pour m'acquitter, et je tiens enfin un des autographes, extrêmement rares, du comte Xavier. On me l'a fait attendre jusqu'à ces jours-ci; j'y ai ajouté à votre intention une lettre du comte Rodolphe, fils de Joseph, et vous avez ainsi la famille au complet. Quant aux autographes épiscopaux, je n'ai que des vétilles conservées par hasard ou des pièces qui ne peuvent guère encore sortir de mes mains. Je mets de côté pour vous ce dont je puis disposer.

Je vous réserve aussi quelques lignes de la main de Donoso Cortès.

Je ne crois point par là, Monsieur, m'acquitter de l'obligation que j'ai contractée envers vous. J'ai admiré la complaisance que vous avez mise à copier toutes ces lettres. Je ne pense pas que le comte Rodolphe leur donne place dans la nouvelle édition qu'il prépare : elles sont véritablement trop privées ; mais, s'il veut enfin donner une notice plus détaillée sur son père, il y trouvera de bonnes phrases à prendre : l'homme s'y peint comme ailleurs, et le même partout. Quant à moi, je me féliciterai toujours des relations qui se sont établies entre nous à cette occasion, et je serais heureux de pouvoir les faire durer en vous les rendant agréables.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Je ne puis mettre la main sur le morceau le plus précieux de mon paquet, la lettre du comte Xavier. Je vous l'enverrai dès que je l'aurai pu retrouver.

XCIX

A M. le comte de la Tour.

29 juin 1853.

Mon pauvre ami, que je vous plains ! De tous les malheurs que je redoute pour moi, celui qui vient de vous frapper me paraît maintenant le plus affreux. Je sais combien vous perdez. Du Clézieux

m'a parlé de votre frère en homme qui le connaissait bien. Hélas! tournons-nous vers le ciel, puisque c'est là que vont tous nos trésors. Cette triste nouvelle est venue me trouver lorsque j'étais moi-même dans l'angoisse. Ma petite Luce est tombée malade à Senlis: ce n'était qu'une rougeole, mais d'une violence extrême. Elle se rétablit sans nous rassurer. Nous craignons maintenant pour les autres, et ce sera toujours ainsi. J'y vais aller demain. Ma sœur sera bien affligée à cause de vous, car elle aime M^{me} de la Tour et vous bien tendrement. Nous prierons ensemble, nous demanderons à Dieu de vous donner et de nous donner ce vrai courage et cette ferme foi des chrétiens, pour lesquels il n'y a d'autre bien dans la vie que de faire avec amour la volonté de Dieu. Que nous serions grands si nous étions ce que Dieu veut et ce qu'il nous fournit l'occasion d'être! Après tout, ces tombeaux semés sur notre route sont les marches d'un escalier qui finit au ciel. Regardons le but avec confiance, ne nous décourageons pas, et, quel que soit l'effort à faire, montons vers Dieu.

Avec toutes les lois de la douleur, subissons la loi du travail, aimons-la. Elle est dure pour moi en ce moment. J'ai l'esprit fatigué et les yeux malades. J'ai été quasi aveugle pendant quelques jours. Vous ne sauriez croire ce que m'a coûté de peines l'article que vous lirez dans le journal d'aujourd'hui. Il m'a empêché de vous écrire plus tôt; mais vous n'avez pas douté de mon cœur.

J'ai vu hier M. de Persigny, qui avait convoqué tous les journalistes pour leur montrer leur nouvel autocrate. Je l'ai engagé à ne point se montrer trop doux, et je suis le seul probablement qui lui ait tenu ce langage. Rien ne me réconciliera avec la liberté de la presse, quand même on me défendrait d'écrire. Du reste, il a été fort aimable et même gracieux, et sa conversation m'a intéressé. Il peut devenir chrétien. Malheureusement il y a aussi d'autres chances. Je crains fort que l'Europe, qui n'a pas voulu de l'alliance de Bonaparte contre la Révolution, n'ait préparé contre elle l'alliance de Bonaparte avec la Révolution. Alors que deviendra le monde? Mais Jésus-Christ et Pierre sont là, plus forts que l'Europe, que Bonaparte et que la Révolution.

Adieu, très cher et très malheureux ami. Je vous embrasse de tout mon cœur. Vos amis de *l'Univers* vous offrent leurs sympathies. Parlez de moi à M^{me} de la Tour, aimez-moi tous deux comme je vous aime. Que Dieu bénisse vos enfants.

LOUIS VEUILLOT.

C

A M^{me} Désiré Carrière.

Juin 1853.

Je vous remercie, Madame, de la bonne lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Si je n'avais craint d'être indiscret, je serais venu m'affli-

ger auprès de vous et avec vous d'un malheur dont je connais l'étendue. Je sais quelles larmes on verse devant de tels tombeaux, je sais aussi combien toutes les consolations humaines sont impuissantes. Elles deviendraient odieuses si elles pouvaient consoler. Il faut s'incliner devant Dieu, il faut bénir sa main qui brise ces nœuds après les avoir formés. Il faut se dire même alors que Dieu fait bien ce qu'il fait, et qu'il fait tout par un conseil de sa miséricorde et de son amour.

Foblant m'avait appris la mort de Désiré, et j'avais prié pour lui. Quoique nous ne fussions pas en rapports très fréquents, je le comptais du petit nombre de mes vrais amis. Je ne pensais guère à lui sans me réjouir de son bonheur, et tout ce bonheur vous était dû, Madame. Dieu lui avait donné en vous tout ce qu'il lui fallait : du repos, de l'affection, un guide. Aucun poète n'a fait un plus doux rêve et ne l'a vu mieux réalisé. Dans votre douleur, félicitez-vous du moins d'avoir rendu si véritablement heureux un homme si excellent. Vous avez été sa première récompense, et le spectacle de vos vertus l'a aidé à désirer et à conquérir la seconde : celle qui ne finira point et dont vous jouirez avec lui.

Je prierai Dieu pour lui et pour vous de tout mon cœur, Madame ; j'ose vous prier d'en faire autant pour moi. J'ai perdu comme vous tout mon bonheur. Ma femme était digne d'être votre amie. Vous savez que cinq pauvres petites filles sont en deuil avec moi autour de cette tombe si cruelle-

ment ouverte; et, pour faire face à tant de chagrins et de devoirs, il me faut des secours que je ne sais pas suffisamment mériter.

Je suis avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CI

A M^{me} la baronne de Mofart.

26 juillet 1853.

MADAME LA BARONNE,

Je devrais commencer cette lettre par des excuses, mais j'espère que vous m'avez permis une fois pour toutes de ne point entreprendre une lutte impossible contre la tyrannie de mes occupations et d'être lent dans mes réponses. J'ai beaucoup de choses à faire avec de très mauvais yeux, qui demandent à se reposer souvent et qui parfois même refusent absolument tout travail. En outre, mes heures déjà si diminuées sont prises par des soins de famille fort nombreux. J'ai cinq petites filles, et depuis quelque temps il est rare qu'il n'y ait pas une malade dans le troupeau. En ce moment j'en ai deux : elles n'ont que des bobos, dit-on ; mais tout donne de l'inquiétude à un père, surtout lorsqu'il a déjà dans le cœur tant de blessures récentes et mal cicatrisées.

Vous me remerciez trop, Madame, du petit service que vous m'avez permis de rendre à M. Gus-

tave de L... Je n'ai eu qu'une légère démarche à faire. J'espère qu'il continue à se trouver bien chez M. P..., qui était fort content de lui quand je l'ai vu, il y a quelque temps. J'irai prochainement lui faire une visite.

J'ai entendu parler de la notice sur M. le curé d'Ars, et je sais que ce saint prêtre a réclaté lui-même contre plusieurs choses contenues dans cet écrit, publié sans permission ni de l'évêque ni de lui. Du reste, M. Vianey est en haute réputation de sainteté, et j'ai de très bonnes raisons de croire qu'il fait des miracles ; mais pas tous ceux que dit la brochure.

Quant à M. Dupont, je le connais personnellement. Il demeure à Tours, où il fait beaucoup de bien. Il a un esprit charmant, un zèle que rien n'arrête et une foi à transporter des montagnes. On m'a dit aussi qu'il guérit beaucoup de malades, et je n'en suis point étonné, quoique je n'aie rien vu. Il y a toujours eu des saints et il y en aura toujours ; leurs prières s'élèvent à Dieu pour le monde coupable. Ils demandent pardon ; l'obtiendront-ils ? C'est le secret d'en haut. Ce que je crois mieux savoir, c'est que ce pardon n'est guère mérité ; mais tout est possible à la force de la prière et à la miséricorde de Dieu.

Je serais bien enchanté d'avoir quelques détails positifs sur la religieuse de Tournay, et j'ose vous prier, Madame, de m'en donner, si vous le pouvez, sans manquer à la réserve que l'autorité impose, sans doute par de bonnes raisons.

Oserai-je encore vous prier de me rappeler au bon souvenir de M. l'abbé David?

Je suis avec le plus profond respect, Madame la baronne, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CII

A M. le comte G. de la Tour, député.

Juillet 1853.

MON CHER AMI,

Voici la lettre ou plutôt la note de ce malheureux C..., dont je vous parlais hier ; tâchez d'obtenir pour lui quelque secours fixe de la charité et de la justice de M. de Persigny. Ce malheureux homme est dans une détresse qui fait frémir : il n'a plus ni vêtements, ni linge, ni pain, et sa raison chancelle. Cette misère, qui l'a vaincu, ne permet plus de l'employer ; mais on ne peut pas laisser mourir de faim un serviteur qui, après tout, a fait son devoir. Si M. de Persigny voulait se faire rendre exactement compte de la situation de l'ancien sous-préfet de Toul, je suis persuadé qu'il viendrait à son secours ¹. Mais il faut passer par-dessus tout le monde et arriver au ministre

1. Avant d'être sous-préfet de Toul, M. C... avait été sous-préfet dans la Dordogne, où mon frère l'avait connu. Sa fille, aujourd'hui femme d'un ancien et futur ministre de la république, n'était pas alors en position de lui venir en aide.

ou au secrétaire général. Je vous conjure d'entreprendre cette bonne œuvre. Les quelques personnes qui peuvent s'intéresser encore à un homme tombé dans cette extrême infortune sont toutes pauvres comme moi, et nos efforts réunis ne peuvent pas lui assurer un repas par jour. Je vous répète qu'il meurt de faim.

Votre tout dévoué, LOUIS VEUILLOT.

CIII

A M. l'abbé Bernier.

25 septembre 1853.

MON CHER AMI,

Je suis à Paris, mais si occupé, que je ne suis pas à moi. J'ai eu quatre enfants malades à la fois; j'ai été empoisonné, aveugle, et par-dessus le marché dans des affaires où je m'entends le moins. Ajoutez à cela le journal et les libraires, vous aurez une idée du lit de roses sur lequel je me couche. Qu'il y a de plis dans ces roses-là! Je veux pourtant profiter du départ de M^{gr} de Ségur pour vous dire bonjour. Nos affaires vont assez bien; nous nous appliquons seulement à ne pas donner de prétextes aux seigneuries gallicanes qui nous guettent et qui sont très disposées à recommencer la bataille. Pour moi, je ne veux pas me mettre dans la nécessité de vaincre une seconde fois. J'ai lieu de croire que je ne serais sûr de rien.

J'attendais M^{gr} Estrade dans les premiers jours

de septembre, et en conséquence je n'ai pas répondu à une bonne lettre qu'il m'a écrite. Je ne l'ai point vu et je n'ai plus eu de ses nouvelles. J'espère bien qu'il n'est pas fâché. S'il l'est, je ferai des bassesses pour me raccommo-der ; mais on ne sait pas ce que me coûte une lettre à écrire avec tant d'occupations et des yeux qui refusent le service la moitié du temps.

Savez-vous ce que me veut une académie Tibériana qui m'a envoyé une lettre, dont la poste me demande vingt-six francs et que je lui ai en conséquence laissée ? Si c'est un diplôme, mes moyens ne me permettent pas de recevoir des honneurs à ce prix.

Faites bien attention aux nouvelles politiques. Le *Journal de Rome*¹ vient de donner un avertissement au *Journal de Bruxelles* et à la *Gazette du Midi*. Il ne faudrait pas qu'on nous gratifiât d'une pareille faveur. Nous avons toutes les raisons du monde d'être circonspects : ne vous désolez donc pas lorsqu'on vous biffe. Votre affaire est de savoir toujours, mais non pas de toujours parler.

Adieu, *caro, carissimo*. Priez pour mes pauvres petites filles et pour moi. Elles ont eu la petite vérole, tout simplement, sans dommage, mais non sans périls. Elles ont été cependant vaccinées. Il paraît que le vaccin a la maladie des pommes de terre.

Tout à vous en N.-S., LOUIS VEUILLOT.

1. *Giornale di Roma*. Il était officiel.

CIV

Lettre à M. Arthur Murcier.

Paris, 20 octobre 1853.

. Cher Arthur, priez M. Barthélemy de me renvoyer les volumes concernant la V. Germaine Cousin ; rapportez-les-moi, si vous revenez ces jours-ci. J'ai reçu votre lettre, mais je n'ai pas encore lu votre article. Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné, car j'avais résolu d'aller à Sceaux¹, et je me serais cassé le nez contre la porte, sans grand avantage pour personne, au grand dommage de mon temps, dont on ne sait pas combien j'ai besoin. On devrait me pardonner de ne pas oublier que j'ai cinq enfants à nourrir et pas mal de dettes à payer. Mais il faut laisser rire ceux qui ont le cœur gai et qui vivent de leurs rentes. Je vous assure qu'ils riront longtemps avant de me fâcher. Je suis plus sensible à votre amitié, mon cher enfant, qu'à toutes ces petites piqûres, au milieu desquelles il faut savoir passer la vie.

Soyons-nous fidèles en mémoire du lien que nous avons perdu. Pour moi, je vous regarde comme un bien que Mathilde m'a laissé, et je vous aimerais encore à cause d'elle, quand même je ne vous aimerais pas beaucoup déjà pour votre douceur et vos bonnes qualités. Continuez de

1. Chez la grand'mère de sa femme.

bien travailler : vos progrès me sont précieux. Si vous réussissez, comme je l'espère, j'en aurai de la vanité. Votre article sur les anabaptistes était fort bon. Dans un an vous tiendrez très bien votre place, et, avec le temps que vous avez devant vous, il n'est pas du tout téméraire de prédire que vous vous rendrez utile à l'Église.

Que le bon Dieu vous accorde cette grâce ! il n'y a rien autre chose qui mérite d'être désiré dans la vie.

Faites mes amitiés à M. Murcier, et embrassez de ma part votre bonne mère.

Votre frère tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CV

A M. l'abbé Versorst.

1853.

MONSIEUR,

Je remets à vous parler des classiques quand j'aurai l'honneur de vous voir ; mais je crois devoir vous dire tout de suite un mot touchant M. de Montalembert. Je vois, par la réponse que vous me communiquez, ce que contenait sa lettre. C'est la même qu'il écrit au monde entier, et qui consiste toujours à décrier, en les accusant de *servilisme*, des gens qui savent cependant beaucoup mieux que lui se rendre indépendants de leurs propres pas-

sions, et qui n'ont donné à personne le droit de les soupçonner d'une autre dépendance. Si vous croyez pouvoir adoucir cet esprit cabré, vous faites bien de l'essayer. A mon avis, vous perdrez votre temps. M. de Montalembert, dans la voie où il est, peut sacrifier des doctrines plus importantes que celles qui se rattachent à l'enseignement classique. En ce moment, c'est un Gracque qui pleure la tribune, et vous ne le distrairez pas de ce cher souci. Dans tous les cas, souffrez que je vous prie de ne point me tenir au courant de vos négociations et de ses communications. Comme il ne nous revient jamais de là que des impertinences et que nous avons amplement notre compte, mes amis et moi, je ne trouve pas opportun d'en accroître la somme, et je ne veux pas être tenté de les ressentir plus qu'il ne faut. Je pardonne tout d'avance, dans le passé et dans l'avenir. C'est assez. Quand M. de Montalembert voudra revenir, il nous trouvera où il nous a laissés. Nous le ferions fuir en courant après lui, et le meilleur moyen de l'éloigner est de lui faire croire qu'on le cherche. Mon expérience n'est que trop complète à cet égard. Aussi, Monsieur l'abbé, cultivez-le, mais pour vous-même, et non comme ambassadeur. Pour ma part, je n'ai rien à lui demander, rien à lui offrir, rien à lui céder. Je lui remets de bon cœur tout ce qu'un chrétien doit remettre, et je l'attends derrière des doctrines que je n'ai pas inventées, et où je ne combats ni pour ma situation ni pour ma personne.

J'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CVI

A M. l'abbé X¹.

1853².

MONSIEUR L'ABBÉ,

Comme j'ai la responsabilité du journal, je tiens à en garder la direction, et par conséquent à n'y parler que quand et comme je le juge à propos. Mon intention était d'y insérer vos articles. J'attendais d'avoir de la place et le temps d'y faire les modifications qui me paraissent nécessaires. Je regrette que vos vues ne s'accordent pas avec les ménagements que je crois devoir garder et avec les lenteurs auxquelles m'obligent d'autres sujets qui ont leur importance.

Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire quand vous me demandez si le silence de *l'Univers* sur votre cours et sur votre discours de distribution *n'aurait pas une acception contraire à ma pensée*. Ma pensée sur le discours est que les idées en sont bonnes et que le style en est fâcheux.

1. M. l'abbé X. professait alors dans un collège catholique. Ses idées se rapprochaient beaucoup de celles de *l'Univers*, mais il avait dans sa correspondance et dans sa polémique un ton que Louis Veillot trouvait fâcheux. Cette lettre le prouve.

2. Cette date est approximative.

Je désire qu'il ne tombe pas aux mains des universitaires. A cause de cela, je n'en parlerai pas. C'est ce que je croyais vous avoir fait entendre lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir.

Quant à votre cours, je ne suis pas assez compétent pour l'apprécier, et j'ai d'ailleurs trop d'occupations pour m'appliquer à ce travail. Si l'on m'apporte un bon article sur ce sujet, je le recevrai avec plaisir, sans m'occuper aucunement des « acceptions » qu'on aura pu auparavant et qu'on pourra ensuite donner à ma pensée. Ma pensée est de faire tout pour la cause de l'Église, rien pour les hommes. Voilà pourquoi l'isolement m'inquiète fort peu. Je me le procure quelquefois sans l'aimer, et je l'évite quelquefois sans le craindre. Tout dépend du plus ou moins d'avantage que j'y vois, non pour moi, mais pour la cause qui passe avant tout.

Agréez, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CVII

A M. l'abbé Bernier.

5 mars 1854.

MON CHER ABBÉ,

Je vous adresse les bonnes religieuses de Saint-Joseph de Cluny dont j'ai annoncé l'arrivée à Monseigneur Estrade. Je n'ai pas besoin de les recommander à votre charité. Elles sont au nombre de

nos amies privées, et c'est dans une de leurs maisons que mes petites filles prennent leurs vacances. Je crois qu'elles auront bien des difficultés à vaincre, mais elles ont aussi une bien belle œuvre à faire.

Mettez-les en relation partout avec les petites gens de notre bande, particulièrement avec l'excellent et dévoué Guillaume. Les grands protecteurs sont très beaux, mais ce sont les petits qui aiment et qui servent. O Dieu très bon, donnez-moi de petits protecteurs !

J'ai les yeux bien fatigués ; à cela près tout va bien, quoique avec des inquiétudes. Une de mes petites filles a eu les commencements d'une bien mauvaise fièvre ; nous espérons qu'il n'y aura pas de suite. Priez l'abbé Lelièvre d'aller à sa première sortie faire un pèlerinage à Sainte-Agnès, à l'intention de cette enfant. Je vous demanderais d'y aller vous-même, si vous sortiez.

Tout à vous en Notre-Seigneur, mon bien cher ami.

LOUIS VEUILLOT.

CVIII

A M. A. Magdelaine, à Amiens.

Paris, 11 juillet 1854.

MONSIEUR,

Les occupations qui m'ont empêché d'assister au sacre de M^{gr} Gerbet m'ont empêché aussi de vous répondre et de vous remercier. Portez

vosre colère sur M. Dupin, qui est cause de tout. Il m'a obligé de faire un livre qu'il fallait finir à heure fixe, et qui est fini, grâce à Dieu. C'eût été une grande joie pour moi, Monsieur, de recevoir votre gracieuse hospitalité. Je sais qu'elle eût été parfaitement bonne, et je le sais si bien, que l'expérience même n'y pourrait rien ajouter. Les sympathies que je suis heureux et fier de rencontrer près de vous m'ont été exprimées d'une manière trop aimable pour que je les oublie jamais.

Veillez croire, Monsieur, à la reconnaissance et au dévouement de votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CIX

A M. Eugène Veillot.

Tréguier, 30 juillet 1854.

J'ai été bien content d'avoir ton avis sur *le Droit du seigneur*, cher frère; j'espère que tu n'es pas trop aveuglé par le bandeau fraternel, qui est bien plus épais que celui de l'amour. Ton article en réponse à la citation de Lagrèze dans *la Presse* est très bon. Ce Lagrèze est un digne homme, mais il n'est pas au courant, et je vois avec joie que ceux qui ont le plus étudié la question ne la connaissent pas si bien que moi. L'article de ce brave homme ne sera rien à réfuter, et la principale pièce dont il s'appuie est d'une inter-

prétation facile. Cependant, sauf meilleure information, je la crois vraie. Quant à sa légende, c'est un conte de montagne. Recueille-moi tout ce que l'on dira. Ce sera la matière d'un excellent *post-scriptum* pour la seconde édition.

J'ai oublié de dire à notre Carthur de faire envoyer des exemplaires aux journaux. Tu voudras bien ajouter ce souci à tes surcharges ordinaires. Je suis un peu confus d'être ici à fainéanter pendant que tu laboures ; je serais probablement moins attendri, si je fainéantais à ma guise. L'enthousiasme ne décroît pas, au contraire. L'air de la Bretagne m'empêche heureusement de succomber ; mais quand j'aurai repris ma besogne à *l'Univers*, je me trouverai comme le poisson dans l'eau.

Quel beau pays cependant pour un simple mortel ! J'ai fait hier une visite au frère de Cazalès, à Kergré. C'est un paysage de roman. On ne croirait pas qu'il y a encore de ces choses-là sur la terre. Le pays, la maison, les gens, le jeune garçon, la jeune fille, touchent à l'idéal. Même chose à Saint-Ilian. Du Clésieux ne pouvait pas se dispenser de faire des vers dans la maison qu'il habite. Ils ont des bois de vieux chênes sur des rochers battus par la mer ! Si l'on me plantait là pour un mois ou deux, je reviendrais avec une botte de stances, et qui peut me répondre que je n'intitulerais pas cela *Exil et Patrie* ? Pardonnons à notre autre ami ses *Pensées*. Il est bien bon de ne pas les rédiger en vers de douze pieds.

Élise rayonne auprès de moi de sa gloire pro-

pre. Elle est passée femme supérieure de son chef, et tu fais un lointain qui ne nous dépare pas. Si ma mère était ici et la mère des trois Dupin à côté, toute la Bretagne saluerait la mère des trois Venillot.

L'évêque a dit qu'il était content de m'avoir vu, qu'il me trouvait un esprit charmant et une figure agréable !!

Je t'embrasse.

LOUIS.

CX

A M. Arthur Murcier.

Tréguier, 9 août 1854.

MON CHER ENFANT,

Je grille de savoir le résultat de l'examen, quoique je n'en sois pas du tout en peine. Ne manquez pas de m'écrire aussitôt la chose sue. Il faut être bien scélérat pour poser des questions comme celles qui vous ont été adressées, et qui me font frémir jusqu'au sein des remparts qui me protégeront à jamais contre une trahison semblable. Si l'on me demandait cela, avec quel orgueil je répondrais que je n'en sais rien ! Je prends moins mon parti des affiches de Vivès¹. Je suis horripilé de la pensée qu'en rentrant dans Paris, je verrai

1. M. Louis Vivès, premier éditeur du *Droit du seigneur*, avait fait annoncer ce livre par des affiches placardées en grand nombre sur les murs de Paris.

mon nom sur les murs où l'on vit autrefois les *Trente Jours de plaisir* et l'*Histoire de Louis Blanc*. Puisque le mal est fait, prenons-le en patience et subissons cette avanie de gloire. Il n'y aura que demi-mal si les cinq mille exemplaires partent vite et laissent place à une seconde édition. Je suis pour mon livre comme vous pour votre examen : je sens qu'à présent je le ferais beaucoup mieux. Il y a des longueurs, du superflu, du désordre : la seconde édition sera meilleure ; le Lagrèze y aura son paquet. J'ai lu l'article de ce magistrat : il n'est pas fort, quand même les documents seraient authentiques, ce qu'il faut vérifier auprès de l'archiviste, suivant votre pensée¹. Quant à l'historiette de la jeune fille, c'est pour faire suite au seigneur de Callas.

Le Père Lacabane est peint au vif dans ce que vous me rapportez. Mais cet impétueux savant n'a pas lu l'article du *Jus cumis*. Je dis en propres termes que M. de Crazannès a bien prouvé que les moines n'ont pas eu le droit de battre monnaie, et que cela ne signifie absolument rien. On le leur attribue, pour avoir le droit de l'interpréter. Ayant prouvé que *jus cumis* est le droit de sortie et non le droit d'entrée, j'ai prouvé tout ce qui importe.

Le feu de la cuisine bretonne est terrible : on ne

1. Cet article de M. de Lagrèze sur *le Droit du seigneur* maintenait que ce droit avait existé, et prétendait en donner des preuves. Louis Veillot en fit justice dans la deuxième édition de son livre.

dine pas à moins de trente plats et de cinq ou six vins ; mais les bonnes gens tolèrent que l'on boive du cidre, et je suis quitte de tout pour un coup de bordeaux et une frime de champagne. Seulement, il faut épancher de la prose, et pas médiocrement ; mais cela coule de source au milieu de ce bon accueil. Quelquefois cependant on me fait des questions un peu dures. Avant-hier, j'ai été obligé de dire ce que je pense de l'avenir de M. Odilon Barrot. Jacques même n'aurait pas songé à me demander cela.

Toutes les santés sont bonnes, et tout le monde vous fait ses plus grandes amitiés.

Bien à vous, mon cher Arthur.

LOUIS VEUILLOT.

CXI

A M^{me} F. Testas.

Tréguier, 11 août 1854.

MADAME ET AMIE,

Je vous remercie de votre aimable lettre. Je m'inquiétais un peu de n'avoir point de vos nouvelles. Lorsqu'on est loin, on craint toujours les accidents. Pour moi, je suis en grand danger d'indigestion. Les Bretons me font des fêtes terribles. Aucune semaine ne passe sans quatre ou cinq diners de trente couverts à six ou sept vins. On m'accorde la permission de ne boire que du cidre ;

mais il faut passer trois heures à table, et moins à l'aise qu'au diner de Noisy-le-Sec, quoique les braves gens n'y manquent pas. Soyez tranquille cependant : je me réserve pour le jour de la crémaillère. Vous verrez qu'il me reste de la joie et de l'appétit. Ces deux choses, si je les avais perdues, me reviendraient en vous voyant installés dans cet asile trop longtemps attendu. Je suis bien content de savoir qu'on vous a donné une suppléante de votre goût et qu'on ne peut rien vous refuser. Entretenez ce sentiment par les mêmes moyens qui l'ont fait naître, et nous démasquerons notre ambition en temps opportun. Quelle belle chose d'être inspectrice ! Cependant il ne faut pas devenir trop fière et priver le mari de son autorité. Laissez-lui le droit d'asile, ou vous nous aurez tous deux contre vous. Je suis d'ailleurs persuadé qu'il n'en abusera pas, et sa tendresse pour vous l'empêchera toujours de s'armer du code.

Je me prépare à quitter Tréguier pour aller dîner dans d'autres cantons. A partir de mardi prochain, je n'aurai plus de séjour fixe. Je roulerai de festins en festins jusqu'à Nantes, par le plus long, et je prendrai ensuite mon billet pour Paris dans les premiers jours de septembre. Préparez vos illuminations pour cette époque. Je reviendrai seul.

Ma sœur et mes enfants se trouvent si bien de la Bretagne, qu'elles demandent à y rester encore, et leur séjour se prolongera jusque vers le 15.

Adieu, Madame. Offrez mes amitiés à M. Testas et à M. et M^{me} Gustin. Vous ferez votre part. Elle n'est pas petite.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXII

A M^{me} de Cuverville.

31 août 1854.

CHÈRE MADAME,

A peine arrivé, je sens un véritable besoin de vous écrire. Il me semble que je ne vous ai pas assez dit combien je suis reconnaissant de toutes les bontés que vous avez eues pour moi et pour les miens. Vous avez eu l'art de me les faire sentir encore après que je vous avais quittée, en me donnant M. de Cuverville à Auray et en m'écrivant à Tours. Quelle bonne inspiration que celle-là ! quelle inspiration de femme, de mère, d'amie ! Je n'étais pas sans un petit fonds d'alarmes sur ce retour, par la grande chaleur, d'Auray à Pontivy. De Pontivy à Porte-d'Ohain je ne craignais rien, parce que vous aviez « l'enfant de la Nature¹ », lequel est tout à la fois prudent et hardi, comme les hommes que le monde n'a pas gâtés. Si dans toutes les charmantes marques de votre affection il y en avait une qui m'allât au cœur, ce serait celle-là. Vous l'avez ac-

1. Surnom donné à l'un des fils de M^{me} de Cuverville.

compagnée d'une grâce d'esprit et d'amitié qui a bien doucement rempli les dernières heures de mon voyage, et qui n'ajoutent pas médiocrement au désir que j'ai de le recommencer. Il faudrait de bien grands événements pour m'empêcher de revenir dans ce cher ermitage de Porte-d'Ohain, qui ne m'a été que montré, mais où je connais des cœurs plus beaux que toutes les merveilles dont Dieu a voulu l'embellir. Oui, Madame, je vous suis uni de cœur, de prière, et je ne souhaite rien tant que goûter plus à loisir les charmes de cette profonde et entière sympathie.

J'espère vous envoyer bientôt les petits souvenirs que vous voulez bien me demander. J'oublie bien des choses, mais pas celles-là. Présentez mes tendres amitiés à M. de Cuverville et à tous vos enfants, et agréez pour vous, chère Madame, l'assurance de mes sentiments bien reconnaissants et bien dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

J'ai trouvé tout le monde en bonne santé, et mon frère est déjà au courant des choses de Porte-d'Ohain, et par conséquent au rang de vos obligés.

CXIII

A M^{lle} *Élise Veillot* ¹.

2 septembre 1854.

C'est bien, ma chère : mange le bien des pauvres, vois la mer de Saint-Servan, et reviens bien portante. A ce prix je ne trouverai pas que tu restes trop longtemps. Eugène va partir pour Dieppe. Il sent le besoin de voir de l'eau. Tu vois que c'est un besoin naturel. Il compte s'envoler lundi. Arthur s'enfuit à Versailles ; mais j'aurai Nanon, et du Lac est au poste : ainsi tout ira sur des roulettes. Je trouverai même le temps de t'écrire une fois ou deux. Les autres nous ont négligés durant les derniers jours, parce qu'ils ne savaient où nous prendre ; et, dans le fait, nous voltignons beaucoup.

Je ne suis pas du tout étonné que l'hôpital devienne le plus beau des châteaux. Il n'y a rien de tel que les pauvres pour bien recevoir. Les faux riches sont ladres, les vrais riches sont amples ; les pauvres sont prodigues et font des folies. Ils achètent, comme dit amèrement le papa X..., des *douze chemises à la fois, première qualité*.

Je serai très content de savoir ce que me dit M^{sr} Marini ; mais fais mettre sous enveloppe cette adresse de chevalier. Je ne veux point passer aux

1. Je place ici à sa date cette lettre retrouvée parmi les miennes après la publication des *Lettres à sa sœur*.

yeux du portier pour ce que je ne suis pas. Je viens encore de l'échapper belle, et je devais positivement être décoré le 15 août. Une indiscretion a mis Eugène sur la voie, et le coup n'est pas fait. Ils y renonceront, j'espère.

Le Droit du seigneur va bien. Nous sommes à seize cents, et Vivès dit qu'il réimprimera dans six mois. Au débotté, j'ai conclu une petite affaire de cinq cents francs qui ne me coûtera pas une goutte d'encre. J'espère que nous rembourserons T... à la fin de l'année. C'est cela qui sera bon !

Roux est parti pour la Bretagne, où il emporte divers cadeaux de ma main pour les uns et pour les autres. Il reviendra dans un mois, avec un gros turbot, qui fera la grosse pièce d'un dîner breton offert à tous les amis, afin de rentrer honnêtement dans notre propre cuisine.

Adieu, mes filles. Je vous embrasse.

LOUIS.

CXIV

A M^{me} F. Testas.

Septembre 1854.

MADAME ET AMIE,

Je vous envoie une lettre du chef de bureau des écoles. Vous verrez qu'elle est très favorable et que le succès n'est pas impossible. Adressez une demande au ministre. Je la remettrai à M. de la Tour, qui l'apostillera et la présentera. Tournez

cela simplement. Dites que votre santé a beaucoup souffert de vos services dans l'asile très considérable que vous dirigez ; qu'autrement vous ne demanderiez pas à renoncer à une fonction dont vous aimez les devoirs. Vous savez qu'un ministre s'appelle *Votre Excellence*. Songez que S. Exc. le ministre de l'instruction publique doit avoir la faiblesse d'aimer l'orthographe.

Quant à l'asile de la rue Saint-Benoit, je ne suis pas en mesure de faire une démarche auprès de M. Cochin, et l'ami que je voulais mettre en mouvement n'est pas à Paris.

Mille amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

CXV

A M. l'abbé Bessières, supérieur de l'institution
Saint-Vincent, à Senlis.

8 octobre 1854.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Je rougis de vous répondre et de vous remercier si tard. Je suis embarbouillé dans une démonstration assez laborieuse, dont je n'ai pu me résoudre à briser le fil. Je voulais d'ailleurs conclure, pour vous conduire moi-même mon jeune homme ; mais je n'arriverai pas à temps. On vous le mènera demain lundi, bien préparé, malgré sa légèreté naturelle, à jouir de vos bontés et à en profiter. M^{me} Desquers, sa mère, et sa tante Élise vous exprimeront la reconnaissance de toute la famille, et vous mettront en même temps au courant du

personnage, qui d'ailleurs n'est pas bien difficile à pénétrer.

Je ne saurais vous dire, Monsieur et vénérable ami, combien je suis heureux de voir cet enfant sous votre garde. C'avait été mon premier dessein, car j'ai été toujours convaincu que vous ne feriez pas des conditions bien lourdes; mais je m'étais laissé séduire par l'avantage malheureux de mettre le petit à proximité de sa mère, qui n'a que lui et qui l'aime en maman. Il faudrait même ajouter quelque chose, si ce n'était pas tout dire. Après quatre mois d'expérience, elle a été elle-même amenée à soupirer pour Senlis. Que n'a-t-elle soupiré plus tôt!

Je suis bien content de ce que vous me dites du *Droit du seigneur*. Ce livre a plus de succès que je n'espérais. On le réimprimera, malgré une première édition de 5,000 exemplaires, et je le corrige de manière à en faire quelque chose de tout à fait solide. J'ai sujet de penser que la sottise que j'ai eu le bonheur de combattre est tout à fait renversée et qu'elle ne se relèvera plus. Dieu soit béni! Il y en a quelques autres que je couche en joue; et je n'attends qu'une bonne occasion pour faire feu. Ah! si quelque vieil académicien voulait me donner la réplique, comme je partirais! Mais ils y viendront.

Agréez, Monsieur le Supérieur, les sentiments très reconnaissants et très dévoués que je suis si heureux de vous exprimer.

LOUIS VEUILLOT.

CXVI

A M^{me} F. Testas.

11 octobre 1854.

MADAME ET AMIE,

J'ai été pris d'un mal de reins qui m'empêche d'aller vous dire avec quelle joie ont été reçus ces jolis cols. Veuillez remercier MM^{mes} vos belles-sœurs : mes petites filles sont fières de leur ouvrage, comme si elles étaient capables de l'apprécier ; mais leur tante du moins le paye d'une approbation savante.

Mon mal n'est rien. Il me gêne pour remuer, mais il me laisse manger, étudier et à peu près dormir. C'est tout ce qu'il faut à mon âge. J'ai aujourd'hui quarante et un ans sonnés. Suivant le P. Milleriot, à qui je le disais hier, on ne peut plus appeler cela de la jeunesse, et il m'exhorte à songer à la mort. Ces jésuites n'y vont pas par quatre chemins, mais ils ont bien raison. Comme il pourrait vous dire la même chose un jour, et que la meilleure manière de songer à la mort est de se pénétrer de la miséricorde de Dieu, je vous envoie deux petites images qui vous y feront penser. Acceptez-les en retour du cadeau que vous avez fait à mes filles, et comme un témoignage de ma vieille amitié. En récitant avec les dispositions nécessaires les petites prières qui sont au bas, vous gagnerez des indulgences. Tout le monde en

a besoin, et c'est pourquoi Dieu ne les refuse à personne.

Adieu, Madame et amie. Veuillez faire mes compliments à vos parents et à M. Testas. Croyez-moi toujours

Votre bien dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXVII

A M. Segrétain¹.

31 octobre 1854.

MON CHER AMI,

Je suis consterné de ne vous avoir pas répondu encore, surtout à cause de la commission que vous m'avez donnée. J'ai d'abord attendu le général de

1. Louis Veillot, dans les *Historiettes et Fantaisies*, a publié sous ce titre : *Lettres à un ami*, quelques fragments de sa correspondance avec M. Adolphe-Esprit Segrétain. Ces fragments ont été remarqués par leur caractère particulier de grâce littéraire, d'abandon cordial, d'enjouement, de douce causticité. Toute la correspondance, on va le voir par les lettres que je donne, avait ce caractère et marquait les affinités intellectuelles qui liaient les deux amis. C'est en 1852 qu'ils se connurent. Louis Veillot avait trente-neuf ans ; Segrétain, trente-quatre. « Nous nous étions connus tard, » a dit mon frère, « mais une grande sympathie existait entre nous, et notre amitié avait vieilli, pour ainsi dire, dès le premier jour. »

La courte notice qui précède les *Lettres à un ami* donne sur M. Segrétain des détails dont nous extrayons l'appréciation suivante :

« Il était doué d'un esprit vif, brillant, frivole à l'extérieur,

Cotte¹, parce qu'il n'était pas à Paris, et ensuite j'ai oublié de vous écrire, parce qu'il n'y était plus. Je n'ai pu le voir qu'un moment à son passage, qui n'a duré qu'un jour. Il ne pouvait rien faire. Remettons le sort du pauvre B^{***}, que je me rappelle avoir vu autrefois, à des temps plus heureux, je veux dire à l'époque où vous serez à Paris avec tous les autres personnages de notre couleur. C'est un personnel imposant ! Nous pourrions peut-être refaire un sous-préfet en unissant nos efforts. Combien j'admire que nous fassions tant de choses, étant si rien ! car nous ne laissons pas d'avoir notre action, et je vous avoue que j'en suis assez content, quoique la manière dont elle s'exerce n'ait rien de bien avantageux pour nos amis qui sont sous-préfets ou qui veulent l'être.

Je croyais qu'on vous avait envoyé vos livres. Je n'ose dire que j'ai fait une nouvelle démarche à cet effet ; mais je vais mettre un papier dans ma tabatière pour y penser aujourd'hui. Après cela,

au fond très sérieux. Sans beaucoup s'appliquer, il avait beaucoup appris. Certains hommes semblent nés pour savoir. Cet amoureux de la conversation, de la musique, de la distraction en tout genre, prenait à la course les choses les plus difficiles et ne lâchait rien. »

La droiture de son esprit et son bon sens avait presque sans guide amené Segrétain aux convictions religieuses les plus nettes ; ce fut dom Guéranger qui le décida à pratiquer ses croyances. Il aimait à dire qu'il était l'élève du grand abbé de Solesmes.

1. Aide de camp de Napoléon III et catholique militant.

si je l'oublie, ce ne sera point juste. J'espère bien que vous ne me faites pas l'injure de me croire absorbé par les boules. Hélas ! je ne perds point si agréablement mon temps. Je prépare une seconde édition du *Droit du seigneur*, qui vaudra mieux que la première, et je fais un livre de bonnes lectures pour les soldats. « Le moment est venu », dit M. des Genettes, « d'attaquer l'armée. » J'attaque, et, pour être plus sûr de mon artillerie, je la prends chez les bons faiseurs. Tel que vous me voyez, je suis en train d'inventer Bossuet, Mascaron, etc., et de découvrir les Oraisons funèbres de Turenne et de Condé. Je choisis des morceaux *ad hoc*. Choisir dans Bossuet, ce n'est pas peu de chose, je vous en réponds. Ah ! quel homme ! quel troupié !

Adieu, mon cher ami. Bien des compliments de tout le jeu de boules. Vous y manquez. J'ai eu huit jours d'inspiration. J'ai battu huit jours de suite du Lac, sans lui laisser gagner une partie. J'enlevais à la volée, je me plaçais comme un intrigant, je réussissais à tout. Et pas de témoins ! Puis je me suis éteint, et j'ai de la peine à me défendre contre Aubineau. Qu'est-ce que l'homme ?

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

CXVIII

A M^{me} de Cuverville.

15 octobre 1854.

CHÈRE MADAME,

Voudriez-vous me dire où M. de Cuverville a acheté ces bonnes lunettes avec lesquelles il prétend qu'on peut lire le soir des deux et trois heures sans se fatiguer? J'aurais bon besoin d'un pareil instrument, surtout s'il servait également pour écrire.

Vous trouverez que je pourrais bien demander cela à M. de Cuverville directement; mais j'ai un penchant pour m'adresser à vous. Cette maladie commençait à Quintin; elle s'est développée à Port-d'Ohain; elle est devenue chronique à Aurray. Ah! Madame, quels noms je viens d'écrire! et que nous sommes loin de tout cela! Ce beurre, ces bois, cette bonté, ces crêpes, cette gaieté charmante, ce cidre pétillant, ce pèlerinage en si bonne union de cœur, qu'est-ce que tout cela est devenu, mon Dieu? et que se passe-t-il dans le bon pays de toutes ces bonnes choses? Je ne sais pas même si vous avez réussi à faire sauter ce rocher que l'on minait de mon temps. C'était votre Sébastopol.

Cependant tout n'est pas perdu. J'ai un souvenir charmant et une charmante espérance dans le cœur. J'espère que vous voulez toujours bien que

je revienne. Conservez les choses comme elles sont jusque-là. Ne changez rien à vos garçons ni à vos filles, laissez quelque chose dans la bouteille de M^{me} Anfoux, n'abattez pas l'allée de buis, ne faites pas venir le gaz dans la promenade du soir. Nous apporterons une lanterne pour Agnès et pour M. de Cuverville. Et si le cygne meurt, mettez de côté pour moi une de ses plumes ; mais surtout gardez-moi la sœur hospitalière avec plus de soin encore que l'ermitage.

Adieu, chère Madame. Croyez à la reconnaissance de ma sœur comme à la mienne. Daignez faire mes amitiés à M. de Cuverville.

Je suis avec autant de respect que de dévouement

Votre très humble et très obéissant serviteur,
LOUIS VEULLÔT.

Soyez assez bonne pour me rappeler au souvenir de M^{lle} Aglaé et de M. le curé de Quintin.

CXIX

A M^{sr} Parisis, évêque d'Arras.

19 octobre 1854.

MONSEIGNEUR,

Mille remerciements pour mon compte. Votre lettre est un de ces précieux témoignages que vous m'avez donnés, et que je garde avec un juste orgueil ; mais Vivès m'a expliqué qu'il voudrait

bien autre chose, et je vous le dis en toute simplicité. Suivant lui, votre approbation ne va pas assez aux intérêts du négoce. Il faudrait expliquer que le livre n'est pas que de circonstance, et qu'on y trouve plusieurs choses bonnes à connaître, indépendamment des arguments qui sapent la vieille calomnie du droit du seigneur, laquelle n'a pas assez tenu, selon lui, et est tellement morte du coup, que l'on répond avec fierté à ses émissaires : « Nous savons bien que le droit du seigneur n'a jamais existé et que *l'Univers* a jeté cela par terre. » Or ce n'est pas le compte de Vivès ni celui de ma sœur. Tous deux veulent absolument une seconde édition, par des motifs que Votre Grandeur pénétrera et que je ne puis blâmer ¹.

Je désire moi-même cette seconde édition, à cause de beaucoup de choses que je veux ajouter et de quelques-unes que je veux ôter, pour rendre l'ouvrage tout à fait historique et tout à fait lisible. Ainsi, Monseigneur, je vous prie tout uniment de parcourir le livre, principalement la troisième et la quatrième partie, et d'écrire ensuite là-dessus, si le cœur vous en dit, la page engageante dont le besoin se fait sentir.

Nous avons de grandes inquiétudes sur le malheureux diocèse d'Évreux, qui est dans l'état le plus déplorable. On parle de plusieurs compétiteurs, tous fort peu rassurants.

1. La première édition avait été tirée à 5,000 exemplaires, sans compter la passe.

Daignez, Monseigneur, agréer le sentiment tout filial de votre très humble et très reconnaissant,

LOUIS VEUILLOT.

CXX

A M^{me} F. Testas.

Samedi, 3 h. Décembre 1854.

MADAME ET AMIE,

Je vous envoie un chapelet pour votre mère et une lettre pour votre père. Pressez-le d'aller trouver son homme, dont il sera fort content et qui sera fort content de lui. Ayez la bonté de dire à M. Testas que le Père Milleriot l'attend; et, s'il fait bien, il ira dès demain matin. C'est le moment pour un homme qui commence à être en retard, parce que la semaine prochaine il y aura presse à cause de Noël, et par conséquent moins de loisir pour les grosses lessives. Je me recommande à vos prières à tous. Je ne suis pas malade (le poulet a bien passé), mais je suis inquiet de la santé de ma mère. Toute ma maison va d'ailleurs très bien, trop bien même: car je suis de garde ce soir auprès de mes filles jusqu'à dîner, et je leur trouve un peu plus de voix et de jambes que je ne voudrais.

Votre dévoué serviteur et ami,

LOUIS.

CXXI

A M. l'abbé Bernier.

Vendredi 15 décembre 1854.

MON BIEN CHER AMI,

Comme vous l'avez vu, tout a réussi parfaitement. La dépêche est arrivée en très bon état, et nous avons eu la joie et la gloire de donner la nouvelle les premiers et trois jours avant toutes les correspondances¹. C'est vraiment *l'Univers* qui l'a annoncée au monde. Nous n'en sommes pas médiocrement fiers ; nous regardons cela comme une de ces grâces que Dieu nous fait en temps opportun, pour montrer qu'il agrée nos services. Aujourd'hui nous avons vos excellentes correspondances, mais notre satisfaction est bien tempérée par les nouvelles que vous nous donnez de votre santé. Nous sommes très touchés et reconnaissants de votre dévouement. La sainte Vierge vous en récompensera, tenez-le pour certain. Comme elle vous a donné le courage d'entreprendre cette rude besogne et la force de l'achever, elle vous en donnera aussi le prix. Heureux qui sert de tels maîtres ! Nous le disons tous les jours au milieu de nos petites épreuves, comme vous au milieu de la cruelle souffrance de cette débile santé. Nous prions tous pour vous d'un cœur fraternel. Faites

1. La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

nos remerciements à tous les bons amis qui vous ont aidé, en particulier à l'excellent Wuillaume. Je le prie d'achever ce qu'il a si bien commencé, et de faire tout son possible pour nous avoir la bulle aussitôt et le plus tôt qu'il le pourra. Il faut que *l'Univers* tienne son rang. Nous avons bien des jaloux. Croiriez-vous que ce pauvre *Ami de la Religion*, pour nous punir d'avoir eu la nouvelle avant lui, s'est dispensé de la donner et ne l'a annoncée que le troisième jour, en disant qu'une dépêche télégraphique publiée par divers journaux donnait cette nouvelle, *que ses informations avaient fait pressentir*. Eugène prétend que *l'Ami* nous hait plus qu'il n'aime la sainte Vierge. Le fait est qu'il est bien petit et bien ridicule. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je ne voudrais pas certes vous donner un quart d'heure de fatigue pour vexer *l'Ami*. Ce que je veux, c'est de faire connaître le plus vite et le plus haut possible le décret qui constate la gloire de notre Mère. Voilà pourquoi je conjure Wuillaume de n'épargner ni démarches ni frais.

Adieu, cher et bon ami. Prenez maintenant un peu de repos ; tâchez de vous remettre ; conservez-vous pour nous, qui sommes intéressés de tant de manières à votre rétablissement.

Je vous enverrai d'ici à peu un nouveau livre que je viens de faire et que je destine à nos soldats, mais qui peut vous intéresser¹. J'ai terri-

1. *La Guerre et l'Homme de guerre*.

blement travaillé cette année. Ma santé se soutient, et, ce que j'admire, mes yeux résistent à tout. J'écris même le soir, et cette lettre en est la preuve, sans trop de fatigue. Mes enfants vont bien. Je les ai toutes chez moi. La dernière, la pauvre petite qui me paraît plus orpheline que les autres, grandit et grossit. Elles annoncent toutes d'heureuses dispositions; enfin, je suis admirablement consolé et récompensé de ce côté-là. L'autre enfant, *l'Univers*, va aussi très bien. Eugène et du Lac veulent que je les nomme. A nous trois, nous faisons le cœur de *l'Univers*, et ce cœur est tout à vous. Adieu encore. Je vous embrasse. Priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

CXXII

*A M. l'abbé Bessières, supérieur de l'institution
Saint-Vincent, à Senlis.*

2 janvier 1855.

CHER ET RESPECTABLE AMI,

Je vous renvoie mon neveu avec toutes nos actions de grâces. Nous vous aimions bien, nous vous avons aimé davantage en regardant cet enfant. Il a bien gagné entre vos mains, pour le peu de temps qu'il y est resté. Son intelligence, ses manières, sa personne, tout est mieux. Je parle avec une sincérité, une reconnaissance parfaites. Sa pauvre mère est ravie des compliments que mon frère et

moi lui avons faits. Elle enregistre tout cela dans son cœur, et c'est une intarissable source de bénédictions qui coule vers vous. Que votre mission demande de labeurs ! mais qu'elle est belle ! Dieu, qui est si bon père, doit aimer beaucoup ceux qui ont un si tendre soin de ses *petits*.

Ma sœur Élise se rappelle tout particulièrement à votre souvenir ; et moi, cher et respectable ami, j'ose vous embrasser de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

CXXIII

A M. l'abbé Delor.

Janvier 1855.

MON CHER AMI,

Que le bon Dieu vous bénisse de votre amitié ! Je serais un monstre de résister plus longtemps, et cependant je ne puis partir à l'heure même. *La Guerre*¹ vient de paraître : il faut que j'en expédie un certain nombre d'exemplaires. Je suis engagé dans une polémique contre tout le monde : il faut que j'en sorte. Tout cela, heureusement, se peut faire assez vite. Priez le bon Dieu qu'il n'arrive pas d'anicroches, et moi j'arracherai avant le carême une dizaine de jours au monstre qui dévore ma vie. Mais tout ce temps-là ne sera pas pour vous : résignons-nous d'avance. Il faut que je passe

1. *La Guerre et l'Homme de guerre.*

à Poitiers, à Périgueux, peut-être à Bordeaux, afin de prendre des renseignements pour une *Vie de la V. Jeanne de Lestonac*, qu'on me demande d'écrire, et dont je suis très tenté.

Vous comprenez bien la situation de *l'Univers* dans cette querelle contre toute la presse. Que nous avons d'indignes adversaires et de tristes amis ! Ces derniers me réduisent à leur donner un avis cruel ; mais enfin il faut que la vérité soit dite et qu'ils sachent où ils vont. Vous verrez cela ces jours-ci. Priez le bon Dieu pour moi.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXXIV

A M. l'abbé Delor.

20 janvier 1855.

MON CHER AMI,

Tout est réglé, tout est permis, et rien ne s'oppose à mon départ qu'un très gros rhume, qui m'oblige à garder la chambre depuis quatre jours ; et c'est pour vous que je m'impose cette prison, afin d'en avoir fini plus tôt. Maintenant, dites-moi par où je dois passer pour arriver à peu près en vie, c'est-à-dire, sans subir trop de diligence, surtout la nuit : car une nuit sans sommeil me rend aveugle pour le jour suivant, et vous ne voudriez pas m'imposer ce supplice. Il m'est égal de prendre

Poitiers à l'aller ou au retour : ce sera suivant votre commodité. Arrangez-vous seulement pour que je puisse donner deux jours à Périgueux, où j'ai quelques personnes à voir et surtout le pays.

J'espère qu'en me voyant entreprendre un voyage par le temps qu'il fait, vous ne douterez pas de mon zèle et de mon amitié.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — Voilà ce que je venais d'écrire lorsque j'ai reçu votre lettre par Eugène (qui vous fait ses compliments). Je compte partir jeudi ou vendredi. Je vous ferai savoir le jour au juste et le temps de mon séjour à Poitiers. Ce ne sera pas long.

CXXV

A M. l'abbé Delor.

25 janvier 1855.

MON CHER AMI,

Encore un petit retard, mais ce n'est rien : mon rhume, les craintes de ma sœur et un mariage me retiennent jusqu'à lundi. Lundi soir je serai à Poitiers. J'y resterai deux jours au plus, et jeudi je partirai pour Limoges. Si vous avez des affaires à Brives, allez-y ; je vous rejoindrai là. Faites-le-moi seulement savoir à Poitiers. Je descends chez l'évêque.

Adieu. On me dit que je suis fou de faire un

voyage par un temps pareil; mais vous et M^{gr} de Tulle, vous valez bien cela et mieux.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

CXXVI

A M. Eugène Veillot.

Périgueux, février 1855.

M'y voici, frère ¹. Ce n'est pas drôle ni touchant. Je suis arrivé à la nuit, je me suis logé dans une auberge pour mettre tout le monde d'accord et faire un égal honneur à chacun; j'ai mangé douze huitres vertes, et j'ai fait le tour de la ville sans être écrasé d'émotion. Ma première visite a été pour l'évêque. Il dînait en ville. J'ai fait la seconde à M^{me} Delisle, qui a été très bonne et même charmée ². Elle me gardait une dent depuis *Pierre Sainctive*. La dent est tombée aussitôt. C'est une pauvre vieille femme très cassée, très chétive, avec encore de l'esprit, et meilleur (l'esprit) qu'autrefois. Elle est bien avec l'évêque. La mort de sa fille et une bru pieuse lui ont fait grand bien. Le père Delisle, presque le même physiquement, est aussi en bonne route. Tixier

1. Louis Veillot avait quitté Périgueux en octobre 1836, s'y était arrêté vingt-quatre heures en 1838, et ne l'avait pas revu depuis.

2. La famille Delisle était l'une de celles que nous avons particulièrement connues à Périgueux.

est toujours là, absolument pareil ; il n'a pas vieilli d'une heure. J'ai vu aussi le frère de Lafon, et il a été charmant. Ma plus grande joie a été de trouver deux lettres que j'ai été lire tout de suite sous un réverbère (au gaz!).

Je n'irai pas à Bordeaux : j'en ai assez, et je ne veux pas faire visite à l'ange de cette Église. Mais je passerai probablement un jour à Angoulême, ce qui pourra me retarder jusqu'à mardi.

Dis à Élise que le pâté de Brives est au four. Les marrons sont trop vieux, d'un accord unanime.

Adieu, frère. Je te quitte pour aller à la messe. C'était bien un des points importants de mon voyage ici. Embrasse les sœurs et les filles.

LOUIS.

CXXVII

A M. Segrétain.

Vendredi. Février 1855.

MON CHER MAIRE,

Je ne vous cacherais pas que vous me paraissez supérieur dans le style épistolaire. Vous avez une manière d'apprécier les *premiers-Paris* qui donnerait le goût d'en écrire. Mais vous dites bien aussi la vérité, quand vous remarquez qu'on a beau écraser la vermine, qu'il en revient toujours. Je crois même qu'au lieu d'écraser les poux on les accouche, et que les horribles bêtes pullulent sous le pied qui les foule. C'est égal : je les foulerai toute

ma vie, et le bon Dieu leur enverra une bonne mortalité, quand on aura bien vu que le bon sens, le bon français et le bon zèle n'y peuvent rien.

Pour ce qu'il est de vos honneurs, du Lac a vu le Nonce dimanche dernier avec mon frère, et il les a ajournés à huit jours. C'était bien simple de vous écrire cela; mais du Lac est un peu sophiste, et il s'est fait des raisonnements pour se persuader qu'il emploierait bien mieux ses loisirs à graisser le canapé de la rédaction.

Il se dit d'ailleurs malade et incapable d'écrire. Soyez persuadé que s'il avait quelque nouvelle, l'amitié triompherait de tout et lui mettrait « la plume à la main ». Cette même amitié m'obligera d'aller aujourd'hui chez le Nonce, en revenant de mon oculiste. Je lui porterai mes observations sur la convenance de vous mettre cet enjolivement au revers gauche de l'habit. Avouez que vous êtes bien singulier, et que l'homme est une étrange pièce. Vous voilà possédé de l'envie de porter un ruban, contre toutes les lois de l'humilité et de la symétrie. Et moi, aussi jobard que vous. En vous disant cela, je remarque au fin fond de mon cœur l'*inhumilité* d'être au-dessus de ces misères, et je me décore de n'être point décoré : car enfin, ne suis-je pas ce grand homme qui ai fait ce bel article l'autre jour ? *Oh ! que nous ne sommes rien !* disait le bonhomme Bénigne, lequel était gallican. Oh ! cœur de l'homme ! oh ! chose fausse, mobile, mais non pas inodore !

Bref, j'ai toujours mal aux yeux ; mais mes filles

chantent toujours, et il y a des chansons nouvelles. On vous aime beaucoup, on vous dit bonjour, on espère que vous viendrez voir l'Exposition, et que vous y paraîtrez comme un des produits de l'industrie romaine.

Pour le surplus, qui sait ce qui arrivera? L'empereur a de fichus ministres : Walewski, ministre des affaires étrangères; Persigny à Londres, cela sent la révolution; Billault, plus encore; Fortoul n'a pas renié Béranger. On m'a fait venir à la direction de la presse, et on m'a demandé de ménager cet illustre vieillard. J'ai répondu *Non*. Adviene qu'advienne! et j'ai l'intention formelle de m'y reprendre, quand j'aurai coulé *la Mystique*, qui est un beau livre. Pour vous, travaillez, prenez de la peine : vos articles sont le fonds qui nous manque le plus.

Et qu'une fausse pudeur ne vous retienne pas plus longtemps de nous envoyer ce pot de reillons, d'oreillons ou d'oreillettes que vous nous avez promis.

Tout à vous,

LOUIS.

CXXVIII

A M. l'abbé Delor.

1855.

TRÈS CHER AMI,

J'ai trouvé tant de choses à faire ici, que je n'ai pu encore vous annoncer mon retour ni l'heu-

reuse arrivée de votre pâté. Pour abréger les nouvelles que vous attendez de lui et de nous, sachez qu'il est déjà à demi dévoré. C'est vous dire en un mot qu'il a paru bon et que nos appétits ne sont pas mauvais. Par fortune, nous avions hier deux évêques à dîner, un protonotaire apostolique qui va être évêque aussi, un chanoine honoraire et trois rédacteurs de *l'Univers*. Les noms vous feront venir l'eau à la bouche : Amiens, Perpignan, Roux-Lavergne (c'est le chanoine), la Tour, Segrétain, du Lac, et enfin M^{gr} Caire, évêque en herbe, très digne de cette compagnie. Que notre évêque de Tulle et vous auriez bien fait à la même table ! La conversation, quoique charmante, eût pris tout de suite un autre vol avec cet homme incomparable que je suis si heureux d'avoir et de vous devoir pour ami. J'en suis ivre et je ne parle pas d'autre chose. Il a fallu que je fusse bien retenu pour ne pas lui écrire encore ; mais cela ne tardera pas : mon cœur est plein de lui comme ma bouche.

Ceci me ramène à votre pâté. Vous me le donnez ; je l'accepte, un peu confus d'avoir levé cette contribution sur vous. J'aurais dû prévoir que vous ne me le laisseriez pas payer ; mais je ne devine jamais ces choses-là qu'après coup. Vous me permettrez de me rattraper en vous envoyant, ainsi qu'à vos sœurs et à vos nièces, quelques fruits de mon jardin. J'aurais besoin pour cela de savoir les noms. Envoyez-les-moi, je vous prie, le plus tôt possible. En attendant, recevez tous mes

remerciements. Après l'évêque de Tulle, je ne pouvais plus voir que votre famille. Je l'ai trouvée si bonne et si obligeante, qu'il me semble l'avoir toujours connue. Dites, s'il vous plaît, à vos nièces que mes filles ont reçu très joyeusement le cadeau qu'elles leur ont fait. Ce bonbon avait le mérite de leur être entièrement inconnu ; elles l'ont accueilli comme un nouvel ami, et les vôtres comme de vieilles connaissances.

Adieu, très cher ami. Je vous prie de faire mes compliments aux frères que j'ai rencontrés chez vous, particulièrement au bon chanoine et à M. Arbellot, tout particulièrement à votre excellente mère.

Bien à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXIX

A M. l'abbé Bernier.

15 février 1855.

MON CHER AMI,

Je me hâte de vous répondre. Soyez assuré que l'on vous a fait de stupides cancons. Je n'ai rien dit à l'abbé C..., sinon que j'étais fort reconnaissant de votre zèle et de la bonne grâce avec laquelle vous souffrez qu'on arrange quelquefois vos lettres au goût de Paris. Il n'a reçu aucune mission de moi pour vous chercher un remplaçant. Pas un mot de cela n'a été dit entre nous. Je

dois ajouter que, sans me témoigner de tendresse pour vous, il ne m'a pas dit un mot qui pût blesser le moins du monde la susceptibilité d'un ami. Je crois donc qu'on l'a un peu chargé à Rome dans les rapports qui vous ont été faits. Comment voulez-vous qu'il ait proposé la correspondance du journal, qu'il ait offert des appointements, etc., lorsque toutes ces ruses auraient été déjouées à la première lettre dudit correspondant? Ce sont des inventions grossières, et qui prouvent que Rome est *petite ville*, comme toutes les villes du monde. Depuis son retour à Rome, l'abbé C... m'a écrit une seule fois, pour répondre à un renseignement historique que je lui avais demandé. Il me parlait dans sa lettre, en deux mots, de votre santé, comme vous en parlez vous-même, rien de plus. Ici, il ne m'a rien dit de personne, ni de vous, ni de Bouix, ni de Wuillaume, ni des jésuites, sur le ton de l'inimitié et de la médisance : aussi ai-je été fort surpris d'apprendre par vous la mauvaise réputation qu'il a parmi les Français de Rome. Jamais je n'aurais cru qu'il fût mauvaise langue.

En ce qui vous regarde, très cher ami, soyez bien tranquille. Nous vous aimons, nous apprécions vos services, et ils nous sont d'une grande utilité. Voilà dans quel sens moi et tous les miens nous avons toujours parlé de vous, non par politique, mais, comme nous faisons toujours, de l'abondance de notre cœur. Pour savoir si quelque parole irréfléchie n'avait pas été prononcée par

d'autres que moi, j'ai donné votre lettre à lire à du Lac et à Eugène, qui sont sincères avant tout. Ils ont eu avec l'abbé C... des conversations en tout semblables aux miennes.

Je viens de faire un voyage à Tulle, en passant par Poitiers, Limoges et Périgueux. J'ai trouvé dans l'évêque de Tulle un homme tout à fait éminent par la science, l'éloquence et la piété. Quel malheur qu'il ne soit pas sur un de nos grands sièges ! Mais il porte la note avec laquelle l'esprit bourgeois écarte le génie : il n'est pas *administrateur*. Adieu, cher ami. Bon courage ! Croyez à mon tendre dévouement, et, pour croire que j'ai quelque chose contre vous, attendez que je vous le dise.

LOUIS VEUILLOT.

CXXX

A M. E.-A. Segrétain.

EN FAISANT MA BARBE ¹.

Février 1855.

Passant dans la forêt du Pertre,
 Ma cuisinière, l'autre jour,
 Vit se prélasser sur un tertre
 Un lièvre beau comme l'amour.

1. M. Segrétain avait envoyé précédemment à Louis Veillot du gibier et un quatrain ; ceci est la réponse.

Suivant ta mode, elle l'ajuste :
 Il tombe dans son tablier !
 Avec du lard et du laurier,
 Elle en fait un fricot auguste.

C'est là, dit-elle, ce pâté ¹
 Dont la saveur, à qui la sonde,
 Fait que Laval est réputé
 Une fabrique de gros monde.

Le four en couleur d'or l'a teint ;
 Il est sur table, orné de pintes.
 Viens l'essayer, mon Segrétain ;
 Viens te parer des belles teintes
 Qu'Aurore n'a plus le matin.

A déjeuner je te convie...
 Ma barbe est faite, c'est assez.
 Je ne cherche pas de cheville,
 Et je termine mon billet
 En rimes dignes de Viennet.

CXXXI

A M^{me} F. Testas.

Paris, 17 février 1855.

MADAME ET AMIE,

Me voici de retour depuis quelques jours déjà,
 mais sans possibilité d'aller jusque chez vous.

1. Ici l'autographe, au lieu du mot *pâté*, est illustré d'une grosse tache d'encre.

Cette neige qui m'arrête, parce qu'elle allonge les courses, me fait penser à vos pauvres petits enfants ¹. Permettez-moi d'ajouter quelque petite chose aux offrandes qui vous aident à les vêtir. Si vous voulez me faire bien plaisir, vous dépenserez aujourd'hui même ce peu d'argent, en l'honneur de la sainte Vierge, qui le donne plus que moi. Vous leur direz que c'est la proclamation de l'Immaculée Conception qui fait pleuvoir des bas et des sabots. Voilà la vérité, et je vous prie que personne n'en sache davantage.

Bien des amitiés pour vos parents, pour M. Testas et pour vous.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXII

A M^{me} F. Testas.

3 mars 1855.

MADAME ET AMIE,

La personne dont j'ai parlé à M. Testas est morte mardi. On l'a enterrée hier. J'en ai été plus occupé qu'affligé : car nos liens, par alliance, n'étaient guère que de convention, et le cœur n'y avait nulle part de son côté ou du mien. Au contraire, je lui déplaisais fort et elle me l'a toujours témoigné, ce qui n'excitait pas en moi beaucoup de sympathie. Comme d'ailleurs elle tenait ses soixante-dix-

1. Les enfants de la salle d'asile.

sept ans et qu'elle est morte en chrétienne, j'ai chargé Clédat ¹ de mes regrets. Il s'en est acquitté fort bien en mettant un crêpe à mon chapeau. J'aurais voulu qu'elle me laissât de quoi l'honorer davantage en me fournissant les moyens d'habiller une douzaine de vos enfants. Elle a sagement pensé que cela me ferait trop plaisir.

Je voudrais que vos chagrins au sujet de votre frère fussent aussi légers, ou que j'eusse quelque moyen d'y remédier ; mais je suis réduit de ce côté à une entière impuissance. Magne ² n'ayant pas fait ce que je lui demandais, quand la chose lui était si facile, je ne crois pas pouvoir revenir à la charge maintenant. J'irai cependant en parler à Calvimont, qui le fréquente.

Vous m'avez demandé l'adresse de M. de Cormenin. Il demeure rue de l'Arcade ; on vous dira le numéro à son ancien logement, rue Chauveau-Lagarde, 4 ; c'est sur le chemin. Rien n'est plus aisé d'ailleurs que de trouver un conseiller d'État.

Si vous croyez qu'une lettre pour lui puisse vous être de quelque utilité, faites-le-moi savoir et dites-moi ce que je dois demander. Je l'écrirai tout de suite, et je la ferai remettre, soit directement, soit par vous.

Adieu, Madame. Croyez à toute mon amitié.

LOUIS VEUILLOT.

1. Son chapelier.

2. Le ministre des finances. Louis Veillot l'avait connu intimement à Périgueux.

CXXXIII

A M^{gr} Villecourt, évêque de la Rochelle¹.

Paris, 3 avril 1855.

MONSEIGNEUR,

Jé vous remercie d'avoir bien voulu nous envoyer une relation de votre belle fête de l'Immaculée Conception. Voilà vos vœux comblés ; vous avez vu ce saint jour. Que la miséricorde divine et la grâce de Marie vous le fassent voir longtemps ! Il m'est impossible de souhaiter une prompte récompense aux évêques qui aiment tant la sainte Vierge et le Saint-Siège.

Votre cœur doit être consolé en voyant dans *l'Univers* avec quel zèle la gloire de notre immaculée Mère est célébrée partout. Encore ne pouvons-nous pas tout dire. Nous manquons de place pour recueillir ce qui regarde les petits endroits, où l'allégresse n'est pas moindre que dans les grandes villes, et où l'on déploie des magnificences aussi touchantes. Que Dieu soit béni d'avoir maintenu dans ce pauvre peuple tant de foi et tant d'amour pour sa mère !

Il faut que je termine, Monseigneur, en refusant un compliment que vous voulez bien m'adresser et auquel je n'ai aucun droit. Je ne suis pour rien dans l'article du *Moniteur* sur la mort

1. M^{gr} Villecourt est mort à Rome, cardinal.

de l'empereur Nicolas¹. On dit, je ne sais sur quel fondement, qu'il est de M. de la Guéronnière (d'autres nomment M. Granier de Cassagnac), mais revu par l'empereur. Je le crois, car ni l'un ni l'autre de ces écrivains n'y aurait mis ce ton de dignité et de simplicité. L'un est habituellement enflé, l'autre aisément trivial. Pour moi, j'aurais pu avoir les défauts de l'un et de l'autre, mais je n'aurais point si légèrement passé sur les persécutions. Votre Grandeur a peut-être entendu dire que l'empereur se servait quelquefois de ma plume. C'est un bruit qui a beaucoup couru. Il est entièrement faux. Je n'ai jamais parlé à l'empereur, je ne l'ai même jamais vu, et, s'il avait désiré de moi ce genre de service, je l'aurais refusé. Je ne voudrais pas me mettre dans la nécessité de tourner dans l'ombre ce que je trouverais bon de placer en pleine lumière².

J'ose me recommander aux prières de Votre Grandeur et la supplier humblement d'agréer l'assurance de mon dévouement et de mon respect.

LOUIS VEUILLOT.

1. Le czar Nicolas est mort le 2 mars 1855. *Le Moniteur* était alors le journal officiel.

2. Louis Veillot n'a vu Napoléon III qu'en 1858.

CXXXIV

A M. Th. de M.

1855.

MONSIEUR,

J'ai lu votre travail sur cette leçon du vertueux Saint-Marc Girardin. Il y a en lui plus de Girardin que de Saint-Marc. Ce que vous avez fait est fort bon, et on en tirerait un excellent article en mettant la chose à la mesure de ton et d'étendue nécessaire; on y trouve beaucoup de raison, beaucoup d'esprit, et, ce qui vaut mieux, beaucoup de cœur. Je vous engage très sincèrement à lui rendre cette leçon, très supérieure à toutes celles qu'il a pu vous donner. Si vous croyez avoir besoin de moi comme conseiller, et si ensuite vous voulez de moi comme éditeur, je suis prêt.

Mille compliments très affectueux.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXV

A M. le comte de la Tour.

22 avril 1855.

MON CHER AMI,

J'ai écrit de la manière la plus pressante aux deux Ségur¹, et je suis convaincu qu'ils feront de

1. M^{sr} Gaston de Ségur, auditeur de Rote pour la France; M. le comte Edgard de Ségur, secrétaire de l'ambassade de France à Rome.

leur mieux pour nous contenter. En attendant, maintenez votre excellent frère dans ses dispositions. Nous avons besoin de prêtres théologiens, et c'est à Rome qu'on les fait.

Mes yeux n'ont encore éprouvé aucun changement positif. Je patiente et je persévère. Tout au moins ce traitement ne fait pas de mal, et il n'est point douloureux. En y consacrant trois ou quatre heures par jour, j'en suis quitte, et j'ai pris des dispositions qui me laissent un temps de travail suffisant. Je serais bien embarrassé de moi-même si je venais à perdre la vue. Il me semble que ma tête éclaterait comme un canon trop chargé ; mais Dieu serait là pour pourvoir à cette nécessité comme à tant d'autres. Pourtant, s'il daigne prendre mon avis, j'aime mieux voir clair. Aveugle, j'aurais la chance terrible de devenir poète. Quand je suis seul, les yeux bandés, je fais des vers. C'est très innocent : ce sont des chansons pour mes filles, dont vous trouverez le répertoire considérablement augmenté. Mais si cet état transitoire et passager devenait définitif ! Grand Dieu ! qu'est-ce que c'est que de nous ? Entre moi et le poème épique, il n'y a peut-être que l'épaisseur de mes paupières.

M. le maire de Laval¹ nous quitte aujourd'hui très enrhumé. Il a rêvé cette nuit que le Sénat trouvait son évêché contraire à la Constitution, et il en avait pris une teinte de mélancolie².

1. M. Segrétain, maire de Laval.

2. M. Segrétain, comme député de la Mayenne et maire de Laval, a beaucoup contribué à faire ériger l'évêché de Laval.

Nous avons une nouvelle assez intéressante. Le Pape a prononcé en consistoire secret une allocution dans laquelle l'évêque de Troyes¹ a été traité avec la plus grande sévérité pour son fameux discours universitaire. Il y est dit que ces paroles ne sont dignes ni de la charge ni de la foi d'un évêque. Cet arrêt a été notifié officiellement au prélat, et plusieurs évêques en ont été informés.

Le fameux projet de journal parlementaire catholique tourne en eau de boudin : cela se termine à assurer pendant deux années encore l'existence du *Correspondant*, avec de grands desseins d'abondance dans les bonnes têtes du parti. Voilà la souris qui va sortir de cette grosseur, et encore !...

Adieu, cher frère. Jouissez du printemps. Une obligation que j'ai à mes pauvres yeux, c'est que je suis forcé de traverser deux fois par jour le jardin des Tuileries. Je vois pousser les feuilles et fleurir les lilas. Béni soit Dieu qui nous donne des amis et des fleurs, et qui fait l'amitié plus belle encore que les jardins et pour toutes les saisons ! Je vous embrasse. Dites bien à M^{me} de la Tour combien je vous aime, et elle m'aimera.

LOUIS.

1. M^{sr} Cœur. Ce prélat avait été chargé pendant quelques années du cours d'éloquence sacrée à la Sorbonne. C'était un orateur sonore. Il ne se cachait pas d'être gallican.

CXXXVI

A M. l'abbé Delor.

23 avril 1855.

MON CHER AMI,

Vous verrez ces jours-ci, dans *l'Univers*, tout le mandement de M^{gr} de Tulle sur l'Immaculée Conception. J'ai changé beaucoup de virgules et quelques mots qui étaient décidément trop forts et qui auraient nui à ce chef-d'œuvre. J'espère qu'il ne s'en apercevra pas. Tout est déjà composé, avec un petit en-tête de ma façon. Nous n'attendons que de la place.

J'ai reçu la visite de M. Reix, avec un envoi de M^{mes} vos sœurs. Je l'avais prié de vouloir bien à son tour emporter quelque chose ; j'ai fait mon paquet, et il est resté là, n'ayant jamais pu retrouver l'adresse que M. Reix m'avait laissée. Tâchez donc de trouver quelque occasion de le faire prendre.

Vous m'aviez annoncé un article sur les poésies de Felletin¹ ; il n'est pas venu. Je serais trop heureux de l'accueillir, pour réparer un peu ce que je rougis de n'avoir pas fait. Je suis destiné à blesser la plupart de mes amis par ces lenteurs de comptes rendus. Mais si vous saviez comme je suis occupé, comme j'ai tous les jours des quantités de choses pressées à faire et de lettres à écrire ! Par surcroît,

1. Le collège catholique ou petit séminaire de Felletin.

je suis aux trois quarts aveugle. Mes pauvres yeux ont tout l'air de s'en aller, quoiqu'on ne les dise que fatigués. Je me suis livré à un oculiste qui me promet une entière guérison, mais qui en attendant m'éborgne complètement pendant six heures par jour, dont deux à rester dans une entière obscurité. Je passe ce temps à faire des chansons pour mes filles, et je n'en suis pas beaucoup plus gai.

Adieu, très cher ami. Rappelez-moi au souvenir de vos bons parents et des amis de Limoges. Priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

Votre bon chanoine m'avait promis de m'envoyer copie d'une certaine lettre du cardinal Dubois. Il m'a oublié. Dites-lui, s'il vous plaît, que je lui remets très chrétiennement sa faute et que je l'aime beaucoup.

CXXXVII

A M. l'abbé David.

23 avril 1855.

CHER MONSIEUR,

Je vous dois depuis longtemps une réponse. Pardonnez-moi mes lenteurs. A toutes mes occupations s'est ajoutée une maladie d'yeux qui me prend les trois quarts du jour. Je ne puis guère écrire que le matin pendant trois ou quatre heures. Le reste du temps se partage entre une com-

plète obscurité et une complète incapacité de tout travail. Il faut que je dicte et que je me fasse lire, ce qui est horriblement gênant. J'ai bien peur de devenir aveugle, malgré l'oculiste, qui me promet une entière guérison. Ce n'est pas un mal nouveau, mais ancien et invétéré. Priez pour moi.

Vous me parliez d'un projet concernant M^{lle} ***. J'espère que Dieu a exaucé les prières qui lui ont été adressées à cette occasion. Ce sont des rencontres où il faut le bénir de ce qui se fait, et plus encore peut-être de ce qui ne se fait pas. Il n'y en a guère où sa volonté s'exerce davantage et où celle des hommes sache moins ce qu'elle fait.

Veillez présenter mes respects à M^{me} de Mosfart. Je désire évidemment que Dieu bénisse cette maison, où vous avez trouvé un si doux refuge.

Votre bien dévoué, LOUIS VEUILLOT.

CXXXVIII

A M. l'abbé Delor.

30 avril 1855.

CHER AMI,

Votre lettre vient me trouver dans un petit moment de loisir. J'en profite pour vous serrer la main. Je suis bien content de vos contentements pour Tulle. La lettre pastorale fait ici un effet prodigieux; c'est une découverte. On ne connaissait pas du tout ce mâle génie, et j'ai le plaisir de l'entendre admirer comme il le mérite. Ah! si l'on

connaissait encore son cœur ! Je lui ai écrit pour le prier de m'envoyer un autre exemplaire de sa pastorale, attendu que le mien a été mis en lambeaux par les imprimeurs. Point de réponse, comme il est juste. Tâchez d'être plus heureux. Je ne voudrais pas que ma collection restât incomplète. Je compte sur vous.

Mes yeux me font toujours souffrir. Mais c'est la seule chose qui n'aille pas très bien à la maison. Je ne sens encore aucun effet de mon traitement, et je continue à n'avoir que quelques heures de travail par jour. L'épreuve est dure, car le besoin de travailler me pique au delà de ce que je puis dire. J'attends avec impatience l'occasion de remettre à vos sœurs les colifichets que je leur destine. Je conserve un souvenir bien tendre de tout ce monde excellent. Puisque vous aimez à faire chanter les chansons de mes filles, je vous en envoie une toute nouvelle. Je fabrique cela chez mon oculiste quand j'ai les yeux bandés, et l'on dit que celle-ci est la meilleure. Jugez des autres !

Au clair de la lune,
 Monsieur l'astronome,
 Croyant voir très clair,
 Catalogue et nomme
 Les mondes de l'air.
 Il voit les planètes
 Et ne voit pas Dieu :
 Change tes lunettes,
 Mon pauvre Monsieur !

Monsieur l'Géologue,
Au fond de son trou,
Cherche à mettre en vogue
Un système fou.
Ni terre ni roche
Ne lui montrent Dieu :
Prends une autre pioche,
Mon pauvre Monsieur !

Aux fourbes propice,
Monsieur l'avocat
Triche la justice :
C'est là son état.
Il ne songe guères
Aux arrêts de Dieu :
Gare à tes affaires,
Mon pauvre Monsieur !

Monsieur l'éclectique,
Faisant le gros dos,
Tient une boutique
De tous les *Credos*.
Il se croit sans blâme,
Et dit qu'il sert Dieu :
Va laver ton âme,
Mon pauvre Monsieur !

Sonnant la trompette
Avec grand effort,
Monsieur le poète,
Qui se croit très fort,
Voudrait des retouches

Aux œuvres de Dieu :
 Il te faut des douches,
 Mon pauvre Monsieur !

Un animal triste,
 Qui n'est bon à rien,
 C'est le journaliste
 Du genr' voltairien.
 Quand tu feuilletonne
 Contre le bon Dieu,
 Le diable s'abonne,
 Mon pauvre Monsieur !

Monsieur le monarque,
 Tendant le jarret,
 Voit que tout dos s'arque
 Sitôt qu'il paraît.
 Il se considère
 Et dit : Je suis Dieu !
 Tu t'en vas sous terre,
 Mon pauvre Monsieur !

Hommes de faconde,
 Hommes de grands airs,
 Rois de ce bas monde,
 Vous êtes bien fiers ;
 Mais rien dans vos têtes,
 Rien du tout pour Dieu,
 Et vous êtes bêtes,
 Mes pauvres Messieurs !

Ouf !!

CXXXIX

A M. le comte de la Tour.

Paris, 15 mai 1855.

J'ai une histoire assez peu rassurante à vous conter, mon cher ami.

Vous connaissez nos polémiques avec *le Siècle* au sujet de Béranger et du régicide. Le ministère de l'intérieur y met une conclusion inattendue.

Il y a eu samedi huit jours, je fus appelé par M. Collet-Meygret¹. Il me dit fort gracieusement que la situation était grave, que le gouvernement n'aimait pas les polémiques qui échauffaient tant les esprits, que *le Siècle* avait mêlé à celle-ci d'une manière fort inconvenante le nom de M. Fortoul; que Béranger était un bon vieillard, digne d'égards, et qui n'avait fait après tout que des chansons; qu'enfin, on désirait que cette polémique prit fin. Je lui répondis que les journaux n'avaient rien à lui refuser. Il reprit qu'il ne prétendait pas ici user d'autorité, que c'était une concession qu'il demandait. Je repris à mon tour que je voulais tout concéder, sauf que Béranger fût un poète religieux et moral, comme *le Siècle* l'avait dit la veille; que j'avais là-dessus une réplique à faire et que je la ferais, mais en laissant *le Siècle* de côté et avec modération, pour ne pas l'obliger à répliquer; que,

1. Directeur de la sûreté générale au ministère de l'intérieur, et chargé de la presse.

quant au morceau en l'honneur de Béranger tiré des papiers de M. Fortoul, j'avais déjà résolu de n'en pas parler, trouvant cette citation de mauvaise guerre, à moins toutefois que *le Siècle* n'y revint et n'eût l'indélicatesse de signaler comme une marque de timidité ce qui n'était, de notre part, qu'un acte de bon goût.

M. Collet-Meygret me dit aussitôt que *le Siècle* n'y reviendrait pas, attendu qu'il allait donner à M. Havin, qui était là, une injonction formelle de s'en abstenir. Il me répéta qu'il ne me demandait pas de me retirer de la discussion comme un vaincu, mais seulement de la modérer et de la clore.

Je le laissai, croyant bien que le pauvre Havin allait recevoir une semonce; et, quoique je me fusse réservé de reprendre Béranger, je me proposais de n'en rien faire, pour ne pas donner lieu aux gens du *Siècle* de penser qu'on nous protégeait. Mais, dès le lendemain, je fus tiré de ce souci. *Le Siècle*, avec l'assurance particulière à ces messieurs lorsqu'ils croient qu'on ne pourra pas leur répondre, me jetait au nez très insolemment le morceau de Fortoul. Il me parut évident que M. Havin n'avait pas été du tout semoncé, mais qu'au contraire il croyait que je l'avais été moi-même. Ma réponse se borna au strict nécessaire. Seulement, j'annonçai une suite à l'examen des *Chansons*.

Pendant ce temps-là, on continuait de batailler sur le régicide, et la semaine se passa sans intervention de la *Sûreté générale*; mais, samedi soir,

arriva au bureau un estafier de M. Collet-Meygret, apportant l'avis verbal de cesser.

C'était un de ces plunitifs comme ils en envoient souvent, qui n'était pas bien en état de s'expliquer. Par malheur, ni Eugène ni moi n'étions là. Du Lac, qui se trouvait de garde, prit l'alarme; et, pendant que le bon Rupert congédiait l'estafier avec de grandes révérences, il courut à l'imprimerie supprimer un article d'Eugène qui était déjà expédié par les courriers du soir. Nous rétablîmes cet article dans le numéro du lendemain, accompagné d'un autre de Coquille, sur Hoche. Quelques heures après, visite d'un employé supérieur. Celui-ci déclara qu'il venait non seulement de la part du directeur général, mais aussi de la part du ministre; qu'il fallait que la discussion cessât; qu'on avait fait la demande, donné l'avis; que cette fois c'était l'injonction. Eugène lui fit d'abord remarquer que les articles de *l'Univers*, depuis mon entretien avec M. Collet-Meygret, n'avaient été que des réponses. Le prenant ensuite d'un peu plus haut, il le pria de rapporter au ministre que les rédacteurs de *l'Univers*, méprisant pour leur compte les injures du *Siècle*, ne pouvaient laisser passer celles qui s'adressent à l'Eglise et à la religion, et que là-dessus *l'Univers* répondrait toujours, à moins d'en être empêché officiellement. Eugène ajouta que nous avions lieu d'être surpris que *le Siècle* eût la liberté de nous attaquer et que nous n'eussions pas celle de nous défendre; que nous ne réclamions aucune protection, mais que

nous pouvons sans doute prétendre à l'égalité. L'estafier partit, et c'est où nous en sommes. Je trouve que tout ceci n'a pas bonne odeur. On n'osera pas nous avertir pour une polémique contre *le Siècle*; mais, si décidément l'administration marche de ce côté, elle aura bien des moyens de se défaire de nous. Cette administration est mauvaise, mon cher ami; elle est composée en majorité des débris de l'ancienne opposition, avec beaucoup de drôles inférieurs, pris dans le parti républicain. Le bureau de la presse en est particulièrement rempli; les censeurs ou lecteurs, comme on les appelle, ont fait leurs premières armes dans le feuilleton des journaux rouges. Ce sont eux qui ont mis à l'*index* tous mes livres, tandis que les chansons de Béranger circulent pour former l'esprit et le cœur des populations rurales, et les curés nous écrivent tous les jours qu'elles en font de belles. En haut, les Billault, les Fortoul, les Abbaticci, sont d'anciens complices qui se tiennent encore, et Béranger, le *sale*, a parmi eux plus de dévots que le Pape. Je vous avoue que je commence à avoir peur pour l'empereur et pour nous, plus encore pour l'empereur que pour nous. Eugène résumait la situation qui nous est faite en disant : « *Le Siècle* est sous la protection de la police et *l'Univers* sous sa surveillance. » C'est plaisant, mais c'est triste.

Voilà la guerre révolutionnaire qui s'annonce, et l'Angleterre sur ce terrain va reprendre la tête. Que sortira-t-il de là? Vous rappelez-vous cette

prédiction de Donoso : la Russie laissera la révolution user les armées de l'Europe, et ensuite elle s'y promènera l'arme au bras ? Ah ! que l'Autriche a tort ! Elle aura beau ménager ses ressources, si la Russie triomphe, elle tombe au rang de puissance protégée, et il n'y a pas de plus mauvais lot.

Au fond de tout cela, il me semble que le monde révolutionnaire va périr dans les convulsions ; mais ce sera long, et l'histoire n'aura pas vu de spectacle plus effroyable.

Adieu, cher ami. Nous sommes bien heureux d'être chrétiens..

LOUIS VEUILLOT.

CXL

A M. l'abbé Thirion.

Paris, 19 mai 1855.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je veux vous remercier de la lettre si sympathique dont vous m'avez honoré. C'est une grande joie pour mes collaborateurs et pour moi, de penser que nos paroles peuvent éveiller de tels échos dans des cœurs si parfaitement dévoués à Dieu. Nous y voyons la preuve la plus précieuse que nous servons la vérité. Il est vrai que tel est l'unique but de nos désirs, l'unique mobile de nos efforts. Nous rencontrons bien des difficultés ; elles naissent souvent là même où nous aurions espéré

trouver des secours ; mais nous savons que les contradictions sont inévitables, surtout dans la défense d'une cause qui sacrifie partout le sens orgueilleux de la fausse sagesse et de l'ambition. Encouragés d'un autre côté par tant de pieux suffrages, et bénis par le vicaire de Jésus-Christ, nous espérons marcher jusqu'à la fin dans cette route laborieuse, sans céder à la crainte ni à la fatigue et sans nous écarter de l'humilité. C'est ce que je vous prie de demander à Dieu pour nous tous, et plus particulièrement pour moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur l'abbé, votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLI

A M. Rivalland.

Paris, dimanche dans l'octave de l'Ascension 1855.

MON CHER RIVALLAND,

J'ai toujours un grand plaisir à recevoir de vos nouvelles. Je suis heureux d'apprendre que, malgré tous les soucis et tous les obstacles, vous persévérez dans votre utile et chrétienne mission¹.

Ne vous découragez pas, lutez jusqu'au dernier moment. C'est là ce que Dieu vous donne à faire, et l'essentiel en ce monde est de servir Dieu. Je

¹ M. Rivalland était instituteur libre à Sainte-Hermine (Vendée).

vous parle comme à moi-même. Je ne suis ni plus riche ni plus tranquille que vous ; j'ai des ennemis aussi incommodes que les vôtres ; je vis au jour le jour, sans être assuré du pain du lendemain. Cependant je vois que mes enfants s'élèvent, que je vis et que je fais mon devoir. Que faut-il de plus ? Quand j'aurais des richesses, les emporterais-je dans le tombeau, où je puis descendre demain ? Mais si j'ai servi Dieu, j'emporterai cela, et personne ne pourra me l'ôter. Pour ceux qui ont besoin de nous, ils n'en ont besoin qu'autant que nous sommes là. Si Dieu nous retire, il saura bien pourvoir d'une autre manière à nos nécessités. Faites que votre enfant soit bon chrétien, et ne vous inquiétez pas du reste. En lui donnant la foi, vous lui donnerez un trésor qui l'aidera parfaitement à savoir se passer des autres ; et on possède beaucoup mieux les biens de ce monde quand on sait les mépriser que quand on craint de les perdre. Laissons tous ces soucis de succès, de fortune, d'établissement tranquille, à ceux qui n'ont point de Dieu. Notre part est meilleure ; et, si elle nous semblait insuffisante, Dieu, pour punir notre ingratitude, pourrait nous la retirer. La fortune que nous devons faire, c'est de conquérir des âmes ; nous n'y parviendrons jamais, nous ne sauverons pas même la nôtre, avec toutes ces préoccupations sur nos intérêts matériels.

Mettez donc cela sous vos pieds, et dites joyeusement vos grâces après diner, quand même vous auriez dîné de pain sec.

Mille amitiés, mon cher Rivalland. J'embrasse votre petit garçon. Faites-en un bon chrétien¹.

LOUIS VEUILLOT.

CXLII

A M. le comte de la Tour.

22 mai 1855.

MON CHER AMI,

Voilà, comme vous l'avez pu voir, notre affaire terminée sans dommage². Il n'y a eu ni avertissement ni aplatissement : deux choses à éviter, mais la seconde encore plus que la première. *L'Univers* a dit ce qu'il voulait dire, c'est-à-dire, tout le nécessaire pour faire entendre ce qu'il ne disait pas; il n'a pas laissé l'impudence du *Siècle* intervertir les rôles, et on a reculé devant l'iniquité de le frapper. Voilà la situation officielle : elle est bonne, et il y a même un certain dégagement, que les calomnies de nos anciens amis ont su rendre utile. Dans le fond, le ministère nous déteste cordialement; mais nous n'avions rien à perdre de ce côté. Ce n'est pas la polémique entre *le Siècle* et *l'Univers* que l'on a voulu couper, ce sont les réponses de *l'Univers* au *Siècle*. En ce moment, où nous nous taisons, *le Siècle* continue

1. M. Rivalland fils est prêtre.

2. L'affaire avec *le Siècle* au sujet de Béranger et du régicide.

de nous insulter ; il continuera impunément, et, lorsque dans quelques jours nous reprendrons la lutte, nous recevrons les mêmes avis officieux, jusqu'à ce que le moment paraisse venu de lâcher l'avertissement officiel.

La marche du ministère n'est plus douteuse. Un journal de Metz, bonapartiste et catholique, vient d'être averti pour un article fort bénin sur les affaires du Piémont. C'est le troisième ou quatrième à qui pareille chose arrive. Il n'y a aucune réprimande pour les infamies du *Siècle* contre le Pape.

A ce propos, nous ne savons si le Nonce s'est plaint ; mais on n'attend pas les plaintes de l'ambassade de Sardaigne pour intervenir. Les préfets font cela d'office, et M. Billault vise leurs arrêts.

Je ne partage pas votre avis de faire une démarche, soit auprès de Collet-Meygret, soit auprès de Billault. Leur demander jusqu'où je puis aller serait me mettre dans leurs mains. Je ne me donnerai pas cette gêne, et je n'humilierai pas à ce point mon droit. Ils feront ce qu'ils voudront, je ferai ce que je dois. La mort du journal dans ces conditions serait plus utile que son existence. Nous ne pouvons pas nous réduire à la vie végétative, comme *l'Assemblée nationale* ou comme *l'Union*. Toutes les têtes du conseil sont de cet avis avec un courage que j'admire, car c'est une grande question de cuisine que celle-là. *L'Univers* supprimé, personne de nous ne sait plus de quoi il

dînera le mois suivant ; mais d'abord *fiat voluntas tua*, et ensuite *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*. Élise est admirable là-dessus, et conseille en vraie Romaine des Catacombes.

Je n'ai pas du tout envie non plus d'aller jusqu'à l'empereur. Après m'être tenu loin du soleil, je trouve que ce n'est pas le moment de quitter l'ombre. Cependant, si nous sommes avertis, je lui écrirai. A mon avis, vous ferez aussi très bien de vous taire. Quoique cette affaire soit importante, il en a de plus graves. Entre le premier coup et la mort, ce sera assez de lui dire : Vous tuez vos meilleurs amis.

Adieu, frère. Je n'aperçois aucune amélioration dans mes yeux.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

Ce n'est pas pour le Piémont, c'est pour l'Espagne que *l'Indépendant de la Moselle* a été averti. Un journal de Marseille a eu le même sort et pour le même objet, la question des biens du clergé. Vous voyez où cela va et ce que cela signifie, lorsqu'on laisse *le Siècle* attaquer si brutalement le Pape.

Je ne vous ai rien répondu sur les amis qui nous tourneraient le dos dans la disgrâce et qui diraient : Ils l'ont bien mérité. Je connais depuis longtemps ces amis-là, et j'ai toujours eu pour principe de ne rien faire pour leur plaire, par la raison toute simple qu'il n'y a qu'un seul moyen

de leur plaisir, qui serait de ne rien faire du tout. Tant que nous vivrons, ils se plaindront d'être trainés, et ce sera vrai ; mais quand nous ne les trainerons plus, ils se coucheront honteusement. C'est le bagage du vainqueur, quel qu'il soit.

CXLIII

A M. l'abbé Delor.

2 juin 1855.

MON CHER AMI,

Je vous envoie quelques images pour vos sœurs de Brive et pour votre petite sœur de Limoges. Il y en a une à tirer au sort entre les nièces de Brive, et une pour vous. Quant au surplus, je vous aime toujours tendrement. J'espère que vous savez cela. J'ai écrit à M^{sr} de Tulle, mais point de réponse. Si je n'étais prévenu, je craindrais de l'avoir fâché par mon zèle de ponctuation. Votre bon chanoine ne m'a toujours pas envoyé la lettre du cardinal Dubois. Il fait des promesses, il les oublie, et il se frotte les mains. Mais je suis plein de commisération pour les chanoines, et je leur pardonne tout dès qu'ils ne sont point galliens.

Bien à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLIV

A M. Eugène Veillot¹.

Reishoffen, 24 juin 1855.

CHER FRÈRE,

Madeleine va mieux et même tout à fait bien, après avoir passé une très mauvaise nuit. Il a fallu lui mettre une sangsue et redoubler les doses de calomel. Tout a bien opéré, et on la croit en convalescence. Dieu le veuille ! A présent que mes

1. Le premier volume de la *Correspondance de Louis Veillot* contient, à la suite de lettres adressées par mon frère à ses enfants et aux miens, la note suivante :

« Je fais suivre ces lettres de famille d'autres lettres relatives à des faits intimes et douloureux de la vie de mon frère. J'aurais préféré les garder pour la *Vie de Louis Veillot* ; mais, quelques-unes ayant été publiées par les destinataires, je me décide à étendre cette publication, que plus tard je compléterai. »

Je donne ici à leur date d'autres lettres du même caractère. C'est en 1855 que Louis Veillot eut la terrible douleur de perdre en deux mois trois de ses enfants : Marie, Gertrude, Madeleine. Elles étaient à la campagne, en Alsace, au château de Reishoffen, chez notre ami le vicomte Théodore de Bussière. L'aînée eut une angine couenneuse. Toutes devaient bientôt être atteintes. Marie succomba très vite. Ce fut moi qui, sur une lettre de notre sœur, dut apprendre à mon frère qu'il avait perdu son enfant. Je vis sa douleur, et, comme j'étais moi-même désolé, je crus la comprendre tout entière. Je ne l'ai bien comprise que trente et un ans plus tard !

Nous partîmes pour Reishoffen, d'où je ramenai à Versailles, chez leur grand-mère maternelle, Agnès, Gertrude et Luce. Mon frère et ma sœur restèrent près de Madeleine, déjà gravement malade. Les lettres qui suivent sont celles que Louis m'adressa alors.

angoisses diminuent de ce côté-ci, elles redoublent du côté de Paris. Quand aurai-je des nouvelles ? et que seront-elles ? Cependant nous nous soumettrons à la volonté de Dieu. Sa miséricorde nous fera cette grâce dans ce terrible malheur.

Élise est pleine de douleur et de courage. Elle a pu dormir cette nuit. J'en ai été soulagé. A la maison, tout va bien. Bussière est vraiment admirable. C'est la perfection de l'amitié chrétienne. Il est plus souvent auprès de la malade que nous-mêmes, et il s'entend parfaitement à la soigner. M^{me} de Bussière est aussi très bonne. S'il était possible d'ôter quelque chose à notre chagrin, ils le feraient.

Les Faviers ont reçu la nouvelle par le journal. M^{me} de Faviers a écrit tout de suite à Élise une lettre pleine de cœur. Lafon aussi a écrit. Remercie-le.

Adieu, bien-aimé frère. Toi, Élise et Annette, vous me restez, et je rends grâce à Dieu. Je sais aussi que j'ai encore des enfants, quoiqu'il me semble que je n'en ai plus. C'est un excès de douleur qui se calmera, et je reprendrai ma besogne avec plus de désir de bien la faire et plus de désintéressement.

Que j'ai hâte de te revoir ! et que ce sera un cruel moment de quitter ce cher petit tombeau ! Hélas ! mon Dieu, penser que Marie est là ; notre Marie ! Nous n'avons de pensées que pour elle, et quoique nous nous efforcions de ne pas prononcer son nom, à tout moment il revient sur nos lèvres.

Comment notre pauvre mère a-t-elle pris ce coup ? et M^{me} Murcier ? J'espère qu'Arthur aura songé à nous écrire et que j'aurai une lettre de lui ce soir. Elle m'aidera à attendre la tienne. J'ai le cœur comme dans un étau depuis que tu es parti.

Je t'embrasse.

LOUIS.

CXLV

A M. Eugène Veillot.

25 juin 1855.

CHER FRÈRE,

J'ai malheureusement reçu ta lettre trop tard pour pouvoir partir aujourd'hui¹. Je partirai demain peut-être, avec Élise et Madeleine. Nous attendons là-dessus l'avis du docteur, qui n'est pas venu encore. Dans ce cas, nous prendrions le convoi du soir, qui arrive à dix heures du matin. Si Madeleine n'est pas encore transportable, je partirai seul. Dieu veuille que du moins j'arrive à temps ! Ma pauvre petite Gertrude ! Que la volonté de Dieu soit faite en tout.

Madeleine va très bien, et se serait promenée aujourd'hui, si nous n'avions pas le temps contraire.

Adieu, frère. Je me sens bien malheureux.

LOUIS.

1. Je lui avais écrit que l'état de Gertrude s'aggravait.

Si je reçois demain une dépêche rassurante, ne nous attends pas. Nous accorderons encore un jour à la convalescence de Madeleine. Élise ne voudrait pas revenir sans moi.

CXLVI

A M. Eugène Vuillot.

26 juin 1855.

CHER FRÈRE,

J'ai reçu ta lettre et la dépêche, qui me rassure un peu. Je n'ai rien à dire, rien à faire qu'à m'appliquer à aimer la volonté de Dieu. Sa sainte main pèse bien lourdement sur nous, et votre douleur s'ajoute à la mienne. Vous n'avez pas mérité de tels chagrins. Et cependant, quoique je souffre en vous, combien vous m'adoucisiez cette terrible croix !

Madeleine continue d'aller mieux; nous continuons d'espérer. Toutefois, nos angoisses ne sont pas finies. L'état de Marie ne paraissait pas inquiétant vingt minutes avant sa mort. Le médecin nous dit que la convalescence demandera de grandes précautions.

Je suis dans une cruelle incertitude pour savoir si je dois partir ou rester. Néanmoins, de l'avis d'Élise, je me décide à attendre encore une lettre. Je pourrai prendre le convoi direct du soir, qui passe à Brumath à huit heures, et qui arrive à Paris à dix heures du matin. Cela dépendra des

nouvelles que je recevrai et de l'état de Madeleine.

Élise va bien ; mais cette cruelle complication lui porte un nouveau coup. Marie de Bussière est incommodée. Heureusement, rien qui ressemble à la maladie de nos filles.

Adieu, cher frère. Prions.

LOUIS.

CXLVII

A M. Eugène Veillot.

Mercredi 28 juin 1855, 5 heures.

CHER BON FRÈRE,

Que Dieu soit béni ! cela va bien ici, après la chaude alerte d'hier¹. Ce terrible saignement de nez, arrêté à temps par les remèdes les plus énergiques, a produit plutôt du bien que du mal. Madeleine a passé une nuit excellente, et le médecin est fort content d'elle ce soir. Néanmoins, il lui trouve quelques symptômes d'une fièvre gastrique, qui suit ordinairement ces fortes secousses et qui peut durer quelques jours.

Il est bien vrai que cette petite Madeleine a quelque chose de notre chère Marie. Elle a gagné le cœur de sa garde, qui est dans une constante admiration devant elle. Elle a de jolis mots, et elle se plie à prendre les remèdes avec une docilité qui nous fait apprécier l'éducation que lui a donnée sa

1. Une lettre de notre sœur m'avait instruit la veille d'une complication inquiétante dans l'état de Madeleine.

tante. Si son humeur volontaire n'avait pas été domptée de bonne heure, nous aurions eu de la peine à la sauver. Sa forte constitution n'y aurait pas suffi. Elle a perdu en vingt-quatre heures environ un litre de sang. Tu t'imagines la situation où nous avons été.

Mon avis est aussi de revenir le plus tôt possible. Mais le docteur Kuhn nous a si bien gouvernés, que nous suivrons en tout ses directions. Comme il est très partisan du changement d'air, il ne nous retiendra pas outre mesure.

Nous allons bien, et même le bon état de Madeleine nous rend presque gais. J'ai soin qu'Élise marche et que la conversation ne tarisse guère. Si nous gardons un moment de silence, nous nous trouvons bientôt les larmes aux yeux. Cependant une certaine paix se répand dans nos cœurs; nous en remercions Dieu et Marie. Nous y reconnaissons l'influence de sa prière; c'est comme un rayon du ciel qui tombe sur nous. Nous prions, nous allons au cimetière, nous parlons d'elle et de toi, ou plutôt de vous, sentant plus que jamais dans ce désastre le bonheur de tant nous aimer. Embrasse bien la chère Annette et maman. Dis à Arthur que j'ai reçu sa lettre, et prie-le d'écrire tout de suite à M^{me} Murcier.

Jeanne¹ va bien. Elle a été d'un dévouement parfait.

Adieu, mon frère.

LOUIS.

1. La bonne des enfants.

Nous avons eu aujourd'hui des nouvelles de Versailles par le P. Ambroise, qui avait vu les enfants¹. Tu fais très bien de les laisser dans ce bon air.

CXLVIII

A M. Eugène Veillot.

29 juin 1855.

Nous continuons d'aller très bien, cher frère. Le sommeil est bon, les forces reviennent, l'appétit s'annonce; point du tout de fièvre, ni gastrique ni autre : enfin, la convalescence est bien commencée. Selon toute apparence elle ira vite, et je pourrais partir, s'il le fallait absolument; mais Elise veut que je reste encore. S'il ne fallait que quelques jours, je préférerais la ramener et m'ôter ainsi l'inquiétude de la laisser revenir toute seule. Je suis devenu craintif.

Du reste, notre séjour est un prolongement de douleur, à cause de l'allégresse que répand partout le beau temps, et jusque dans le cœur de nos amis, qui commençaient à s'inquiéter de leurs foins. Au lieu d'un désastre imminent, ils auront une année plantureuse. Ils ont raison de se réjouir, et nous ne pouvons faire que cette joie si légitime ne grince sur nos cœurs. Les foins étaient le grand plaisir qu'on se promettait pour les enfants. C'est,

1. Agnès et Luce allaient tout à fait bien; Gertrude semblait aller mieux.

en effet, un charmant spectacle sur cette belle pelouse ombragée de ces arbres et de ces fleurs, par ce soleil joyeux. On leur aurait donné à chacune une petite fourche, et elles auraient fait comme les faneuses. Voilà ce qu'on attendait, et elles n'y sont plus ! et Marie est morte ! Cette pensée nous rend toute l'àcreté des premiers moments avec quelque chose de plus poignant encore, car notre douleur est une dissonance qu'il faut voiler.

J'ai été bien touché du tableau que tu nous fais de notre pauvre mère. J'aime aussi à me dire que l'influence de Marie sanctifie sa douleur, comme elle communiqué à la nôtre, malgré son amertume, quelque chose de si saint et de si doux. J'ai une conviction profonde que nous recevrons des bénédictions éternelles par ce terrible sacrifice que Dieu nous a demandé. Quel miracle incomparable de sentir qu'on aime Dieu davantage après qu'il a frappé d'une façon si sensible et en apparence si cruelle ! Je suis dans l'état où je voudrais être pour mourir.

Je regrette que tu n'aies pas pris le parti de m'envoyer mes lettres. J'y aurais répondu d'ici, et c'est la seule chose que je sois capable de faire. Pour m'occuper et me distraire des distractions que le bon Théodore cherche à me multiplier, j'ai voulu commencer un compte rendu de ton livre ¹. Je n'ai pu en venir à bout, quoique j'aie pu lire tout le volume avec beaucoup d'intérêt et que je

1. *L'Église, la France et le Schisme en Orient.*

l'aie bien dans la tête. En lisant, je faisais de bonnes réflexions sur les sacrifices que Dieu demande à l'humanité ; mais ce ne sont pas celles qu'il faut pour le journal. Ma pensée est absorbée au point que je ne prends pas même de notes sur beaucoup de choses que je remarque, et qui pourraient servir dans les discussions contre les libéraux. Je comprends par là que je n'ai pas encore pris le dessus sur mon chagrin ; mais Dieu permettra que j'en vienne à bout. Seulement, le moment du retour sera dur. Je le crains plus encore pour notre sœur que pour moi.

Adieu, cher bon frère. Embrasse bien pour moi la pauvre Annette et nos autres parents. Que Dieu soit béni de la tendresse qui nous lie, et dont ces cruelles circonstances nous montrent si bien la force et la profondeur.

Louis.

3 h. 1/2. — Le médecin sort d'ici ; il est fort content et dit que la convalescence marchera vite. Nous pourrons partir, selon toute apparence, dans les premiers jours de la semaine.

CXLIX

A M. Eugène Veillot.

Samedi 30 juin 1855.

Madeleine a fait aujourd'hui une promenade au jardin dans les bras de Jeanne, car on voudrait la faire marcher qu'elle ne le pourrait pas. Néan-

moins elle n'a pas beaucoup maigri. Elle demande à manger, très bon signe, et elle est fort grognon, ce qui convient encore. Enfin cela va bien.

Je ne suis pas moins content de la santé d'Élise.

Rien autre chose à te marquer, cher frère. Respire avec nous, et sois sans inquiétude si l'un de nous ne t'écrivait pas demain. Qu'il me tarde de t'embrasser ! Mais ce sera bientôt, et probablement que lundi je te fixerai le jour de notre arrivée¹.

Louis.

CL

A M^{lle} de Mauroy.

Mercredi soir.

CHÈRE MADemoiselle,

Dieu m'a repris ma petite Gertrude. Je suis arrivé ce matin trop tard pour recevoir son dernier soupir. J'ai laissé Madeleine en pleine convalescence en Alsace.

A mon retour ici, j'ai trouvé la bonne et touchante lettre du prince Lucien². Si vous le voyez avant moi, dites-lui combien je suis reconnaissant de

1. Il y eut un jour de retard par suite de l'état de Madeleine ; et Gertrude, qui, paraissait se rétablir, fut tout à coup plus mal. Mon frère, averti par une dépêche, arriva trop tard.

2. Le prince abbé Lucien Bonaparte, aujourd'hui cardinal. A cette époque il habitait Paris, et voyait assez souvent Louis Veuillot, dont il disait très haut qu'il aimait la personne et plus encore les principes.

l'intérêt qu'il me témoigne. Priez pour moi. Ces deux coups l'un sur l'autre sont terribles, et la blessure est profonde ; mais c'est Dieu qui l'a faite : qu'il soit béni. Je sens ce qu'il veut et je l'adore.

Bien à vous dans les SS. CC., avec le plus respectueux dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

CLI

A M. l'abbé Delor.

5 juillet 1855.

MON CHER AMI,

Je n'ai rien à vous dire, sinon que je suis debout et que mes autres enfants vont assez bien. Il faut beaucoup prier pour que j'accomplisse la volonté de Dieu, qui, après s'être longtemps exprimée tout bas, se fait entendre par des coups de tonnerre.

J'ai reçu un mot bien affectueux de M. Roque. Ayez la bonté de lui faire savoir que je l'en remercie. Je n'ai guère la possibilité de répondre à toutes les lettres que j'ai trouvées ici à mon retour d'Alsace.

Mes deux petites filles sont mortes en donnant des marques de piété admirables : l'aînée, après avoir donné son cœur à Dieu ; la seconde, en baisant d'elle-même un petit crucifix ; qu'elle a tenu à la main durant les dernières heures. Jamais je ne

pourrai peindre la douleur, la résignation, la tendresse de mes sœurs et de mon frère.

Les enfants qui me restent ne paraissent pas en danger; mais elles se rétablissent lentement, et leur mine est encore bien chétive.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

CLII

A M. Girou.

6 juillet 1855.

MON CHER AMI,

Vous me dites la vérité. Je le sens profondément sur cette tombe nouvelle qui vient de s'ouvrir à côté de l'autre, par un nouveau coup de foudre. Si j'étais assez chrétien, je me réjouirais d'avoir trois de mes enfants au ciel, à côté de leur sainte mère. Je le suis assez pour n'être pas accablé, pour goûter même une ombre de cette joie sainte. Oui, elles échappent aux pièges du mensonge. Il ne les a pas séduites, pas même effleurées. Dans leur candeur angélique, elles sont mortes comme des saintes, comme des pénitentes. Elles étaient holocaustes. L'aînée avait neuf ans; elle a donné son cœur à Dieu au moment d'expirer, en pleine connaissance. L'autre avait six ans. On lui présentait des médecines qui faisaient bondir le cœur: elle faisait le signe de la croix et les prenait sans hésitation,

sans répugnance. Elle avait à la main un petit crucifix et le baisait souvent d'elle-même, avec la foi d'un ange. Comment ne bénirais-je pas Dieu? Comment n'espérerais-je pas que ces pures victimes prieraient efficacement pour moi la Victime sans tache? Je pleure cependant, mais ces larmes ne jettent aucun voile sur la claire évidence des miséricordes dont je suis l'objet sous ces coups de foudre. J'aime davantage Dieu, je veux davantage servir la vérité, je me sens au-dessus de moi-même. Ah! que Dieu laisse longtemps dans mon cœur ce baume amer et purifiant! Voilà ce que votre charité doit lui demander pour moi, et moi je lui demanderai pour vous de vous rendre l'âme de votre fils. Adieu, cher ami. Je vous sais gré de m'aimer.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

CLIII

A M. l'abbé Bessières, supérieur de l'institution Saint-Vincent, à Senlis.

6 juillet 1855.

J'écris au petit Louis pour lui annoncer la mort de sa cousine Gertrude et le remonter un peu. Nous demandons à Dieu de nous consoler par cet enfant. Nos cœurs sont bien déchirés; toutefois nous sentons que c'est Dieu qui frappe, et c'est toujours la main d'un père. Nos chères petites filles, avec leur innocence, sont mortes comme de grands

chrétiens, en esprit de piété et de pénitence, Marie en donnant son cœur à Dieu, Gertrude les lèvres sur le crucifix. Que dire de mon admirable sœur? Elle a autant de courage que de douleur, et elle est dans la voie de la Vierge Mère. Adieu, cher et vénérable ami. Priez bien pour que je ne perde pas le fruit de ces grâces terribles.

Bien à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

CLIV

À M. l'abbé Bernier.

7 juillet 1855.

MON BON AMI,

Je vous dirai un mot pour vous remercier de votre charité et pour vous rassurer. Notre douleur est immense ; mais cette douleur, Dieu l'envoie pour faire son œuvre et elle se fait. Il n'y a dans nos cœurs aucun nuage. Nous voyons l'évidence de la bonté et de la miséricorde, moi plus qu'un autre, car je sais où Dieu veut atteindre et ce qu'il avait à punir. Mes enfants sont des holocaustes qu'il veut bien prendre, et je vois monter au ciel la fumée du sacrifice que je n'ai pas allumé d'une main pure. Que Dieu soit béni ! Ces petites filles, qui étaient angéliques, sont mortes comme de grandes pénitentes, faisant des actes de piété qu'on ne pouvait attendre de leur âge. Comment croire que tout cela n'est pas pour moi ? En gagnant la véritable

vie, elles élèvent une barrière entre moi et la véritable mort.

Adieu. Priez bien pour moi, afin que je ne perde pas le fruit de ces grâces terribles. Votre tout dévoué en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

Mes autres enfants se rétablissent; nous espérons que Dieu nous les laissera. Ma sœur résiste en chrétienne. Rien ne peut exprimer la tendresse de mon frère.

CLV

A M. Sassier, prêtre, préfet des études au petit séminaire d'Orléans.

Paris, 7 juillet 1855.

MONSIEUR ET AMI,

Je n'ai lu qu'hier la lettre que vous m'avez écrite à l'occasion de la mort de ma fille Marie. Vous savez quelle perte s'est ajoutée à celle-là. J'en ai senti toute l'amertume; mais Dieu pourtant ne m'a pas abandonné, et je n'ai aucun effort à faire pour le bénir. J'aimais assez mes enfants et je suis assez chrétien pour me réjouir de les voir dans le sein de Dieu. Hélas! j'ai assez offensé Dieu pour savoir que j'ai besoin d'expier. Priez pour que je retire de tout ceci le fruit que Dieu attend.

J'espère qu'en passant à Paris, aux vacances, vous aurez la charité de venir me serrer la main.

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLVI

A M^{sr} Angebault, évêque d'Angers.

Paris, 8 juillet 1855.

MONSEIGNEUR,

Je bénis votre charité, qui daigne s'occuper de mes grandes et amères afflictions. Il est certain que, dans les premiers moments, malgré les claires et douces lumières de la foi, cette absence déchire comme si elle devait être éternelle. Mais la bonté de Dieu ne tarde pas à triompher de l'aveugle nature, et il répand une sérénité céleste dans le cœur qu'il semblait vouloir déchirer. Je sens qu'il a aimé mes enfants, je sens qu'il m'aime, je confesse hautement sa justice et sa miséricorde, et mon âme illuminée d'espérance ne forme d'autre vœu que de garder le baume purifiant des douleurs dont il l'a remplie.

C'est la grâce que je vous supplie de demander pour moi, Monseigneur, en vous offrant l'humble expression de ma reconnaissance et de mon respectueux dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

CLVII

A M. de Saint-Bonnet.

18 juillet 1855.

Je suis bien reconnaissant, Monsieur, du souvenir que vous m'accordez, et je vous en remercie de tout mon cœur. Ce n'est pas à vous que j'ai besoin de dire que Dieu ne frappe jamais sans justice et sans miséricorde, et que le cœur qu'il semble écraser se relève au contraire sous sa main. Je pleure, mais j'aime; je souffre, mais je crois. Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. Ces deux chers tombeaux sont des jours sur la vie éternelle; j'y sens le mensonge de la mort, et je nie même la séparation. Il n'y a qu'un éloignement à portée de vue, et une courte absence avec une belle et sereine lumière sur le chemin de la réunion.

Souffrez que je profite de cette circonstance pour m'excuser auprès de vous d'un involontaire délit que je me reproche vivement. Vous m'avez envoyé un discours, sur l'abus des études scientifiques, qu'il vous semblait que je ferais bien de reproduire dans le journal. J'ai eu le malheur d'égarer le discours et la lettre à peine lus, et après avoir attendu de les retrouver, j'ai fini par oublier à peu près l'un et l'autre, au milieu de ce tourbillon de lectures, de correspondances, d'affaires et de chagrins qui dévore ma vie. Est-il encore

temps de parler de ce discours, qui ne peut être une œuvre éphémère puisque vous l'avez distingué, et pouvez-vous m'en envoyer un autre exemplaire?

Adieu, Monsieur ; croyez que je sens vivement le bonheur de vous inspirer quelque sympathie, et que c'est une des ressources de mon courage au milieu des contradictions, des calomnies et des haines que tous les catholiques ne m'épargnent pas.

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLVIII

A M. Magdelaine, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Paris. 23 juillet 1855.

MONSIEUR,

Depuis quelques mois j'ai reçu de vous bien des nouvelles de deuil. Je ne veux pas vous laisser croire qu'elles ont passé inaperçues. Quoique je n'aie pas eu le plaisir de vous voir souvent, il y a ce me semble entre nous un peu plus que de simples relations de politesse. Je n'ai pas besoin de vous dire que je compatis à la douleur de toutes ces pertes, surtout de la dernière; mais je sais trop où le chrétien trouve ses uniques consolations pour ajouter autre chose, sinon que je prie pour vous, comme je suis assuré que vous avez prié pour moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

CLIX

A M^{me} F. Testas.

4 août 1855.

MADAME ET AMIE,

Voici la réponse de M^{gr} de Cambrai. Je l'avais prié pour votre nièce, au nom de mes deux filles mortes et de la troisième mourante. A mon retour de l'enterrement de Madeleine, j'ai trouvé cette lettre et je l'ai reçue comme un premier don de ma chère petite. Prions pour que votre nièce profite de la bonne chance qui lui est offerte. Si elle fait bien sa première communion, tout sera gagné pour l'avenir.

Je me sens plein de consolation et de courage. Je vois si clairement la nécessité de vivre toujours devant Dieu et pour Dieu, qu'il me semble que j'aurai la force de n'y pas manquer. Cependant, je ne vous plains plus de n'avoir pas d'enfants.

Venez nous voir le plus tôt possible.

Votre dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CLX

A M^{sr} Parisis, évêque d'Arras.

6 août 1855.

VÉNÉRÉ SEIGNEUR ET PÈRE,

Je veux aussi vous remercier de la lettre que vous avez eu la charité d'écrire à ma sœur. J'en ai pris ma part avec reconnaissance et avec consolation. Oui, Monseigneur, priez pour que Dieu fortifie ma sœur et me purifie. Sa bonté, qui nous envoie tant d'épreuves nécessaires, gémit en quelque sorte d'y être forcée, comme nous gémissons d'être obligés de donner des remèdes douloureux et amers aux malades que nous voulons guérir. Il prend de la peine à tirer de nos yeux ces larmes, et à réveiller dans nos cœurs ces mouvements qui nous sauvent ; et le remède qu'Il fait pénétrer par ces moyens terribles n'est autre que son sang précieux. *Tantus labor non sit cassus!* Voilà ma prière de tous les jours, que je vous conjure d'appuyer de tout votre crédit auprès de Dieu. Ah! malgré mon indignité, j'espère profondément. Mais si je devais manquer le but, je confesse d'avance de toute mon âme, comme je le ferai au jour du jugement, que Dieu n'est point en reste avec moi, et qu'Il a voulu me sauver.

A vos pieds, Monseigneur, avec tous les sentiments d'une tendresse et d'une reconnaissance filiales.

LOUIS VEUILLOT.

CLXI

A M. l'abbé Delor.

8 août 1855.

MON CHER AMI,

Encore une fois, je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. Dieu fait bien ce qu'il fait ; il agit avec justice, avec miséricorde. Je n'ai qu'à le bénir et qu'à lui demander de conserver dans mon cœur le baume purifiant de ces douleurs incomparables. Je sens que le soc qui déchire mon âme y dépose les germes de la vie éternelle. Étouffons donc de vains gémissements, et ne songeons qu'à faire la volonté de Dieu.

Je n'ai rien décidé pour aujourd'hui ; j'ai encore deux enfants et une œuvre dont l'intérêt doit passer avant celui de mes enfants eux-mêmes. Voilà où je dois user mes forces. Mais pour plus tard ma résolution est prise. Je ne descendrai pas ce saint escalier de cercueils pour rentrer dans la vie. Je demande à Dieu de mourir pauvre, sous l'habit de la pénitence. Mon choix même est fait, sauf la volonté de Dieu. Je suis porté à croire que je n'attendrai pas longtemps. Quand Marie est morte, c'était la grande blessure. J'ai pensé qu'elle n'était pas ouverte si large pour ne vomir qu'une partie de mon sang. J'ai cru qu'il en mourrait deux. Gertrude a suivi quinze jours après. Quand j'ai vu Madeleine si longtemps malade, j'ai cru qu'elle remonterait au ciel pour l'anniversaire de

mon mariage, qui tombait le 31 juillet; elle est morte le 2 août. A présent, je crois que le calice n'est pas vidé. Mais Dieu est toujours là et sera toujours là; et mon cœur est plein de ce miracle qui nous fait aimer toujours plus la main qui nous frappe toujours plus.

Madeleine, qui n'avait pas trois ans, est morte comme ses sœurs, en faisant un acte de piété. Voulant voir si elle avait encore la connaissance, je lui présentai un petit crucifix qui a reçu les derniers baisers de sa mère. Elle tendit ses petits bras affaiblis, prit le crucifix, le porta à ses lèvres, sourit en regardant les cieux, et rendit doucement le dernier soupir. J'avais achevé ce jour-là une neuvaine, durant laquelle je l'avais offerte à Dieu pour être Sœur des Pauvres, si elle devait vivre. Le lendemain, les Sœurs des Pauvres vinrent douze à son convoi. Elles entouraient le cercueil, et les passants croyaient que c'était une Petite Sœur. J'ai fait rouvrir le tombeau de sa mère, et je l'ai déposée à la place que j'avais réservée pour moi. C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde. Maintenant je n'ai plus rien, je ne veux rien acquérir; je mourrai sans posséder un tombeau.

Très cher ami, priez uniquement pour que je sois consolé dans l'obéissance à la volonté de Dieu.

LOUIS VEUILLOT.

Je n'irai pas à Tulle cette année. Élise, Eugène

et moi, nous ne pouvons nous séparer, et nous allons ensemble, avec nos enfants, sur le bord de la mer, en Bretagne.

CLXII

A M^{me} F. Testas.

Tréguier, 23 août 1855.

MA CHÈRE AMIE,

Nous avons reçu de vos nouvelles avec grande joie. Je savais bien que je vous faisais un cadeau sans prix en vous donnant notre chère Mère Stanislas¹, et j'espère qu'elle ne sera pas non plus trop fâchée de vous connaître. Quand les braves gens se rencontrent dans ce triste monde, ils croient toujours qu'ils se sont déjà vus et aimés, et qu'ils se retrouvent. Au bout de quelques heures, Mère Stanislas était pour nous une vieille amie. Vous voudriez nous avoir dans votre forêt ; nous voudrions vous avoir sur nos rivages et parmi nos rochers, où Élise a pris hier un coup de soleil qui lui donne les plus belles couleurs du monde. L'eau de mer lui fait du bien comme à vous l'eau de terre. C'est que là-bas, comme nous ici, vous avez le cœur content. Le contentement du cœur ne consiste ni dans les biens ni dans les joies de ce monde, mais dans l'union avec

1. Religieuse de Saint-Joseph de Cluny, alors supérieure de la maison de Compiègne.

Dieu. Voilà le vrai bien, qui est indépendant de tout le reste, qui s'accommode même des plus grands chagrins. Se soumettre à la volonté de Dieu, accepter les maladies, les deuils, tout ce qui nous avertit de la misère humaine et tout ce qui expie nos fautes, c'est en cela que réside le contentement du cœur. Il est complet lorsque la Providence permet que nous rencontrions quelques-unes de ces âmes privilégiées qui suivent avec une pleine assurance les voies de la vertu. Ainsi sont vos amies de Pierrefonds, ainsi sont nos amis de Bretagne.

Mes petites filles jouent de tout leur cœur et sont florissantes ; elles perdent déjà leur teint pâle, et elles gagnent un appétit terrible. Mais en Bretagne il y a de quoi vaincre tous les appétits. Seulement, l'eau de mer leur paraît bien froide et bien salée. Elles y vont en silence. C'est le seul moment de la journée où elles paraissent croire qu'il peut y avoir quelque chose de triste et de sérieux dans la vie.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette joie même a son reflet douloureux pour nous. L'an passé, à pareille époque, notre chère Marie était ici, jouait dans ces jardins. Nous nous apercevons sans cesse qu'elle n'y est plus, et cette absence nous rappelle les autres. Nous soupirons, nous prions et nous attendons.

Adieu, ma chère Félicie. Ma sœur veut que je vous assure de son amitié. Vous ferez nos compliments à M. Testas. Dites à notre chère Mère Sta-

nislas que je la remercie tendrement de ce qu'elle fait pour vous. Elle sait combien nous l'aimons, et elle comprendra le plaisir que nous a fait l'endroit de votre lettre où vous dites qu'elle se trouve bien des eaux. Pussions-nous la revoir dans un mois avec toute la santé que nous lui souhaitons! Nous le demandons à Dieu de tout notre cœur. Je prie pour vous en même temps que pour elle. Rendez-moi cela. Obtenons de Dieu, à force de prières, que nous nous portions bien, surtout de l'âme : car, après tout, le reste importe peu.

Votre ancien et dévoué ami,

LOUIS VEUILLOT.

CLXIII

A M. F. L.

21 septembre 1855.

MONSIEUR,

Si j'avais le plaisir de vous voir, et qu'il me fût possible de vous donner quelques bons conseils, je le ferais avec joie. Il me semble que Dieu vous a donné une bonne âme. Gardez bien ce don extrêmement précieux, mais extrêmement fragile. L'âme la meilleure peut se gâter fort vite, et souvent, comme les bons fruits, par les côtés les meilleurs. Une âme se gâte aussitôt qu'elle oublie de travailler à se perfectionner; et le travail de la perfection, travail indispensable, c'est de se tourner

toujours de plus en plus vers Dieu, en s'appliquant aux devoirs qu'on a reçus de Dieu, en proportion des dons qu'il a faits à l'esprit et au cœur. Achevez avec zèle vos études, si elles ne sont pas terminées; songez à vous rendre très capable dans la carrière que vous avez embrassée, non pas en vue de la fortune et du succès, ce qui n'est qu'une misère, mais en vue de rendre à Dieu, à l'Église et aux hommes les services qu'ils doivent tirer de tout emploi de la force et de l'esprit d'un chrétien. Habituez-vous aux bonnes œuvres, c'est-à-dire, à secourir les pauvres et à donner l'exemple de l'assiduité à tous les devoirs de religion. Par là vous deviendrez un homme. Devenir homme, ce n'est pas de vieillir, d'apprendre, de s'enrichir, d'acquérir de la puissance et de la renommée, c'est d'être dans la société humaine, quels que soient le poste et le rang, un défenseur des intérêts de Dieu. Cela comprend tout, et le reste sans cela n'est rien. Ceux qui vivent dans la gloire et dans la prospérité sans cela, mieux vaudrait pour eux qu'ils ne fussent point nés. Ils passent leur vie à faire des dettes qu'ils ne pourront payer. Veillez sur vos lectures, et éloignez celles qui exaltent votre sensibilité. Ne dites pas que vous avez *bu au breuvage des douleurs*. Ce sont de mauvaises phrases qu'il faut laisser aux niais qui les écrivent. Vous n'êtes point à l'âge des douleurs, et quand vous y serez, si vous êtes un homme, vous n'en parlerez point. Il n'y a qu'une vraie douleur dont on peut parler, mais sobrement : c'est celle d'avoir offensé Dieu.

Heureux ceux qui la ressentent ! Quant aux autres, Dieu les envoie par un dessein de miséricorde, et c'est à lui seul qu'il en faut parler.

Agréez mes sentiments affectueux. Priez pour moi. Je n'ai droit à aucune admiration, et j'ai besoin de prières.

LOUIS VEUILLOT.

CLXIV

A M^{GR} Pie, évêque de Poitiers.

MONSEIGNEUR,

1855.

J'ai de puissantes raisons de déjeuner chez moi ce matin, c'est-à-dire, de ne pas déjeuner ; mais il n'y a point de raisons qui puissent m'empêcher d'aller vous baiser la main et recevoir la lumière. Je serai donc vers onze heures et demie à votre table, sans couvert, la bouche fermée, et les oreilles très ouvertes, et le cœur très content.

Et si par hasard vous étiez libre de dîner monastiquement demain, ne vous engagez pas, nous vous en supplions. Vous trouveriez chez moi M. l'abbé d'Alzon et M. l'abbé Morel, et quelques autres dévots, plus un fruit vert que vous feriez mûrir.

De Votre Grandeur le serviteur très humble,

LOUIS VEUILLOT.

CLXV

A M. Segrétain.

Jeudi. Octobre 1855.

MON CHER AMI,

Nous venons d'apprendre avec consternation l'accident qui vous est arrivé¹. Nous voudrions bien avoir de vos nouvelles. Faites-nous écrire un mot par n'importe qui. Vous ne pouvez pas nous laisser dans l'inquiétude où nous sommes. Dites-nous si cette opération dont parle le journal vous laissera l'usage de la main. J'espère que vous pourrez toujours écrire : c'est une grande consolation, et qui fait oublier bien des infortunes.

Adieu, cher ami. Bon courage ! Ma sœur va être bien affligée quand je lui donnerai cette triste nouvelle. Personne n'est plus attristé que moi.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CLXVI

A M. Segrétain.

Jour de la Toussaint 1855.

MON CHER AMI,

Ma sœur vous a dit combien nous avons été heureux de recevoir votre lettre. On veut que je vous ac-

1. M. Segrétain s'était assez gravement blessé à la chasse.

cuse réception des oies et des marrons, parce que, malgré leur succès général, j'ai paru plus digne qu'un autre d'en rendre compte. Il est certain que je les apprécie hautement et que je ne me lasse pas d'en faire l'étude. Ne craignez point que nous les laissions vieillir. Iphigénie mourra dans son printemps. Mais, franchement, ces pots n'étaient point nécessaires pour donner du charme à votre dictée. Et si, au lieu de nous enrichir de quatre oies, vous aviez pu nous dire que nous étions victimes d'un *canard*, l'allégresse eût été bien plus grande ; mais enfin, puisque l'accident rentre dans la classe des malheurs supportables, et que cette terrible amputation n'est qu'une rognure, que Dieu soit béni ! Comme j'ai un petit fond de piété, quoi qu'on dise, je vous avouerai que vos réflexions là-dessus m'ont été particulièrement au cœur. Je comptais bien, à part moi, que vous prendriez la chose de ce côté. Et j'en ai été tout réjoui. Il n'est pas mauvais d'avoir de ces petites occasions de se trouver en face de soi-même, et de donner le bout du petit doigt au bon Dieu, pour retirer tout le corps des pièges de l'ennemi. Je dis le corps, quoiqu'il s'agisse de mieux que cela. Je vous avoue que c'est une bonne fortune, sur laquelle j'aime à compter pour moi. Le bon Dieu, voyant mes intentions, qui ne sont pas méchantes, et mes œuvres, qui ne valent rien, m'enverra un temps de réflexion et de cuisson qui me mettront à même de désirer et de mériter le rafraîchissement. Avec tout cela, je voudrais bien que Laval ne fût qu'à

50 ou 75 centimes de Paris, et que vos amis de *l'Univers* eussent la possibilité d'aller vous conter des fariboles, pour soulager un peu votre bonne grand'mère.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien on s'intéresse à vous dans notre petit monde et un peu autour. L'évêque d'Amiens m'a chargé tout spécialement de vous le dire; et moi, pas bête, j'ai profité de l'occasion pour l'intéresser à l'autre déboire. Il m'a promis d'*en récrire* à M^{gr} Bérardi¹.

Point de nouvelles de du Lac; mais vous avez dû en recevoir, ainsi que de la Tour, qui m'écrit à votre sujet en ami.

Nos deux petites filles toussent. Ce n'est rien, dit le médecin; et dans le fait elles ont bon appétit et bon somme. Mais nous sommes condamnés à ne plus entendre tousser sans frémir. Mon frère et ma sœur vous envoient leurs amitiés. Vous connaissez la mienne: je vous assure que c'est du solide et du bon teint. Faites-nous écrire un petit mot qui nous rassure quant à la fièvre: Ça va bien, sans phrases.

Adieu, très cher ami.

LOUIS VEUILLOT.

1. M. Segrétain, qui avait travaillé avec grand zèle et succès, comme maire et député, à l'érection de l'évêché de Laval, avait reçu la croix de simple chevalier de Saint-Grégoire.

CLXVII

A M. le comte de la Tour.

2 novembre 1855.

Je vous remercie de votre article, mon cher ami : il vient à propos pour le journal et pour Eugène, que je ne secours guère. J'ai trouvé à mon retour une masse de lettres et de choses pressées, dont je ne puis diminuer la masse, empêché que je suis par les visites et la faiblesse toujours croissante de mes yeux. Le travail du soir me devient impossible, et en outre je suis dans une veine de lourdeur, qui m'oblige à reprendre tout ce que je fais. Un article un peu long me demande quelquefois jusqu'à huit jours avec tous ces empêtrements. Que n'ai-je ma solitude de Tréguier ! Par ce temps qui ne permet plus les promenades et qui fait mourir les vers, je ne serais certainement pas tenté d'aller à la chasse, et la *copie* s'accumulerait sur mon bureau comme les goëmons sur vos rivages.

J'ai vainement cherché ce diable de livre sur l'Espagne. Il a disparu de chez moi, et il faut renoncer à le trouver chez les libraires. Il y a longtemps que l'épicier leur a pris tout ce qui restait de l'auteur, soit dit sans le déprécier, car il a du mérite, et je crois bien que c'est son mérite qui le met en cornets. Passez-vous de lui. Ce qu'il a pu dire de bon, vous le retrouverez certainement par inspiration. Qu'importe le surplus ?

Votre frère m'est venu voir. Il court Paris et Versailles. Je l'ai retenu pour un jour avant son départ, afin de lui donner des lettres et des renseignements. Je lui ferai voir l'abbé Hiron, qui sera probablement auditeur de rote à la place de Ségur, et qui en tout cas connaît Rome.

Si vous étiez ici, vous auriez un service à rendre à l'empereur et aux bonnes idées politiques. La préfecture de X... est vacante. Le comte de ***, qui meurt de ne rien faire, l'accepterait peut-être. Ce serait un choix à proposer. On ne trouve pas tous les jours de vieux gentilshommes parfaitement honorables et honorés, pourvus de cent cinquante mille francs de rente, qui soient disposés à servir, et qui en soient capables comme celui-là. Vous auriez dû aller dire cela à l'empereur, si vous aviez eu le courage de venir marier votre frère, comme nous y comptions bien.

Rien de nouveau dans notre petit monde. Les enfants toussent. Il n'en faut pas davantage pour nous alarmer. Mais le docteur Teyssier dit que ce n'est rien qu'une petite affection qui court.

Adieu, très cher ami. Nous vous embrassons. Présentez nos amitiés à M^{me} de la Tour, surtout les miennes. Les autres parleront pour eux. Quelle bonne hospitalité elle nous a donnée! Vous n'avez pas besoin de nous recommander la Bretagne. Si Dieu permet que nous nous établissions quelque part, ce sera là, et pas loin de vous, je vous en réponds. Vous nous auriez appris ce que valent des amis, si nous ne l'avions pas su. Mais en attendant

il nous faut un peu d'air aux portes de Paris : voilà ce que nous cherchons à louer ou à acheter, et ce que nous avons peut-être trouvé.

Bien à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

Ma sœur vous a dit qu'on avait de bonnes nouvelles du pauvre Segrétain. Il a bien pris son accident, et nous en a écrit d'une façon gaie et édifiante. Point de nouvelles de du Lac.

Il me semble que vous faites bien de ne pas bouger pour cette croix de Saint-Grégoire. L'ami Segrétain se remuera, et nous nous remuerons un peu pour lui ; mais vous, qu'est-ce que cela vous fait ?

CLXVIII

A M. l'abbé Sassier, vicaire à Argentan (Orne).

Paris, 13 novembre 1855.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je suis heureux d'apprendre que vous avez reçu votre liberté, et en prêtre, c'est-à-dire, pour recevoir en même temps un joug ; mais celui-ci vous laisse libre de satisfaire à la piété filiale. Il me semble que ce ministère paroissial est bien tentant, malgré ses labeurs et ses aridités. On trouve toujours quelques âmes dont on parvient à tirer quelque chose. Je pense que vous vous appliquerez aux pauvres bourgeois, qui sont des oiseaux

bien malheureux et bien farouches. L'habitude du monde vous y donnera des facilités que tous les prêtres n'ont pas au même degré; votre zèle fera le reste. Vous êtes fait pour changer les pierres en enfants d'Abraham, ce qui n'exclut pas le plâtre. Si vous avez les succès que mon cœur vous désire, vous ferez une belle moisson.

Je ne connais personne qui puisse satisfaire au désir de M. de Fontenay. Ce ne sont pas les offres qui manquent; mais on trouve difficilement des personnes pour cette condition, et la condition elle-même ne va pas toujours à ceux qui lui iraient. Ce sont des choses délicates et dont je n'aime guère à me charger, tant à l'égard du précepteur qu'à l'égard de la famille. Cependant, si j'avais quelqu'un, je vous le dirais.

Adieu, cher Monsieur. Conservez dans votre âme le nom et l'œuvre de M. l'abbé Le Pailleur. Il est bon d'avoir toujours devant soi un idéal de travail et de sacrifice où l'on voudrait mériter de parvenir.

Votre bien dévoué et bien affectionné en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXIX

A M. l'abbé Bernier.

18 novembre 1855.

MON CHER AMI,

J'accepte avec grand plaisir votre historique du Concordat. Vingt colonnes, c'est bien un peu long; mais la matière est intéressante. Tâchez cependant d'abrégéer un peu.

Je vous ai adressé M. l'abbé de la Tour, frère de notre collaborateur, qui va à Rome chapelain de Saint-Louis. Malheureusement, il est parti sans que je le voie et sans que j'aie pu lui donner mes instructions touchant ma lettre. Dites-lui de ma part que c'est à vous qu'il doit avoir confiance. Recommandez-lui de travailler, et, quand vous le connaîtrez mieux, de *se déraidir*.

Nous allons bien ici. Seulement nous avons la coqueluche à la maison, et mes deux pauvres petites filles toussent de manière à me déchirer la poitrine. Je crois être prêt à tout, lorsqu'il n'y a rien, et, quand il survient quelque chose, je m'aperçois que je crains tout. Ma vie est bien triste; mais c'est la vie. Adieu. Aimez-moi et priez pour moi. Mille amitiés de tous vos collaborateurs.

LOUIS VEUILLOT.



CLXX

A M. le comte de la Tour.

5 décembre 1855.

Vous parlez trop modestement de vos articles, mon cher ami. Ils ont été fort goûtés de moi et des autres, et font grand honneur au journal. Prenez confiance en vous : vous avez des pensées justes et fortes, vous les exprimez clairement. Je connais des gens qui s'accommoderaient de votre lot, dusent-ils y perdre un peu de pompe et de fleurs. Ce qui vous manque, c'est un peu de cette perversité de la civilisation qui enseigne à ne pas parler aux autres dans le langage qu'on se parle à soi-même. Il paraît que vous vous êtes exprimé sur le compte de la pauvre Isabelle avec une liberté toute bretonne. Vous oubliez que Collet-Meygret est là pour veiller sur la dignité des reines. Mais quand vous avez respiré pendant deux jours l'air de Paris, vous êtes bien meilleur diplomate. Vous avez remarqué la modération du *Correspondant*. C'est le petit Cochin qui a fait cet article. Je n'y veux point répondre. Ce serait trop d'honneur, et j'aurais trop la tentation de lui arracher son faux nez. Je serais bien avancé quand j'aurais cela dans la main. Mais je réponds au P. Lacordaire, qui a trouvé à propos de nous attaquer sur le cercueil d'Ozanam. Je m'y suis décidé avec peine. Toute réflexion faite, j'ai pensé que *l'Univers* avait été assez diffamé comme

cela, et qu'il devait prendre quelque souci de son honneur dans le passé et dans l'avenir. Nos adversaires n'aiment pas beaucoup qu'on leur réponde, et s'ils voient qu'on se met tout de bon sur ce pied-là, ils observeront un silence désirable pour nous et plus encore pour eux-mêmes. J'attends que Montalembert ait fini son Angleterre¹, et tout aussitôt j'en dirai mon avis.

Je vais avoir une affaire d'honneur avec un vénérable curé de Paris. Le prince Lucien, président du comité pour la statue de Notre-Dame du Puy, a eu la malencontreuse pensée de m'y faire entrer, et sans me prévenir, il m'a proposé à ses collègues. Ce curé en était. Devant toute l'assemblée, assez nombreuse et assez considérable, le digne homme, avec douceur, a fait entendre que j'avais beaucoup de famille, de grands besoins d'argent, que je cherchais à m'en procurer partout, qu'enfin je n'étais pas sûr. Il a été appuyé par un vicaire général honoraire qui vient de temps en temps me faire des caresses pour me tirer des réclames, et enfin j'ai été rejeté *comme homme d'argent*. Que dites-vous de cela? Il est vrai que ce curé, qui ne me connaît pas du tout d'ailleurs, est auteur d'un livre dont Aubineau a fait la critique. J'irai le trouver avec un témoin, et j'aurai l'amertume de l'entendre nier ce que je sais qu'il a dit².

Nos coqueluches sont à leur terme, mais Élise

1. Un écrit sur l'Angleterre, qui parut d'abord en articles dans *le Correspondant*.

2. Il en fut ainsi.

a pris un rhume de bœuf. A cela près, tout va bien. Nous avons demain à dîner l'évêque d'Arras et le nouvel évêque de Fréjus¹, qui est de nos meilleurs amis. Que n'êtes-vous là!

Nous n'avons pas vu V. Si je le rencontre, je lui ferai votre commission. Entre nous, je vous avoue que je ne le crois pas sûr. Il est gros, mais pas rond.

Vous avez une bien bonne idée de rebâtir Saint-Michel. Il faudra que nous allions voir cela. Adieu, mon cher ami. Faites nos compliments et nos amitiés à M^{me} de la Tour. Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

L'empereur a donné 30,000 francs pour l'établissement de l'évêque de la Rochelle, et, par son ordre, le Nonce a pu installer l'évêque de Laval avec des formalités où les libertés gallicanes et les Organiques ont été violés de manière à n'en revenir que difficilement.

CLXXI

*A M. le général de Cotte, aide de camp
de Napoléon III.*

1855.

MON CHER GÉNÉRAL,

Une demande d'audience est adressée à notre Maître par mon ancien et cher ami le capitaine de

1. M^{sr} Jordany.

vaisseau Maisonneuve. C'est un vrai chrétien, un vrai marin, un vrai serviteur de l'empereur. Il vient de naviguer quatre ans dans les mers de la Chine, le golfe Persique et les fleuves de la Mésopotamie. Il a non seulement vu, mais *étudié*, et avec une capacité politique peu ordinaire. Il sait des choses qu'il a besoin de dire et que l'empereur a besoin de savoir.

Avec tout cela, par un enchaînement de misères bien tristes, le commandant de Maisonneuve est en disgrâce dans les bureaux de la marine, en sorte que sa demande d'audience n'est pas appuyée là.

Si l'occasion se présente de lui donner un coup d'épaule pour qu'il soit entendu, je vous conjure, mon cher général, de vous y employer. Il ne s'agit pas de ses affaires, mais uniquement de celles de l'État.

Je ne m'adresse pas à votre bienveillance pour moi et je ne songe pas à mon amitié pour lui; j'invoque votre zèle pour le service de l'empereur. Ceci est bien de votre ressort d'aide de camp : car il est question de la plus grosse bataille qu'aurent à livrer la France et le monde latin. Le regard de l'empereur pénétrera dans ce vaste horizon, sur lequel les bureaux refusent avec colère d'ouvrir leur œil myope et malade.

L'intérêt qui m'anime particulièrement est aussi le vôtre, et ne se sépare pas de celui de la France et de l'empereur. M. de Maisonneuve a une grande intelligence de la situation de nos missionnaires dans l'extrême Orient, et de l'admirable et glorieux

parti que la France pourrait tirer du dévouement de ces héros. Il a à proposer des moyens pratiques et relativement faciles. Il était à Macao lorsqu'on apprit le martyre de M. Chapdelaine, et il proposa de brûler Canton. Si le consul avait eu un peu de son énergie, la chose aurait été faite, et nous n'aurions pas aujourd'hui de nouveaux assassinats à déplorer.

Encore une fois, je vous en prie, pour le bien de la religion et de la France, pour la gloire du fils aîné de l'Église, faites, s'il est possible, que Sa Majesté entende M. de Maisonneuve. Cet homme de cœur ne demande rien pour lui. Il veut accomplir ce qu'il croit son devoir envers l'empereur et envers Dieu.

Votre bien dévoué en N.-S.,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXII

A M. A. Segrétain.

10 décembre 1855.

Quelle question ! Certainement je la veux, cette oie ! Elle n'aurait tout son prix que si vous l'apportiez vous-même..... Toutefois ne la laissons pas vieillir imprudemment, de peur que votre présence même ne puisse lui rendre ce qu'elle aurait perdu. Il faut cueillir les fleurs quand elles sont grasses, et les oies quand elles sont épanouies. Si elle est au point de X..., c'est le mo-

ment d'être rôtie. Naturellement, observateur comme tous les bons écrivains, je suis curieux d'étudier la différence de l'oie en pot et de l'oie en broche. Il me reste un vœu à former : Gardez-en les plumes ! Jamais vous ne me persuaderez que le P. Abbé ¹ a raison d'employer sa force à enchaîner votre courage. Je vous dirai toujours avec un air de blague, mais très sérieusement au fond, en ami, que vous avez tort de ne pas écrire. Ce ne sont pas des oies à aucune sauce qui me fermeront la bouche. Vous n'êtes pas dans votre vocation, et il en résultera des perturbations. Souvenez-vous de cela. Si vous craignez de vous *déposer* ², qui vous empêche de taire votre nom, du moment que vous ne voulez assassiner personne ? Vous avez un esprit gai, ingénieux, une pointe aiguë et claire : avec cela on fait une bonne petite farce honnête et sensée, qui empoisonne cent imbéciles. Vos oies sont bonnes, mais voilà mon idée.

Rassurez-vous sur mes yeux, très cher ami. Ils ne valent rien, mais ils iront toujours. Seulement, le soir ils ne vont guère, et autant que je le puis je les ménage. Ayant la main de ma sœur en guise de lunettes, je me suis donné le plaisir de vous écrire les pieds sur les chenets ; et elle, sans y penser, comme si nous causions de vous, en badinant, sur un grand fonds de sérieux et de tendresse

1. Dom Guéranger.

2. M. Segrétain pensait que sa qualité de maire de Laval lui interdisait la polémique dans la presse.

que nous avons pour tous nos rares amis, et que vous méritez si bien, à travers votre amour pour les brimborions et votre passion contre les rogatons en gros style.

Ne comprendrez-vous jamais l'utilité et l'autorité du bouilli dans les choses de l'intelligence? En littérature, le bouilli est très puissant; en politique et en philosophie, il règne; et à l'état de miroton, il n'a plus de rival, il est dieu.

Se régaler de bouilli réchauffé avec de gros oignons est une volupté de l'esprit humain. C'est dans cette sauce qu'il met du laurier.

Par condescendance pour les délicats, Dieu a permis d'autres ragoûts. De ces autres vous n'en avez pas *à gogo*, et vous vous plaignez. Mais qu'êtes-vous, pour que Dieu change le temps où il a trouvé bon de vous faire vivre? Vous vivez dans une démocratie: mangez à la gamelle ou serrez-vous le ventre.

Morny soit qui mal y pense!

Je ne vous fais pas les compliments et les remerciements de ma sœur sur vos quatre pots. Je ne les lui annonce point, pour qu'elle en ait la surprise, qui lui sera très agréable, n'en doutez pas, non plus que de sa satisfaction pour le bon accueil que je promets à l'élève favori de votre excellente grand'mère.

Adieu, heureux homme. Je reçois deux feuilles d'épreuves, et si quelqu'un comprend le plaisir de ne rien faire, c'est moi.

Recevez nos tendresses, particulièrement celles

d'Eugène, à qui je viens de lire votre lettre et qui en a ri jusqu'à pleurer.

LOUIS.

Lulu s'est confessée hier pour la première fois. Elle en était très fière, et elle s'est réveillée le matin en disant : « Je vais tâcher de faire une aussi bonne confession comme j'ai fait un bon somme. » Ce qui prouve que la chose est dans la nature.

Les pots sont arrivés, et Rosalie et Jeanne sont fières de leur patrie¹. Je renonce à vous peindre le regard d'Agnès. L'œil parle de l'abondance du cœur, qui reçoit nécessairement beaucoup d'influence de l'estomac.

Voulez-vous vous charger de remettre le poulet ci-joint, bien éloigné de valoir l'oie !

CLXXIII

A M. le comte de la Tour.

3 janvier 1856.

Il ne faut pas que la chaleur des affaires m'empêche de vous crier *Bonjour, bon an!* Je le fais à la course. Voici les visites et les lettres qui viennent se mêler à la polémique pour dévorer mes heures. Oh ! qu'on est bien à Tréguier !

1. Ces pots contenaient des hachis d'oie, produit gastronomique justement en honneur dans la Mayenne.

J'ai perdu tout le fruit de mes beaux combats de décembre par mon article sur le retour de la garde. On me fait la moue de tous les côtés; on me dit que je me compromets, que je me déshonore par ce cri de Vive l'empereur! Je laisse parler le vulgaire, et je ne me repens pas. 1° J'ai voulu prouver aux parlementaires que toutes leurs forces ne me feraient pas reculer ni prendre une autre attitude; 2° j'ai voulu rafraîchir la mémoire impériale. Par là, et en ne faisant d'ailleurs que ce qui est juste et dans mon cœur, j'assure la liberté du journal à l'égard des ministres. Le reste m'importe peu, et, tant que je pourrai dire la vérité, je ne m'inquiéterai guère d'être traité de courtisan.

L'évêque d'Amiens devient archevêque d'Auch.

Pamiers¹, dit-on, donne sa démission; Châlons² demande un coadjuteur, Bayeux³ est mort, la Rochelle vacant. Cela fait cinq évêchés à donner. Il est essentiel que les ultramontains soient connus pour amis.

M^{gr} de Salinis a vu dernièrement l'empereur. Il lui a bien parlé en son nom et un peu au mien. Il lui a dit que — Lui — nous inspirait pleine confiance; mais que l'entourage était inquiétant, décourageant, malhonnête. L'empereur a très bien écouté, remercié, promis de réfléchir. Il a prétendu que ce n'était pas chose facile de s'entourer d'honnêtes gens, et qu'au Deux Décembre il avait fait beaucoup

1. M^{gr} Allouvy.

2. M^{gr} de Prilly.

3. M^{gr} Robin.

d'avances qui ont été mal accueillies. L'évêque a encore osé répondre à cela. Il a aussi parlé du *Siècle* et de *la Presse*, mais sans rien obtenir de positif. Voilà l'épine, elle est considérable. Néanmoins l'homme est toujours bien, et c'est l'essentiel.

J'ai reçu une lettre de votre frère, très longue, très bonne et très débrouillée. Vous verrez qu'il ira bien, et que nous aurons des consolations de ce côté.

Adieu, mon très cher ami. Présentez mes respectueuses amitiés à M^{me} de la Tour. Faites les compliments de tous les miens à tous les vôtres. Nous ferons passer l'article de M. Guichet sur votre musicien.

Tout à vous en N.-S.,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXIV

A M. l'abbé Cazeaux.

Paris, 5 janvier 1856.

MONSIEUR,

J'ai bien tardé à vous remercier de l'envoi de vos documents sur l'Église espagnole. Vous aurez trouvé que nous n'en avons guère usé : c'est que les traducteurs nous manquent, et qu'un seul de nos rédacteurs, trop occupé ailleurs, pourrait prendre dans toutes ces pièces ce qu'il en faut pour un journal, sans avoir besoin d'une traduction. Vous

vous offrez si obligeamment à faire une partie de ce travail, que j'ose vous prier de nous venir en aide. C'est un grand service à rendre à la cause catholique. Je doute bien un peu que nous obtenions le résultat que vous espérez...

Il y a quelques prélats, et le nôtre particulièrement, qui croient qu'on reverra un nouveau dix-huitième siècle en France, et qui nous en imputent la faute. C'est nous, dit notre archevêque, qui suscitons tous ces ennemis de l'Église, qui les formons, qui les entretenons, qui en multiplions le nombre, et il le dit publiquement. Une conviction si arrêtée nous laisse sans réponse, mais non pas, Dieu merci ! sans courage. Pie IX nous a donné d'autres conseils, et ce sont ceux-là que nous suivrons. Venez à notre secours pour ces dignes évêques d'Espagne, qui savent si bien à quoi s'en tenir sur les parleurs de liberté, et à qui le silence qu'on leur impose ne sert guère plus que celui où l'on voudrait nous réduire par précaution.

Je vous remercie, Monsieur, de la sympathie que vous voulez bien me témoigner. Il est vrai que j'ai été durement éprouvé dans l'année qui vient de finir ; mais les peines que Dieu envoie ont leur but, que nous pouvons entrevoir, et leurs douceurs, que nous sentons au milieu des larmes. Que sa sainte volonté soit faite, et son saint nom à jamais béni !

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués,

Votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXV

A M. Rivalland.

Paris, 18 janvier 1856.

Je vous remercie de votre affection si fidèle, mon cher Rivalland ; la mienne n'est pas moins persévérante. Je prends une vive part à vos soucis, et je voudrais bien les alléger, mais je n'ai que des vœux impuissants. Je ne crois pas que vous obteniez rien de la requête que vous avez présentée à l'impératrice, et il vous serait inutile de l'envoyer une seconde fois¹. Les aumônes, quoique abondantes, ne peuvent suffire à tous les besoins du moment ; l'extrême misère qui est sans pain et sans feu en absorbe la totalité. Prenez votre courage à deux mains et abandonnez-vous à la Providence, en faisant tout le bien que vous pourrez ; ne jetez pas un seul regard sur l'avenir ; voyez plus loin : ne regardez que l'éternité, où seront si amplement récompensés tous nos sacrifices, tous nos travaux, tous nos bons désirs. Nous n'emporterons dans l'éternité que ce que nous aurons donné ici-bas. Ne songez pas même à vos enfants, si ce n'est pour leur former une âme solidement chrétienne et leur léguer l'exemple de vos vertus. Dieu aura soin d'eux, comme vous avez eu soin de tous ces petits pauvres à qui vous avez donné le bienfait de l'instruction. Ce sera là

1. M. Rivalland demandait des secours pour son école.

le bien et l'héritage de vos enfants, dont Dieu sera le gardien, et nul accident humain ne pourra le leur ravir. Adieu, mon cher ami. Priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXVI

A M. E. - A. Segrétain.

18 janvier 1856.

MONSIEUR LE MAIRE,

« Je mets la main à la plume » pour m'informer de votre santé; « tant qu'à la mienne, » elle est bonne, Dieu merci!

Je crains que vous n'épaississiez.

Vos rilles¹ étaient parfaites; mais voilà deux ou trois exemples que vous me donnez d'un esprit bien rural.

Pour moi, j'ai fait un article pour éclaircir un logogriphe, et non pour en forger un autre.

Il m'a paru bon de montrer qu'on avait fortement dévié des promesses de 1852, et de dire ou de supposer qu'on y voulait revenir en mettant le Sénat en mesure de proposer... des mesures².

1. Sortes de rillettes d'oie.

2. *Le Moniteur universel*, alors officiel, avait publié un article où l'on relevait le plus possible le rôle du Sénat en lui parlant de son droit d'initiative; Louis Veillot, s'emparant de cet article, avait pressé le Sénat de répondre aux intentions de l'empereur.

Qui diable vous porte à croire que l'on voit et que l'on applaudit une assemblée délibérante dans une assemblée consultante, et consultante à huis clos ?

Qui vous fait croire que je crois que l'on invite le Sénat à proposer les lois nécessaires, c'est-à-dire, les lois protectrices de la religion et de la morale publique ?

Je suis prêt à affirmer que vous avez plus d'esprit en votre petit doigt que le Sénat dans toutes ses têtes. Mais ce petit doigt serait-il celui que vous avez donné à manger au chien de votre fusil, dans ce beau jour de chasse auquel nous ne pensons qu'en tremblant ? *Dies illa !*

Voyez-vous, mon ami, ces fumées de valeur qui s'échappent de vos entrailles de maire, et ce courage bouillant qui vous anime loin du combat, tout cela vous monte à la tête et obscurcit vos idées, habituellement justes.

Ah ! Segrétain !...

Quand vous reviendrez, apportez quelque chose à manger : car vraiment, vous avez besoin qu'on vous pardonne.

Cependant, on vous aime beaucoup dans tous les compartiments de mon troisième étage. On vous y reverra avec plaisir, on y mettra votre couvert avec joie, on vous fera un plat sucré. Mais on dit : « Il est bien étonnant ! » C'est mon sentiment.

LOUIS.

CLXXVII

A M. Segrétain.

21 janvier 1856.

MON AMI,

Vous vous retournez gentiment, tout le monde accorde cela; mais vous êtes sujet à gauchir quand vous avez porté quelque temps cette sous-ventrière tricolore. Cela coupe un homme en deux, voyez-vous, et un homme coupé n'est plus un homme. Je vous dis, moi, que mon article était très clair. Je le sais bien, peut-être; et j'ai été obligé de le prouver à tant de gens, que j'en suis actuellement très convaincu. Monsieur, il n'y a que ceux qui ne font point d'articles qui ne fassent point de bêtises... et encore!

Quant à la nourriture, mon très cher ami, ce n'est pas à un homme comme vous qu'il faut donner des idées là-dessus. Il y a des plantes, il y a des fruits, il y a des bêtes qui courent sur la terre sans aucune sous-ventrière; il y en a d'autres qui volent dans les airs, et que vous atteignez (d'un plomb meurtrier)¹ qui vole encore mieux. Le bon Dieu a fait bien les choses, et il a donné l'intelligence à l'homme. Ne savez-vous point tout cela? Alors, qu'est-ce que vous avez appris dans le monde?

1. Je mets ces trois mots entre parenthèses, parce qu'ils étaient oubliés dans la lettre, et que plus loin il en est question.

J'ai vu Nettement (Alfred) ; il est puissant d'aspect, doux et tendre, et il voudrait bien son article ; si vous le faites, traitez-le humainement, parce que ce gros homme est vraiment digne d'intérêt et plein de bonnes intentions.

J'ai dit dans tous les compartiments : « Que faut-il que Segrétain apporte ? » On m'a répondu : « Lui-même. »

Ah ! de tous les ouvrages de Dieu, l'homme est le plus beau.

Adieu, Esprit.

LOUIS.

CLXXVIII

A M^{sc} Ræss, évêque de Strasbourg.

Janvier 1856.

MONSEIGNEUR,

Je suis heureux de présenter à Votre Grandeur les Petites Sœurs des Pauvres, qui se rendent à Strasbourg avec votre agrément, pour essayer d'y faire le bien qu'elles font partout. Je n'ai pas besoin de les recommander à la bonté d'un évêque, et d'un évêque tel que vous, Monseigneur. Vous verrez tout de suite en elles ce signe de Dieu que vos yeux savent si bien reconnaître. Le protestantisme l'y verra aussi, quoi qu'il fasse, partout où il conserve la faculté de voir. Nous admirons toujours à Paris les véritables miracles qui accompagnent et bénissent leur charité.

La bonne mère Conception, à qui je remets cette lettre, est une ancienne de la famille, sœur de la supérieure générale, qui l'a fondée. Je me permets d'ajouter que cette digne religieuse est une amie particulière de ma sœur et de moi. Dans les dernières épreuves que Dieu nous a envoyées, elle était auprès de nous comme un ange consolateur ; elle a recueilli le dernier soupir d'une de mes filles, et c'est à sa charité que nous avons dû principalement tout ce que des cœurs chrétiens peuvent recevoir d'humains secours en de si cruels déchirements. La simplicité de cette chère sœur, jointe à ses autres mérites, fait d'elle un type vivant des vertus de son admirable congrégation.

L'ecclésiastique qui l'accompagne est aussi un de mes plus précieux et de mes plus anciens amis. Je le connais depuis sa première jeunesse. Il appartient à une famille riche et distinguée du diocèse de Cambrai, et il n'est pas moins remarquable par les dons de l'esprit que par ceux du cœur. Appelé à une brillante fortune dans le monde, et même, s'il l'avait voulu, dans l'Église, M. Lelièvre, aujourd'hui le petit frère Ernest, a tout quitté pour servir Jésus-Christ dans la pauvreté et dans l'humilité perpétuelles. Il s'est donné à l'abbé Le Pailleur, supérieur et fondateur des Petites Sœurs des Pauvres, qui veut ajouter à cette famille une autre famille de prêtres, pour prêcher spécialement les pauvres que les Petites Sœurs recueilleront dans leurs maisons.

Daignez agréer, Monseigneur, les sentiments respectueux et dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXIX

A M. le comte de la Tour.

23 janvier 1856.

MON CHER AMI,

Nous devrions faire ensemble un voyage à Fribourg : tout est prêt, et le temps presse¹. On vous attendrait cependant, si vous deviez venir aussitôt l'ouverture de la session. La santé de M^{me} de la Tour vous le permettra-t-elle ? Je crois que non. Répondez-moi cependant, pour que je me mette en quête d'un autre compagnon, qui ne vous remplacera pas.

Nos affaires se gâtent bien, et mon *vive l'Empereur* ! me coûtera cher². Vous savez à peu près

1. Il s'agit de Fribourg en Brisgau, dont l'archevêque, M^{sr} de Vicari, était, à cause de sa fermeté épiscopale, persécuté par le gouvernement grand-ducal.

2. Dans un article sur la rentrée triomphale des troupes de Sébastopol, Louis Veillot avait écrit cette phrase : « Nos drapeaux sont fiers et nos autels debout. Nous remercions Dieu de vous avoir envoyé et de vous avoir préservé ! Nous lui demandons qu'il vous garde et qu'il vous inspire. Marchez fièrement, Sire, au milieu de votre peuple dont les acclamations vous saluent : Vive l'empereur ! » C'était en 1855 ; et il est certain que la campagne de Crimée avait reçu un cachet chrétien,

quels volcans d'injures il a ouvert contre moi de tous côtés. A la suite de ces polémiques est intervenu, comme l'an passé à propos de Béranger, un avis du ministère de l'intérieur, pour cesser la discussion contre *la Presse* et contre *le Siècle*. J'ai répondu que j'obéirais, à condition que ces journaux cesseraient aussi : car, ajoutai-je, il leur est plus facile de ne pas attaquer la religion qu'à nous de ne pas la défendre. On m'a répondu qu'ils se tairaient, et, en effet, ils ont gardé le silence sur *l'Univers* ; mais, quatre jours après, *le Siècle* a publié le plus abominable article qu'il ait encore fait contre la religion. Ainsi, ces écrivains ont la permission d'insulter l'Église, et cependant on est assez puissant pour leur interdire la polémique contre un journal. Je veux attendre quelque temps pour voir ce que cela deviendra, et ensuite je parlerai et je dirai tout. Mon silence serait une véritable trahison à l'égard des catholiques qui ne lisent que *l'Univers*, et qui croient que les choses sont encore comme nous les avons vues et comme nous les avons montrées. Je n'accepterai certainement pas un bouclier dont je n'ai nul besoin, tandis que l'Église est livrée à ces coups infâmes ; et il faudra, comme je l'ai dit, ou que l'on nous impose publiquement le silence, ou qu'on leur impose le respect.

et que le peuple, ce jour-là, cria sur le passage de Napoléon III : « Vive l'empereur ! » L'espérance était de droit. Il fallut bientôt en rabattre, et nul ne sut plus fermement que Louis Veuillot dire : « Nous avons fait un rêve. »

La paix me fait bien peur. Tout au plus impose-t-elle à la Russie une prudence de dix ou quinze ans : le temps de faire ses chemins de fer et de retirer ses fonds de l'étranger, ou même de nous faire des emprunts. Après quoi, elle reparaitra forte d'une nouvelle alliance, l'Angleterre probablement, ou les États-Unis. Pendant ce repos, la révolution fera ses affaires dans l'Occident. Pendant cette paix où l'on va s'efforcer de contenter les intérêts matériels, la vérité spirituelle sera donnée en pâture aux esprits. Depuis deux ans, notre empereur a reculé à l'intérieur devant la révolution ; aujourd'hui, il recule à l'extérieur devant le schisme. Nous avons fait un beau rêve, et le dernier ! Adieu, mon cher ami. J'ai le cœur navré : il me semble que je suis accablé du poids de la patrie qui croule.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXX

A M. Segrétain.

25 janvier 1856.

Vous déboucherais-je ?

J'y travaille avec cette ténacité qui fait tout mon crime, et qui me semble être ma seule vertu.

« Il y en a (des bêtes) qui volent dans les airs et que vous atteignez *d'un plomb meurtrier* qui vole encore mieux. » Ce sont les canards sauvages, les perdreaux rouges, les pintades, outardes, etc.

Je ne comparerai votre esprit à ce plomb ni à ces bêtes. Il ne vole.

Au moins que votre cœur vole, et vers moi. Il vous sera beaucoup pardonné.

Je vous dirai que je voudrais bien vous voir : je suis agacé et ennuyé démesurément depuis quelques jours, et j'aurais besoin de votre bon rire.

Nos affaires vont mal. Nous avons reçu une invitation de faire la paix avec *le Siècle* et *la Presse*. J'ai demandé si l'on en faisait autant pour eux. On m'en a donné l'assurance, et là-dessus j'ai arrêté le feu. Ils se sont tus quatre jours, et ensuite *le Siècle* a recommencé, comme vous avez vu, non contre *l'Univers*, mais contre Jésus-Christ. Quand on pense que Jourdan, cet odieux idiot, se livre à de pareilles inspirations par permission de la police, il y a de quoi réfléchir. Il faudra le dire, et il faudra rompre.

Une partie de boules avec vos raccrocs serait utile au milieu de pareilles préoccupations.

Le succès et l'insolence du mal, l'infâme complicité de la sottise honnête avec la sottise scélérate, me mettent, malgré ma raison, dans un état d'exaspération intérieure telle, que je suis tout tremblant et frémissant, et hors d'état d'écrire. J'ai voulu me mettre hier à un article sur le livre de Rio ; j'ai eu une attaque de nerfs. Voilà d'où vient l'abondance de mes autographes.

Pour parler raison, je vous dirai pourtant, cher ami, que je vois un grand avantage à ce grand chagrin que j'ai dans le cœur : il éloigne de moi

complètement l'autre maladie dont vous me parlez. Si vous voulez vous délivrer de cela, et je vous y engage, appliquez-vous à souffrir pour l'Église : c'est un remède souverain.

Vous n'êtes que trop juste sur ce pauvre poussah qui fit l'*Histoire de la littérature* en quatre tomes ; mais il est si honnête garçon, que cela fait pitié. Laissez-le, s'il vous est impossible d'y apporter de l'indulgence. Je chercherai quelqu'un qui le mette à une sauce moins relevée.

Adieu. Je vous aime vraiment de tout mon cœur.

LOUIS.

CLXXXI

A M. Segrétain.

27 janvier 1856.

MON BON AMI,

Nous avons une belle crosse à porter au bon archevêque de Fribourg en Brisgau. La Tour devait faire ce voyage avec moi, à titre d'ancien Autrichien et de député¹. Il s'est mis dans le cas de servir de sage-femme, et il ne pourra venir. D'un autre côté, ça presse, attendu que le bon archevêque a quelque chose comme quatre-vingt-six ans, maladie grave ! Vous n'êtes pas Autrichien, mais vous êtes député, et vous représentez gentiment par votre personne et vos décorations.

1. M. le comte Gustave de la Tour avait servi dans l'armée autrichienne.

Voulez-vous faire cette partie? On en écrira au Pape. Je pense que nous serons accompagnés de l'évêque de Strasbourg, qui nous servira de truchement, et Bussière en est. Si vous avez assez de cœur pour risquer l'aventure dans cette froide saison, faites-le-moi savoir. Je continue de vous aimer comme si vous compreniez mes écrits.

LOUIS.

CLXXXII

A M^{gr} Rœss, évêque de Strasbourg.

28 janvier 1856.

MONSEIGNEUR,

La crosse destinée à M^{gr} l'archevêque de Fribourg est terminée, et c'est un très bel ouvrage. Il ne reste plus qu'à la remettre aux mains de l'illustre prélat. Je compte faire ce voyage avec M. le vicomte de Bussière et un autre de mes amis. Mais je voudrais bien que Votre Grandeur pût se mettre à notre tête.

Permettez-moi de vous demander si cela vous est possible et quel serait votre moment. Nous irions alors nous mettre à vos ordres, de façon à dépenser aussi peu de temps qu'il se pourra. Nous aurons aussi besoin de vos conseils pour faire entrer la crosse malgré la police badoise. Le meilleur moyen serait sans doute de la mettre dans vos bagages.

Nous avons fait faire un bel anneau pour M^{gr} l'é-

vêque de Limbourg. Il ne nous manque que son nom, que je vous prie de vouloir bien m'envoyer, afin que nous le fassions graver immédiatement.

Je remercie bien Votre Grandeur du bon accueil qu'Elle a daigné faire à ma recommandation (très superflue, je le savais) en faveur des Petites Sœurs des Pauvres.

J'ai revu l'abbé Lelièvre, tout ravi de votre paternité.

Mon frère me charge, Monseigneur, de le rappeler à votre gracieux souvenir, et il est comme moi, de Votre Grandeur, le très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXIII

A. M. Segrétain.

29 janvier 1856.

MON TRÈS CHER AMI,

Vous partez pour l'Allemagne comme vous abattez les chevreuils, par voie télégraphique. Cet empressement nous va au cœur, mais sans surprise. Élise disait : « Il n'hésitera pas ; » et le critique Eugène répondait : « Pas du tout. » A preuve.

Donc, vous aurez bien huit jours, parce qu'il me faut une réponse de Strashbourg et que Bussière marie sa fille. Vous serez averti en temps opportun, c'est-à-dire, quelques jours à l'avance ; ça ne tardera pas.

J'aurais bien voulu profiter du télégraphe à mon tour : c'est bon genre, et puis port payé !... Mais j'étais absent, Eugène a emporté la dépêche au journal, et quand j'y suis arrivé, il ne m'en a pas dit mot. Pour que vous ne perdiez pas tout, je n'affranchis point ma lettre.

Tâchez de vous procurer la biographie de Louis Veillot, par Eugène Jacquot, né à Mirecourt. Quel abominable homme ! Je parle de Louis Veillot.

Adieu, mon cher ami. Votre lettre de ce matin est bien bonne, et je vous déclare formellement que je prie pour vous en frère. Nous ne jouirons pas beaucoup des charmes de la nature dans notre voyage ; mais c'est quelque chose de recevoir la bénédiction des quatre-vingt-six ans et des saints combats du vieil archevêque.

Bien à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEILLOT.

CLXXXIV

A M. Segrétain.

30 janvier 1856.

CHEVALIER,

L'évêque de Strasbourg nous offre ou du 10 au 13, ou du 20 au 25 février. Il nous accompagnera. En attendant, il nous héberge. Trois lits nous attendent à l'évêché, et le carrosse épiscopal sera au débarcadère. De plus, Bussière ne venant pas,

j'espère décider Eugène à venir. Il animera la conversation, n'étant jamais d'accord avec vous. J'estime que nous devons partir le 9 au matin. Que vous en semble ?

A mon avis, cette combinaison vous donne huit jours de Lisieux, un jour de boules à Paris, et vous n'avez rien à désirer qui vous occupe davantage, en ne faisant rien, suivant votre heureuse vocation. Si ce trait paraît trop piquant, je le retire.

De plus en plus vôtre, parce qu'au fond vous êtes bon et sensible.

LOUIS.

Réponse immédiate (voie de terre), parce que l'évêque de Strasbourg désire être averti. Vous pensez bien qu'il veut mettre quelque chose à frire.

CLXXXV

A M^{sr} Rœss, évêque de Strasbourg.

1^{er} février 1856.

MONSEIGNEUR,

J'ai écrit à M. Segrétain, député, qui doit m'accompagner, que nous pourrions arriver à Strasbourg le 10 ou le 18 février. Je pense que, dans l'incertitude de savoir le jour de l'ouverture de la session, il choisira le terme le plus rapproché. Si toutefois Votre Grandeur se trouvait plus libre pour la deuxième semaine du Carême, il ne nous

en coûterait rien de retarder jusque-là. Je vous prie, en conséquence, de vouloir bien fixer vous-même le jour de notre arrivée.

M. de Bussière ne pourra pas venir, parce qu'il est fort occupé de marier sa fille, qui épouse M. de Leusse, ce jeune marin qui s'est distingué si chrétiennement sur la flotte pendant le choléra et si courageusement au siège de Sébastopol. Un autre de mes amis complétera notre petite ambassade. J'espère que ce sera mon frère.

Comme nous aurons aussi à remettre l'anneau à M^{sr} Blum, je vous demande la grâce de vouloir bien nous procurer un compagnon allemand qui nous mène jusqu'à ce prélat.

Je vous remercie mille fois, Monseigneur, de la bonté avec laquelle vous nous offrez l'hospitalité. Nous en jouirons du même cœur qu'elle sera donnée.

Daigne Votre Grandeur agréer l'expression de mes sentiments pleins de vénération, de reconnaissance et de dévouement. LOUIS VEUILLOT.

CLXXXVI

A. M. Segrétau. *

3 février 1856.

En voici bien d'une autre !

L'évêque de Strasbourg me récrit que, toute réflexion faite et le premier mouvement d'enthousiasme passé, par des considérations d'une im-

portance majeure, qu'il ne faut pas confier à l'État-Postillon,

« Nous ferons bien d'attendre le retour des zéphirs ! »

Alors, mon cher, établissez-vous à Lisieux, si rien de pressé ne vous appelle à Paris.

Je pourrais vous montrer des ennemis à terrasser, des Sébastopol, beaucoup de Sébastopol à prendre à la pointe du poil d'oie ; mais ces jeux n'ont pour vous aucun charme :

Je le sais trop, Mam'selle, et ne m'en plains qu'aux dieux !

Quoi ? qu'est-ce ? comment ? Je devine votre étonnement ; vous vous posez un point d'interrogation. Mais si vous voulez des éclaircissements, venez les prendre. Pour moi, j'ai d'autres affaires, et le temps des lettres badines est passé. Mon ami d'Orléans, qui voudrait bien avoir une crosse Minié pour me carabiner à distance, vient de me servir un plat de son métier, qui vous ferait fondre, si vous en étiez susceptible¹.

Adieu, mon bon ami. Je vous assure que vous m'êtes très précieux. Il fut un temps où je croyais qu'on avait toujours trop d'amis ; mais maintenant je vois que c'est une grande chose d'en avoir assez, et qu'il y faut tenir. Aussi ne craignez pas que je vous lâche jamais. Je suis une teigne pour vous.

LOUIS.

1. *Le Moniteur du Loiret*, journal soumis à M^{sr} Dupanloup, reproduisait des extraits du pamphlet de Jacquot, dit de Mirecourt, contre Louis Veullot. Des détails sont donnés dans le premier volume de la *Correspondance* sur cet incident.

CLXXXVII

A M^{sr} Rœss, évêque de Strasbourg.

4 février 1856.

MONSIEUR,

J'ai suspendu bien à regret mes préparatifs de voyage, et donné contre-ordre à mes amis. Nous attendrons vos ordres et nous serons prêts aussitôt. Le saint archevêque est si avancé en âge, que je ne voudrais pas remettre d'un jour dès qu'il me sera possible d'aller lui présenter l'hommage de la vénération qu'il nous inspire.

Ne craignez-vous pas, Monseigneur, que le gouvernement badois ne calcule sur cette extrême vieillesse, et ne traîne les affaires, dans l'espoir que la mort lui donnera un long et redoutable ajournement ?

Nous n'avons plus d'argent : le reste a servi à faire la crosse et l'anneau. En demander de nouveau ne nous paraît plus possible, maintenant que la souscription est close.

J'ai reçu par M. de Bussière le discours de Votre Grandeur devant les membres de l'association de Saint-Boniface. J'avais d'abord pensé à le publier ; mais j'ai cru que, dans les circonstances présentes, il valait mieux s'en abstenir. Si Votre Grandeur en juge autrement, je suis prêt à faire ce qu'elle désirera.

Je suis, Monseigneur, avec le plus tendre et le plus profond respect, etc., LOUIS VEUILLOT.

CLXXXVIII

A M^{gr} Ræss, évêque de Strasbourg.

10 février 1856.

MONSEIGNEUR,

Puisque la chose est possible, nous reprendrons notre projet où nous l'avions laissé, et nous arriverons à Strasbourg pour la troisième semaine du Carême, probablement le 16 au soir, afin d'avoir la matinée du dimanche libre. J'aurai d'ailleurs soin de vous faire connaître le jour et l'heure avec précision.

Il est très facile d'agir en silence, d'accomplir notre mission *incognito*, et de n'en parler qu'à l'heure et dans la forme qui conviendra. L'essentiel est que la crosse soit remise aux mains du vénérable archevêque, et ne reste pas dans les nôtres.

J'aurai prochainement une occasion sûre pour S. Ém. le cardinal Wiseman, et je lui enverrai le discours que Votre Grandeur a bien voulu me confier.

Ainsi donc, Monseigneur, à bientôt. Je me fais une bien grande joie de pouvoir vous exprimer de vive voix les sentiments pleins de respect et de dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, le très humble et obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXIX

A M. l'abbé Delor.

11 février 1856.

On vient de juger chez vous, mon cher ami, un procès d'une certaine importance touchant les réunions illégales des protestants. Il nous serait utile d'avoir un compte rendu exact de cette affaire, et probablement quelqu'un de vos journaux l'a fait. S'il existe, veuillez nous l'envoyer.

Je vais aller passer quelques jours à Strasbourg, mais je ne partirai qu'à la fin de la semaine.

Notre évêque de Tulle publiera-t-il son mandement de carême avant Pâques? J'ai trois ou quatre fois réclamé la lettre sur Sébastopol, mais en vain.

Adieu, très cher ami. Je suis très pressé, mais je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous aime. Il y a bientôt un an que je suis parti pour vous embrasser. Que cette année, si bien commencée, a été cruellement remplie pour moi! que de coups d'en haut et que de coups d'en bas! Je n'y puis penser sans être tenté de me plaindre. Cependant, il est vrai que les coups d'en bas fortifient et que les coups d'en haut sanctifient. Laissons donc hurler la pauvre nature, et bénissons Dieu.

Tout à vous en N.-S.,

LOUIS VEUILLOT.

CXC

A M. Delcamp.

13 février 1856.

MON CHÈRE MONSIEUR,

Vous prenez trop à cœur l'affaire de cette indigne brochure ; sauf en ce qui regarde ma très digne et très excellente mère, je n'en ai point été blessé. Mais ma mère ne saura rien de cette injure, parce que, Dieu merci ! elle ne sait pas lire ; et le sût-elle, elle est assez chrétienne et assez sensée pour pardonner et pour plaindre le sot insolent qui croit que ses fils rougiront d'elle, ou qu'elle rougira de ses fils.

Le reste est un tissu de calomnies et d'injures, que j'ai dédaigné d'envoyer en police correctionnelle, où l'auteur a déjà été condamné deux fois. Tout Paris a lu cela, et tout le monde a trouvé que je répondais assez en ne répondant rien. Il n'en restera pas trace d'ici à fort peu de temps, et le pauvre Jacquot (c'est le vrai nom du noble écrivain), ayant dévoré la pitance qu'il a cherchée dans le scandale, finira par venir me demander l'aumône ; et je la lui ferai, en le louant d'avoir eu une fois de l'esprit¹.

Tranquillisez-vous, ne croyez rien de ces ignominies que l'on veut me mettre sur le dos. Tout cela est faux ou faussé ; tout cela tombera. Mes désor-

1. Cette prévision se réalisa.

dres jusqu'à vingt-quatre ans n'ont eu rien d'extraordinaire pour le monde, et j'en ai demandé pardon à Dieu et aux hommes, lorsque ceux qui affectent de s'en épouvanter aujourd'hui ne songeaient guère à me les reprocher. Si j'avais été et si j'étais resté ce qu'ils disent, je serais leur ami. J'aime mieux avoir mérité leur haine. Maintenant, c'est à moi et à ceux qui m'aiment de prier pour que, m'étant éloigné de ce monde-là, je me rapproche de Dieu. Je dois à mes ennemis cette grâce qu'ils m'en rappellent sans cesse la nécessité, et qu'ils m'en font une obligation plus grande, s'il se peut, qu'au commun des autres hommes. En réalité donc, ils travaillent à mon salut, et ils sont principalement des gardiens pour ma faiblesse.

Votre bien dévoué en N.-S.,

LOUIS VEUILLOT

CXCI

A M^{sr} Angebault, évêque d'Angers.

Paris, 14 février 1856.

MONSEIGNEUR,

Daignez agréer l'expression de ma reconnaissance pour la charité qui vous porte à déplorer les indignes attaques dont je suis l'objet. Il y a longtemps que ceux qui accusent le plus les vivacités de ma polémique se permettent envers moi des procédés que je n'ai à me reprocher envers personne. Mais il n'y avait eu encore rien de semblable à ce

qui vient d'être fait ; je n'aurais pas cru qu'on se fût arrangé pour *viser* en quelque sorte un misérable écrit parti de si bas, qu'il ne serait pas décent de s'en plaindre et que mes ennemis naturels en ont eux-mêmes rougi ¹. J'apprends par là combien il faut se garder de ces redoutables serpents qui sont toujours prêts à mordre le cœur de l'homme, pour lui faire oublier ce qu'il doit aux autres et ce qu'il se doit à soi-même. J'en aimerai, je l'espère, davantage la justice ; et si je ne puis parvenir à trouver, pour combattre les opinions, cette parfaite modération qui satisfait tout le monde, je saurai du moins me préserver de la haine et des inspirations de la haine contre ceux que je combats.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec les sentiments les plus respectueux et les plus reconnaissants, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur, LOUIS VEUILLOT.

CXCII

A M. E.-A. Segrétain.

30 mars 1856.

Que ce chapon est admirable !
Comme il est gras et fait au tour !

1. Allusion à l'attitude prise par M^{sr} Dupanloup au sujet de la brochure d'Eugène Jacquot (de Mirecourt). M^{sr} Angebault, qui n'était cependant pas des amis de *l'Univers*, avait écrit à Louis Veuillot pour blâmer cet écrit et ceux qui l'exploitaient.

Il a du flanc, il a du râble :
 Ainsi nous nous peignons l'amour.
 Ma cuisinière si boulotte
 Reconnaît un compatriote,
 Et se prépare à le gérer ;
 Mais toi, l'ami, qui m'alimentes,
 Cesse enfin tes farces charmantes,
 Ou je cesse de digérer.

C'est dimanche qu'on le déguste
 Avec considération ;
 Je convoque un cénacle auguste
 Pour mastiquer la ration.
 On parlera de Bonaparte ;
 D'Europe on refera la carte ;
 Mais quand paraîtra le chapon,
 Laisant la politique humaine,
 On ne parlera que du Maine,
 Et C. P.¹ nous dira : *C'est pon !*

Ils emporteront cet arôme
 Dans leur course au pays latin ;
 Ils en parleront jusqu'à Rome,
 Se souvenant de Segrétain.
 Ils se diront : Le peut-on croire ?
 Il est petit en Saint-Grégoire,
 Cet éleveur d'oiseaux si bons ;
 Et C. P., du moins je l'espère,
 Dira tout de suite : « Saint-Père,
 Décorez en lui ses *jabons*. »

1. Un de nos amis de Strasbourg, qui allait à Rome.

CXCIII

A M. l'abbé Delor.

Paris, le 13 avril 1856.

MON CHER AMI,

J'ai vu l'éditeur tout de suite après avoir reçu votre lettre. Il accepte l'ouvrage que vous lui proposez. Quant aux conditions, parlez-en à son beau-frère. Il les fera le plus dures qu'il pourra, se croyant assez large de ne rien demander.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas écrit cela immédiatement. Je suis en proie à une véritable fièvre de production, et j'ai bien de la peine à me distraire pour écrire par-ci par-là un bout d'article ; cependant j'ignore si ce que je fais verra le jour. Mais il faut que j'achève cet enfantement, ou j'en serai malade comme une femme qui ne pourrait donner son fruit.

Nos santés sont bonnes, mais j'ai toujours bien peur de mes yeux.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CXCIV

A M^{gr} Mislin.

23 mai 1856.

MONSEIGNEUR,

Je vous remercie de m'avoir adressé M. le comte de Fries. Je n'ai, malheureusement, eu le plaisir de le voir qu'une fois. Il est resté trop peu de temps à Paris, et M^{me} sa sœur ne le cédait à personne. J'espère qu'il reviendra, et que je pourrai le goûter plus à loisir. Quant à votre archiduc¹, il est trop haut pour que je monte jusqu'à lui, et je suis trop bas pour qu'il descende jusqu'à moi. Je l'aurais regretté, s'il avait dû ne voir aucun des nôtres; mais il a causé avec M. de la Tour, et il ne pouvait mieux tomber pour savoir ce que l'on pense dans notre petit groupe catholique avant tout. Puisse-t-il avoir la tentation d'en être! Hélas! les princes n'en sont guère: c'est un de leurs malheurs, et un des malheurs du monde. Il me semble que les affaires de la royauté ne vont plus si bien depuis un mois. Ce funeste protocole du 8 avril a trahi l'influence de la Révolution dans le conseil des couronnes. L'hérésie a joué son jeu; le catholicisme n'a pas joué le sien, ou plutôt n'a pas fait son devoir. Il est mauvais de laisser outrager l'Eglise, et c'est ce que l'on a fait. Que peuvent demander l'Autriche et la France au Saint-

1. L'archiduc Charles-Louis, frère de l'empereur d'Autriche.

Père, et que peuvent-elles consentir qu'on lui demande, sans trahir leurs intérêts politiques les plus évidents en même temps que leur foi? J'ai bien peur que le monde ne veuille pas être sauvé; et s'il ne le veut pas, il ne le sera pas, et gare aux couronnes! Oh! comme Dieu sera sévère pour ces puissants de la terre dans les mains desquels il a mis par miracle tout ce qu'il fallait pour vaincre l'enfer, et qui ont mieux aimé traiter avec Satan! Comme la postérité aussi les jugera avec rigueur! Comme ils mériteront peu que l'on meure pour eux!

Adieu, Monseigneur et très cher ami. Nous sommes bien heureux de savoir où est le vrai jour dans ce trouble des fausses lumières. Nous succomberons, mais dans la voie où l'on ne meurt pas.

Votre très humble et tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXCV

A M. le comte G. de la Tour.

Époisses (Côte-d'Or), 23 juin 1856.

Je suis ici chez un de vos amis futurs, mon cher Gustave. Un homme qui défend le bien des pauvres doit se rappeler d'avoir vu dans *l'Univers* le nom du comte de Guitaut. C'est un gentilhomme élevé par l'archevêque d'Auch, et tout à fait digne

de cette source intellectuelle. Le comte de Chambord lui a demandé personnellement le serment de ne rien faire. Sa situation ne lui permettait pas de refuser ; il en a regret, et il vit dans sa terre ne faisant politiquement que la moitié de sa besogne. Moralement il la fait tout entière. C'est un des associés que je veux présenter à M. Le Play.

Je suis venu chez lui pour y passer huit jours ; j'en resterai douze ou quinze, ce qui ébréchera fortement mes vacances. Mais l'endroit vaut presque Tréguier. Je me repose et j'apprends. Nous avons visité la *Pierre-qui-Vire*¹, en Morvan. Là pousse un monastère, comme du temps de saint Bernard. Nous irons demain voir Vézelay. Sur la route on cause, on chante les louanges de Coquille, qui deviendra le dieu Terme de notre époque ; on vous met sur le tapis et on commence à vous aimer ; on m'enseigne à distinguer le foin de la luzerne, et je montre à faire la différence entre Falloux et un véritable homme de bien ¹.

Je vous ai attendu avant de partir, et c'est pourquoi je ne vous ai pas écrit : j'étais trop pressé. D'ici je ne vous ai pas écrit non plus, parce que je n'ai rien à faire. J'ai pourtant expédié une trentaine de lettres, mais à des amis. Eugène m'a envoyé votre dernière : le cœur m'a mis la plume en main.

Je suis charmé d'apprendre que vous travaillez

1. M. de Falloux venait de publier un écrit contre *l'Univers*, où les citations laissaient à désirer comme exactitude et les interprétations comme rectitude.

sur la Russie moderne. J'en profiterai pour mes trois articles sur la *politique chrétienne*, qui seront gonflés dans la proportion d'un volume.

Je voudrais espérer quelque chose de Delangle¹, mais je n'ose. Ma principale espérance sur l'odieuse vente en projet², c'est qu'elle ne pourra pas s'effectuer, et que le premier essai produira un tel déchet, qu'il faudra enfin reculer. Ici, il y a dix millions de biens à vendre pour lesquels on ne trouve pas acheteur. Si l'on y ajoute dix millions de biens d'hospice, que trouvera-t-on ? Les commissions protestent, et rédigent leurs protestations avec les articles de *l'Univers*.

Adieu, mon très cher ami. Je vous quitte pour aller à la messe, que je me passe ici plusieurs fois par semaine. J'y serai avec vous et les vôtres, qui faites partie de la douzaine de noms sans lesquels je ne me trouve jamais en pareil lieu.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

1. Le ministre de la justice.

2. La vente des biens fonciers des hôpitaux, pour en placer le produit en rentes sur l'État.

CXCVI

A M. le docteur Guignard.

Les Nouëttes, 13 juillet 1856.

MON CHER MONSIEUR,

Vous me pardonnerez de n'avoir pas encore répondu à votre bonne lettre du 16 juin. J'ai été, comme vous l'avez pu voir, bien occupé depuis ce temps-là. Après ma longue réponse à M. de Falloux, j'ai dû préparer en hâte un volume qui, je l'espère, engagera ces messieurs du *Correspondant* à mesurer leurs expressions. Il se composera de toutes mes réponses à toutes leurs attaques¹. Je ne puis mieux démontrer que ce sont eux qui ont toujours cherché la guerre, et qui l'ont faite sans mesure. La réponse à M. de Falloux terminera la série, et sera comme le résumé de toutes les campagnes. Je n'ai pas voulu suivre l'exemple que M. de Falloux me donnait, en publiant un volume contre lui seul. Le succès de ce recueil, beaucoup plus gros, sera beaucoup plus lent; mais l'effet moral sera meilleur. Je désire par là dégoûter nos adversaires de cette manie peu chrétienne et peu loyale de m'imputer toujours les extravagances et les fureurs dont ils sont eux-mêmes beaucoup plus coupables que moi. La facilité des réfutations refrénera la facilité des accusations.

1. Premier volume de la première édition des *Mélanges*.

Ces débats sont bien tristes; mais il en faut prendre son parti, comme de toutes les imperfections humaines. Ce serait un plus grand malheur de laisser l'esprit politique prendre pied parmi nous, et nous entraîner à des compromis par lesquels les mauvaises doctrines, infiniment plus dangereuses que les mauvaises œuvres, feraient un rapide chemin. Elles ne marchent, hélas ! que trop vite, en dépit des entraves que nous y mettons.

Je crois que ma réponse a porté coup. J'en ai pour garant les lettres que je reçois de tous côtés, et plus encore le langage de ces messieurs dans les journaux de département. Des articles nombreux, partis de la même source, répètent sans cesse que je n'ai répondu à rien; mais en même temps aucun des faits que j'ai produits n'est l'objet de la moindre dénégation.

La conduite de M. de Falloux est déplorable. Déjà deux personnes dignes de foi, entre autres l'abbé de Ségur, chez qui je suis en ce moment, m'ont avoué qu'il avait dit publiquement que je recevais de l'argent de l'empereur, et que j'en avais demandé au comte de Chambord. C'est ce qu'il fait entendre depuis deux ans dans tous les salons où il n'ose pas le dire nettement. Et avec cela on met la main sur la conscience, et on invoque la charité. Et Montalembert ne dit rien, mais laisse dire. O pauvres hommes !

J'ai été bien touché, mon cher Monsieur, du zèle de sympathie qui respire dans votre lettre. Je

vous assure que je ne suis pas indigne de ce sentiment. Prions Dieu de faire triompher la vérité, et tenons ferme contre tout mensonge. Quoi qu'il en coûte, nous serons bienheureux, même ici-bas, d'avoir pris ce parti.

Votre reconnaissant et dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXCVII

A M. Eugène Veillot.

Les Nouëttes, 13 juillet 1856.

Je suis bien arrivé, et le gîte est très bon. Quant au pays, je ne l'ai point vu; je n'en profiterai pas pour le décrire. J'ai sous les yeux une pelouse avec des massifs d'arbres. C'est Reishoffen en figure bourgeoise; mais il y a des seigneurs dans la maison. Quant à l'accueil, ce n'est en rien celui auquel un fusionniste pourrait s'attendre.

J'ai voulu me mettre dès ce matin à mes lettres, et d'abord j'en ai fait le compte: il y en a *soixante-trois*, et j'en ai laissé plusieurs à Paris, entre autres celle de l'abbé d'Angers, qui veut se compromettre. J'ai laissé aussi son nom, ce qui m'empêche de me confier à mon imagination pour lui répondre.

Fais chercher par Arthur, sur mon bureau, ce qui pourrait rester de papiers de ce genre. Puisque je m'y mets, autant vaut en finir. Dis-lui de m'en-

voyer aussi un rouleau contenant une esquisse d'article sur la *Vie de Ximénès* et ladite *Vie*.

Je suis troublé de la brochure anti-Falloux. M^{sr} Gaston et maman Ségur disent qu'il faudrait la répandre avec profusion comme prospectus de *l'Univers*. J'en suis à me demander s'il n'en faudrait pas faire un pamphlet, qui serait aussi le prospectus de mon livre; mais alors qui achèterait le livre?

Ah! frère, que tu serais bien ici! J'ai le cœur barbouillé de te voir tout seul au journal et dans la maison. Nous menons une belle vie, mais c'est tout de même une chienne de vie.

• Tout à toi,

LOUIS.

Ce Courtat, ancien sous-préfet, qui m'écrit d'Avignon, envoie en même temps des articles qu'il a faits sur Hugo. Mets-les-moi de côté.

J'ai oublié l'article d'Ambroise Petit.

CXCVIII

A M. Arthur Murcier.

Les Nouëttes, 13 juillet 1856.

MON CARTHUR,

Après avoir écrit à Eugène pour vous donner des commissions, j'en trouve d'autres à vous donner directement : la première, c'est d'aller voir mon frère, qui se trouve tout seul dans Paris; la

seconde, d'embrasser Octavie et de lui faire mes adieux.

Ensuite :

1° Vous chercherez dans le tiroir de la console entre les deux fenêtres une lettre d'un jeune homme de Valence, qui m'offre ses services dans le *Courrier de la Drôme*. Il se nomme Arnould, ou quelque chose comme cela. Vous m'enverrez, s'il vous plaît, ce papier.

2° J'ai supprimé avec douleur du recueil en cuisson un morceau sur le *parti catholique à l'Ère nouvelle*, et un autre aux légitimistes. Si Vivès trouve qu'il y a place, vous les lui remettrez pour être classés à leur date.

Eugène vous dira ce qu'il faut chercher en outre sur le bureau. S'il vous tombe sous la main un article de Donoso, traitant du gouvernement parlementaire, joignez-le au paquet ; ou plutôt donnez-le à Eugène pour qu'il le fasse imprimer, et vous m'en enverrez l'épreuve pour que j'y mette une tête. Cela fera un bon numéro, et mon pauvre frère sera soulagé d'autant. Je vous recommande enfin, mon cher ami, de travailler à la réunion des articles littéraires. Le moment est venu de lancer cette vieille bombe, où je mettrai quelque ferraille nouvelle.

Bien à vous,

LOUIS.

CXCIX

A M. Eugène Veillot.

14 juillet 1856.

FRÈRE,

Il devient de plus en plus difficile de croire à la vertu de Falloux. Il a positivement dit à l'abbé de Ségur que je recevais de l'argent de l'empereur. Il le dit à d'autres, et il ajoute d'autres choses, par exemple, que j'ai mené et mène une vie scandaleuse, et que j'ai rempli Florence de mes débordements. Pourquoi Florence? Voilà ce que l'on ne sait pas. Mais X...¹ assure que l'on ne peut entrer à Florence sans la trouver encore toute frémissante de mes scandales. Ne serait-ce pas toi, malheureux frère, qui m'aurais fait cette réputation? Car enfin, il y a dix-huit ans que j'ai passé deux jours à Florence, et le souvenir doit en être un peu affaibli; et toi, on t'y a vu il y a six ou sept ans. Tu n'y as passé que vingt-quatre heures. En faut-il davantage à un Veillot pour effrayer une capitale?

Le Falloux dit aussi que c'est le Pape lui-même qui l'a engagé à dégager l'Église des accointances de *l'Univers*. C'est pour cela que je voudrais lire à Ségur les lettres de l'évêque d'Arras et du P. Ambroise. Fais-les chercher par Arthur. Elles

1. Un ami de M. de Falloux, connu aux Nouëttes.

sont dans mon bureau droit et sur mon bureau plat¹.

On est si fort d'avis de tous les côtés qu'il faut une courte brochure, que j'ai fini par le penser aussi. Je vais donc travailler à un bout de préface. De ton côté, dis à Vivès d'interrompre le volume et de faire faire la brochure à Paris, pour faciliter les corrections. J'aurai à rétablir quelques passages que j'avais barrés; mais ils sont courts. Ne faudrait-il pas y joindre l'article de *l'Union* et le mien, et, en appendice, la lettre de Montalembert à *l'Univers*, et celle du même à Cantù? Que je suis donc bête quand tu n'es plus là pour me dire ce qu'il convient de faire!

Rouen est le pot de chambre de la Normandie, je le veux bien, mais la Normandie est le pot de chambre du monde. On peut ici étudier toutes les variétés de la pluie : il pleut droit, en diagonale, en zigzag, en nuage, en tourbillon, en trombe; pour changer, il pleut toujours. Hier il a fait ce que l'on appelle ici du soleil; en revanche il a tonné toute la nuit à casser les vitres; avec cela l'air est doux, le pays est vert, et les Ségur sont ravissants. La maman surtout est quelque chose d'incomparable. De toutes les hôtelleries que j'ai faites jusqu'à présent, celle-ci est la meilleure; de plus, on y trouve une bibliothèque

1. Je note que j'ai publié dans *l'Univers* du 6 décembre 1883, par conséquent du vivant de M. de Falloux, la partie de cette lettre où il est question de lui, de ses propos et de son écrit. Mes commentaires n'étaient pas pour affaiblir le texte. M. de Falloux se déroba.

de sept mille volumes, organisée avec échelle roulante et fauteuils à dormir. Hier, j'ai lu le premier volume de *Lélia*. Ah! la sale et la bête!

Nos filles vont bien.

J'ai déjà expédié une trentaine de lettres, et je ne suis pas à la moitié de mon paquet. C'est un horrible métier ; j'en ai des attaques de nerfs, et je ne sais si je boirai le calice jusqu'au fond. Les dernières seront dures à arracher. Je t'en envoie deux dont l'adresse est à compléter. Demande à Toupenay une feuille de timbres-poste, et envoie-la-moi quand tu m'écriras du journal. Adieu, frère. Tu manques ici. Nous ferions de bonnes parties de causerie dans le parc des Nouëttes, qui est charmant, et beaucoup plus joli, et mieux dessiné, et peut-être plus grand que celui de Bussière. L'abbé de Ségur est un saint fort édifiant et très aimable, qui a une quantité de choses à conter, et qui les conte bien. La bibliothèque est pleine de rogatons intéressants. On a la messe tous les matins; la pluie même n'est pas sans grâce; enfin, il n'y a qu'une chose à désirer, un cuisinier ou une cuisinière. La mauvaise s'est enfuie : on s'en est félicité; il en est arrivé une autre hier : on s'est réjoui; mais elle est partie ce matin: on se désole. Dans cet embarras terrible, notre Jeanne a montré son grand cœur. Je ne sais rien, a-t-elle dit, et j'offre à faire tout ce que je sais. On a accepté avec reconnaissance; M^{me} de Ségur l'a remerciée presque les larmes aux yeux. Que Dieu l'inspire! Voilà nos aventures.

Adieu, heureux frère, nourri par Rosalie.

LOUIS.

Bonjour à tout le monde. J'espère que Taconet ne t'abandonne pas et jette quelques fleurs dans ta solitude.

CC

A M. Eugène Vuillot.

Les Nouëttes, 17 juillet 1856.

Je te renvoie la lettre de Bernier. M. de Croze pourrait faire ce qu'il désire, qui est d'obtenir quelque restitution d'un voleur.

Moi aussi je hais l'in-octavo ; mais bien des gens vont être vexés de ne pouvoir relier ma brochure avec la *Fallouxiennne*. Est-ce que mon affaire est assez politique pour être timbrée ? Celle de Falloux ne l'est pas.

Si tu vois Pitray, console-le tout de suite d'une terrible appréhension qui le travaille en ce moment. Il a lu dans une lettre de sa femme (il a encore le bandeau de l'amour sur les yeux) qu'il devait m'apporter *du linge*, et il s'attend à remplir sa malle de draps de lit.

Tout va toujours bien, sinon que je souffre de te voir seul aux prises avec du Fischer et du Cramer¹ : cela me gâte l'herbe et les oiseaux dont je me régale ici. Je suis aussi bien affligé du

1. Correspondants étrangers, dont il fallait refaire les lettres.

malheur de cette pauvre Rosalie et de celui de d'Esgrigny. Ils sont atteints par les côtés les plus accessibles de mon cœur. Nos filles vont bien; elles avaient un rhume qui se passe.

La correspondance va son train. Quand j'aurai passé ici une quinzaine de jours, j'aurai expédié cent lettres environ. C'est beaucoup pour un homme qui s'amuse. Du reste, continuation du charme, et même, accroissement. Il n'y a rien de mieux que M^{me} de Ségur. Elle est même faible. La tendresse qu'elle a pour son fils Gaston est attendrissante. Sa manière d'être amie remplit le cœur. Lorsqu'elle a lu le dernier article sur Falloux, arrivé à l'endroit où l'on voit le mieux ce gentillomme, elle a éprouvé des crispations d'estomac et des battements de cœur, qu'Élise a reconnus, par la description, pour être ceux qu'elle avait ressentis. Sur cet endroit-là, le Fallouxien d'ici a voulu dire qu'il n'était pas digne de moi de répondre à de pareilles insinuations, et que je m'étais abaissé en y descendant. Comme ç'avait été justement son cheval de bataille, tout le monde a poussé un cri d'indignation qui l'a obligé de se taire.

Adieu, cher frère.

LOUIS.

CCI

A M. Eugène Veuillot.

18 juillet 1856.

FRÈRE,

Ouf! je viens de compter mes lettres. J'en ai écrit environ une soixantaine, et peut-être plus. La dernière d'aujourd'hui a été pour le pauvre Ambroise Petit. J'ai retrouvé son article, qui n'est pas mal, et je l'ai encouragé de mon mieux. Favorise-le d'une réclame quand tu en auras l'occasion.

J'ai reçu trois feuilles d'Angers¹. L'*œil* est beau, et il m'a semblé que le style pouvait passer. Avec trente feuilles, nous aurons de quoi faire filer bien des choses. J'espère que mon Carthur a pu retrouver les articles manquants et travailler un peu mon bureau. Que diable peut-il faire chez lui? Il sera bien drôle quand sa femme accouchera.

Ci-joint une lettre à envoyer à l'auteur du petit livre jaune sur le pèlerinage de Bétharam, lequel nage dans ma chambre sur une console ou ailleurs. Cette lettre est une réponse à l'ode anonyme qui m'est venue du même endroit. Si ledit auteur n'a pas mis son nom à son dit livre, on mettra le titre du livre sur l'adresse, et la lettre lui arrivera par ce moyen ingénieux.

Continuation de l'ombre, du silence, de la bonne mine. Charmant pays, charmantes gens. Je n'ai point vu le curé, et je suis sorti du parc hier pour

1. Les premières feuilles du 1^{er} volume des *Mélanges*.

la première fois, afin de présider la conférence de Saint-Vincent de Paul de Laigle. On m'a fait un discours écrit qui a été lu avec émotion. « Illustre écrivain, homme de génie, ami du peuple (il n'a pas dit : *père*¹), flambeau de l'époque, etc., etc. » C'était très beau, et rien que de juste. J'ai répondu, et je me faisais l'effet d'un chien à la nage vu du Pont-Royal ; mais je m'en suis encore trouvé quitte à bon compte. Il était question de venir me chercher en pompe aux Nouëttes, de me donner une fête avec des musiques et un flambeau, de me régaler, de me couvrir de fleurs, peut-être de m'adresser des vers.

A propos de vers, voilà donc huit jours que je me promène dans un parc charmant et solitaire, plein d'allées tournantes, sous les chênes et sous les sapins ; et pas un hémistiche ! C'était un sort évidemment, et il est passé. Reconnais que ton frère a été plus malheureux que coupable.

Adieu, mon petit frère. Tout va bien.

LOUIS.

CCII

A M. l'abbé David.

Les Nouëttes, 19 juillet 1856.

MON CHER MONSIEUR,

Tous les jours ma besogne s'accroît et mes yeux baissent, en sorte qu'il me devient bien difficile de

1. Allusion à un de nos adversaires catholiques qui s'était un jour qualifié de « père du peuple ».

répondre à toutes les lettres que je reçois, et que bientôt je ne pourrai plus les lire. Vos *Loisirs*, écrits sur papier transparent, m'ont imposé un travail terrible. Vous voulez bien que je vous dise en toute simplicité que ce croquis ne me paraît pas pouvoir figurer dans le journal. Il serait mieux à sa place dans une feuille consacrée spécialement à l'éducation populaire. Présenté seulement comme spécimen de ce que l'on peut dire dans les utiles réunions que vous avez formées, cela pourrait faire la matière d'un seul feuillet ou article, qui devrait alors avoir le caractère d'une théorie.

Vous m'avez donné de bien intéressants détails sur votre visite aux princes d'Orléans. Je les ai lus avec surprise et avec plaisir. Je ne croyais pas que ces jeunes princes eussent reçu des principes si catholiques, et je vous avoue que je crains encore l'exemple et l'influence de la duchesse, qui, sans le vouloir, par la seule force de son esprit et de sa vertu, doit jeter bien des nuages sur leur orthodoxie. Une foi embrouillée de la sorte est une foi affaiblie, qui ne saurait aller loin et donner les lumières vives qui sont nécessaires pour faire quelque chose de bon et de grand dans l'époque où nous sommes. La récente lettre de M. le comte de Paris à M. Roger (du Nord) confirme ces appréhensions. Ce n'est pas que je sois fusionniste; tout au contraire. Mais si M. le comte de Paris invoque le testament de son père et le prend pour règle, il n'est pas catholique, il n'est pas même monarchiste; il prend simplement la suite de Louis-Phi-

lippe. Rien n'est plus mort, quoique cela puisse momentanément fournir un matériel considérable. Le temps du milieu est passé. Il n'y a d'avenir dans le monde que pour les socialistes comme Proudhon ou pour les catholiques comme nous, parce que le monde est arrivé à un point où il doit périr ou renaître. Tous les entre-deux seront broyés par la destruction ou rejetés avec dédain par la reconstruction.

Vous avez compris que je ne pouvais me servir de vos renseignements. Il faudrait un témoignage établi par une expérience plus longue, et d'ailleurs je ne veux prendre aucun caractère d'hostilité contre ce qui existe. Si nous n'avons pas à nous louer, nous n'avons pas non plus à nous plaindre. L'empereur laisse trop de liberté aux mauvaises doctrines, mais il ne gêne pas les bonnes; il les protège plutôt. Je demande à Dieu de lui rendre le bien qu'il fait plutôt que le mal qu'il laisse faire.

Adieu, mon cher Monsieur. Priez pour moi: je suis vraiment accablé, et j'ai besoin de plus de force qu'un autre. J'étais venu ici, dans un petit coin de Normandie, pour me reposer quelques jours. Depuis huit jours j'ai écrit environ soixante lettres, et il ne m'en reste guère moins à écrire. Lorsque ce divertissement sera terminé, mes vacances seront finies, et il faudra reprendre le journal.

Veillez présenter mes respects à M^{me} la baronne de Mosfart, et me croire votre bien dévoué en
 N.-S.,
 LOUIS VEUILLOT.

CCIII

A M. le comte de la Tour.

Les Nouëttes, 21 juillet 1856.

MON TRÈS CHER AMI,

Depuis une semaine que je suis ici, j'ai écrit une centaine de lettres et je n'ai pas terminé ce laborieux curage. Je n'en puis plus, je suis hébété. J'ai besoin de vous griffonner quelque chose pour me distraire et me refaire.

Ce n'est pas ici la Bretagne : vous n'y êtes pas ; il n'y a ni mer ni marée ; toute l'eau qu'on y voit est en pluie, et cela ne veut point dire que l'eau manque. Il pleut en averse, en brouillard, en fouets, en zigzags, en flaques ; il pleut de toutes les façons, et quand il ne pleut pas, il va pleuvoir. A cela près, l'endroit est bon, vert, boisé, tranquille, et la compagnie charmante.

Il y a un curé dans le village qui ne me connaît point. Si l'on savait cela, que ce brave homme recevrait de canonicats honoraires ! Néanmoins, ma funeste gloire me poursuit jusqu'en cette paroisse modèle. J'ai dû aller présider la conférence de la ville voisine. On m'a fait un compliment écrit, où j'ai été traité d'illustre ; ce qui m'a obligé de faire entendre ma voix éloquente. Ah ! le beau moment pour Falloux, s'il s'était trouvé là ! De l'aveu de tout le monde j'ai pataugé d'une manière invraisemblable. J'en étais moi-même étonné, et j'ai

fini juste au moment où j'allais commencer de voir ce que je pouvais dire. Demain, nouvelle exhibition. Je vais dîner chez des missionnaires ; mais il s'agit surtout d'avoir de l'appétit, et, grâce à l'air normand, je compte ne pas rester court.

En même temps que je fais des lettres, je corrige des épreuves. Mes vieux articles me paraissent encore assez lisibles. J'admire surtout ma modération. Cette réputation de violence si bien établie est vraiment impayable. Quand vous aurez le volume, jetez-y les yeux par curiosité. Vous y verrez comme le blanc peut passer pour noir. Il suffit qu'il en soit accusé avec un peu de suite par le noir qui veut passer pour blanc.

Je vois par votre lettre à Élise que vous avez peur de Parieu. Moi aussi. Et si ledit Parieu savait être sage, il pourrait faire du mal à cause de sa vertu ; mais rassurez-vous, de longtemps il n'y aura de sages que les Romains, par la raison que Dieu ne leur donnera pas de sitôt la possibilité de ne point l'être. Le vent du ciel est pour Rome : voilà ma confiance et ma sécurité.

Adieu, mon cher ami. Je me suis assez reposé et je me remets à draguer mon portefeuille. Savez-vous que presque toutes ces lettres sont sur la question Falloux ? Je ne crois pas que depuis longtemps rien ait pareillement ému nos lecteurs. Les Fallouxins auront beau faire : la fallouxine est éventrée ; son venin se dissipe, et la bataille est perdue.

Mille compliments à M^{me} de la Tour et à votre

jardin. Ah! la Normandie est belle; mais où est le bras de mer, et la route qui mène au Port-Blanc, et les paniers de voyage composés par les mains prudentes de M^{me} Léocadie? La compagnie est bonne; mais où sont les paroles sages nichées sous vos moustaches? Le cidre est agréable; mais où est le vôtre? où sont les crevettes, les dorades, les crêpes, et vos trente-six bouteilles avec des cravates de papier? Bretagne et Tréguier, Tréguier et Bretagne, et La Tour pour toujours!!

LOUIS.

CCIV

A M. Eugène Vuillot.

23 juillet 1856.

C'est toi, cher frère, qui as véritablement répondu à Falloux¹. Je viens de lire ton dernier article, et j'en suis ravi. Il est impossible de mieux rassembler les preuves, de les manœuvrer mieux, d'en tirer des conclusions plus justes. On se sent intérieurement gratté par l'indignation contre ces menteurs et ces insolents qui parlent comme ils le font, après avoir été si ménagés. On trouve qu'ils ne sont pas assez écrasés, et le lecteur voudrait leur donner des gifles. C'est ainsi que *l'Univers*, pour ses débuts dans la manière modérée, arrive au

1. J'avais repris M. de Falloux sur certains points de fait, relatifs à la loi de 1850, points que Louis avait, à dessein, négligés.

comble de l'art. Oh ! que je ne voudrais pas être Falloux, dussé-je obtenir le prix de veau et le prix de prose !

J'ai dîné hier chez des religieux nouveaux, qui fondent une petite congrégation dans les ruines d'une grande abbaye. Sous les fenêtres de leur pauvre petit refuge, des chauffourniers brûlent les pierres de l'ancienne église, qui était une merveille du moyen âge. Ils disent la messe dans un reste des écuries du couvent, et ils entendent quelquefois les ouvriers brûleurs chanter leurs chansons, qui dans ces moments-là sont toujours les plus sales. Néanmoins ils repoussent, et ils vivront.

Comme toujours, ces religieux sont au premier rang de nos amis dans le diocèse. Malgré leur pauvreté, ils m'ont fait une fête, un diner pour cinquante personnes. Nous étions vingt, toute la communauté au nombre de sept, et le reste en prêtres des environs. On était venu de huit lieues. Le principal d'un petit collège libre, homme fort distingué, lecteur de *l'Univers* depuis vingt ans, longtemps seul de son espèce dans le pays, après m'avoir parlé avec tendresse de toi et des autres, m'a pressé de réunir mes articles. *Dieu le veut !* La nappe enlevée, le supérieur m'a demandé de venir à part causer avec la petite communauté. Nous avons tenu chapitre, et j'ai fait un discours meilleur qu'à la conférence. Peu s'en est fallu qu'on ait sollicité ma bénédiction. C'est une chose bien cruelle, mais aussi bien consolante à un certain point de vue, que d'inspirer de pareilles amitiés. Tout cet excel-

lent monde prie pour nous. Si j'avais besoin de refonder le journal, il suffirait que Dieu me donnât assez d'estomac et Taconet assez d'argent pour faire un tour de France : je rapporterais des abonnés. Je lis mon *Univers* avec délices, en donnant un soupir à tes travaux forcés. Si je n'étais pas frère, ma joie serait sans mélange. Je me compense par l'orgueil fraternel de voir le numéro si bien fait, et ta part principale si excellente.

Il ne pleut plus ; le temps se contente d'être à la pluie ; mais peu m'importe, et je passe agréablement mes journées. Tout le monde ne s'amuse pas autant que ton frère. Gaston, après moi, est celui qui sent le moins le poids des heures. Ainsi le pauvre et l'aveugle sont au fond les mieux partagés. O providence de Dieu !

Tout à toi,

LOUIS.

CCV

*A M. Eugène Vuillot*¹.

25 juillet 1856.

Toute réflexion faite, cher frère, je pars. Il est trop difficile de travailler et de se concerter de loin. Je ne veux pas te donner la charge de

1. Les lettres qui vont suivre se rapportent, pour la plupart, à une lutte qui eut, en 1856, il y a trente ans, un grand retentissement et une véritable importance. De temps à autre l'écho en retentit encore.

Ni les mandements ou circulaires de M^sr Dupanloup, ni les brochures de Jacquot (de Mirecourt) et de quelques autres,

m'écrire cinq ou six pages tous les jours. Ton ordinaire, sans cela, est suffisant. Étant là, j'irai plus vite, à pas plus sûrs, et tu seras moins accablé. Ainsi je prends la voiture de Laigle dimanche à deux heures, et j'arrive à Paris le soir, vers onze heures et demie, à petite vitesse; et lundi nous entrons en danse.

ni la fameuse Déclaration en quatre articles, ni les articles de M. de Montalembert, ni le pamphlet et les lettres de M. de Falloux, ni d'autres actes plus ou moins graves, nés des mêmes passions, n'avaient pu entamer la situation du journal et de son rédacteur en chef. Tout au contraire, l'autorité de l'homme et de l'œuvre ne cessait de grandir. Les adversaires, du moment où ils ne se décourageaient pas, devaient arriver à la fureur: ils y arrivèrent. Ils voulaient absolument en finir avec cette force qui leur faisait obstacle, et qu'ils déclaraient nuisible aux intérêts de l'Église, bien que Rome fût d'un autre avis: ils lancèrent, avec grand bruit et à grands frais, *l'Univers jugé par lui-même*.

C'était un volumineux pamphlet, ou mieux, pour parler français, un libelle, puisqu'il contenait de violentes attaques et était anonyme. Ce libelle avait pour but de prouver que *l'Univers* avait toujours soutenu et soutenait toujours par d'odieux procédés d'abominables doctrines. Les feuilles gallicanes, les feuilles libérales, les feuilles légitimistes, les feuilles révolutionnaires et voltairiennes, s'en armèrent contre Louis Veillot, son journal et toute l'école ultramontaine. Ce fut un beau tapage.

Il fallut se défendre. Louis Veillot dut écrire un grand nombre de lettres, et beaucoup de ces lettres me sont revenues. Je ne donnerai pas tout: d'abord il y aurait des répétitions; puis je veux m'en tenir à ce qu'il faut pour éclairer cette phase de l'histoire du parti catholique, que diverses publications assez récentes peuvent obscurcir et fausser; enfin je juge bon de mettre en réserve certains détails, renseignements et jugements, qui seront mieux à leur place dans la *Vie de Louis Veillot*.

Ils sont enragés, mais nous aurons raison, et ils se donnent trop de torts pour qu'il en soit autrement. Dans tous les cas, nous ferons une belle fin; ils en feront une mauvaise. Ce n'est pas que j'ai les moindres alarmes. Cette fureur m'indique au contraire que *l'Univers* n'a pas encore rempli son objet.

Je vais employer la journée de demain à expédier quelques lettres qui me sont survenues ces jours-ci, et j'arriverai frais et libre.

Il me semble, d'après le langage du Nonce, qu'il a déjà reçu des nouvelles de Rome, et qu'elles ne sont pas tout à fait dans le sens Falloux.

M^{me} de Ségur est bonne à voir. Elle triomphe pour son compte, et sans ménagement.

Ne te donne pas la peine de chercher les lettres du P. Ambroise. Je mettrai la main dessus en arrivant. A demain donc, frère. L'ennui de quitter les herbages et les laitages, pour remâcher des polémiques et rebattre le pavé, est plus que compensé par la joie de me retrouver avec toi, et d'en découdre.

Je t'embrasse¹.

LOUIS.

T'ai-je dit que la société de Saint-Vincent de Paul m'a donné à diner? On a bu à ta santé spécialement, et j'ai les recommandations les plus expresses de te dire que l'on te considère comme un autre moi-même, visage à part.

1. Cette lettre a été publiée dans *l'Univers* le 6 décembre 1883.

CCVI

A M. l'abbé Charbonnel¹.

25 juillet 1856.

MONSIEUR L'ABBÉ,

M. de Falloux parle en tous lieux dans le sens de la lettre qui vous a été écrite en son nom, et que vous me faites l'honneur de me communiquer. La vérité est pourtant que ses paroles sont une pure supercherie. Il a un frère à Rome, qui lui a transmis quelques compliments de quelque personnage sur son premier article.

Voilà tout ce qu'il sait des *sentiments de Rome* en sa faveur. Il connaît aussi d'autres sentiments, plus nets que ceux-là, venus de plus haut et d'une espèce toute différente, dont il ne dit rien. La moindre réflexion fait tomber tout le parti qu'il prétend tirer de ses prétendues instructions de Rome, énoncées avec tant d'assurance et tant de mystère. Pourquoi Rome donnerait-elle mission au *Correspondant* de la dégager de *l'Univers*, c'est-à-dire, de l'engager avec *le Correspondant*? Rome ne peut-elle pas se dégager elle-même? Qui l'em-

1. M. l'abbé Charbonnel avait écrit à M. de Falloux au sujet de sa brochure contre *l'Univers*. Il lui demandait de ne pas continuer une telle lutte. Il reçut de M^{me} la comtesse de Falloux une réponse écrite au nom de son mari, où elle disait qu'avant de publier sa brochure, celui-ci *n'avait pas négligé de s'assurer préalablement des sentiments de Rome*. M. Charbonnel, ayant envoyé cette réponse à Louis Veillot, en reçut la lettre que je donne ici.

pêche, si *l'Univers* n'est pas dans la bonne voie, de l'avertir et, si *l'Univers* méprise ses avertissements, de le frapper?

Je ne crois pas du tout nécessaire de provoquer une parole officielle du Saint-Siège contre des paroles officieuses de M. de Falloux. Je m'en tiens à la lettre de M^{gr} Fioramonti, à l'encyclique du 23 mars 1853; et je trouverais téméraire et peu respectueux d'aller fatiguer le Saint-Siège de ces vaines querelles. Il les entend. S'il les trouve dangereuses, il saura bien y mettre un terme.

Pour moi, je n'ai rien à dire en dehors de ce que je dis publiquement, et je n'ai rien à demander. J'ajoute que je crois n'avoir rien à craindre. Si je ne suis pas dans l'erreur, que m'importe les habiletés de M. de Falloux? si j'y suis, on me le dira, et j'aurai la joie d'en sortir. Je puis vous assurer qu'on ne m'a rien dit qui puisse me faire concevoir jusqu'à présent l'ombre d'une inquiétude. Cependant je suis dénoncé tous les jours et par tous les moyens. Cet acharnement même fait ma sécurité. J'ai eu l'honneur de voir deux fois le Légat¹. Il m'a donné la bénédiction du Saint-Père, et m'a exhorté à la modération et à la persévérance. Ce sont là mes dernières nouvelles de Rome. Vous penserez sans doute comme moi qu'elles m'autorisent parfaitement à dormir tranquille.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, com-

1. Le Légat, cardinal Patrizi, envoyé en France pour le baptême du Prince impérial.

bien je suis reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner en cette circonstance. J'ai reçu de tous côtés et en grand nombre de pareilles marques de sympathie, et je doute que M. de Falloux en puisse dire ou en puisse montrer autant.

L'Univers est blâmé et détesté des politiques ; il est aimé des âmes qui ne mettent rien au-dessus et rien au niveau de la cause catholique : cela doit être.

Agréez, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CCVII

A M^{gr} Parisis, évêque d'Arras.

Les Nouëttes, 25 juillet 1856.

MONSEIGNEUR,

Mon frère m'a envoyé ici votre excellent et paternel billet sur la nouvelle machine qui vient d'être dressée contre *l'Univers*. Cette nouvelle brochure a déjà été expédiée à tous les évêques. On me l'écrit de divers endroits. Je ne l'ai pas encore lue ; mais j'en connais l'origine. Elle part de notre Loiret¹. C'est une des pièces que l'on voulait faire jouer en 1853, et que l'encyclique prévint. Elle

1. M^{gr} Parisis était né, comme Louis Veullot, dans le département du Loiret. La brochure dont il est ici question est *l'Univers jugé par lui-même*.

m'avait été annoncée à Rome. Eugène y a retrouvé les bribes d'un mandement que l'encyclique supprima dans l'imprimerie même, et dont les morceaux, par un hasard étrange, sont tombés entre nos mains. Hélas ! l'auteur de cette œuvre devait se féliciter qu'elle n'eût point vu le jour, et voilà qu'il cède à la tentation de la reproduire après trois ans !

Eugène me dit aussi que la plupart des extraits qui remontent au delà de 1848 sont tirés d'articles dus à des collaborateurs dont nous avons dû nous séparer à cette époque, et qui maintenant suivent nos adversaires.

Je vais voir ce qu'il conviendra de répondre à cette production anonyme. Elle aura premièrement pour effet de hâter l'exécution d'un projet formé depuis longtemps : celui de réimprimer en deux ou trois volumes la plupart de mes articles les plus attaqués, avec un petit sommaire historique pour ceux qui l'exigent. Presque tous ces articles peuvent encore soutenir la lecture, et l'on y verra combien nous avons toujours été plus nets, plus fermes et plus modérés que nos accusateurs.

J'étais venu ici me reposer avec ma sœur et mes enfants, chez l'excellente mère de l'abbé de Ségur. J'y ai appris de l'abbé de Ségur lui-même, ce qu'au surplus je savais déjà, que M. de Falloux ne rougit pas d'affirmer dans ses lettres, et encore plus dans ses conversations, ce qu'il ose insinuer dans son article. Il dit donc en propres termes que je suis subventionné par l'empereur. Ses amis ajoutent mille

vilenies à cette vilénie. On me diffame sur tous les points. Et comme il faut toujours que la bêtise se mêle à ces infamies, j'ai appris ici, aux Nouëttes, que j'avais rempli Florence de mes scandales et qu'on en parle encore. Or j'ai passé en tout, à Florence, trente-six heures, il y a dix-huit ans, un mois après ma conversion, et j'y étais en compagnie des amis qui m'avaient fait connaître Dieu.

Eugène m'écrit que dans la brochure d'Orléans on me compare à l'Arétin.

Tout cela est bien triste, venant de telles mains ; mais je n'en conçois, Dieu merci ! ni ressentiment ni découragement. Ni ma conscience ni mon cœur ne me conseillent d'abandonner la partie. A part cette profonde tristesse, je me sens au contraire plus calme et plus assuré que jamais. De telles contradictions sont loin d'être des signes auxquels on peut reconnaître qu'une œuvre est mauvaise. Je continuerai donc ma route, et j'attendrai que Dieu m'arrête par un ordre qui ne me trouvera ni aveugle ni désobéissant. A ce propos, M. de Falloux publie partout qu'il est encouragé de Rome : il l'a dit à M. de Ségur, il l'a répété à Rennes, il l'a fait écrire à un prêtre qui m'a envoyé copie de la lettre. Malgré cela je n'en crois rien, ou il y a là-dessous quelque sous-entendu misérable, comme il est, de ce côté, assez d'usage d'en employer. Peut-être est-il en effet encouragé par son frère le prélat dont Votre Grandeur connaît le crédit et la gravité. Si Rome l'encourage, il est certain qu'au moins elle ne me décourage pas. Le Légat m'a dit

que le Saint-Père m'exhortait à la modération et à la persévérance dans la même voie; le Nonce, à ce que m'écrivit mon frère, désavoue toute participation quelconque aux attaques dont *l'Univers* est l'objet¹. Il a dit aussi qu'il avait proposé à plusieurs de nos adversaires de les réunir avec nous chez le Légat, et que ces messieurs avaient refusé. Voilà la situation telle que je la connais, et je la crois bonne. Elle ne m'enflera pas plus que les attaques du *Correspondant* ne parviendront à m'abattre. J'attends, toujours prêt à tenir ferme quoi qu'il arrive, toujours prêt à disparaître au premier signe. C'est le sentiment que j'ai toujours montré à Votre Grandeur, et qu'elle a toujours approuvé. Il me communique une force invincible.

Je ne sais si Votre Grandeur a eu des nouvelles de son beau mandement sur le temporel des États de l'Église. Les injures lui sont connues; mais les actions de grâce et les bénédictions, qu'elle ignore peut être, ont été bien plus abondantes. Tous les journaux de France ont reproduit cette apologie convaincante; elle a été traduite et publiée par la plupart des journaux italiens et par les jour-

1. M^{sr} Sacconi, aujourd'hui doyen du Sacré-Collège, était déjà en France depuis deux ans et demi. Esprit supérieur, ferme et droit, désireux d'établir l'accord entre les catholiques, sans sacrifier en rien les principes, sans méconnaître les services rendus, il avait étudié avec soin les hommes et les choses. Son impartialité était incontestable. La sympathie dont il nous honora et l'appui qu'il nous donna disent assez comment, au double point de vue des actes et des doctrines, il nous jugea et jugea nos adversaires.

naux catholiques d'Espagne ; elle fait en ce moment son tour d'Amérique. Enfin, Monseigneur, il n'y a que les mandements contre *l'Univers* qui aient un succès plus général. Nous avons tous été réjouis, comme chrétiens et comme fils, de ce nouveau et signalé service que l'évêque d'Arras a rendu à la cause de la religion.

Ma sœur me prie, Monseigneur, de la mettre avec moi à vos pieds. Vous n'y verrez jamais des cœurs plus dévoués et plus reconnaissants.

De Votre Grandeur,

Le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCVIII

A M. Jules Harent, à Gex (Ain).

29 juillet 1856.

MONSIEUR,

Le grand projet dont vous me faites l'honneur de m'entretenir ne me paraît guère praticable, et je ne sais pas s'il aurait le bon résultat que vous en espérez. Pour moi, l'idée d'une exposition de l'industrie à Rome me frappe d'une sorte d'épouvante. Je crois que Rome trouve les peuples assez plongés dans la matière, et ne jugera pas à propos de les y enfoncer davantage.

Dans tous les cas, c'est à elle de prendre l'initiative, et non pas à nous.

J'ai été heureux, Monsieur, de voir que vous n'aviez pas oublié *l'Univers*, et je me félicite de pouvoir vous renouveler l'expression des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CCIX

A M. l'abbé Wenis, professeur de philosophie.

31 juillet 1856.

MONSIEUR,

Il est dur de penser que des hommes distingués qui lisent *l'Univers*, et qui ne lui reprochent que de manquer de douceur, puissent un moment se laisser prendre à l'effronterie du pamphlet dont vous me parlez. En quoi donc font-ils consister la douceur, si cet amas d'injures ne les choque pas? Mais soyez sans crainte : notre cause est si bonne et ce pamphlet est si audacieusement inique, que nous aurons raison devant la prévention et même devant l'injustice de parti pris. L'ouvrage tombera dans le mépris dont il est digne ; il y tombera flétri d'une manière éclatante, et ceux qui en ont loué l'habileté se hâteront d'en proclamer eux-même l'ignominie et la sottise.

Les haines et les rancunes de diverses natures qui se sont de tout temps coalisées pour ruiner *l'Univers* font en ce moment un effort suprême. Je crois que cet effort avortera comme tant d'autres ; mais quand même il devrait réussir, il désho-

norera ses auteurs aux yeux de quiconque a le sentiment de la probité. Pour moi, je ne reculerai pas. Je ferai mon devoir jusqu'au bout ; je succomberai l'ayant rempli, et, n'ayant rien à me reprocher envers ma cause, n'ayant donné à mes amis aucun sujet de rougir de moi, je succomberai tranquille et content.

Je vous remercie, Monsieur, de la sympathie que vous voulez bien m'exprimer, et dont votre lettre est une preuve si honorable et si touchante. Traqué depuis quinze ans par les animosités les plus furieuses, j'ai toujours été environné aussi de cette estime des cœurs droits et des âmes désintéressées, qui est la récompense temporelle du zèle pour le bien. C'est à cela que je dois d'avoir toujours marché sans incertitude comme sans découragement. Je n'ai pas à me plaindre : mon partage me paraît meilleur que celui de mes adversaires.

Agréez, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CCX

A M^{gr} Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 5 août 1856.

MONSEIGNEUR,

Il me semble qu'hier, dans l'espèce de trouble où j'étais, au milieu de notre joie, je ne vous ai pas assez peint cette joie elle-même, et assez re-

mercié¹. Assurément, le sentiment du triomphe et de la délivrance y était pour une bonne part, non pourtant pour la plus vive. Ce qui était fort dans ma joie, ce qui la fait durer, ce qui l'augmente, vous regardait plus que moi, ou ne me regardait qu'en vous. Ce sera l'heureuse impression que ressentiront nos amis. Une des choses délicieuses de ce monde, c'est l'admiration ; et rien n'est délicieux à admirer comme l'homme qui fait bien une belle action, dans son ordre et à propos, avec ce caractère de gratuité qui n'est plus le devoir vulgaire, mais le devoir secret et propre des grandes âmes. Ainsi, voilà des gens de bien victimes d'une lâche agression, entortillés dans les filets du mensonge, insultés et diffamés par des prête-noms, avec une connivence générale, obligés à une défense difficile et périlleuse, et qui, par les adroites dispositions de leurs ennemis, les compromettra peut-être autant que le silence. On le voit, on les plaint sincèrement, et on s'éloigne : on ne veut pas s'associer à leur sort, on craint le crédit et l'insolence de leurs adversaires, on craint cette mauvaise renommée dont la calomnie a su les habiller. Qu'ils se tirent d'affaire comme ils pourront ! Alors l'homme paraît, l'homme qui aime vraiment la justice, le vrai patron, le véritable ami. Il ne craint pas de se compromettre, celui-là ; et il n'attend pas qu'on l'invite. Il vient, il accourt, il dit : « Me voici. » Et toute cette iniquité tombe. Cet

1. Cette lettre du 4 août manque.

édifice qui paraît inébranlable, est renversé à son souffle. J'ai vu ce spectacle hier. Dans la soirée, j'ai eu occasion de lire votre lettre devant deux évêques qui me plaignaient beaucoup la veille, sans avoir même la pensée de me secourir. Ils étaient dans l'admiration et dans une sorte de stupeur, voyant tout cela crouler. Votre rôle alors leur parut beau et même facile : oui, facile ; mais avoir le cœur de faire cette chose facile, c'est, pour eux, ce qui ne l'était pas.

J'avais vu la veille le Nonce, qui a été fort bien pour nous depuis le commencement de cette affaire. Il m'avait dit : « Il faudrait qu'un évêque prit la parole, et que ce ne fût pas le premier venu ; il faudrait un caractère ferme, une grande situation dans l'opinion... l'évêque d'Arras. » Et moi je disais : « Oui » ; et j'ajoutais : « J'espère, et, s'il le trouve nécessaire, il le fera. » Le lendemain, votre lettre arrivait. Mon frère l'envoya bien vite à l'imprimerie, et accourut chez moi. « Un évêque a parlé ! — Qui ? — Ne le devines-tu pas ? — Arras ! Dieu soit béni. Que dit-il ? — Je ne l'ai pas lu. »

Il n'en avait pas pris le temps, et cela n'était pas nécessaire pour que nous fussions heureux : heureux pour nous-mêmes, heureux en vous ; heureux de voir cet honneur et cette gloire de servir la justice échoir à l'homme le mieux fait pour le bien porter.

Je dînai le soir chez le Nonce, où se trouvaient le cardinal Wiseman, l'archevêque d'Auch et l'évêque de Perpignan. J'annonçai votre lettre à

M^{re} Sacconi. Il en fut véritablement charmé, et porta cette nouvelle à ses convives, qui la reçurent tous avec joie. Nous en verrons aujourd'hui l'impression dans Paris, et bientôt dans toute la France. J'aurai soin de faire connaître à Votre Grandeur ce qui m'en reviendra. Ce spectacle est intéressant à observer; et pour qui saura bien voir, il sera une précieuse leçon sur l'art de gouverner noblement les esprits. Ces leçons, il est vrai, ne profitent qu'à ceux qui les donnent; mais c'est assez.

Je me rappelle, Monseigneur, une autre circonstance où Votre Grandeur fit tomber d'un mot, avec la même générosité de cœur et la même fermeté d'esprit, une vilaine intrigue, semblable à celle qui s'ourdissait ces jours-ci et de la même main. Le sentiment qui me domina alors, plus encore que la reconnaissance, ou plutôt qui fut la forme même de ma reconnaissance, fut de me rendre digne, autant que je le pourrais, de mon patron. Je l'éprouve avec une force égale aujourd'hui, et j'aime à me dire qu'à vos yeux je n'y ai pas trop manqué. Vous voulez bien que je vous remercie encore de cela, et surtout de cela. Il n'y a rien dont mon cœur puisse vous savoir tant de gré, ni le vôtre être plus content. Oui, très vénéré Père, vous mettez en moi un ardent désir du bien, et il me semble que je m'interdirais une chose mauvaise, simplement par respect pour vous.

Dans les recherches auxquelles cette affaire m'oblige, j'ai repassé, non seulement tout le jour-

nal, mais encore une partie des lettres que j'ai conservées comme ayant trait à nos aventures. J'en ai beaucoup de Montalembert, qui sont bien étranges par leur variété. On y voit de longue date l'influence de M. l'abbé Dupanloup, et c'est de là que sont venus tous nos dissentiments, suscités par le désir violent et persévérant qu'éprouvait ce dernier de s'emparer du journal en y mettant un homme à lui. J'ai de quoi établir tout cela dans une histoire de *l'Univers*, que je veux écrire, et qui sera l'histoire d'une période de l'Église de France bien importante. Si ce livre était bien fait, il y en aurait peu de plus intéressants par la peinture des caractères et des petits incidents d'où Dieu tire de grandes choses.

J'ai vu dans mes notes qu'en beaucoup de circonstances j'avais écrit à Votre Grandeur pour la tenir au courant des choses qui arrivaient autour de nous. Si vous aviez conservé quelques-unes de ces lettres, Monseigneur, et que vous eussiez le temps d'y jeter les yeux, je vous serais bien obligé de me faire faire une copie de ce qui pourrait s'y trouver de digne d'intérêt. Je ressaisirais dans leur vérité des détails oubliés, qui deviendraient d'utiles matériaux.

Bien entendu que ce projet d'histoire est soumis, comme tout ce que je veux faire d'important, au conseil et à l'approbation de Votre Grandeur. Je ne puis avoir en toutes choses un meilleur guide.

Daigne Votre Grandeur agréer les sentiments

de profonde reconnaissance avec lesquels je suis son très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Je viens de recevoir la lettre ci-jointe de l'abbé Sisson. Je la publierai demain, quoique je ne pense pas y être tout à fait obligé ; mais je ne publierai pas son article, et j'en dirai les raisons.

Ils sont vraiment enragés.

CCXI

A M. Eugène Veillot.

Paris, 7 août 1856¹.

La situation n'empire pas, bien au contraire, et Arras continue de faire son effet. Les Belges sont admirables, par lettres et par impression. *La Patrie* de Bruges vaut presque *le Bien public*. *Le Mé-morial* d'Amiens les égale, je ne sais pourquoi. C'est un Boudin qui est là, qui est notre ami.

Je rentre dans les incertitudes, et je me demande s'il ne faut pas tout simplement faire deux ou trois articles de réfutation. Il y a des articles sur la bourgeoisie qui sont bien désagréables².

1. Mon frère étant rentré à Paris, j'avais été prendre sa place aux Nouëttes pendant quelques jours.

2. Ces articles rappelaient sévèrement le mauvais esprit et les fautes de la bourgeoisie. Ils étaient *désagréables* au point de vue des juges, qui, comme bourgeois, devaient les trouver excessifs. Le pamphlet, du reste, les citait mal. Ils sont reproduits dans les *Mélanges*.

Que veut faire Élise ? elle m'écrit comme si elle allait arriver demain.

Certainement tu tiendrais bien ta place ici. Nous sommes tous un peu gauches, et j'ai peur de tout. Néanmoins rien ne presse, et je t'engage à passer ton dimanche tranquillement et à faire ton lundi. Tu reviendrais refait par tes huit jours.

Adieu, frère.

LOUIS.

Le P. Gaultier m'envoie de bonnes nouvelles du concile de Périgueux. Angoulême, Agen, Poitiers, Périgueux, et les trois quarts des autres sont pour nous et écrivent à Arras, pour le féliciter.

Arras est lui-même bien content des lettres qu'il reçoit.

CCXII

A M. Eugène Veillot.

Paris, 8 août 1856.

Ça chauffe. Je t'envoie le saucisson ¹, pour que tu puisses juger de l'intensité du feu.

Le Nonce est toujours indigné ; il atteste que Falloux n'a rien de Rome, et il ajoute que Sisson aura sous peu quelque chose... si on l'écoute, lui, Nonce.

1. Un numéro de *l'Ami de la Religion*.

Le cardinal Wiseman a été charmant, et m'a fait de belles promesses.

Rien des autres. Notre ami d'Auch m'a presque dit qu'il enverrait quelque chose de Bordeaux, ou d'Auch, ou des Pyrénées. Perpignan m'appuie. J'ai ce soir une entrevue avec Josseau¹, pour prendre une décision qui devient urgente. Tu verras comme Arras a dérangé les plans ; mais Orléans ne s'arrête pas pour si peu. L'Encyclique est non avenue, les choses se retrouvent sur le pied de 1852, et les combattants sont prêts à agir de concert. On ferait une sentence collective contre notre traditionalisme. Quelle sombre joie pour Bonnetty!

L'abbé de Serres² est à la campagne. Il ne désespère pas de voir agir son *porporato*. Et quand?

Voilà tout. Tu m'écrivais plus de deux pages, mais tu n'en avais pas dix fois deux à écrire.

L'enthousiasme des amis éloignés sur Arras est inexprimable. Il y en a un qui veut faire les frais d'un tirage à 25,000 exemplaires.

La comtesse du Berry fait presque des vers. Bonne et charmante femme ! Elle a été voir son cardinal³. Il lui a dit qu'il était mon meilleur ami, qu'il voulait me donner à diner, qu'il voyait en moi un autre Bossuet, et que si *l'Ami de la Religion* n'avait pas démenti l'indécente nouvelle de

1. L'avocat qui devait plaider pour *l'Univers*.

2. Neveu et secrétaire intime du cardinal de Bonald.

3. Le cardinal Dupont. Il aimait à rester neutre.

l'Indépendance, il l'aurait démentie lui-même¹. Ah! mais!... « Vous voyez, » dit la comtesse, « comme mon cardinal est bon. Pourquoi tous ne lui ressemblent-ils pas? »

Fume, flâne, dors, et fais mes compliments. J'embrasse tout ce que je puis embrasser. Quand verrai-je Edgar? Oh! que le jugement est sain à Constantinople²! LOUIS.

Le pauvre petit d'Esgrigny est retombé, et l'on craint beaucoup.

CCXIII

A S. Ém. le cardinal Thomas Gousset.

11 août (en la fête de Saint-Thomas de Reims) 1856.

ÉMINENCE,

Si le Saint-Père donnait des duchés, vous n'y échapperiez pas. Malakoff est pris³. Déjà l'ennemi perdait de son assurance. Que sera-ce demain? Demain ils verront la robe rouge; demain

Tuba mirum spargens sonum...

Je ne sais ce qu'ils comptaient faire; mais, habi-

1. *L'Indépendance belge* avait désigné le cardinal Dupont comme l'un des patrons de la brochure.

2. M. le comte Edgar de Ségur-Lamoignon était alors premier secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople. Il avait écrit une lettre où il louait *l'Univers*.

3. S. Ém. le cardinal Gousset venait d'adresser à Louis Veillot une lettre contre le pamphlet.

tués à prendre les devants, ils ne s'attendaient pas à ce qui leur arrive, et leur principale ressource s'évanouit avec leur audace. Les auxiliaires reculeront devant cet imposant rempart sur lequel ils n'avaient pas compté. Seul le chef ne peut rien. Il est ici *incognito* depuis quatre jours. On lui attribue la réponse de l'abbé Sisson à M^{gr} l'évêque d'Arras ! Quelle réplique lui fait Votre Éminence ! quel poids terrible a cette main de prince et de docteur qui arrive à point comme la justice !

Seul au journal dans ce moment tumultueux, il m'est impossible de donner à Votre Éminence des détails qui seront d'ailleurs plus intéressants demain ; mais je n'ai pas voulu tarder à lui exprimer ma reconnaissance, mon admiration et ma joie : non pas tant ma joie personnelle et d'opprimé secouru, que ma joie de Romain. Enfin, c'est le bon parti qui se montre, c'est le bon droit qui parle et qui commande ! Cette fois on ne se contente pas de repousser l'ennemi, on prend la place.

Je suis aux pieds de Votre Éminence avec tous les miens, et, pleins de respect, de reconnaissance et de dévouement, nous baisons la pourpre sacrée.

LOUIS VEUILLOT.

CCXIV

A M^{gr} Parisis, évêque d'Arras.

15 août 1856.

MONSEIGNEUR,

Il y a eu diverses petites péripéties depuis quelques jours, prouvant toutes que vous avez définitivement déconcerté les plans de nos adversaires. L'abbé Sisson avait promis au Nonce de suspendre ses dénonciations, à condition que l'on insérerait sa réponse¹; du moins, il s'engageait à ne rien faire sans consulter. Les choses en étaient là dimanche matin. La lettre de M^{gr} le cardinal Gousset n'y devait rien changer. J'en avais averti le Nonce, qui avait averti l'abbé Sisson. Le Nonce aurait désiré que cette lettre ne parût point, pour faciliter la paix. Je n'ai point voulu la sacrifier, et parce qu'elle fait honneur à Votre Grandeur, et parce que je ne me fie nullement à des hommes pleins de ruses et pleins d'audace, qui ne savent reculer que quand on marche résolument contre eux. Du reste, voulant faire à la paix toutes les concessions possibles, je m'engageais à ne point continuer la polémique et à ne faire que de

1. M. l'abbé Sisson publiait dans *l'Ami de la Religion* des articles où il dénonçait les doctrines de *l'Univers*, et qui étaient comme un complément théologique de *l'Univers jugé par lui-même*. De plus, il avait répondu sur le ton de la polémique à l'évêque d'Arras, et revendiquait le droit de répondre à tout évêque qui se déclarait pour *l'Univers*.

très courtes observations, sur la réponse répréhensible de *l'Ami*.

Le lundi, lorsque tout semblait terminé, le Nonce reçut une lettre de l'abbé Sisson, qui retirait sa promesse, prenant pour prétexte l'intervention du cardinal.....

Je n'ai vu nulle part s'étaler tant de bouffissures. Il déclare que les évêques qui prennent le parti de *l'Univers* compromettent l'Église ; que sa conscience l'oblige à ces combats ; qu'il ne reculera point, et qu'il mettra la vérité dans son jour. Pour s'excuser de ne pas remplir l'engagement qu'il avait pris de ne rien faire avant d'avoir consulté le Nonce, il dit que l'extrême chaleur l'oblige de rester chez lui, afin de ménager ses forces pour les rudes combats qu'il doit livrer.

Nous avons tout simplement pensé qu'il avait reçu des instructions entre ses engagements et sa détermination nouvelle. Il paraît certain que M^{gr} d'Orléans et M. de Falloux ont fait une apparition à Paris.

L'archevêque, de son côté, est arrivé mardi. Le Nonce, qui l'attendait avec impatience, l'a été voir. Il l'a pressé de faire venir l'abbé Sisson et de lui imposer la paix. L'archevêque a promis, et le résultat a été la publication, dans *l'Ami*, d'un article où *l'Univers* est accusé de méconnaître la bulle *Unigenitus*, vieille plaisanterie renouvelée de la querelle des classiques. Vous avez vu comme en même temps il déclare que beaucoup d'évêques

lui commandent ces dénonciations et le soutien dans son entreprise¹.

Le plan est maintenant bien clair. On veut arriver à nous faire signer des propositions comme au pauvre Bonnetty. Ils pensent obtenir cela de Rome, comme une chose qui paraîtrait là-bas sans conséquence, et qu'ils se réserveraient d'exploiter ici. J'ai dit au Nonce que je signerais certainement et cordialement tout ce que l'on me présenterait ; mais qu'en même temps les propositions seraient publiées dans *l'Univers*, avec une déclaration que les rédacteurs, ne croyant pas possible d'éviter à l'avenir les prétextes dont on se serait servi pour amener ce résultat, trouvaient au-dessus de leurs forces de continuer une œuvre devenue si difficile. En effet, on nous jetterait sans cesse ces propositions à la tête ; ce serait un cri général, et la position ne serait plus tenable honorablement. Le Nonce m'a répondu qu'il ne croyait pas qu'on eût rien de tel à redouter. Je ne le crois pas non plus ; mais il m'a paru bon de dire ce qu'il nous paraîtrait nécessaire de faire, le cas échéant.

En attendant, je cesse la discussion, et je laisse *l'Ami* aller autant qu'il le voudra. Dans ma conviction, il n'ira pas fort loin.

L'assignation est donnée pour le mois de novembre. Il sera impossible, à cause des vacances,

1. L'archevêque de Paris, M^{sr} Sibour, était beaucoup plus engagé dans l'affaire de *l'Univers* jugé par lui-même que ne le croyait alors Louis Veillot. Cela sera établi plus tard.

de plaider avant cette époque. Les gens de *l'Ami* sont assez déconcertés de ce procès, qu'ils n'avaient pas prévu, et qui dès à présent neutralise le pamphlet. Du reste, ils en font des distributions abondantes. Ils prétendent en avoir déjà fait partir cinq mille, et ils préparent une édition à bon marché. C'est un véritable complot d'assassinat.

Voilà, Monseigneur, le bulletin de la semaine. Je continue de recevoir des lettres pleines d'enthousiasme et de reconnaissance pour Votre Grandeur. La sensation a été européenne. Ils feront bien des pamphlets avant d'effacer cette page éclatante.

Daignez, Monseigneur, agréer les sentiments reconnaissants et dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Je reçois à l'instant une très bonne lettre du cardinal de Bonald. Il adhère entièrement à Votre Grandeur, en faisant ses réserves pour les classiques.

CCXV

A M. l'abbé Bernier.

16 août 1856.

C'est moi, mon cher ami, qui vous envoie la lettre de du Lac. Eugène est éclopé et garde la chambre; ce qui, joint à l'absence de du Lac, me

met dans un cruel embarras : car la bagarre est chaude. J'écris depuis un mois une moyenne de dix lettres par jour, pour répondre aux démonstrations d'amitié que je reçois de toutes parts. Joignez-y les visites, le travail quotidien et la chaleur : vous aurez une idée de mes agréments. Depuis un mois je me propose tous les matins de vous écrire dans la journée, et je remets au lendemain tous les soirs. Vous recevrez pourtant une lettre ces jours-ci. Elle devra être longue, et voilà ce qui me fait tarder.

Nos affaires vont bien, comme vous pouvez le voir. Les évêques se sont prononcés à temps. On avait monté contre nous un coup audacieux et redoutable, le même qu'en 1852. Le plan était de déchirer l'encyclique. L'évêque d'Orléans est encore la cheville ouvrière de tout cela, et le principal artisan de la brochure. Néanmoins je crois qu'il a été trompé par ses fournisseurs de textes. Je ne l'accuse pas de si odieuses falsifications ; mais il n'aurait pas dû les prendre les yeux fermés.

Adieu, mon cher ami. Priez pour nous. Ne vous inquiétez pas du bobo d'Eugène ; ce n'est rien. Il va mieux.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

CCXVI

A M. le comte de la Tour.

18 août 1856.

Sauf à mes plus chers amis, j'écris à tout le monde. Il faut pourtant que je vous dise aussi un mot, et je me suis levé avant cinq heures pour en avoir le temps. Je me trouve sans bras droit et sans bras gauche, au milieu de cette bagarre qui m'impose à la fois beaucoup de démarches et d'écritures : du Lac est retenu auprès de d'Esgrigny, qui perd son fils; Eugène est pris par un mal de pied, qui le force à garder la chambre.

A cela près, nous allons bien. L'affaire prend une excellente tournure. L'évêque de Montpellier, quoique désagréable, ne gênera rien, et neutralise au contraire les gens de même couleur, ou plus foncés et plus bariolés, qui n'auraient pas manqué de dire leur mot. Ainsi Paris et Bordeaux sont réduits au silence. *L'Ami* perd la tête. Je m'estimerai très heureux si son patron, réduit à l'impuissance, n'a pas quelque coup de sang qui me fasse accuser de sa mort.

Le pauvre Falloux est bien démoli : cela est sensible, et ses amis eux-mêmes l'avouent. Leur fureur dans les journaux qui leur obéissent, en dit plus encore. Voilà ce fameux homme réduit au simple ordinaire d'académicien comparse et de lieutenant cocardier. Certes il l'a voulu ! Que

Montalembert prenne garde ! J'ai fait une revue de mes papiers, où j'ai trouvé beaucoup de choses que j'avais oubliées.

Le billet cardinalice de Lyon a fait merveille les courages qui résistaient encore sont tombés, et je commence à être étonné du nombre de nos amis. Nous en avons d'inconnus, je le savais ; mais nous en avons aussi de déguisés, et bien déguisés. Hélas ! mon Gustave, c'est un des côtés tristes des choses humaines ; mais il faut prendre cela patiemment, comme le reste.

Notre procès ne sera jugé que dans trois mois, et j'en suis bien aise. Notre avocat, qui est un homme honnête, intelligent et bien posé, et pas trop notre ennemi, dit que la cause est imperdable. D'ici à trois mois, nous aurons le temps de lui faire un plaidoyer invincible ; les fureurs auront le temps de se calmer. Peut-être que les auteurs, éclairés sur leur propre ouvrage, auront le courage et l'esprit de le désavouer. C'est tout ce que je leur demande.

Élise et mes enfants sont revenus en bonne santé, pour repartir bientôt. Nous ne savons pas encore si ce sera pour l'Anjou ou pour le Cher. Moi, je voudrais bien filer sur le Port-Blanc ; mais je ne sais si je pourrai seulement aller une fois jusqu'au bois de Boulogne. Il fait une chaleur atroce. C'est alors que je pense à mon château de Tréguier, si frais et si fleuri, et si voisin de la mer ! Cela me rafraîchit toujours le cœur.

Adieu, très cher ami. Je vais faire passer votre

parlementarisme, qui est très bon, mais auquel il a fallu faire subir quelques mutilations parlementaires.

Tout à vous,

LOUIS VEUILLOT.

Je suis accablé et enterré sous les lettres et les visites. Faites, s'il vous plait, nos compliments bien tendres et bien reconnaissants à M^{me} Léocadie.

CCXVII

A M^{gr} Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 19 août 1856.

MONSEIGNEUR,

Voilà le plan tout entier bien connu. Une correspondance du parti, adressée à *la Gazette de Lyon*, nous le livre. On doit, ou plutôt on devait porter la cause de *l'Univers* devant un concile, et là le faire condamner.

Je suis consterné de cet excès de fureur, qui va jusqu'à rêver de compromettre l'Église dans une affaire de ce genre, et qui rédige un pamphlet calomnieux pour préparer les actes d'un concile.

On se propose en même temps de donner une grande solennité au procès; mais, pour cela, je crois que c'est la chanson de la peur. Je m'attends bien plutôt à un désaveu du libraire. Les journaux commencent à nommer le principal auteur, dont la situation devient ainsi fort triste, avec les figu-

res que les lettres épiscopales donnent au pamphlet.

La lettre de Montpellier¹ ne fait pas un mauvais effet. Celle de Sens² produit une grande sensation. Je ne l'attendais pas du tout. Elle m'est arrivée telle que vous l'avez lue, sans un mot de plus ni de moins, comme celle de Lyon, et sans avertissement de la garder pour moi ou de la rendre publique.

Ce M. de Livonnière qui a écrit à Votre Grandeur, a fait un bel article pour prouver que *l'Univers* était condamné par l'évêque d'Arras et par l'archevêque de Reims.

M^{gr} le Nonce est toujours très bien. Il ne veut plus, dit-il, voir l'abbé Sisson que lorsqu'il viendra demander pardon.

Il est certain que M^{gr} d'Orléans est venu passer quelques jours à Paris, et probablement il a mis la main à la réponse répréhensible de ce pauvre abbé Sisson. Je veux suivre à l'égard de ce dernier le conseil de Votre Grandeur, et le laisser retomber dans l'obscurité de son mérite, après lui avoir donné les derniers avis que Votre Grandeur a vus dans le numéro d'aujourd'hui.

1. M^{gr} Thibault. Cette lettre était adressée à la fois aux rédacteurs de *l'Ami de la Religion* et de *l'Univers*. Elle contenait un blâme discret à l'adresse du pamphlet, et demandait aux journaux la paix. Elle fut comptée comme favorable à *l'Univers*.

2. M^{gr} Mellon Jolly. Ce prélat s'appliquait habituellement à garder une sorte de neutralité; il se prononça nettement cette fois pour *l'Univers*.

Voilà, Monseigneur, les *nouvelles diverses* de ces derniers jours. Vous me permettez d'y ajouter les actions de grâces de ma maisonnée. Frère, sœurs, beaux-frères, tout ne fait qu'un cœur pour vous bénir, et les petits savent votre nom et le mettent dans leurs prières. Je sais que Votre Grandeur n'a pas le temps de lire, et pourtant je ne puis me retenir de lui envoyer ce bavardage.

De Votre Grandeur,

Le très humble et reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXVIII

A M. l'abbé Henri Prévost.

21 août 1856.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie des sympathies que vous voulez bien m'exprimer : je crois les mériter, au moins par mes désirs. Du reste, si je parais montrer quelque persévérance, je n'ai pas droit à de grands éloges pour cela. Je suis bien muni au dehors et au dedans ; et, au milieu de tous les orages, j'ai la paix promise aux hommes de bonne volonté.

Priez pour moi, et agréez l'assurance de mes sentiments respectueux.

LOUIS VEUILLOT.

CCXIX

A M. l'abbé Barrère.

21 août 1856.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je ne veux pas laisser sans réponse la bonne parole que vous m'adressez en demandant le journal pour vous seul. Toute marque de sympathie m'est particulièrement douce en ce moment de crise. On nous attaque avec trop d'injustice pour qu'il y ait aucun danger, et je n'ai peur que pour les assaillants; mais tant d'animosité afflige le cœur, et l'accent de l'amitié fait du bien. Je voulais vous le dire, et je me recommande à vos bonnes prières.

Agréez mon respectueux dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

 CCXX
A M. l'abbé Maunoury, chanoine de Séz.

22 août 1856.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai lu avec beaucoup d'attention vos observations sur la question des classiques et sur la manière dont elle a été présentée. Je ne nie pas que la polémique n'ait pu avoir parfois quelque chose d'excessif. C'est le malheur des discussions, surtout lorsqu'il arrive, comme dans celle-ci, que des

hommes turbulents et de mauvaise foi s'y jettent avec l'intention formelle de la faire dévier. On a jeté à la tête de ceux qui proposaient une réforme les noms d'ignorants, de barbares, de croisés en sabots, d'iconoclastes, d'insulteurs de l'Église, et enfin d'hérétiques. Ces violences, commises comme toujours par les catholiques modérés, ont dû attirer des représailles, et la folle admiration pour les païens a pu porter d'un autre côté à les rabaisser trop. Je crois que peu d'homme traités comme l'a été M. l'abbé Gaume auraient pu garder autant de mesure, surtout si l'on pense à la vigueur d'esprit et de conviction qu'il a fallu pour soulever une pareille thèse et affronter de si ardens adversaires.

Vous reprochez à M. l'abbé Gaume d'avoir eu un système. Ses adversaires, à mon avis, ont fait son système beaucoup plus que lui-même, et j'ai toujours trouvé ses idées plus modérées qu'on ne le disait. Dans tous les cas, il fallait agir comme on lui reprochait de n'avoir pas agi, étudier, prendre le bon, laisser le mauvais. C'est ce que vous avez fait si sagement dans votre petit séminaire; d'autres ont fait de même, les uns prenant plus, les autres prenant moins. Tous s'en applaudissent. L'évêque d'Aquila, un diocèse de Naples, homme fort savant, a, je crois, complètement banni les profanes, et ne pense pas avoir mal fait. Ses professeurs, familiarisés avec les Pères, en connaissent les beautés, savent les faire goûter, et inspirent à leurs élèves cet intérêt qu'il faut

ailleurs demander encore aux classiques païens. Tout dépend des maîtres.

Lorsqu'à force de gloses et de commentaires, les beautés littéraires des chrétiens seront aussi popularisées que celles des païens, le système de M. l'abbé Gaume, aujourd'hui le plus impraticable, pourra paraître le meilleur et le seul bon. Si nous vivions dans le christianisme comme nous vivons dans le paganisme, les païens paraîtraient bien obscurs et bien méprisables.

Je ne suis point professeur, il s'en faut de beaucoup, et j'ignore ce qu'exige la pratique de l'enseignement ; mais je ne puis me persuader qu'il soit impossible d'en créer une qui donne la prépondérance aux auteurs chrétiens. J'ai vu beaucoup de jeunes gens qui venaient d'achever leurs classes dans les petits séminaires ; j'ai été effrayé souvent du peu de différence qu'il y avait entre eux, sous le rapport des connaissances, avec les jeunes gens qui sortaient de l'Université ! Ils avaient de meilleures mœurs, ils ne savaient pas mieux le latin et pas mieux le chrétien. Un ou deux mois d'école de médecine ou de droit à Paris les mettent parfaitement sur le même pied. Voilà le mal qu'il faut combattre systématiquement. Je crois que l'étude des auteurs chrétiens y servira beaucoup, et qu'ainsi M. l'abbé Gaume aura rendu à la religion et à la société un immense service.

Je vous demande grâce, Monsieur l'abbé, pour ces idées jetées en courant, au milieu de mille préoccupations, et je vous prie d'agréer les senti-

ments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXI

A M^{gr} Pie, évêque de Poitiers.

24 août 1856.

MONSEIGNEUR,

M. l'abbé Héline me pardonnera de vous adresser mes remerciements pour la très précieuse communication qu'il m'a faite. Cette lettre est bien belle, bien épiscopale, bien vivifiante, bien écrasante. Je prie Dieu qu'elle ne voie pas le jour ; mais j'avoue que je ne le prie pas de bon cœur. Voici ce qui arrive. Hier nous avons reçu une lettre de Bordeaux, adressée aux deux feuilles ; elle est dans le goût de Montpellier, très adouci. On y prêche la concorde, la paix, beaucoup la modération. Saint Grégoire de Nazianze, saint Bernard, saint Augustin, saint Paul et le Souverain Pontife y paraissent pour exhorter Étéocle et Polynice à se donner le baiser fraternel.

En un mot, on ramasse l'assailli et l'assaillant, et on les mène tous deux au violon. Dire que cela me paraît tout à fait juste, non ; cependant, cette lettre de Bordeaux doit passer la première, et je crois qu'elle décidera M. l'abbé Sisson à calmer un

peu ce terrible feu qui l'anime et qui dévore les *plaidoyers épiscopaux* (c'est lui qui parle) comme des pailles légères. La vôtre, qui vient ensuite, n'y nuira pas. Je me le figure difficilement assez hardi pour affronter ce coup de foudre..... L'aveuglement même doit reculer ici ; et il ne peut assez résolument vouloir se perdre, pour se mettre dans le cas de faire lire à l'Europe ce que vous lui envoyez. Donc, s'il se retire, il faut lui faire grâce. Je le désire, et il m'en coûte !

Du reste, même sans cela, l'affaire me paraît finie. Je ne vois point d'amis à M. l'abbé Sisson, ni aux auteurs du pamphlet, du moins qui osent se montrer. M^{gr} de Paris s'abstient, Autun¹ le blâme, Tours le désavoue, Troyes et Nevers se taisent².

Notre procès ne viendra qu'après les vacances. L'avocat, homme grave et froid, très considéré des juges, le dit imperdable. J'ai d'ailleurs quelque soupçon qu'on ne plaidera pas. Le principal auteur, malheureusement connu et nommé, ne peut affronter le débat. L'éditeur fera un désaveu, que nous accepterons de bon cœur.

Je n'ose ajouter rien. Cependant, comme mon cœur a battu, et comme je me suis senti fort, et comme j'ai remercié Dieu et saint Louis en lisant ce matin certaines phrases de cette lettre qui sent le terroir de Saint-Hilaire !

Je suis, Monseigneur, avec les sentiments les plus respectueux et les plus reconnaissants,

1. M^{gr} de Marguerye.

2. NN. SS. Morlot, Cœur, Dufêtre.

De Votre Grandeur, le très humble et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXII

A M^{gr} Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 27 août 1856.

MONSEIGNEUR,

Il me semble que nous n'avons plus rien à désirer, et que cette lettre du pieux cardinal Villecourt vient à point pour couronner l'édifice¹. Lorsqu'il était en France, il se déclarait notre ami, mais jamais il ne le disait publiquement. J'ai peine à croire que cette hardiesse qu'il déploie présentement soit tout à fait soudaine, et je suis disposé à voir un conseil là-dessous. Quoi qu'il en soit, c'est admirable, et la bonté de Votre Grandeur ne l'est pas moins et nous touche encore plus. Je ne sais si dans tout ceci il y a rien qui me charme autant que de vous voir si manifestement à la tête, et si bon pour nous. Un jour nous pourrons écrire : « L'évêque d'Arras éleva la voix, et c'était tout l'épiscopat. »

Vous voyez comme on s'entête de l'autre côté.

1. Cette lettre venait de Rome, où S. Ém. le cardinal Villecourt avait été appelé au cardinalat par le choix spontané de Pie IX, qui voulait avoir dans le Sacré-Collège un évêque français connu par la netteté de ses doctrines, et n'ayant aucune attache du gouvernement.

J'en suis à penser qu'ils espèrent encore ; mais qu'espèrent-ils ? Ils devaient compter sur le cardinal Donnet : le voici qui les lâche. Il ne leur saura pas gré de fermer insolemment la porte qu'il leur ouvrait, et qui était la plus belle qu'ils puissent attendre. Conçoit-on qu'ils aient refusé cette issue, ayant déjà en main la lettre de M^{gr} de Poitiers¹ ?

Parmi leurs appuis, le nouvel évêque de la Rochelle² n'était pas des plus minces ; le voilà barré par son vénérable prédécesseur.

J'imagine quelquefois qu'ils veulent provoquer quelque sentence, même contre eux, pour avoir occasion d'appeler, ou tomber au moins les armes à la main. Cela est insensé ; mais l'absurde n'est plus invraisemblable. Ce pauvre abbé Sisson ne s'est-il pas donné le ridicule de faire réimprimer la lettre de Votre Grandeur et sa réponse, pour assurer l'immortalité de ce chef-d'œuvre ? Il se vante extrêmement du génie qu'il a déployé en cette rencontre. C'est, dit-il, ce qu'il a fait de mieux, et il n'y a mis que trois heures.

Au fond de tout cela, cependant, il y a un mauvais exemple, et cette résistance est trop prolongée. Voilà ce que M^{gr} Pie a indiqué parfaitement. Par nos écrits, et je l'ose dire, par nos exemples, il s'est établi une discipline de respect envers la

1. Il faut noter que M^{gr} Pie, si ferme sur les principes, si constant dans ses sympathies pour Louis Veillot et *l'Univers*, n'aimait pas à s'engager dans ces débats de presse.

2. M^{gr} Landriot.

parole des évêques, qu'il serait imprudent de renverser. Et c'est à quoi l'abbé Sisson travaille carrément. Au fond, il est protégé par l'archevêque de Paris, que le Nonce presse inutilement d'agir. L'archevêque ne fera rien dans aucun sens. Il est lié des deux côtés.

Il faut que je conte à Votre Grandeur une histoire que le P. Laurent, capucin, nous a apportée hier de Rennes. Un curé de ce pays-là, notre ami, lisant la lettre de l'évêque d'Arras, a été pris de tant de joie et d'admiration, qu'aussitôt il a découpé la précieuse lettre, l'a encadrée, et l'a mise dans sa plus belle chambre.

La première édition de ma réponse à M. de Falloux, de trois mille exemplaires, est déjà épuisée. On réimprime en toute hâte. Nous avons l'intention de faire aussi un petit recueil de toutes les lettres épiscopales, avec les articles environnants.

Nous sommes tous aux pieds de Votre Grandeur, avec les sentiments du plus tendre respect et de la plus vive reconnaissance.

LOUIS VEUILLOT.

CCXXIII

A M. le chanoine Pelletier, à Orléans.

Paris, 28 août 1856.

MONSIEUR LE CHANOINE,

J'ai besoin de vous remercier de la lettre que vous avez adressée au *Journal du Loiret*, sur un des mille procédés que l'on emploie contre *l'Univers*. En la lisant, j'ai regretté de m'être promis de passer sous silence la plupart de ces basses manœuvres. J'aurais à produire ce témoignage venu d'Orléans et signé d'un homme tel que vous ; mais je veux aller au plus court, et, maintenant que le châtiment des coupables est assuré, je me contente d'infliger le silence aux faquins.

Je garde, d'ailleurs, votre lettre. Elle aura sa place dans l'histoire de cette entreprise.

Veillez agréer, Monsieur le chanoine, l'assurance de mes sentiments très respectueux et très reconnaissants.

LOUIS VEUILLOT.

 CCXXIV

A M. l'abbé J.-M. Bousiques, curé de Sauriac.

Paris, 28 août 1856.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez avec tant d'élévation et de bienveillance.

Je me sens fort quand je reçois de pareils témoignages, et je dis aussi : *L'Univers* ne périra pas. Que prouve en effet tout cet orage, sinon la force du bon droit et le soin que prend la Providence de protéger les moindres forces qui lui sont dévouées ? Nous ne périrons pas, parce que nous sommes avec les cœurs droits et les âmes désintéressées, et que nous avons voulu réellement et uniquement servir l'Église. Tout ce fiel qu'on voulait nous verser se change en un cordial délicieux. Que Dieu est bon ! et comment vouloir un autre maître ?

Je suis, avec les sentiments les plus reconnaissants et les plus respectueux,

Monsieur le curé,

Votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXV

A M. Delcamp.

30 août 1856.

Je vous remercie de vos bons souhaits, mon cher Monsieur. La calomnie a beau faire, mes amis me restent, et ils valent mieux que mes ennemis. Vous voyez en ce moment que la vérité sait aussi se faire entendre. Je n'ai pas à me plaindre de tant d'injures, auxquelles répondent de pareilles marques de sympathie. Prenons tout de la main de

Dieu, et, au milieu des succès comme au milieu des revers, songeons uniquement à le servir.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXVI

A M. l'abbé J.-M. Dufour, curé d'Échevannes.

Paris, 30 août 1856.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous remercie bien sincèrement du secours que vous m'offrez. Il est précieux pour moi et ajoute à mon courage. Mais je vous demande la permission de n'en pas profiter publiquement¹. On ne manquerait pas de dire que je provoque une manifestation en faveur de *l'Univers*, et ce serait, pour beaucoup de personnes importantes, un motif déterminant de se prononcer contre nous. D'un autre côté, il est bon pour nous-mêmes de rester dans une salutaire humilité. Nous ne sommes rien, et nous le savons. Si nous venions à nous croire quelque chose, tout serait perdu. Le sentiment personnel et bientôt l'orgueil se mêleraient à nos travaux. Nous travaillerions pour nous-mêmes, et non plus pour Dieu. Et, au lieu de faire du bien, nous ferions du mal.

1. M. l'abbé Dufour conseillait à Louis Veillot de faire appuyer *l'Univers* contre l'école de *l'Ami de la Religion* par des adhésions publiques du clergé secondaire ; il offrait de donner le signal de ces adhésions.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus respectueux et les plus reconnaissants,

Monsieur le curé,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXVII

A M^{sr} Gerbet, évêque de Perpignan.

31 août 1856.

MONSEIGNEUR,

En lisant le billet qui m'annonçait hier votre lettre, j'avais cru lire la lettre elle-même, et j'étais trop heureux ; mais j'ai bien vu ce matin que je n'avais pas assez d'esprit pour deviner cette lettre-là. J'ai fait plus d'un autre aveu d'humilité dans ce comble de joie. J'avais devancé au journal tous mes collaborateurs ; j'aurais devancé l'aurore si la poste en faisait autant, et j'étais seul au bureau. Je me suis mis à pleurer tout simplement en écoutant l'évêque, le juge, le vengeur, et je l'ose dire, quoi qu'indigne, l'ami. Vous n'avez rien oublié. Tout ce que je souhaitais d'entendre dire, vous l'avez dit. C'est un des plus délicieux moments de détente que j'aie goûtés depuis que je suis au monde ; et en même temps, descendant au fond de mon cœur, effrayé de ce grand honneur qui m'était fait, je disais à Dieu bien sincèrement : « Seigneur, ayez pitié de moi ; aidez-moi dans cette prospérité ! »

J'avais peur, comme l'apôtre le soir de la pêche miraculeuse.

Et à propos de pêche, savez-vous ce que vous avez fait encore cette fois-ci ? Vous avez donné un bel ostensor d'argent doré à un pauvre curé qui n'en avait pas. Il s'est trouvé que la première lettre que j'ai ouverte, après avoir lu la vôtre, les yeux encore tout mouillés, était d'un desservant de village me demandant par quel moyen il pourrait se procurer un ostensor que tout le monde lui a refusé. Il m'a semblé que ce n'était pas le moment de renvoyer Jésus-Christ mendiant, et *l'Univers*, consulté, a voté l'ostensor en actions de grâces pour la lettre de l'évêque de Perpignan.

Cette lettre sera la dernière. L'évêque de Strasbourg a écrit à son sujet, l'abbé Sisson, de laisser là une besogne qui ne lui réussit point, et de venir se refaire dans son diocèse, où l'on aime le Pape et *l'Univers*. Cette réflexion est de l'évêque lui-même. La lettre est, d'ailleurs, d'une rondeur alsacienne fort peu caressante pour le pauvre abbé, et il se rend. Ainsi, de ce côté, la guerre est finie. Reste le pamphlet, qui est bien malade. J'espère que l'auteur caché, mais trop connu, passera par la porte que j'ai ouverte, et que le procès n'aura pas lieu. Du reste, il est tellement imperdable, que nous pourrions le perdre sans danger. Il n'y a pas une citation dans le livre, je dis *pas une*, que nous ne puissions convaincre de falsification ou de détournement. Nous les avons vérifiées mot par mot, et nous sommes sûrs de notre affaire.

Adieu, Monseigneur. Que vos prières nous aident à porter la prospérité et l'honneur, nous qui avons vécu sous le poids des ignominies. Daignez agréer avec mes sentiments ceux de toute la rédaction. Nous sommes tous bien heureux et bien fiers.

De Votre Grandeur,

Le très humble, très reconnaissant et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXVIII

A M. l'abbé Bernier.

31 août 1856

MON CHER AMI,

Impossible de trouver un moment pour vous écrire. Je vous annonce cependant en courant la fin de notre affaire avec l'abbé Sisson. Il se soumet à une lettre de son évêque qui l'invite à venir se retremper dans la retraite de son diocèse¹. L'abbé Hiron vous donnera les détails : une lettre de moi les lui porte. Dites-lui de la faire demander à la poste, s'il ne l'a pas reçue.

Notre procès suit son train. Il ne sera jugé qu'après les vacances. D'ici-là les anonymes et leur

1. M. l'abbé Sisson, soutenu par M^{sr} Sibour, ne se rendit pas aussi complètement que le croyait Louis Veillot à l'appel de son évêque : il resta à *l'Ami de la Religion*.

chef auront le temps de réfléchir. Dieu veuille qu'ils en profitent pour reconnaître leur faute et s'excuser ! Je ne demande pas mieux que de pardonner ; mais je ne puis pardonner au détriment du journal.

Que va-t-on faire à Rome ? fera-t-on quelque chose ? Ce serait bien bon, pour contenter l'opinion. Il me semble que Rome ne devrait manquer aucune occasion d'intervenir dans les affaires qui ont eu quelque gravité, de façon que rien ne se fasse sans elle et qu'en tout elle dise le dernier mot.

Si elle ajoutait un témoignage à ceux que *l'Univers* vient de recevoir des évêques, je pourrais peut-être renoncer de moi-même aux poursuites que j'ai dirigées contre le pamphlet, et ce serait une grâce pour l'inconnu que tout le monde connaît et nomme.

J'ai toujours remis à vous parler d'une proposition qui tient fort à cœur à M^{gr} Berardi¹. Il voudrait avoir quelque inspection sur la correspondance. J'ai beau écarter cette idée, il y revient sans cesse, et il faudra finir par lui donner quelque satisfaction. N'y a-t-il pas moyen d'arranger cela sans vous enchaîner et sans trop déplaire ? Il ne faudrait pas qu'on en vint un jour à nous donner un avertissement dans le *Journal de Rome*. Ce qui ne serait rien pour d'autres aurait de très

1. M^{gr} Berardi, depuis cardinal, occupait alors le poste de substitut à la secrétairerie d'État ; il était l'auxiliaire le plus important du cardinal Antonelli.

graves conséquences pour nous. Songez-y et dites-moi votre opinion franchement. L'abbé Hiron est un de nos amis. Nous l'avons trouvé très fidèle dans toutes les circonstances graves ; et il a passé par-dessus pas mal de petites choses dont il aurait pu se fâcher. Ces petites choses étaient des mesures prises pour l'empêcher de tout faire (chez nous), à quoi il aurait assez de goût. Il est Manceau ; soyez Normand, mais sans le paraître. D'ailleurs, un peu de confiance, et même beaucoup de confiance, serait sans danger.

Adieu, mon cher ami. Priez Dieu de nous aider à supporter la prospérité qui s'avance, comme nous avons supporté l'adversité qui semble finir. J'ai plus peur de cet état nouveau que de l'autre : j'y étais fait.

Nous allons tous bien. Voulez-vous mettre cinq francs à un ostensor que nous donnons à un pauvre curé qui n'en a pas, en actions de grâces de l'heureuse délivrance de *l'Univers* ?

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXIX

A M. l'abbé François, curé de Woinville.

1^{er} septembre 1856.

Oui, Monsieur le curé, c'est beaucoup pour moi que la parole et la sympathie d'un prêtre, et vos encouragements me sont très précieux. J'apprécie

à toute leur valeur, avec la foi d'un chrétien, ces suffrages des petits et des humbles, qui, désintéressés de toutes les choses de ce monde, ont donné toutes leurs pensées, tous leurs désirs, tout leur cœur à la cause de Dieu. Ceux-là voient juste. Aucun intérêt de position ne trouble leur vue éclairée par l'amour de la vérité.

Je vous remercie de l'offre que vous avez la bonté de me faire¹. Nous sommes pauvres; mais, grâce à Dieu, *l'Univers* se suffit, et nous n'avons besoin de rien, sauf des secours d'en haut. Celui qui les distribue ne les vend pas; mais, à la prière de ses amis, il daigne les répandre sur ceux qui ont la *bonne volonté*. Vous pouvez nous les obtenir, et j'ose vous demander de le faire. Priez donc notre bon Maître de nous accorder deux choses qui suffiront à tout : la *persévérance* et l'*humilité*.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le curé, votre très dévoué et bien reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

1. M. l'abbé François offrait 500 francs pour aider *l'Univers* à soutenir les luttes où il était engagé.

CCXXX

A M. l'abbé X., grand vicaire de M^{gr} l'évêque de Cahors.

1^{er} septembre 1856.

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

Je vous prie d'agréer l'expression de ma reconnaissance pour la sympathie que vous voulez bien me donner dans la dure situation où l'on s'est de nouveau efforcé de placer l'œuvre à laquelle je me suis consacré. Elle en sort heureusement et même glorieusement, plus glorieusement que je ne l'aurais souhaité à certains égards. Habitué aux contradictions, la prospérité me fait peur, et je demande à tous ceux qui s'intéressent à moi de prier pour moi. Je prie Dieu de nous tenir dans l'humilité et dans le travail. Cette œuvre a valu quelque chose, parce que ceux qui l'ont faite se sont oubliés eux-mêmes et n'ont demandé à Dieu que de pouvoir un peu servir sa cause. Voilà où ils ont trouvé leur persévérance. Ceux qui trouvent que leur travail n'a pas été sans utilité doivent prier Dieu qu'il en soit toujours ainsi. C'est ce que je sollicite de vous, Monsieur le vicaire général, en vous offrant mes sentiments les plus respectueux et les plus reconnaissants.

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXI

A M. le comte de la Tour.

1^{er} septembre 1856.

MON CHER AMI,

C'est fini. Le terrible Sisson se rend enfin, courbe sa tête altière, et rengaine son septième article, sur une lettre plus que paternelle de son évêque M^{gr} de Strasbourg, qui l'invite à rentrer dans son diocèse. Vous verrez cela dans le numéro de mercredi matin. Je veux vous parler d'autre chose.

Comme je venais de lire la lettre de M^{gr} de Perpignan, il m'en est tombé sous la main une autre, d'un pauvre curé à qui tout le monde a refusé un ostensor, et qui ne peut donner la bénédiction solennelle à ses paroissiens. C'est dans un village de l'Indre, voisin de la Creuse. Il m'a semblé que Notre-Seigneur lui-même nous demandait cet ostensor, et je l'ai voté intérieurement en actions de grâces pour *l'Univers* délivré, ce que la rédaction a ratifié aussitôt. Je ne puis vous laisser manquer cette occasion : vous aimez à donner à Jésus mendiant. Segrétain passait ; je l'ai fait financer au passage. Dites-moi ce que vous mettez. Plus nous aurons, plus ce sera beau. Vous peignez-vous le curé de Crevant recevant cette nouvelle ?

Nous écrirons sur la plinthe de l'ostensor :
Ipse liberavit me de laqueo venantium.

Adieu, frère. Tout mon monde va bien. Donnez-moi des nouvelles des vôtres. Présentez les respects de mon frère et les miens à M^{me} de la Tour. Bonne chasse! Si l'abbé Louis¹ est près de vous, dites-lui que je lui écrirai dès que les affaires me laisseront respirer un peu. Le vent de Rome est très bon.

Tout à vous en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXII

A M^{gr} Pie, évêque de Poitiers.

3 septembre 1856.

MONSEIGNEUR,

Quand je vous écrivis pour vous remercier, il y a quelques jours, je croyais bien que M. l'abbé Sisson allait se rendre. J'en ai été persuadé de nouveau dimanche dernier, après avoir lu la lettre de M^{gr} l'évêque de Strasbourg. Il l'avait dit lui-même à M^{gr} l'archevêque de Paris², et celui-ci l'avait dit à M^{gr} le Nonce, qui s'est beaucoup occupé de ce débat, cherchant avec un grand zèle à le pacifier. Mais nous avons affaire à un esprit singulièrement têtu. Je crains, en outre, qu'il ne soit sou-

1. Frère du comte G. de la Tour.

2. Je rappelle ici que M^{gr} Sibour était plus engagé dans ce débat que ne le pensait Louis Veillot. Il y a tout lieu de croire que M. l'abbé Sisson ne faisait rien sans avoir pris l'avis du prélat. De là, sans doute, sa persistance.

tenu par M^{gr} l'archevêque de Paris, qu'il a évidemment choisi pour son seul supérieur, et qui non moins évidemment refuse de l'arrêter.

Pressé par le Nonce d'intervenir....., l'archevêque a dit ou fait entendre que l'encyclique du 21 mars lui liait les mains, cette même encyclique que l'on prétendait déchirer.

Il est parti après avoir assuré que l'abbé Sisson se rendrait à l'invitation de l'évêque de Strasbourg, et le lendemain l'abbé Sisson a fait paraître l'article que vous avez lu, où il insinue qu'il a tout fait avec l'agrément de ses supérieurs. Je ne doute pas que ce soir il ne réfute encore les lettres épiscopales qui lui restent à publier.

Tout cela est d'un mauvais exemple. Lorsque le cardinal Donnet intervint dans la question des classiques, il m'écrivit une lettre fort dure, sur laquelle je fis quelques observations très respectueuses, que je lui envoyai en lui demandant la permission de les publier. Il me répondit immédiatement que, si je les publiais, il prendrait des mesures plus sévères. J'en fus d'abord indigné; néanmoins je supprimai mes observations, et je trouvai ensuite que, à part les formes, le cardinal avait raison de ne pas vouloir de contestation entre lui et un simple fidèle. L'excès de la discipline vaut mieux que l'excès du relâchement. Mais aujourd'hui, et dans cette affaire, ce n'est pas l'excès de la discipline qui paraît, c'est l'autre, et il serait bon d'y pourvoir. Il me semble, Monseigneur, que cette question est digne de la sollicitude épisco-

pale. Je me crois désintéressé en parlant. *L'Univers* est maintenant bien à couvert, et en même temps, comme je l'ai dit, bien lié. Aucune situation ne m'a fait autant peur que celle où je suis présentement, et les lettres qui m'arrivent ne produisent pas dans le cœur de mes adversaires une angoisse égale à celle qu'elles jettent dans le mien ¹.

De Votre Grandeur,

Le très humble, très reconnaissant et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXIII

A M. le comte de la Tour.

3 septembre 1856.

MON TRÈS CHER AMI,

Que comptez-vous faire pour votre *Bretagne* ², maintenant que vous n'avez plus ni Lalongey, ni Follioley, et que vous restez en proie au terrible Thibaud ? J'ai ici un excellent garçon, grave, mûr, capable, ayant l'expérience des journaux, tout de

1. Déjà plusieurs évêques avaient plus ou moins sévèrement blâmé le pamphlet et la conduite que tenait *l'Ami de la Religion*. Aucun n'avait appuyé nos adversaires. D'autres encore se prononcèrent avec force pour *l'Univers*. *L'Ami de la Religion*, tout en disant qu'il comptait de nombreux appuis dans l'épiscopat, ne produisit aucune approbation épiscopale.

2. Journal catholique de Saint-Brieuc

notre bord par choix et volonté, qui ne demanderait pas mieux que de vivre quelque part à prix réduit. Cela ne vous irait-il pas ? Cependant il lui faudrait au moins deux mille francs et des espérances. Il les vaut, et davantage.

Nos affaires ne vont pas mal ; elles vont presque trop bien, et je voudrais que cela finît. On va s'en-nuyer d'entendre appeler *l'Univers* le *Juste*. Si l'on pouvait s'arrêter là, ce serait charmant. Mais nous avons affaire à des enragés.

Pour le présent, j'espère que la voie est nette, et que ceux qui veulent marcher savent où ils veulent marcher.

Nous allons faire un recueil de tous ces documents épiscopaux.

C'est maintenant qu'il faut se plonger dans le travail et dans l'humilité, et demander à Dieu de ne pas se croire trop forts. Je me tâte avec une sorte d'angoisse, pour voir si l'orgueil ne point pas quelque part en moi. Je ne m'y sens, Dieu merci ! aucune disposition ; et tout au contraire, entendant ces éloges, je fais des actes de contrition qui ne sont pas sans amertume. Je suis bien plus effrayé de la responsabilité que gonflé de la gloire. Quelle belle et bonne œuvre nous sommes condamnés à faire, mon cher ami !

Chassez bien, mettez-vous bien l'esprit en repos, pour nous revenir avec toute votre vigueur. Il faut cet hiver nous signaler par de véritables prouesses.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la qua-

lité et de la quantité des lettres que j'ai reçues. Cela passe le mille à l'heure qu'il est, et tout est d'élite, et pas un blâme, je dis *pas un*. Nous sommes avec tout ce qu'il y a de meilleur en France.

Nous attendons du Lac demain, et nous comptons partir lundi.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXIV

A M. le chanoine Pelletier.

6 septembre 1856.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Pardonnez-moi d'avoir tardé encore cette fois à vous répondre et à vous remercier. Le cher abbé Sisson fait pleuvoir sur moi des tourbillons de lettres, qui ne contribuent pas médiocrement à gonfler le courant déjà trop gros de ma besogne ordinaire.

J'ai été bien tenté d'envoyer à l'imprimerie votre page d'histoire. Je n'ai pas osé, et je n'ose pas. D'un côté, de très hautes autorités, fort bienveillantes, mais un peu craintives, me conjurent de faire tout au monde pour finir la guerre; de l'autre, si cette page passait, on ne manquerait pas de dire que je me compare à saint Ignace, et on s'indignerait d'autant plus, qu'en certains endroits et presque partout, l'histoire prête à des rapproche-

ments singulièrement aigus. En somme, trop de prudence n'est pas encore de trop, et il faut s'abstenir de piquer l'ennemi lorsqu'il est enlacé. Ce que nous pouvons faire de plus fort contre *l'Ami* en ce moment (c'est l'ennemi que je veux dire) est de ne fournir à personne le prétexte de lui donner une consolation ou de nous porter un coup. S'il continue pourtant, alors votre lettre sera toujours de mise. Il n'y aura que la date à changer.

Je crois, permettez-moi de vous le dire, Monsieur le chanoine, que vous ne savez pas ce que vous vous proposez en pensant à faire une réfutation du pamphlet de ces messieurs. C'est une besogne que nous avons mesurée. Il faut tout bonnement relire avec soin toute la collection de *l'Univers* pendant dix ans...

Dans la défense de la vérité, ils sont médiocres; mais dans l'art d'arranger un texte, ce sont des maîtres. Entre trente articles sur le même sujet, ils savent choisir celui où la pensée constante du journal est le moins claire, et dans cet article la phrase qui nécessitera le plus d'explications. Ils ont multiplié les fautes d'impression dans l'indication des dates, etc. — Voyez quel infernal travail pour ceux qui n'ont pas toute l'histoire du journal dans la tête.

J'ai de récentes nouvelles de Rome : tout va bien. Le pamphlet y jouit de l'estime qui lui est due. Tout le monde nomme l'artiste et même les ouvriers. Voilà un personnage qui s'est mis dans une belle situation !

Mon correspondant (de Rome) a lu de ses yeux cette note sur un numéro de *l'Ami de la Religion* renvoyé au gérant :

« Je n'ai pas l'habitude d'accepter ce qui est évidemment contraire à la justice, à la prudence et à la charité chrétienne.

« L. card. ALTIERI. »

Ils avaient cette apostille entre les mains lorsqu'ils parlaient des nombreux encouragements qu'ils ont reçus.

Pour moi, il m'est arrivé depuis deux mois environ un millier de lettres. Pas une qui contienne un blâme, et *l'Univers* gagne des abonnés.

Agréez, Monsieur le chanoine, mes sentiments respectueux et tout dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXV

A M. l'abbé Bernard, à l'archevêché, à Avignon.

6 septembre 1856.

MONSIEUR L'ABBÉ ET BIEN CHER AMI,

Quoique accablé de lettres à écrire, je veux vous remercier à la volée du bon coup de main que nous avons reçu de vous. Il est venu à propos et il a produit un effet merveilleux.

L'abbé d'Alzon m'a envoyé votre longue et triste lettre sur Naples. Mon frère en tirera une correspondance pour le journal, et nous la laisserons à

M. du Lac, qui va nous remplacer, pour qu'il se tiennè en garde contre le facile enthousiasme de Gondon. Nous soupçonnions bien qu'il voyait les choses trop en beau, mais nous ne nous attendions pas à vous entendre parler comme les journaux anglais.

Vous voyez que nos affaires vont bien. On a craint jusqu'au dernier moment un coup de M^{gr} de Paris, qui a visiblement protégé *l'Ami*. Il a fini par ne rien faire, et l'évêque de Strasbourg est venu à temps revendiquer des droits que l'on n'a pas osé lui contester. Cet épisode est fini. Reste le procès. Je ne l'aurais pas entamé si j'avais prévu la marche des choses. Cependant il est imperdable, à moins que les juges ne veuillent prévariquer ouvertement; et, dans ce cas, la presse nous reste, pour prouver que pas une des citations du pamphlet n'est exempte de fraude ou dans le texte ou dans le sens.

..... Les voilà bien battus; et si nous avons l'esprit de ne pas nous croire trop forts, s'il plaît à Dieu de nous tenir dans l'humilité, nous sommes les maîtres pour longtemps.

J'ai bien réfléchi sur vos autres conseils: ils sont bons, et je ferai de mon mieux pour les mettre en pratique; mais tout n'est pas aisé.

Votre bien dévoué et reconnaissant,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXVI

A M^{sr} Landriot, évêque de la Rochelle ¹.

Paris, 6 septembre 1856.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai assurément pas besoin de vous exprimer le plaisir, ou plutôt la joie que m'ont donnée les bonnes paroles que Votre Grandeur veut bien me faire entendre. Ces bonnes paroles, j'espérais les recevoir un jour, et je les aurais provoquées directement, si, dans les circonstances actuelles, j'avais cru pouvoir me le permettre sans indiscretion. Vous ne vous êtes pas trompé là-dessus, Monseigneur; votre cœur pressé de se répandre a parfaitement discerné celui où le *pax vobis* apporterait le plus de consolation. Je vous en remercie avec un sentiment profond de reconnaissance. Déjà l'évêque avait droit à mon obéissant respect, car

1. M^{sr} Landriot, étant vicaire général d'Autun, avait été en guerre avec *l'Univers* au sujet des classiques. Lorsqu'il fut évêque, on le compta parmi nos adversaires. Dom Pitra, aujourd'hui cardinal, voulut le neutraliser. Il écrivit à Louis Veuillot que le nouvel évêque ne nous était pas foncièrement hostile, et qu'un rapprochement lui semblait possible. Pour faciliter les choses, mon frère adressa au savant bénédictin une lettre qui fut communiquée au prélat. Celui-ci, charmé, s'empressa d'écrire avec bonne grâce au rédacteur en chef de *l'Univers*. C'est ici la réponse de Louis Veuillot.

L'état de guerre où nous étions avec M^{sr} Dupanloup et son journal donnait alors à cette correspondance une importance particulière. Elle enlevait à nos adversaires l'évêque de la Rochelle.

je ne suis rien si je ne suis le serviteur des évêques et l'écho de leurs voix ; et en cela mon cœur est pleinement d'accord avec mon devoir, vers lequel il m'a lui-même constamment incliné.

Vous avez voulu qu'il y eût entre nous quelque chose de plus, et qu'une douceur particulière vint s'ajouter à cet attrait dont l'obéissance par elle-même est toujours accompagnée ou tout au moins suivie : je vous en rends grâce en mon nom et au nom de mes collaborateurs, à qui j'ai communiqué votre lettre, et qui n'en sont pas moins heureux que moi.

Vous mettrez le comble à vos bontés, Monseigneur, en m'envoyant tout ce que vous ferez imprimer. Lors même que ces écrits ne seraient pas destinés à la publicité du journal, il y aura toujours quelque chose à prendre pour le public, et surtout toujours un profit particulier pour moi dans cette lecture, qui me fournira, comme chrétien, des sujets de méditation et des lumières, et, comme écrivain, des modèles.

Daigne Votre Grandeur agréer le respect et le dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXVII

A M^{gr} Pie, évêque de Poitiers.

8 septembre 1856.

MONSEIGNEUR,

Je désire bien ardemment que l'instruction synodale dont vous me parlez soit faite, et le soit bientôt. Il est important que *l'Univers* soit dégagé de la situation gênante pour lui et compromettante pour l'Eglise que l'on a été conduit à lui faire. Nous aurons beau nous observer : on criera que c'est l'Eglise qui parle, et il faudra ou que nous nous réduisions à l'inutilité ou que l'on nous laisse étrangler pour en finir. Vous me rendrez la justice que je ne cherche pas à reconquérir plus de liberté qu'il ne m'en faut. Jamais je n'ai été si résolu de faire de mon mieux et de ne ménager aucun sacrifice, non pas seulement de langage, mais d'opinion, pour éviter des blessures. Ce qui m'épouvante, c'est la conviction qu'aucun sacrifice ne pourra suffire, ayant devant nous ces entêtés et ces fiévreux qui sont résolus à braver toutes les convenances.....

J'ai été conduit, bien à regret et après avoir refusé deux jours, à supprimer deux lettres d'évêques. M^{gr} le Nonce a insisté de façon qu'il a fallu céder. Il craignait toujours quelque apparition des invisibles. Ce sacrifice n'a pas du tout désarmé l'ennemi, et M^{gr} l'évêque de Soissons s'est fâché.

J'ai trouvé qu'il n'avait pas tort, et je le lui ai dit tout d'abord, en lui présentant mes excuses, qu'il a bien voulu agréer. J'aurais souhaité qu'il me donnât une leçon même sévère, en me disant que j'avais jugé un peu trop vite de ce qui convenait ou de ce qui ne convenait pas ; que ma personne et même mon œuvre n'étaient ici que la moindre chose, et que je n'avais à retirer ni à donner la parole aux évêques. Il s'y est refusé ne voulant pas même avoir l'air de me blâmer. Pour moi, je baiserais de bon cœur la main qui m'infligerait en ce moment une humiliation personnelle.

Quoi qu'il en soit, M^{gr} l'évêque de Soissons veut reprendre sa lettre et en faire la matière d'une circulaire épiscopale, trouvant l'occasion fort bonne à dire certaines vérités. Nous commençons à avoir des lumières sur les mystérieuses adhésions de *l'Ami*. D'après l'abbé Sisson lui-même, il y en a quatorze, toutes des premiers jours, et la plupart avec la clause expresse de ne les point montrer. Ce sont des encouragements plus ou moins conditionnels, obtenus de diverses manières. Au fond, il s'appuie sur M^{gr} l'archevêque de Paris, qui l'a au moins toléré, en lui laissant voir qu'il ne l'arrêterait pas. Il n'a osé faire davantage et le prendre ouvertement sous sa protection.

M^{gr} l'évêque de Strasbourg n'est pas du tout satisfait du genre d'obéissance qu'on lui rend. On dit que M. l'abbé Sisson l'a mis en demeure de déclarer s'il le regarde comme son sujet, et alors de

lui donner l'ordre de rentrer, ou de l'excorporer. Il me semble qu'à la place de M^{re} de Strasbourg, je n'hésiterais pas : j'ordonnerais à M. l'abbé Sisson de revenir ; je le voudrais d'autant plus, que ce prêtre lui a demandé son agrément pour accepter la position et la fonction qu'il remplit.

Tous les jours quelques preuves s'ajoutent à celles qui me font connaître les auteurs et surtout l'auteur de *l'Univers jugé par lui-même*. Le papier a été expédié d'Annonay, sur un ordre venu d'Orléans. M. de Falloux a, dit-on, fait une grande partie des frais, qui ne laissent pas d'être considérables¹. Votre Grandeur me parle des appendices de *l'Ami de la Religion*. Elle ne les connaît peut-être pas tous : l'abbé Sisson, charmé de son génie, fait des tirages à part et les envoie gracieusement aux curés de canton. La *conclusion* et la réponse à l'évêque d'Arras ont surtout paru mériter cet honneur.

On réimprime aussi en ce moment le pamphlet ; cette édition sera portative et à bon marché, pour faciliter le dévouement des zélateurs.

Extrêmement fatigué du surcroît de travail que j'ai dû m'imposer depuis deux mois, je vais me reposer deux ou trois semaines chez M. Charles Sainte-Foi, à Doué. M. du Lac va rester au journal. J'en prévient Votre Grandeur pour le cas où Elle aurait quelque communication à me faire.

1. M. de Falloux était certainement dans l'affaire, et l'on doit croire qu'il contribua aux frais ; mais on sut depuis qu'il n'en avait pas pris la grosse part.

Daignez agréer, Monseigneur, l'entier et absolu dévouement, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXVIII

À M. l'abbé Laurichesse ¹.

1856.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie du renseignement que vous me donnez. Par une singulière rencontre, le même renseignement m'arrivait le même jour de Sainte-Anne-d'Auray, en Bretagne. Je l'ai reçu aussi d'Orléans, d'une manière décisive, avec les noms des auteurs du pamphlet. Au surplus, ces noms ne m'étaient pas inconnus, et j'avais des preuves dans le pamphlet même, où j'ai retrouvé des passages d'un mandement *inédit* qui devait être publié en 1853, et que l'on retira devant l'Encyclique, cette même encyclique dont on voudrait aujourd'hui contester le sens.

Tout cela est bien triste, mais tout cela est réservé à un grand et décisif avortement. Si je pouvais ignorer que ce n'est pas le zèle du bien

1. Alors professeur à Pleaux, aujourd'hui curé d'Auzers.

Le destinataire de cette lettre, en même temps qu'il me l'a communiquée, a bien voulu y joindre quelques renseignements sur les conditions dans lesquelles le pamphlet *l'Univers jugé par lui-même* fut fabriqué. Ces renseignements, donnés à mon correspondant par un participant à l'œuvre collective, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de les reproduire ici.

qui anime cette guerre, les moyens auxquels on a recours me l'apprendraient. Quant à nous, Dieu merci! nous suivons le grand chemin, nous faisons tout au grand jour, et nous n'avons aucune révélation à craindre.

Je suis bien reconnaissant et bien honoré des sympathies que vous avez la bonté de m'exprimer, Monsieur l'abbé. C'est là notre force et la consolation qui dépasse toutes les amertumes. Les cœurs droits, les âmes désintéressées, nous ouvrent leurs rangs. Là où Dieu seul et l'Église occupent toutes les pensées, nous sommes bien venus; où il y a autre chose, c'est autre chose.

Je me recommande à vos bonnes prières, et vous prie d'agréer les sentiments de votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXXXIX

Au R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes.

9 septembre 1856.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez bien raison de me faire un sermon; vous y excellez, vous avez titre, vous avez droit: vous aimez. Plaise à Dieu qu'on me fasse souvent des sermons de cette sorte! ce sont ceux où je gagne le plus. La péroration où l'orateur offre son dos, pour porter le bois qui brûlera l'hérésie de son ami, est parfaitement à ma guise. En pa-

reille matière, porter le bois sur son dos est la vraie et bonne façon de porter l'hérétique dans son cœur. Mais dites surtout ces excellentes choses à votre fils du Lac : il a des faiblesses pour ce philosophe¹. Quant à moi, j'ai l'honneur d'être complètement inepte en philosophie, et je ne lis rien de tout ce qui se présente sous cette forme :

C'est par là que je vauz, si je vauz quelque chose.

Quand vous croirez opportun de faire un fagot pour brûler quelque page de *l'Univers*, avertissez-moi, s'il vous plaît, que je vous aide à le porter.

J'admire, très Révérend Père, que vous demandiez qu'on insère votre préface des *Actes*. Si l'on punissait les hérésies en matière d'amitié, c'est ici que vous sentiriez le fagot. Ne savez-vous pas qu'à *l'Univers* vous donnez des ordres ?

Je suis bien content du succès de nos affaires. Seulement, je le trouve trop beau. Ces fleurs m'embarrassent, non que le parfum me porte à la tête, mais on me fait une responsabilité formidable. J'espère que le bon Dieu nous aidera dans cette passe dangereuse, et que les amis veilleront de près.

Vous deviez, dans le temps, nous envoyer quelque chose sur Floquet. Ne nous enverrez-vous

1. Dom Guéranger reprochait à Louis Veillot d'ouvrir trop facilement le journal à un de nos amis, qui aimait à s'occuper de philosophie, et dont les idées ne plaisaient pas toujours au savant abbé de Solesmes.

pas même les notes? Je voudrais bien qu'il vous fût possible de nous donner au moins des directions sur un livre plus important encore, et dont il est nécessaire de parler avec justice : c'est celui du prince Albert de Broglie sur les quatre premiers siècles. Je ne l'ai pas lu encore. On dit que l'auteur a travaillé, et qu'il y a du bon ; mais c'est une petite tête, et il doit y avoir aussi du faux, ou il a bien changé.

Nous allons, Eugène et moi, passer quelques jours à Doué, chez Sainte-Foi. Voulez-vous, s'il vous plaît, dire à dom Pitra que je lui écrirai de là? Je suis bien tenté par l'idée qu'il me propose, surtout s'il veut m'aider ; mais aller en ce moment à Muri m'est impossible.

Agréez, mon très Révérend Père, le sentiment tout filial avec lequel je suis

Votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCXL

A M. l'abbé Bernier.

9 septembre 1856.

MON CHER AMI,

Voilà notre affaire avec l'abbé Sisson terminée, en ce qui nous regarde ; mais l'entêtement de cet abbé paraît à plusieurs nécessiter une autre conclusion, et *l'Univers* aura beau se taire, même à

ses dépens, il ne parviendra pas à faire la paix. L'évêque de Soissons¹, l'évêque de Poitiers, et même le pacifique évêque de Strasbourg sont indignés de la résistance qui est opposée à leurs paroles par un simple prêtre, qui se sent assuré de l'impunité, étant manifestement d'accord avec M^{gr} l'archevêque de Paris.

L'évêque de Soissons dit que l'honneur des évêques et même le droit du Saint-Siège sont engagés ; qu'il les défendra ; qu'on ne le fera pas reculer en lui opposant des réalités gallicanes et encore moins des fantômes, et qu'il faut savoir quels sont ces invisibles qui prétendent obliger les évêques romains à se taire, quand l'abbé Sisson veut bien déclarer qu'il a fini de parler. Il ajoute que si l'on ne prend pas le parti d'agir rigoureusement, on déclarera bientôt que les Romains ont été battus, qu'on le fera croire, et qu'enfin l'Encyclique du 24 mars sera déchirée, comme les anonymes l'ont voulu.

Je vous envoie ci-joint un relevé des phrases du mandement de l'évêque d'Orléans, de 1853, qui se retrouvent identiquement dans le pamphlet anonyme. Il y a mille autres preuves qu'il en est le principal auteur ; mais celle-ci est décisive. Vous voudrez bien, mon cher ami, quand vous aurez lu cette note, la remettre à M. l'abbé Hiron, à qui je vous prie de communiquer aussi ces petites nouvelles. Faites-lui mes amitiés.

1. M^{gr} de Garsignies.

Je pars demain avec mon frère. Nous allons rejoindre ma sœur et mes enfants, qui nous attendent chez Sainte-Foi, à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire). Nous avons grand besoin de repos, après cette campagne beaucoup plus rude qu'elle n'a paru. Vous recevrez dans quelque temps un ballot de mon petit livre en réponse à Falloux¹. Vous voudrez bien, avec le secours des amis, le distribuer en mains convenables.

Votre bien dévoué collaborateur et ami,

LOUIS VEUILLOT.

CCXLI

A M^{sr} Ræss, évêque de Strasbourg.

Septembre 1856.

MONSEIGNEUR,

Vous savez déjà sans doute qu'enfin M. l'abbé Sisson se rend. Il ne fallait rien moins que l'autorité paternelle pour obtenir ce résultat. Il courbe sa tête altière et ravale son immense JE. C'est un vrai service que Votre Grandeur lui rend, en même temps qu'à la cause du bon ordre. Il s'en applaudira sans doute plus tard, lorsqu'il aura réfléchi au pitoyable rôle qu'on lui faisait jouer. S'il a le bon esprit de revenir auprès de son évêque,

1. L'écrit de M. de Falloux était intitulé : *le Parti catholique, ce qu'il a été, ce qu'il est devenu*. Louis Veillot intitula sa réponse : *Histoire du parti catholique*. — *Réponse à M. le comte de Falloux*.

et de s'occuper dans la retraite à quelque bon travail, il ne se sera compromis qu'un instant. On l'aurait perdu de grand cœur et sans le moindre souci. Les uns le poussaient, les autres refusaient de l'arrêter; et lui, suivant sa vaillante humeur et croyant faire belle figure, méprisait les conseils donnés trop doucement. Trois ou quatre fois il a eu la porte ouverte pour se retirer avec honneur. Nous nous sommes prêtés à tout très amplement : il a passé outre avec un noble dédain. Il était temps que Votre Grandeur arrivât. Une petite comédie assez curieuse a été jouée ici dès que votre lettre a été connue. M^{gr} l'archevêque de Paris, qui, malgré les instantes sollicitations du Nonce, avait toujours, sous différents prétextes, refusé d'intervenir, a tout à coup changé d'avis. Voyant la guerre à sa conclusion, il a voulu, selon l'expression parisienne, se *donner les gants* de faire la paix. M^{gr} de Tripoli¹ est venu dire à la nonciature que l'abbé Sisson, ayant réfléchi, se rendait aux exhortations de l'archevêque et se soumettait. On voulait éviter qu'il fût parlé de la lettre de Votre Grandeur. Le Nonce a répondu : « C'est trop tard ; » et l'abbé Sisson n'a plus aucun mérite à se soumettre : il serait perdu s'il ne se soumettait pas. Il pourra éviter que la lettre de son évêque soit publiée; mais il importe au bon ordre et à l'honneur de M^{gr} Rœss que cette démarche soit mentionnée, et elle le sera.

1. Cousin de l'archevêque et l'un de ses vicaires généraux.

Comme vous le pensez bien, Monseigneur, on n'a pas insisté. En se retirant, M^{gr} de Tripoli a dit : « Je ne sais pas trop ce que va devenir *l'Ami de la Religion*. — Ni moi, » a répondu le Nonce, « et je m'en inquiète peu. » Il est certain que le pauvre *Ami* s'est fait du mal, et il n'était pas déjà très bien portant.

L'Univers, au contraire, se trouve fort bien des coups que l'on a voulu lui porter. Il gagne des abonnés dans une saison où tous les journaux en perdent. Il est vrai qu'il a reçu un honneur peu ordinaire, et que ses adversaires n'avaient guère prévu qu'ils lui attireraient.

Je n'ai pas besoin de dire à Votre Grandeur que nous avons tous été heureux et fiers du bienveillant témoignage qu'Elle nous a donné dans sa lettre. Je crois que je la remercierai à son gré en lui disant que nous y avons tous vu, avant tout, une obligation pressante de faire de notre mieux et de ne pas *tirer pour tirer*.

Daigne Votre Grandeur agréer les sentiments respectueux et reconnaissants de son très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

J'arrête ici ce volume. S'il ne donne pas la conclusion de toute l'affaire du pamphlet *l'Univers jugé par lui-même*, il en raconte, au moins, la première phase, celle où *l'Univers* recueillit tant d'approbations épiscopales, et qui se termina à la confusion, non seulement de *l'Ami de la Religion*, mais aussi des divers personnages qui le poussaient et devaient le soutenir. Ils n'es-

sayèrent même pas de couvrir sa retraite. Aucun d'eux ne parut.

Si *l'Ami de la Religion* était écarté, le pamphlet restait; *l'Univers* entendait en avoir raison devant les tribunaux, et, faute de mieux, nous poursuivions l'éditeur, M. Dentu. Celui-ci ne voulant pas être seul en cause, quelqu'un dut accepter comme sienne l'œuvre déclarée d'abord collective, et qui l'était en effet. Ce Curtius fut un ecclésiastique employé dans le diocèse de Paris, adversaire de second plan, que nous avons déjà rencontré, et dont les ressources dans la polémique n'étaient pas à dédaigner.

Les lettres que j'aurai à publier, en suivant, pour la *Correspondance de Louis Veillot*, l'ordre chronologique, diront comment cette intervention fut jugée. Les notes que j'y ajouterai donneront les renseignements strictement indispensables. Quant à l'histoire complète de cette affaire, où vingt-huit évêques intervinrent publiquement, elle trouvera place ailleurs.

TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS	v
I. A la Révérende Mère Sophie, supérieure du cou- vent des Oiseaux	1
II. — —	3
III. A M. Francis de Corcelles, député	6
IV. A M. l'abbé Daude	7
V. A M. Alfred de Courey	9
VI. A M. Arthur Murcier.	11
VII. — —	12
VIII. A M. Léon Roches.	13
IX. A M. Arthur Murcier	14
X. A M. le vicomte Albert de Calvimont.	15
XI. A M. l'abbé Louis Perrin, curé de la Salette- Fallavaux.	17
XII. A M. Alfred de Courey	18
XIII. Fragment d'une lettre inédite de Louis Veuillot à M ^{gr} Rendu, évêque d'Annecy.	19
XIV. A M. Arthur Murcier.	22
XV. A M. l'abbé Bernier.	25
XVI. — —	27
XVII. — —	28
XVIII. — —	30
XIX. — —	36
XX. — —	38
XXI. — —	41

	Pages
XXII.	A M. l'abbé Bernier. 43
XXIII.	— — 45
XXIV.	— — 49
XXV.	— — 50
XXVI.	A M. de Curzon, rédacteur en chef de <i>l'Abeille de la Vienne</i> 53
XXVII.	A M ^{sr} Laurent, évêque de Chersonèse, vicaire apostolique de Luxembourg 55
XXVIII.	A M. l'abbé Bernier. 60
XXIX.	— — 69
XXX.	— — 71
XXXI.	A M ^{sr} Parisis, évêque de Langres. 74
XXXII.	A M. Prosper Dugas. 77
XXXIII.	A M. l'abbé Bernier. 79
XXXIV.	A M. Jules Harent, à Gex (Ain). 81
XXXV.	A M. l'abbé Bernier. 82
XXXVI.	A M. L de la Sicotière 86
XXXVII.	— — 87
XXXVIII.	A M. Arthur Murcier 88
XXXIX.	A M. l'abbé Bernier. 90
XL.	— — 92
XLI.	A M ^{sr} Pic, évêque de Poitiers. 95
XLII.	A M. le vicomte Albert de Calvimont 96
XLIII.	A M. le comte de Damas d'Anlesy. 98
XLIV.	A M ^{me} Testas. 100
XLV.	A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur, à Avignon 101
XLVI.	A M. Delcamp, receveur de l'enregistrement, à Lambesc 103
XLVII.	A M. l'abbé Bernier. 104
XLVIII.	A M. Albéric de Blanche-Raffin. 106
XLIX.	A M. Alfred de Courey 110
L.	A M. l'abbé Bernier. 111
LI.	— — 113
LII.	— — 114
LIII.	A M. le comte de la Tour 116

T A B L E

437

	Pages
LIV.	A M. l'abbé Bernier 119
LV.	A M. le baron de Gerlache, premier président de la cour de cassation, à Bruxelles 121
LVI.	A M. l'abbé David 122
LVII.	A M. l'abbé Bernier 124
LVIII.	A M. l'abbé Sassier, au grand séminaire, à Or- léans 127
LIX.	A M. l'abbé Bernier 128
LX.	A M. l'abbé Sassier, au petit séminaire de Saint- Mesmin, à Orléans 129
LXI.	A M. l'abbé N. 131
LXII.	A M. du Lac 132
LXIII.	Au R. P. dom Guéranger 133
LXIV.	A M. l'abbé Bernier 136
LXV.	A M. l'abbé Verniolles, à Servières 140
LXVI.	A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur, à Avignon 141
LXVII.	A M. le comte de la Tour 146
LXVIII.	A M. le baron de F. 147
LXIX.	A M. l'abbé B. (diocèse de Dijon). 148
LXX.	A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur, à Avignon 150
LXXI.	A Mgr de Salinis, évêque d'Amiens 153
LXXII.	A M. l'abbé Wenis, professeur de philosophie au grand séminaire de Cambrai 156
LXXIII.	A M. l'abbé Bernard, aumônier du Sacré-Cœur, à Avignon 158
LXXIV.	A M. Eugène Veillot 159
LXXV.	A M. le comte de la Tour 161
LXXVI.	A M. Eugène Veillot 162
LXXVII.	— — 163
LXXVIII.	— — 164
LXXIX.	A M. de Cuverville 166
LXXX.	A M. Jules Harent 168
LXXXI.	A M. l'abbé Sassier, au petit séminaire, à Or- léans 169

		Pages
LXXXII.	A M. Delcamp	170
LXXXIII.	Au R. P. dom Guéranger.	171
LXXXIV.	A M. l'abbé Bernier.	171
LXXXV.	A M. le vicomte Albert de Calvimont.	172
LXXXVI.	A M. de Cuverville	173
LXXXVII.	A M. le comte de la Tour	175
LXXXVIII.	— —	176
LXXXIX.	A M. Eugène Veillot	178
XC.	A M. le comte de la Tour	179
XCI.	A M. Émile Lafon.	182
XCH.	A M ^{gr} de Salinis, évêque d'Amiens.	184
XCHH.	A M. Thomas de Morgan.	187
XCIV.	Au comte Luigi Cibrario, histor. piémontais	188
XCv.	A M. l'abbé Pimont	190
XCvI.	A M. l'abbé Bernier.	191
XCvII.	A M ^{lle} Élise Magdelaine	194
XCvIII.	A M. de la Sicotière.	195
XCIX.	A M. le comte de la Tour.	196
C.	A M ^{me} Désiré Carrière.	198
CI.	A M ^{me} la baronne de Moffart.	200
CII.	A M. le comte G. de la Tour, député	202
CIII.	A M. l'abbé Bernier.	203
CIV.	A M. Arthur Murcier	205
CV.	A M. l'abbé Vervorst	206
CVI.	A M. l'abbé X.	208
CVII.	A M. l'abbé Bernier	209
CVIII.	A M. A. Magdelaine, à Amiens.	210
CIX.	A M. Eugène Veillot	211
CX.	A M. Arthur Murcier	213
CXI.	A M ^{me} F. Testas	215
CXII.	A M ^{me} de Cuverville.	217
CXIII.	A M ^{lle} Élise Veillot	219
CXIV.	A M ^{me} F. Testas	220
CXV.	A M. l'abbé Bessières, supérieur de l'institution Saint-Vincent, à Senlis.	221
CXVI.	A M ^{me} F. Testas	223

TABLE

439

	Pages
CXVII.	A M. Segrétain. 224
CXVIII.	A M ^{me} de Cuverville. 227
CXIX.	A M ^{gr} Parisis, évêque d'Arras 228
CXX.	A M ^{me} F. Testas 230
CXXI.	A M. l'abbé Bernier. 231
CXXII.	A M. l'abbé Bessières, supérieur de l'institution Saint-Vincent, à Senlis 233
CXXIII.	A M. l'abbé Delor. 234
CXXIV.	— — 235
CXXV.	— — 236
CXXVI.	A M. Eugène Veuillot. 237
CXXVII.	A M. Segrétain. 238
CXXVIII.	A M. l'abbé Delor. 240
CXXIX.	A M. l'abbé Bernier. 242
CXXX.	A M. E.-A. Segrétain 244
CXXXI.	A M ^{me} F. Testas 245
CXXXII.	— — 246
CXXXIII.	A M ^{gr} Villecourt, évêque de la Rochelle. 248
CXXXIV.	A M. Th. de M. 250
CXXXV.	A M. le comte de la Tour. 250
CXXXVI.	A M. l'abbé Delor. 253
CXXXVII.	A M. l'abbé David. 254
CXXXVIII.	A M. l'abbé Delor. 255
CXXXIX.	A M. le comte de la Tour. 259
CXL.	A M. l'abbé Thirion. 263
CXLI.	A M. Rivalland. 264
CXLII.	A M. le comte de la Tour. 266
CXLIII.	A M. l'abbé Delor. 269
CXLIV.	A M. Eugène Veuillot 270
CXLV.	— — 272
CXLVI.	— — 273
CXLVII.	— — 274
CXLVIII.	— — 276
CXLIX.	— — 278
CL.	A M ^{lle} de Mauroy. 279
CLI.	A M. l'abbé Delor. 280

		Pages
CLII.	A M. Giron	281
CLIII.	A M. l'abbé Bessières , supérieur de l'institution Saint-Vincent , à Senlis	282
CLIV.	A M. l'abbé Bernier	283
CLV.	A M. Sassier, prêtre, préfet des études au petit séminaire d'Orléans	284
CLVI.	A M ^{sr} Angebault, évêque d'Angers	285
CLVII.	A M. de Saint-Bonnet	286
CLVIII.	A M. Magdelaine, ingénieur en chef des ponts et chaussées	287
CLIX.	A M ^{me} F. Testas	288
CLX.	A M ^{sr} Parisis, évêque d'Arras	289
CLXI.	A M. l'abbé Delor	290
CLXII.	A M ^{me} F. Testas	292
CLXIII.	A M. F. L.	294
CLXIV.	A M ^{sr} Pie, évêque de Poitiers	296
CLXV.	A M. Segrétain	297
CLXVI.	— —	297
CLXVII.	A M. le comte de la Tour	300
CLXVIII.	A M. l'abbé Sassier, vicaire à Argentan (Orne)	302
CLXIX.	A M. l'abbé Bernier	304
CLXX.	A M. le comte de la Tour	305
CLXXI.	A M. le général de Cotte, aide de camp de Napo- léon III.	307
CLXXII.	A M. A. Segrétain	309
CLXXIII.	A M. le comte de la Tour	312
CLXXIV.	A M. l'abbé Cazeaux	314
CLXXV.	A M. Rivalland	316
CLXXVI.	A M. E.-A. Segrétain	317
CLXXVII.	— —	319
CLXXVIII.	A M ^{sr} Rœss, évêque de Strasbourg	320
CLXXIX.	A M. le comte de la Tour	322
CLXXX.	A M. Segrétain	324
CLXXXI.	— —	326
CLXXXII.	A M ^{sr} Rœss, évêque de Strasbourg	327
CLXXXIII.	A M. Segrétain	328

TABLE

441

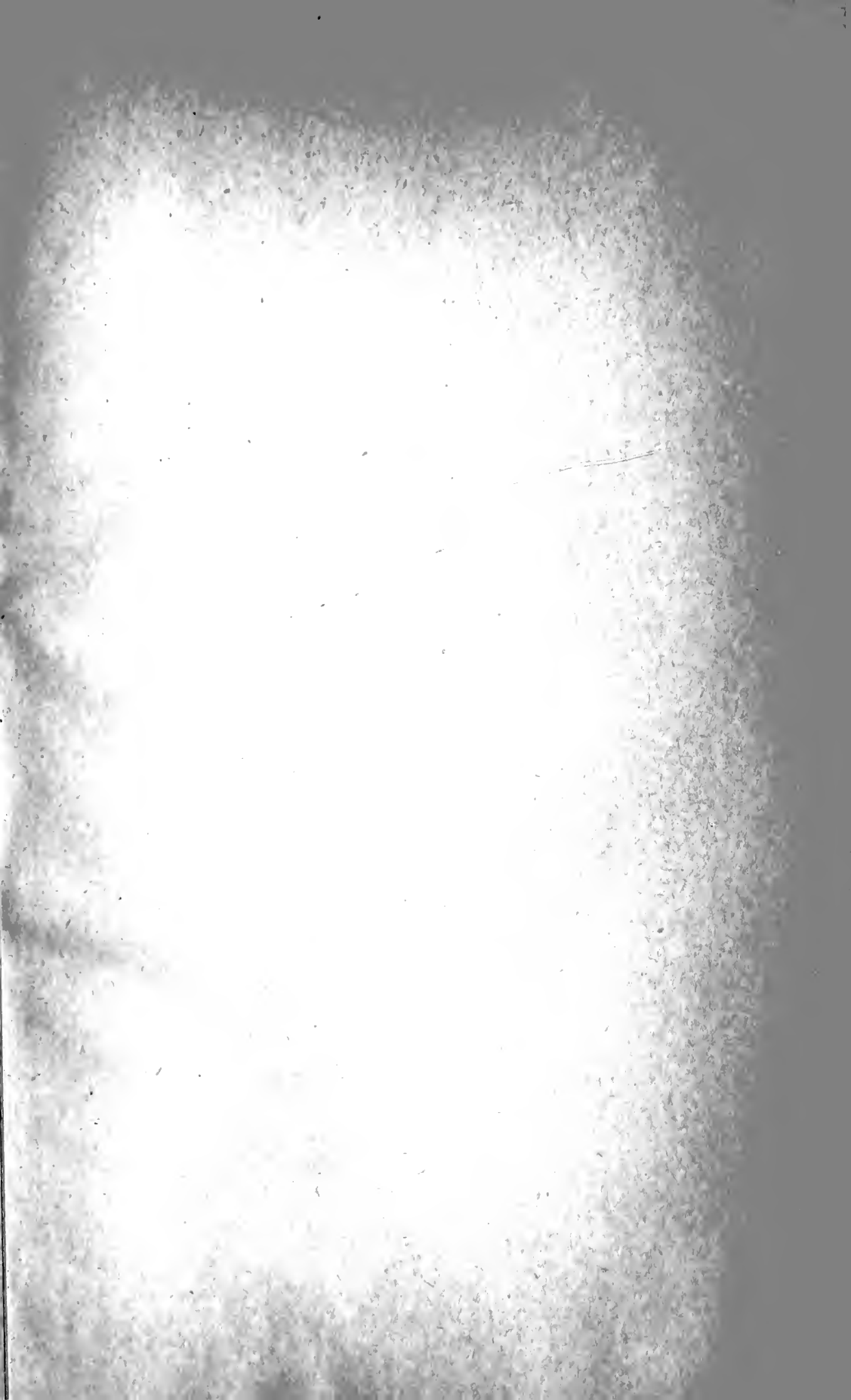
	Pages
CLXXXIV.	A M. Segrétain 329
CLXXXV.	A M ^{gr} Rœss, évêque de Strasbourg. 330
CLXXXVI.	A M. Segrétain. 331
CLXXXVII.	A M ^{gr} Rœss, évêque de Strasbourg. 333
CLXXXVIII.	— — 334
CLXXXIX.	A M. l'abbé Delor. 335
CXC.	A M. Delcamp 336
CXCI.	A M ^{gr} Angebault, évêque d'Angers. 337
CXCII.	A M. E.-A. Segrétain 338
CXCIII.	A M. l'abbé Delor. 340
CXCIV.	A M ^{gr} Mislin. 341
CXCV.	A M. le comte G. de la Tour 342
CXCVI.	A M. le docteur Guignaud. 345
CXCVII.	A M. Eugène Vuillot. 347
CXCVIII.	A M. Arthur Murcier 348
CXCIX.	A M. Eugène Vuillot. 350
CC.	— — 353
CCI.	— — 355
CCII.	A M. l'abbé David 356
CCIII.	A M. le comte de la Tour 359
CCIV.	A M. Eugène Vuillot. 361
CCV.	— — 363
CCVI.	A M. l'abbé Charbonnel. 366
CCVII.	A M ^{gr} Parisi, évêque d'Arras. 368
CCVIII.	A M. Jules Harent, à Gex (Ain). 372
CCIX.	A M. l'abbé Wenis, professeur de philosophie. 373
CCX.	A M ^{gr} Parisi, évêque d'Arras 374
CCXI.	A M. Eugène Vuillot. 379
CCXII.	— — 380
CCXIII.	A S. Ém. le cardinal Thomas Gousset. 382
CCXIV.	A M ^{gr} Parisi, évêque d'Arras 384
CCXV.	A M. l'abbé Bernier. 387
CCXVI.	A M. le comte de la Tour 389
CCXVII.	A M ^{gr} Parisi, évêque d'Arras 391
CCXVIII.	A M. l'abbé Henri Prévost 393

	Pages
CCXIX.	A M. l'abbé Barrère. 394
CCXX.	A M. l'abbé Maunoury, chanoine de Sées. 394
CCXXI.	A M ^{gr} Pie, évêque de Poitiers 397
CCXXII.	A M ^{gr} Parisis, évêque d'Arras 399
CCXXIII.	A M. le chanoine Pelletier, à Orléans. . . 402
CCXXIV.	A M. l'abbé J.-M. Bousiques, curé de Sa- riac 402
CCXXV.	A M. Delcamp 403
CCXXVI.	A M. l'abbé J.-M. Dufour, curé d'Échevronne (Côte-d'Or) 404
CCXXVII.	A M ^{gr} Gerbet, évêque de Perpignan. . . . 405
CCXXVIII.	A M. l'abbé Bernier. 407
CCXXIX.	A M. l'abbé François, curé de Woinville. . 409
CCXXX.	A M. l'abbé X..., grand vicaire de M ^{gr} l'évêque de Cahors 411
CCXXXI.	A M. le comte de la Tour 412
CCXXXII.	A M ^{gr} Pie, évêque de Poitiers 413
CCXXXIII.	A M. le comte de la Tour 415
CCXXXIV.	A M. le chanoine Pelletier 417
CCXXXV.	A M. l'abbé Bernard, à l'archevêché, à Avi- gnon. 419
CCXXXVI.	A M ^{gr} Landriot, évêque de la Rochelle. . . 421
CCXXXVII.	A M ^{gr} Pie, évêque de Poitiers 423
CCXXXVIII.	A M. l'abbé Laurichesse. 426
CCXXXIX.	Au R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes 427
CCXL.	A M. l'abbé Bernier. 429
CCXLI.	A M ^{gr} Ræss, évêque de Strasbourg. . . . 431

ERRATUM

P. 404, dans la suscription de la lettre CCXXVI, au lieu de :
« curé d'*Échevannes* », lire : « curé d'*Échevonne* (Côte-d'Or). »







C.C.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

cc 20-6-49



a39003



003338133b

CE PG 2471
.V7C7 1885 VOC5
COO VEUILLET, LO CORRESPONDAN
ACC# 12282C5

CE

